Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. of &c.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME SIXIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLX.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1243
.B5
1759
v.6
Coll. spec.

TABLE

DES

PIECES

Contenues dans ce

SIXIE'ME VOLUME.

I. LA Princeſſe de Cleves, *IV. Partie*, pag. 1.

II. Le Prince de Condé, *Nouvelle Hiſtorique, par* EDME BOURSAULT. 48.

III. Le Bélier, *Conte, par* ANTOINE COMTE D'HAMILTON. 140.

IV. Hiſtoire de Fleur-d'Epine, *Conte, par le même.* 261.

V. Eléonore d'Yvrée, ou les Malheurs de l'Amour, *par Mlle.* BERNARD, *Auteur du* Comte d'Amboiſe. 351.

VI. Avanture Extraordinaire, *traduite de l'Eſpagnol.* 393.

VII. Epître aux Dieux Pénates. 409.

VIII. L'Amour puni & juſtifié. 417.

IX. L'Amour toujours vainqueur. 419.

X. L'Art de ſoumettre les cœurs. 422.

XI. L'Amour ſecondé par le Caprice. 423.

XII. Portrait de l'Amour. 424.

XIII. Le Courtiſan desabuſé du Monde. 425.

LA PRINCESSE DE CLEVES.

QUATRIEME PARTIE.

LE Cardinal de Lorraine s'étoit rendu maître absolu de l'esprit de la Reine-mere. Le Vidame de Chartres n'avoit plus aucune part dans ses bonnes graces; & l'amour qu'il avoit pour Madame de Martigues, & pour la liberté, l'avoit même empêché de sentir cette perte, autant qu'elle méritoit d'être sentie. Ce Cardinal, pendant les dix jours de la maladie du Roi, avoit eu le loisir de former ses desseins, & de faire prendre à la Reine des résolutions conformes à ce qu'il avoit projetté; de sorte que si-tôt que le Roi fut mort, la Reine ordonna au Connétable de demeurer aux Tournelles auprès du corps du feu Roi, pour faire les Cérémonies ordinaires. Cette Commission l'éloignoit de tout, & lui ôtoit la liberté d'agir. Il envoya un Courier au Roi de Navarre pour le faire venir en diligence, afin de s'opposer

enſemble à la grande élevation où il voyoit que Meſſieurs de Guiſe alloient parvenir. On donna le Commandement des Armées au Duc de Guiſe, & les Finances au Cardinal de Lorraine. La Ducheſſe de Valentinois fut chaſſée de la Cour; on fit revenir le Cardinal de Tournon, ennemi déclaré du Connétable, & le Chancelier Olivier, ennemi déclaré de la Ducheſſe de Valentinois: enfin la Cour changea entiérement de face. Le Duc de Guiſe prit le même rang que les Princes du Sang, à porter le Manteau du Roi aux Cérémonies des Funérailles. Lui & ſes freres furent entiérement les maîtres, non ſeulement par le crédit du Cardinal ſur l'eſprit de la Reine, mais parce que cette Princeſſe crut qu'elle pourroit les éloigner s'ils lui donnoient de l'ombrage, & qu'elle ne pourroit éloigner le Connétable, qui étoit appuyé des Princes du Sang.

Lorſque les cérémonies du deuil furent achevées, le Connétable vint au Louvre, & fut reçu du Roi avec beaucoup de froideur. Il voulut lui parler en particulier, mais le Roi appella Meſſieurs de Guiſe, & lui dit devant eux, qu'il lui conſeilloit de ſe repoſer; que les Finances, & le Commandement des Armées étoient donnés; & que, lorſqu'il auroit beſoin de ſes conſeils, il l'appelleroit auprès de ſa perſonne. Il fut reçu de la Reine-mere encore plus froidement que du Roi, & elle lui fit même des reproches de ce qu'il avoit dit au feu Roi, que ſes enfans ne lui reſſembloient point. Le Roi de Navarre arriva, & ne fut pas mieux reçu. Le Prince de Condé, moins endurant que ſon frere, ſe plaignit hautement; ſes plaintes furent inutiles, on l'éloigna de la Cour ſous prétexte de l'envoyer en Flandres ſigner la ratification de la Paix. On fit voir au Roi de Navarre une fauſſe Lettre du Roi d'Eſpagne, qui l'accuſoit de faire des entrepriſes ſur ſes Places; on

lui fit craindre pour ses terres; enfin, on lui inspira le dessein de s'en aller en Béarn. La Reine lui en fournit un moyen, en lui donnant la conduite de Madame Elisabeth, & l'obligea même à partir avant cette Princesse; & ainsi il ne demeura personne à la Cour qui pût balancer le pouvoir de la Maison de Guise.

Quoique ce fût une chose fâcheuse pour Monsieur de Cleves de ne pas conduire Madame Elisabeth, néanmoins il ne put s'en plaindre par la grandeur de celui qu'on lui préféroit; mais il regrettoit moins cet emploi par l'honneur qu'il en eût reçu, que parce que c'étoit une chose qui éloignoit sa femme de la Cour, sans qu'il parût qu'il eût dessein de l'en éloigner.

Peu de jours après la mort du Roi, on résolut d'aller à Reims pour le Sacre. Si-tôt qu'on parla de ce voyage, Madame de Cleves, qui avoit toujours demeuré chez elle, feignant d'être malade, pria son mari de trouver bon qu'elle ne suivît point la Cour, & qu'elle s'en allât à Colomiers prendre l'air & songer à sa santé. Il lui répondit qu'il ne vouloit point pénétrer si c'étoit la raison de sa santé qui l'obligeoit à ne pas faire le voyage, mais qu'il consentoit qu'elle ne le fît point. Il n'eut pas de peine à consentir à une chose qu'il avoit déjà résolue: quelque bonne opinion qu'il eût de la vertu de sa femme, il voyoit bien que la prudence ne vouloit pas qu'il l'exposât plus long-tems à la vue d'un homme qu'elle aimoit.

Monsieur de Nemours sçut bien-tôt que Madame de Cleves ne devoit pas suivre la Cour; il ne put se résoudre à partir sans la voir, & la veille du départ il alla chez elle aussi tard que la bienséance pouvoit le permettre, afin de la trouver seule. La fortune favorisa son intention. Comme il entra dans la cour, il trouva Madame de Nevers & Madame de Martigues qui en sortoient, & qui lui

dirent qu'elles l'avoient laissée seule. Il monta avec une agitation & un trouble qui ne se peut comparer qu'à celui qu'eut Madame de Cleves, quand on lui dit que Monsieur de Nemours venoit pour la voir. La crainte qu'elle eut qu'il ne lui parlât de sa passion, l'appréhension de lui répondre trop favorablement, l'inquiétude que cette visite pouvoit donner à son mari, la peine de lui en rendre compte ou de la lui cacher, toutes ces choses se présentérent en un moment à son esprit, & lui causerent un si grand embarras, qu'elle prit la résolution d'éviter la chose du monde qu'elle souhaitoit peut être le plus. Elle envoya une de ses femmes à Monsieur de Nemours, qui étoit dans son antichambre, pour lui dire qu'elle venoit de se trouver mal, & qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'honneur qu'il lui vouloit faire. Quelle douleur pour ce Prince, de ne pas voir Madame de Cleves, & de ne la pas voir, parce qu'elle ne vouloit pas qu'il la vît! Il s'en alloit le lendemain, il n'avoit plus rien à espérer du hazard; il ne lui avoit rien dit depuis cette conversation de chez Madame la Dauphine, & il avoit lieu de croire que la faute d'avoir parlé au Vidame avoit détruit toutes ses espérances; enfin il s'en alloit avec tout ce qui peut aigrir une vive douleur.

Si-tôt que Madame de Cleves fut un peu remise du trouble que lui avoit donné la pensée de la visite de ce Prince, toutes les raisons qui la lui avoient fait refuser disparurent, elle trouva même qu'elle avoit fait une faute; & si elle eût osé ou qu'il eût encore été assez à tems, elle l'auroit fait rappeller.

Mesdames de Nevers & de Martigues, en sortant de chez elle, allerent chez la Reine Dauphine, Monsieur de Cleves y étoit. Cette Princesse leur demanda d'où elles venoient: elles lui dirent qu'elles venoient de chez Monsieur de Cleves, où elles avoient

avoient passé une partie de l'après-dînée avec beaucoup de monde, & qu'elles n'y avoient laissé que Monsieur de Nemours. Ces paroles, qu'elles croyoient si indifférentes, ne l'étoient pas pour Monsieur de Cleves, quoiqu'il dût bien s'imaginer que Monsieur de Nemours pouvoit trouver souvent des occasions de parler à sa femme. Néanmoins la pensée qu'il étoit chez elle, qu'il y étoit seul, & qu'il lui pouvoit parler de son amour, lui parut dans ce moment une chose si nouvelle & si insupportable, que la jalousie s'alluma dans son cœur avec plus de violence qu'elle n'avoit encore fait. Il lui fut impossible de demeurer chez la Reine: il s'en revint, ne sçachant pas même pourquoi il revenoit, & s'il avoit dessein d'aller interrompre Monsieur de Nemours, Si-tôt qu'il approcha de chez lui, il regarda s'il ne verroit rien qui lui pût faire juger si ce Prince y étoit encore: il sentit du soulagement en voyant qu'il n'y étoit plus, & il trouva de la douceur à penser qu'il ne pouvoit y avoir demeuré long-tems. Il s'imagina que ce n'étoit peut-être pas Monsieur de Nemours, dont il devoit être jaloux; & quoiqu'il n'en doutât point, il cherchoit à en douter; mais tant de choses l'en avoient persuadé, qu'il ne demeuroit pas longtems dans cette incertitude qu'il desiroit. Il alla d'abord dans la chambre de sa femme, & après lui avoir parlé quelque tems de choses indifférentes, il ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle avoit fait, & qu'elle avoit vu; elle lui en rendit compte. Comme il vit qu'elle ne lui nommoit point Monsieur de Nemours, il lui demanda en tremblant; si c'étoit tout ce qu'elle avoit vu, afin de lui donner lieu de nommer ce Prince, & de n'avoir pas la douleur qu'elle lui en fît une fineſſe. Comme elle ne l'avoit point vu, elle ne le lui nomma point; & Monsieur de Cleves, reprenant la parole avec un ton qui marquoit son affliction:

Et Monsieur de Nemours, lui dit-il, ne l'avez-vous point vu, ou l'avez-vous oublié? Je ne l'ai point vu en effet, répondit-elle: je me trouvois mal, & j'ai envoyé une de mes femmes lui faire des excuses. Vous ne vous trouviez donc mal que pour lui, reprit Monsieur de Cleves; puisque vous avez vu tout le monde, pourquoi des distinctions pour Monsieur de Nemours? pourquoi ne vous est-il pas comme un autre? pourquoi faut-il que vous craigniez sa vue? pourquoi lui laissez-vous voir que vous la craignez? pourquoi lui faites-vous connoître que vous vous servez du pouvoir que sa passion vous donne sur lui? Oseriez-vous refuser de le voir, si vous ne sçaviez bien qu'il distingue vos rigueurs de l'incivilité? Mais pourquoi faut-il que vous ayez des rigueurs pour lui? D'une personne comme vous, Madame, tout est des faveurs, hors l'indifférence. Je ne croyois pas, reprit Madame de Cleves, quelque soupçon que vous ayez sur Monsieur de Nemours, que vous pussiez me faire des reproches de ne l'avoir pas vu. Je vous en fais pourtant, Madame, repliqua-t-il, & ils sont bien fondés: pourquoi ne le pas voir s'il ne vous a rien dit? Mais, Madame, il vous a parlé: si son silence seul vous avoit témoigné sa passion, elle n'auroit pas fait en vous une si grande impression; vous n'avez pu me dire la vérité toute entiere, vous m'en avez caché la plus grande partie; vous vous êtes repentie même du peu que vous m'avez avoué, & vous n'avez pas eu la force de continuer. Je suis plus malheureux que je ne l'ai cru; & je suis le plus malheureux de tous les hommes. Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse, & je vous en vois aimer un autre: cet autre est le plus aimable de la Cour, & il vous voit tous les jours, il sçait que vous l'aimez: Hé j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui?

lui? Il faut que j'aye perdu la raiſon, pour avoir cru qu'il fût poſſible. Je ne ſçai, reprit triſtement Madame de Cleves, ſi vous avez eu tort de juger favorablement d'un procédé auſſi extraordinaire que le mien; mais je ne ſçai ſi je me ſuis trompée d'avoir cru que vous me feriez juſtice? N'en doutez pas, Madame, repliqua Monſieur de Cleves, vous vous êtes trompée, vous avez attendu de moi des choſes auſſi impoſſibles, que celles que j'attendois de vous. Comment pouviez-vous eſpérer que je conſervaſſe de la raiſon? Vous aviez donc oublié que je vous aimois éperdûment, & que j'étois votre mari? L'un des deux peut porter aux extrémités, que ne peuvent point les deux enſemble? Hé que ne font-ils point auſſi? continua-t-il. Je n'ai que des ſentimens violens & incertains, dont je ne ſuis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous, vous ne me paroiſſez plus digne de moi. Je vous adore, je vous hais: je vous offenſe, je vous demande pardon: je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin, il n'y a plus en moi, ni de calme, ni de raiſon. Je ne ſçai comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à Colomiers, & depuis le jour que vous apprîtes de Madame la Dauphine que l'on ſçavoit votre aventure. Je ne ſçaurois démêler par où elle a été ſçue, ni ce qui ſe paſſa entre Monſieur de Nemours & vous ſur ce ſujet: vous ne me l'expliquerez jamais, & je ne vous demande point de me l'expliquer; je vous demande ſeulement de vous ſouvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde.

Monſieur de Cleves ſortit de chez ſa femme après ces paroles, & partit le lendemain ſans la voir; mais il lui écrivit une Lettre pleine d'affliction, d'honnêteté, & de douceur: elle y fit une réponſe ſi touchante, & ſi remplie d'aſſurance de ſa conduite paſſée & de celle qu'elle auroit à l'avenir, que comme ſes aſſurances étoient fondées

sur la vérité, & que c'étoit en effet ses sentimens, cette Lettre fit de l'impression sur Monsieur de Cleves, & lui donna quelque calme; joint que Monsieur de Nemours allant trouver le Roi aussi-bien que lui, il avoit le repos de sçavoir qu'il ne seroit pas au même lieu que Madame de Cleves. Toutes les fois que cette Princesse parloit à son mari, la passion qu'il lui témoignoit, l'honnêteté de son procédé, l'amitié qu'elle avoit pour lui, & ce qu'elle lui devoit, faisoit des impressions dans son cœur qui affoiblissoient l'idée de Monsieur de Nemours; mais ce n'étoit que pour quelque temps, & cette idée revenoit bien-tôt plus vive & plus présente qu'auparavant.

Les premiers jours du départ de ce Prince, elle ne sentit quasi pas son absence; ensuite elle lui parût cruelle. Depuis qu'elle l'aimoit, il ne s'étoit point passé de jour qu'elle n'eût craint ou espéré de le rencontrer, & elle trouva une grande peine à penser qu'il n'étoit plus au pouvoir du hazard de faire qu'elle le rencontrât.

Elle s'en alla à Colomiers, & en y allant elle eut soin d'y faire porter de grands Tableaux qu'elle avoit fait copier sur des originaux qu'avoit fait faire Madame de Valentinois pour sa belle Maison d'Anet. Toutes les actions remarquables, qui s'étoient passées du Regne du Roi, étoient dans ces Tableaux. Il y avoit entr'autres le siége de Mets, & tous ceux qui s'y étoient distingués étoient peints fort ressemblans. Monsieur de Nemours étoit de ce nombre, & c'étoit peut-être ce qui avoit donné envie à Madame de Cleves d'avoir ces Tableaux.

Madame de Martigues, qui n'avoit pu partir avec la Cour, lui promit d'aller passer quelques jours à Colomiers. La faveur de la Reine, qu'elles partageoient, ne leur avoit point donné d'envie ni d'éloignement l'une de l'autre; elles étoient amies

sans

sans néanmoins se confier leurs sentimens. Madame de Cleves sçavoit que Madame de Martigues aimoit le Vidame; mais Madame de Martigues ne sçavoit pas que Madame de Cleves aimât Monsieur de Nemours, ni qu'elle en fût aimée. La qualité de niéce du Vidame rendoit Madame de Cleves plus chere à Madame de Martigues; & Madame de Cleves l'aimoit aussi comme une personne qui avoit une passion aussi-bien qu'elle, & qui l'avoit pour l'ami intime de son Amant.

Madame de Martigues vint à Colomiers, comme elle l'avoit promis à Madame de Cleves; elle la trouva dans une vie fort solitaire. Cette Princesse avoit même cherché le moyen d'être dans une solitude entiere, & de passer les soirs dans les jardins, sans être accompagnée de ses domestiques. Elle venoit dans ce Pavillon où Monsieur de Nemours l'avoit écoutée; elle entroit dans ce Cabinet qui étoit ouvert sur le jardin. Ses femmes & ses domestiques demeuroient dans l'autre Cabinet, ou sous le Pavillon, & ne venoient point à elle qu'elle ne les appellât. Madame de Martigues n'avoit jamais vu Colomiers, elle fut surprise de toutes les beautés qu'elle y trouva, & sur-tout de l'agrément de ce Pavillon. Madame de Cleves & elle y passoient tous les soirs. La liberté de se trouver seules la nuit dans le plus beau lieu du monde, ne laissoit pas finir la conversation entre deux jeunes personnes qui avoient des passions violentes dans le cœur; & quoiqu'elles ne s'en fissent point de confidence, elles trouvoient un grand plaisir à se parler. Madame de Martigues auroit eu de la peine à quitter Colomiers, si en le quittant elle n'eût dû aller dans un lieu où étoit le Vidame. Elle partit pour aller à Chambort, où la Cour étoit alors.

Le Sacre avoit été fait à Reims par le Cardinal de Lorraine, & l'on devoit passer le reste de l'Eté

dans le Château de Chambort, qui étoit nouvellement bâti. La Reine témoigna une grande joye de revoir Madame de Martigues; & après lui en avoir donné plusieurs marques, elle lui demanda des nouvelles de Madame de Cleves, & de ce qu'elle faisoit à la campagne. Monsieur de Nemours & Monsieur de Cleves étoient alors chez cette Reine. Madame de Martigues, qui avoit trouvé Colomiers admirable, en conta toutes les beautés, & elle s'étendit extrêmement sur la description de ce Pavillon de la Forêt, & sur le plaisir qu'avoit Madame de Cleves de s'y promener seule une partie de la nuit. Monsieur de Nemours, qui connoissoit assez le lieu pour entendre ce qu'en disoit Madame de Martigues, pensa qu'il n'étoit pas impossible qu'il y pût voir Madame de Cleves sans être vu que d'elle. Il fit quelques questions à Madame de Martigues pour s'en éclaircir encore; & Monsieur de Cleves, qui l'avoit toujours regardé pendant que Madame de Martigues avoit parlé, crut voir dans ce moment ce qui lui passoit dans l'esprit. Les questions que fit ce Prince, le confirmerent encore dans cette pensée; ensorte qu'il ne douta point qu'il n'eût dessein d'aller voir sa femme. Il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Ce dessein entra si fortement dans l'esprit de Monsieur de Nemours, qu'après avoir passé la nuit à songer aux moyens de l'exécuter, dès le lendemain matin il demanda congé au Roi pour aller à Paris, sur quelque prétexte qu'il inventa.

Monsieur de Cleves ne douta point du sujet de ce voyage: mais il résolut de s'éclaircir de la conduite de sa femme, & de ne pas demeurer dans une cruelle incertitude. Il eut envie de partir en même temps que Monsieur de Nemours, & de venir lui-même caché, découvrir quel succès auroit ce voyage; mais, craignant que son départ ne parût extraordinaire, & que Monsieur de Nemours,

en

en étant averti, ne prit d'autres mesures; il résolut de se fier à un Gentilhomme qui étoit à lui, dont il connoissoit la fidélité de l'esprit. Il lui conta dans quel embarras il se trouvoit. Il lui dit quelle avoit été jusqu'alors la vertu de Madame de Cleves, & lui ordonna de partir sur les pas de Monsieur de Nemours, de l'observer exactement, de voir s'il n'iroit point à Colomiers, & s'il n'entreroit point la nuit dans le jardin.

Le Gentilhomme, qui étoit très-capable d'une telle commission, s'en acquita avec toute l'exactitude imaginable. Il suivit Monsieur de Nemours jusqu'à un Village, à une demie lieue de Colomiers, où ce Prince s'arrêta, & le Gentilhomme devina aisément que c'étoit pour y attendre la nuit. Il ne crut pas à propos de l'y attendre aussi; il passa le Village & alla dans la Forêt, à l'endroit par où il jugeoit que Monsieur de Nemours pouvoit passer; il ne se trompa point dans tout ce qu'il avoit pensé. Si-tôt que la nuit fut venue il entendit marcher, & quoiqu'il fît obscur il reconnut aisément Monsieur de Nemours; il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendoit personne, & pour choisir le lieu par où il pourroit passer le plus aisément. Les palissades étoient fort hautes, & il y en avoit encore derriere, pour empêcher qu'on ne pût entrer, ensorte qu'il étoit assez difficile de se faire passage. Monsieur de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où étoit Madame de Cleves; il vit beaucoup de lumiere dans le Cabinet, toutes les fenêtres en étoient ouvertes, & en se glissant le long des palissades il s'en approcha avec un trouble & une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derriere une des fenêtres, qui servoient de porte, pour voir ce que faisoit Madame de Cleves. Il vit qu'elle étoit seule; mais il la vit d'une si ad-

mirable beauté, qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisoit chaud, & elle n'avoit rien sur sa tête & sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle étoit sur un lit de repos avec une table devant elle, où il y avoit plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques uns, & Monsieur de Nemours remarqua que c'étoit des mêmes couleurs qu'il avoit portées au Tournoi. Il vit qu'elle en faisoit des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire, qu'il avoit portée quelque temps, & qu'il avoit donnée à sa sœur, à qui Monsieur des Cleves l'avoit prise, sans faire semblant de la reconnoître, pour avoir été à Monsieur de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grace & une douceur qui répandoient sur son visage les sentimens qu'elle avoit dans le cœur, elle prit un flambeau & s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du Tableau du Siége de Mets, où étoit le portrait de Monsieur de Nemours; elle s'assit, & se mit à regarder ce portrait avec une attention & une rêverie, que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit Monsieur de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adoroit, la voir sans qu'elle sçût qu'il la voyoit, & la voir toute occupée de choses qui avoient du rapport à lui & à la passion qu'elle lui cachoit, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre Amant.

Ce Prince étoit aussi tellement hors de lui-même, qu'il demeuroit immobile à regarder Madame de Cleves, sans songer que les momens lui étoient précieux. Quand il fut un peu remis, il pensa qu'il devoit attendre à lui parler qu'elle allât dans le jardin: il crut qu'il le pourroit faire avec plus de sûreté, parce qu'elle seroit plus éloignée de ses femmes; mais, voyant qu'elle demeuroit dans le Cabinet,

binet, il prit la résolution d'y entrer. Quand il voulut l'exécuter, quel trouble n'eut-il point ? quelle crainte de lui déplaire, quelle peur de faire changer ce visage où il y avoit tant de douceur, & de le voir devenir plein de sévérité & de colere ?

Il trouva qu'il y avoit eu de la folie, non pas à venir voir Madame de Cleves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avoit point encore envisagé. Il lui parut de l'extravagance dans sa hardiesse, de venir surprendre au milieu de la nuit une personne à qui il n'avoit encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devoit pas prétendre qu'elle voulût l'écouter, & qu'elle auroit une juste colere du péril où il l'exposoit, par les accidens qui pouvoient arriver. Tout son courage l'abandonna, & il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le desir de lui parler, & rassuré par les espérances que lui donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble, qu'une écharpe qu'il avoit s'embarrassa dans la fenêtre, enforte qu'il fit du bruit. Madame de Cleves tourna la tête, & soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce Prince, ou qu'il fût dans un lieu où la lumiere donnoit assez pour qu'elle pût le distinguer, elle crut le reconnoître ; &, sans balancer ni se retourner du côté où il étoit, elle entra dans le lieu où étoient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble, qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvoit mal; & elle le dit aussi pour occuper tous ses gens, & pour donner le temps à Monsieur de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'étoit trompée, & que c'étoit un effet de son imagination d'avoir cru voir Monsieur de Nemours. Elle sçavoit qu'il étoit à Chambort, elle ne trouvoit nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si

hazardeuſe ; elle eut envie pluſieurs fois de rentrer dans le Cabinet, & d'aller voir dans le jardin s'il y avoit quelqu'un. Peut-être ſouhaitoit-elle autant qu'elle le craignoit d'y trouver Monſieur de Nemours : mais enfin la raiſon & la prudence l'emporterent ſur tous ſes autres ſentimens, & elle trouva qu'il valoit mieux demeurer dans le doute où elle étoit, que de prendre le hazard de s'en éclaircir. Elle fut long-tems à ſe réſoudre à ſortir d'un lieu dont elle penſoit que ce Prince étoit peut-être ſi proche, & il étoit quaſi jour quand elle revint au Château.

Monſieur de Nemours étoit demeuré dans le jardin tant qu'il avoit vu de la lumiere, il n'avoit pu perdre l'eſpérance de revoir Madame de Cleves, quoiqu'il fût perſuadé qu'elle l'avoit reconnu, & qu'elle n'étoit ſortie que pour l'éviter ; mais, voyant qu'on fermoit les portes, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien à eſpérer. Il vint reprendre ſon cheval tout proche du lieu où attendoit le Gentilhomme de Monſieur de Cleves. Ce Gentilhomme le ſuivit juſqu'au même Village, d'où il étoit parti le ſoir. Monſieur de Nemours ſe réſolut d'y paſſer tout le jour, afin de retourner la nuit à Colomiers, pour voir ſi Madame de Cleves auroit encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne pas s'expoſer à être vue, quoiqu'il eût une joye ſenſible de l'avoir trouvée ſi remplie de ſon idée. Il étoit néanmoins très-affligé de lui avoir vu un mouvement ſi naturel de le fuir.

La paſſion n'a jamais été ſi tendre & ſi violente, qu'elle l'étoit alors en ce Prince. Il s'en alla ſous des ſaules le long d'un petit ruiſſeau qui couloit derriere la maiſon, où il étoit caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut poſſible, pour n'être vu ni entendu de perſonne ; il s'abandonna aux tranſports de ſon amour, & ſon cœur en fut tellement preſſé, qu'il fut contraint de laiſſer couler quelques larmes ;

mes; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre, elles étoient mêlées de douceur, & de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

Il se mit à repasser toutes les actions de Madame de Cleves, depuis qu'il en étoit amoureux; quelle rigueur honnête & modeste elle avoit toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât. Car enfin elle m'aime, disoit-il, elle m'aime, je n'en sçaurois douter; les plus grands engagemens, & les plus grandes faveurs, ne sont pas des marques si assurées que celles que j'en ai eues: cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étois haï, j'ai espéré au temps, je n'en dois plus rien attendre, je la vois toujours se défendre également contre moi & contre elle-même. Si je n'étois point aimé, je songerois à plaire; mais je plais, on m'aime, & on me le cache. Que puis-je donc espérer, & quel changement dois-je attendre dans ma destinée! Quoi! je serai aimé de la plus aimable personne du monde, je n'aurai cet excès d'amour que donnent les premieres certitudes d'être aimé, que pour mieux sentir la douleur d'être maltraité! Laissez-moi voir que vous m'aimez, belle Princesse, s'écria-t-il, laissez-moi voir vos sentimens; pourvu que je les connoisse par vous une fois en ma vie, je consens que vous repreniez pour toujours ces rigueurs dont vous m'accablez. Regardez-moi du moins avec ces mêmes yeux dont je vous ai vue cette nuit regarder mon portrait; pouvez-vous l'avoir regardé avec tant de douceur, & m'avoir fui moi-même si cruellement? Que craignez-vous? Pourquoi mon amour vous est-il si redoutable? Vous m'aimez, vous me le cachez inutilement; vous-même m'en avez donné des marques involontaires. Je sçai mon bonheur, laissez-m'en jouir, & cessez de me rendre malheureux. Est-il possible, reprenoit-il, que je sois aimé de

Madame

Madame de Cleves, & que je fois malheureux? Qu'elle étoit belle cette nuit! comment ai-je pu réſiſter à l'envie de me jetter à ſes pieds? Si je l'avois fait, je l'aurois peut-être empêchée de me fuir, mon reſpect l'auroit raſſurée: mais peut-être elle ne m'a pas reconnu; je m'afflige plus que je ne dois, & la vue d'un homme à une heure ſi extraordinaire, l'a effrayée.

Ces mêmes penſées occuperent tout le jour Monſieur de Nemours; il attendit la nuit avec impatience; &, quand elle fut venue, il reprit le chemin de Colomiers. Le Gentilhomme de Monſieur de Cleves, qui s'étoit déguiſé pour être moins remarqué, le ſuivit juſqu'au lieu où il l'avoit ſuivi le ſoir d'auparavant, & le vit entrer dans le même jardin. Ce Prince connut bien-tôt que Madame de Cleves n'avoit pas voulu hazarder qu'il eſſayât encore de la voir, toutes les portes étoient fermées. Il tourna de tous les côtés pour découvrir s'il ne verroit point de lumiere, mais ce fut inutilement.

Madame de Cleves, s'étant doutée que Monſieur de Nemours pourroit revenir, étoit demeurée dans ſa chambre; elle avoit appréhendé de n'avoir pas toujours la force de le fuir, & elle n'avoit pas voulu ſe mettre au hazard de lui parler d'une maniere ſi peu conforme à la conduite qu'elle avoit eue juſqu'alors.

Quoique Monſieur de Nemours n'eût aucune eſpérance de la voir, il ne put ſe réſoudre à ſortir ſi-tôt d'un lieu où elle étoit ſi ſouvent. Il paſſa la nuit entiere dans le jardin, & trouva quelque conſolation à voir du moins les mêmes objets qu'elle voyoit tous les jours. Le Soleil étoit levé avant qu'il penſât à ſe retirer: mais enfin la crainte d'être découvert l'obligea à s'en aller.

Il lui fut impoſſible de s'éloigner ſans voir Madame de Cleves; & il alla chez Madame de Mer-

cœur

cœur qui étoit alors dans cette maison qu'elle avoit proche de Colomiers. Elle fut extrêmement surprise de l'arrivée de son frere. Il inventa une cause de son voyage assez vraisemblable pour la tromper; & enfin il conduisit si habilement son dessein, qu'il l'obligea à lui proposer d'elle-même d'aller chez Madame de Cleves. Cette proposition fut exécutée dès le même jour, & Monsieur de Nemours dit à sa sœur qu'il la quitteroit à Colomiers, pour s'en retourner en diligence trouver le Roi. Il fit ce dessein de la quitter à Colomiers, dans la pensée de l'en laisser partir la premiere; & il crut avoir trouvé un moyen infaillible de parler à Madame de Cleves.

Comme ils arriverent, elle se promenoit dans une grande allée qui borde le parterre. La vue de Monsieur de Nemours ne lui causa pas un médiocre trouble, & ne lui laissa plus douter que ce ne fût lui qu'elle avoit vu la nuit précédente. Cette certitude lui donna quelque mouvement de colere par la hardiesse & l'imprudence qu'elle trouvoit dans ce qu'il avoit entrepris. Ce Prince remarqua une impression de froideur sur son visage qui lui donna une sensible douleur. La conversation fut de choses indifférentes; & néanmoins il trouva l'art d'y faire paroître tant d'esprit, tant de complaisance, & tant d'admiration pour Madame de Cleves, qu'il dissipa malgré elle une partie de la froideur qu'elle avoit eue d'abord.

Lorsqu'il se sentit rassuré de sa premiere crainte, il témoigna une extrême curiosité d'aller voir le Pavillon de la Forêt: il en parla comme du plus agréable lieu du monde, & en fit même une description si particuliere, que Madame de Mercœur lui dit qu'il falloit qu'il y eût été plusieurs fois pour en connoître si bien toutes les beautés. Je ne crois pourtant pas, reprit Madame de Cleves, que Monsieur de Nemours y ait jamais entré. C'est

un

un lieu qui n'eſt achevé que depuis peu. Il n'y a pas long-temps auſſi que j'y ai été, reprit Monſieur de Nemours en la regardant; & je ne ſçai ſi je ne dois point être bien aiſe que vous ayez oublié de m'y avoir vu. Madame de Mercœur, qui regardoit la beauté des jardins, n'avoit point d'attention à ce que diſoit ſon frere. Madame de Cleves rougit, en baiſſant les yeux, ſans regarder Monſieur de Nemours: Je ne me ſouviens point, lui dit-elle, de vous y avoir vu, & ſi vous y avez été, c'eſt ſans que je l'aye ſçu. Il eſt vrai, Madame, repliqua Monſieur de Nemours, que j'y ai été ſans vos ordres, & j'y ai paſſé les plus doux & les plus cruels momens de ma vie.

Madame de Cleves entendoit trop bien tout ce que diſoit ce Prince, mais elle n'y répondit point; elle ſongea à empêcher Madame de Mercœur d'aller dans ce Cabinet, parce que le portrait de Monſieur de Nemours y étoit, & qu'elle ne vouloit pas qu'elle l'y vît. Elle fit ſi bien que le temps ſe paſſa inſenſiblement, & Madame de Mercœur parla de s'en retourner. Mais quand Madame de Cleves vit que Monſieur de Nemours & ſa ſœur ne s'en alloient pas enſemble, elle jugea bien à quoi elle alloit être expoſée; elle ſe trouva dans le même embarras où elle s'étoit trouvée à Paris, & elle prit auſſi le même parti. La crainte que cette viſite ne fût encore une confirmation des ſoupçons qu'avoit ſon mari, ne contribua pas peu à la déterminer; &, pour éviter que Monſieur de Nemours ne demeurât ſeul avec elle, elle dit à Madame de Mercœur, qu'elle l'alloit conduire juſqu'au bord de la Forêt, & elle ordonna que ſon caroſſe la ſuivît. La douleur qu'eut ce Prince de trouver toujours cette même continuation de rigueurs en Madame de Cleves fut ſi violente, qu'il en pâlit dans le même moment. Madame de Mercœur lui demanda s'il ſe trouvoit mal, mais il regarda Madame

dame de Cleves, sans que persone s'en apperçût, & il lui fit juger par ses regards qu'il n'avoit point d'autre mal que son desespoir. Cependant il falut qu'il les laissât partir sans oser les suivre; &, après ce qu'il avoit dit, il ne pouvoit plus retourner avec sa sœur; ainsi il revint à Paris, & en partit le lendemain.

Le Gentilhomme de Monsieur de Cleves l'avoit toujours observé: il revint aussi à Paris, & comme il vit Monsieur de Nemours parti pour Chambort, il prit la poste, afin d'y arriver avant lui, & de rendre compte de son voyage. Son Maître attendoit son retour, comme ce qui alloit décider du malheur de toute sa vie.

Si-tôt qu'il le vit, il jugea par son visage & par son silence, qu'il n'avoit que des choses fâcheuses à lui apprendre. Il demeura quelque temps saisi d'affliction, la tête baissée, sans pouvoir parler; enfin, il lui fit signe de la main de se retirer. Allez, lui, dit-il, je vois ce que vous avez à me dire, mais je n'ai pas la force de l'écouter. Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le Gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré: Il est vrai que Monsieur de Nemours est entré deux nuits de suite dans le jardin de la Forêt, & qu'il a été le jour d'après à Colomiers avec Madame de Mercœur. C'est assez, repliqua Monsieur de Cleves, c'est assez, en lui faisant encore signe de se retirer, & je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. Le Gentilhomme fut contraint de laisser son Maître abandonné à son desespoir: il n'y en a peut-être jamais eu un plus violent; & peu d'hommes d'un aussi grand courage & d'un cœur aussi passionné que Monsieur de Cleves, ont ressenti en même temps la douleur que cause l'infidélité d'une Maîtresse, & la honte d'être trompé par une femme.

Monsieur de Cleves ne put résister à l'accablement où il se trouva. La fiévre lui prit dès la nuit

nuit même, & avec de si grands accidens, que dès ce moment sa maladie parut très-dangereuse. On en donna avis à Madame de Cleves : elle vint en diligence. Quand elle arriva, il étoit encore plus mal, elle lui trouva quelque chose de si froid & de si glacé pour elle, qu'elle en fut extrêmement surprise & affligée. Il lui parut même qu'il recevoit avec peine les services qu'elle lui rendoit, mais enfin elle pensa que c'étoit peut-être un effet de sa maladie.

D'abord qu'elle fut à Blois, où la Cour étoit alors, Monsieur de Nemours ne put s'empêcher d'avoir de la joye de sçavoir qu'elle étoit dans le même lieu que lui. Il essaya de la voir, & alla tous les jours chez Monsieur de Cleves, sous prétexte de sçavoir de ses nouvelles; mais ce fut inutilement. Elle ne sortoit point de la chambre de son mari, & avoit une douleur violente de l'état où elle le voyoit. Monsieur de Nemours étoit désespéré qu'elle fût si affligée, il jugeoit aisément combien cette affliction renouvelloit l'amitié qu'elle avoit pour Monsieur de Cleves, & combien cette amitié faisoit une diversion dangereuse à la passion qu'elle avoit dans le cœur. Ce sentiment lui donna un chagrin mortel pendant quelque temps, mais l'extrémité du mal de Monsieur de Cleves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que Madame de Cleves seroit peut-être en liberté de suivre son inclination, & qu'il pourroit trouver dans l'avenir une suite de bonheur & de plaisirs durables. Il ne pouvoit soutenir cette pensée, tant elle lui donnoit de trouble & de transports; & il en éloignoit son esprit par la crainte de se trouver trop malheureux, s'il venoit à perdre ses espérances.

Cependant Monsieur de Cleves étoit presque abandonné des Médecins. Un des derniers jours de son mal, après avoir passé une nuit très-fâcheuse, il dit sur le matin qu'il vouloit reposer, Madame de

de Cleves demeura seule dans sa chambre, il lui parut qu'au lieu de reposer il avoit beaucoup d'inquiétude; elle s'approcha, & se vint mettre à genoux devant son lit le visage tout couvert de larmes. Monsieur de Cleves avoit résolu de ne lui point témoigner le violent chagrin qu'il avoit contre elle; mais les soins qu'elle lui rendoit, & son affliction qui lui paroissoit quelquefois véritable, & qu'il regardoit aussi quelquefois comme des marques de dissimulation & de perfidie, lui causoient des sentimens si opposés & si douloureux, qu'il ne les put renfermer en lui-même.

Vous versez bien des pleurs, Madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez, & qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paroître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affoiblie par la maladie & par la douleur; mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Faloit-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Colomiers, eût si peu de suite? Pourquoi m'éclaircir sur la passion que vous aviez pour Monsieur de Nemours, si votre vertu n'avoit pas plus d'étendue pour y résister? Je vous aimois jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte; j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? j'eusse peut-être ignoré toute ma vie que vous aimiez Monsieur de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il; mais sçachez que vous me rendez la mort agréable, & qu'après m'avoir ôté l'estime & la tendresse que j'avois pour vous, la vie me feroit horreur. Que ferois-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, & dont j'ai été si cruellement trompé; ou pour vivre séparé de cette même personne, & en venir à un éclat & à des violences si opposées à mon humeur

meur & à la passion que j'avois pour vous? Elle a été au-delà de ce que vous en avez vu, Madame; je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manieres qui ne convenoient pas à un mari: enfin, je méritois votre cœur: encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, & que je ne puis plus le desirer. Adieu, Madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimoit d'une passion véritable & légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagemens, & vous connoîtrez la différence d'être aimée comme je vous aimois, à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire. Mais-ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il; & vous pourrez rendre Monsieur de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus: & faut-il que j'aye la foiblesse d'y jetter les yeux?

Madame de Cleves étoit si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons contr'elle, qu'elle écouta toutes ces paroles sans les comprendre, & sans avoir d'autre idée, sinon qu'il lui reprochoit son inclination pour Monsieur de Nemours. Enfin, sortant tout d'un coup de son aveuglement: Moi, des crimes! s'écria-t-elle; la pensée même m'en est inconnue. La vertu la plus austere ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; & je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. Eussiez-vous souhaité, repliqua Monsieur de Cleves en la regardant avec dédain, que je l'eusse été des nuits que vous avez passé avec Monsieur de Nemours? Ah! Madame, est-ce de vous dont je parle, quand je parle d'une femme qui a passé des nuits avec un homme? Non, Monsieur, reprit-elle; non,

ce

ce n'eſt point de moi dont vous parlez. Je n'ai jamais paſſé, ni de nuits, ni de momens, avec Monſieur de Nemours. Il ne m'a jamais vue en particulier, je ne l'ai jamais ſouffert ni écouté, & j'en ferois tous les ſermens... N'en dites pas davantage, interrompit Monſieur de Cleves. De faux ſermens, ou un aveu, me feroient peut-être une égale peine. Madame de Cleves ne pouvoit répondre, ſes larmes & ſa douleur lui ôtoient la parole: enfin, faiſant un effort: Regardez-moi du moins, écoutez-moi, lui dit-elle: s'il n'y alloit que de mon intérêt, je ſouffrirois ces reproches; mais il y va de votre vie: écoutez-moi pour l'amour de vous-même: il eſt impoſſible qu'avec tant de vérité je ne vous perſuade mon innocence. Plût à Dieu que vous me la puſſiez perſuader, s'écria-t-il; mais que me pouvez-vous dire? Monſieur de Nemours n'a-t-il pas été à Colomiers avec ſa ſœur, & n'avoit-il pas paſſé les deux nuits précédentes avec vous dans le jardin de la Forêt? Si c'eſt-là mon crime, repliqua-t-elle, il m'eſt aiſé de me juſtifier. Je ne vous demande point de me croire, mais croyez tous vos domeſtiques, & ſçachez ſi j'allai dans le jardin de la Forêt la veille que Monſieur de Nemours vint à Colomiers, & ſi je n'en ſortis pas le ſoir d'auparavant deux heures plutôt que je n'avois accoutumé. Elle lui conta enſuite comme elle avoit cru voir quelqu'un dans ce jardin. Elle lui avoua qu'elle avoit cru que c'étoit Monſieur de Nemours. Elle lui parla avec tant d'aſſurance, & la vérité ſe perſuade ſi aiſément lors même qu'elle n'eſt pas vraiſemblable, que Monſieur de Cleves fut preſque convaincu de ſon innocence. Je ne ſçai, lui dit-il, ſi je me dois laiſſer porter à vous croire. Je me ſens ſi proche de la mort, que je ne veux rien voir de ce qui me pourroit faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop tard; mais ce me ſera toujours un ſoulagement d'emporter la penſée

sée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que je puisse encore avoir la consolation de croire que ma mémoire vous sera chere, & que s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentimens que vous avez pour un autre. Il voulut continuer, mais une foiblesse lui ôta la parole. Madame de Cleves fit venir les Médecins, ils le trouverent presque sans vie. Il languit néanmoins encore quelques jours, & mourut enfin avec une constance admirable.

Madame de Cleves demeura dans une affliction si violente, qu'elle perdit quasi l'usage de la raison. La Reine la vint voir avec soin, & la mena dans un Couvent sans qu'elle sçût où on la conduisoit. Ses belles-sœurs la ramenerent à Paris, qu'elle n'étoit pas encore en état de sentir distinctement sa douleur. Quand elle commença d'avoir la force de l'envisager, & qu'elle vit quel mari elle avoit perdu; qu'elle considéra qu'elle étoit la cause de sa mort, & que c'étoit par la passion qu'elle avoit eue pour un autre, qu'elle en étoit cause, l'horreur qu'elle eut pour elle-même, & pour Monsieur de Nemours, ne se peut représenter.

Ce Prince n'osa dans ces commencemens lui rendre d'autres soins que ceux que lui ordonnoit la bienséance. Il connoissoit assez Madame de Cleves, pour croire qu'un plus grand empressement lui seroit desagréable; mais ce qu'il apprit ensuite, lui fit bien voir qu'il devoit avoir long-temps la même conduite.

Un Ecuyer qu'il avoit, lui conta que le Gentilhomme de Monsieur de Cleves, qui étoit son ami intime, lui avoit dit dans sa douleur de la perte de son Maître, que le voyage de Monsieur de Nemours à Colomiers étoit cause de sa mort. Monsieur de Nemours fut extrêmement surpris de ce discours; mais après y avoir fait réflexion, il devina une partie de la vérité, & il jugea bien quels

teroient d'abord les sentimens de Madame de Cleves, & quel éloignement elle auroit de lui, si elle croyoit que le mal de son mari eût été causé par la jalousie. Il crut qu'il ne faloit pas même la faire si-tôt souvenir de son nom; & il suivit cette conduite, quelque pénible qu'elle lui parût.

Il fit un voyage à Paris, & ne put s'empêcher néanmoins d'aller à sa porte pour apprendre de ses nouvelles. On lui dit que personne ne la voyoit, & qu'elle avoit même défendu qu'on lui rendît compte de ceux qui l'iroient chercher. Peut-être que ces ordres si exacts étoient donnés en vue de ce Prince, & pour ne point entendre parler de lui. Monsieur de Nemours étoit trop amoureux pour pouvoir vivre si absolument privé de la vue de Madame de Cleves. Il résolut de trouver des moyens, quelque difficiles qu'ils pussent être, de sortir d'un état qui lui paroissoit si insupportable.

La douleur de cette Princesse passoit les bornes de la raison. Ce mari mourant, & mourant à cause d'elle, & avec tant de tendresse pour elle, ne lui sortoit point de l'esprit. Elle repassoit incessamment tout ce qu'elle lui devoit, & elle se faisoit un crime de n'avoir pas eu de la passion pour lui, comme si c'eût été une chose qui eût été en son pouvoir. Elle ne trouvoit de consolation qu'à penser qu'elle le regrettoit autant qu'il méritoit d'être regretté, & qu'elle ne feroit dans le reste de sa vie, que ce qu'il auroit été bien aisé qu'elle eût fait s'il avoit vécu.

Elle avoit pensé plusieurs fois comment il avoit sçu que Monsieur de Nemours étoit venu à Colomiers. Elle ne soupçonnoit pas ce Prince de l'avoir conté, & il lui paroissoit même indifférent qu'il l'eût redit, tant elle se croyoit guérie & éloignée de la passion qu'elle avoit eue pour lui. El-

le sentoit néanmoins une douleur vive de s'imaginer qu'il étoit cause de la mort de son mari ; & elle se souvenoit avec peine de la crainte que Monsieur de Cleves lui avoit témoignée en mourant qu'elle ne l'épousât. Mais toutes ces douleurs se confondoient dans celle de la perte de son mari, & elle croyoit n'en avoir point d'autre.

Après que plusieurs mois furent passés, elle sortit de cette violente affliction où elle étoit, & passa dans un état de tristesse & de langueur. Madame de Martigues fit un voyage à Paris, & la vit avec soin pendant le séjour qu'elle y fit. Elle l'entretint de la Cour & de tout ce qui s'y passoit ; & quoique Madame de Cleves ne parût pas y prendre intérêt, Madame de Martigues ne laissoit pas de lui en parler pour la divertir.

Elle lui conta des nouvelles du Vidame, de Monsieur de Guise, & de tous les autres qui étoient distingués par leur personne ou par leur mérite. Pour Monsieur de Nemours, dit-elle, je ne sçai si les affaires ont pris dans son cœur la place de la galanterie ; mais il a bien moins de joye qu'il n'avoit accoutumé d'en avoir : il paroît fort retiré du commerce des femmes, il fait souvent des voyages à Paris, & je crois même qu'il y est présentement. Le nom de Monsieur de Nemours surprit Madame de Cleves, & la fit rougir. Elle changea de discours, & Madame de Martigues ne s'apperçut point de son trouble.

Le lendemain cette Princesse, qui cherchoit des occupations conformes à l'état où elle étoit, alla proche de chez elle voir un homme qui faisoit des ouvrages de soye d'une façon particuliere ; & elle y fut dans le dessein d'en faire faire de semblables. Après qu'on les lui eut montrés, elle vit la porte d'une chambre où elle crut qu'il y en avoit encore : elle dit qu'on la lui ouvrît. Le Maître répondit qu'il

qu'il n'en avoit pas la clef, & qu'elle étoit occupée par un homme qui y venoit quelquefois pendant le jour pour désigner de belles maisons & des jardins que l'on voyoit de ses fenêtres. C'est l'homme du monde le mieux fait, ajouta-t-il : il n'a gueres la mine d'être réduit à gagner sa vie. Toutes les fois qu'il vient céans, je le vois toujours regarder les maisons & les jardins ; mais je ne le vois jamais travailler.

Madame de Cleves écoutoit ce discours avec une grande attention. Ce que lui avoit dit Madame de Martigues, que Monsieur de Nemours étoit quelquefois à Paris, se joignit dans son imagination à cet homme bien fait qui venoit proche de chez elle, & lui donnoit une idée de Monsieur de Nemours, & de Monsieur de Nemours appliqué à la voir, qui lui causoit une trouble confus dont elle ne sçavoit pas même la cause. Elle alla vers les fenêtres pour voir où elles donnoient ; elle trouva qu'elles voyoient tout son jardin, & la face de son appartement : & lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle remarqua aisément cette même fenêtre où on lui avoit dit que venoit cet homme. La pensée que c'étoit Monsieur de Nemours, changea entiérement la situation de son esprit ; elle ne se trouva plus dans un certain repos triste qu'elle commençoit à goûter, elle se sentit inquiete & agitée. Enfin, ne pouvant demeurer avec elle-même, elle sortit & alla prendre l'air dans un jardin hors des Fauxbourgs, où elle pensoit être seule. Elle crut en y arrivant qu'elle ne s'étoit pas trompée ; elle ne vit aucune apparence qu'il y eût quelqu'un, & elle se promena assez long-temps.

Après avoir traversé un petit bois, elle apperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une maniere de Cabinet ouvert de tous côtés où elle adressa ses pas. Comme elle en fut

proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paroissoit enséveli dans une rêverie profonde, & elle reconnut que c'étoit Monsieur de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses gens, qui la suivoient, firent quelque bruit, qui tira Monsieur de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avoit causé le bruit qu'il avoit entendu, il se leva de sa place, pour éviter la compagnie qui venoit vers lui, & tourna dans une autre allée, en faisant une révérence fort basse, qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluoit.

S'il eût sçu ce qu'il évitoit, avec quelle ardeur seroit-il retourné sur ses pas! mais il continua à suivre l'allée, & Madame de Cleves le vit sortir par une porte de derriere où l'attendoit son carosse. Quel effet produisit cette vue d'un moment dans le cœur de Madame de Cleves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur, & avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venoit de sortir Monsieur de Nemours; elle y demeura comme accablée. Ce Prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui étoit au monde, l'aimant depuis long-temps avec une passion pleine de respect & de fidélité, mépriſant tout pour elle, respectant jusqu'à sa douleur, songeant à la voir sans songer à en être vu, quittant la Cour, dont il faisoit les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermoient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvoit prétendre de la rencontrer; enfin, un homme digne d'être aimé par son seul attachement, & pour qui elle avoit une inclination si violente, qu'elle l'auroit aimé quand il ne l'auroit pas aimée; mais de plus, un homme d'une qualité élevée & convenable à la sienne. Plus de devoir, plus de vertu, qui s'opposassent à ses sentimens, tous les obstacles étoient levés, & il ne restoit de leur état passé

passé que la passion de Monsieur de Nemours pour elle, & que celle qu'elle avoit pour lui.

Toutes ces idées furent nouvelles à cette Princesse. L'affliction de la mort de Monsieur de Cleves l'avoit assez occupée, pour avoir empêché qu'elle n'y eût jetté les yeux. La présence de Monsieur de Nemours les amena en foule dans son esprit; mais, quand il eut été pleinement rempli, & qu'elle se souvint aussi que ce même homme qu'elle regardoit, comme pouvant l'épouser, étoit celui qu'elle avoit aimé du vivant de son mari, & qui étoit la cause de sa mort; que même en mourant il lui avoit témoigné de la crainte qu'elle ne l'épousât; son austere vertu étoit si blessé de cette imagination, qu'elle ne trouvoit gueres moins de crime à épouser Monsieur de Nemours, qu'elle en avoit trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. Elle s'abandonna à ces réflexions si contraires à son bonheur, elle les fortifia encore de plusieurs raisons qui regardoient son repos; & les maux qu'elle prévoyoit en épousant ce Prince. Enfin, après avoir demeuré deux heures dans le lieu où elle étoit, elle s'en revint chez elle, persuadée qu'elle devoit fuir sa vue comme une chose entiérement opposée à son devoir.

Mais cette persuasion, qui étoit un effet de sa raison & de sa vertu, n'entraînoit pas son cœur. Il demeuroit attaché à Monsieur de Nemours avec une violence qui la mettoit dans un état digne de compassion, & qui ne lui laissa plus de repos. Elle passa une des plus cruelles nuits qu'elle eût jamais passée. Le matin, son premier mouvement fut d'aller voir s'il n'y auroit personne à la fenêtre qui donnoit chez elle: elle y alla, elle y vit Monsieur de Nemours. Cette vue la surprit, & elle se retira avec une promptitude qui fit juger à ce Prince qu'il avoit été reconnu. Il avoit sou-

vent desiré de l'être, depuis que sa passion lui avoit fait trouver ces moyens, de voir Madame de Cleves: & lorsqu'il n'espéroit pas d'avoir ce plaisir, il alloit rêver dans le même jardin où elle l'avoit trouvé.

Lassé enfin d'un état si malheureux & si incertain, il résolut de tenter quelque voye d'éclaircir sa destinée. Que veux-je attendre? disoit-il: il y a long-temps que je sçai que j'en suis aimé: elle est libre, elle n'a plus de devoir à m'opposer, pourquoi me réduire à la voir sans être vu, & sans lui parler? Est-il possible que l'amour m'ait si absolument ôté la raison & la hardiesse, & qu'il m'ait rendu si différent de ce que j'ai été dans les autres passions de ma vie? J'ai dû respecter la douleur de Madame de Cleves; mais je la respecte trop long-temps, & je lui donne le loisir d'éteindre l'inclination qu'elle a pour moi.

Après ces réflexions, il songea aux moyens dont il devoit se servir pour la voir. Il crut qu'il n'y avoit plus rien qui l'obligeât à cacher sa passion au Vidame de Chartres. Il résolut de lui en parler, & de lui dire le dessein qu'il avoit pour sa niéce.

Le Vidame étoit alors à Paris, tout le monde y étoit venu donner ordre à son équipage & à ses habits, pour suivre le Roi, qui devoit conduire la Reine d'Espagne. Monsieur de Nemours alla donc chez le Vidame, & lui fit un aveu sincere de tout ce qu'il lui avoit caché jusqu'alors, à la réserve des sentimens de Madame de Cleves, dont il ne voulut pas paroître instruit.

Le Vidame lui proposa de le mener chez elle; mais Monsieur de Nemours crut qu'elle en seroit choquée, parce qu'elle ne voyoit encore personne. Ils trouverent qu'il falloit que Monsieur le Vidame la priât de venir chez lui, sur quelque prétexte,

te, & que Monsieur de Nemours y vînt par un escalier dérobé, afin de n'être vu de personne. Cela s'exécuta comme ils l'avoient résolu. Madame de Cleves vint, le Vidame l'alla recevoir, & la conduisit dans un grand Cabinet, au bout de son appartement. Quelque temps après, Monsieur de Nemours entra, comme si le hazard l'eût conduit. Madame de Cleves fut extrêmement surprise de le voir; elle rougit, & essaya de cacher sa rougeur. Le Vidame parla d'abord de choses indifférentes, & sortit, supposant qu'il avoit quelque ordre à donner. Il dit à Madame de Cleves qu'il la prioit de faire les honneurs de chez lui, & qu'il alloit rentrer dans un moment.

On ne peut exprimer ce que sentirent Monsieur de Nemours & Madame de Cleves, de se trouver seuls, & en état de se parler pour la premiere fois. Ils demeurerent quelque temps sans rien dire. Enfin, Monsieur de Nemours rompant le silence, Pardonnerez-vous à Monsieur de Chartres, Madame, lui dit-il, de m'avoir donné l'occasion de vous voir, & de vous entretenir, que vous m'avez toujours si cruellement ôtée? Je ne lui dois pas pardonner, répondit-elle, d'avoir oublié l'état où je suis, & à quoi il expose ma réputation. En prononçant ces paroles, elle voulut s'en aller; & Monsieur de Nemours la retenant: Ne craignez rien, Madame, repliqua-t-il, personne ne sçait que je suis ici, & aucun hazard n'est à craindre. Ecoutez-moi, Madame, écoutez-moi; si ce n'est par bonté, que ce soit du moins pour l'amour de vous-même, & pour vous délivrer des extravagances où m'emporteroit infailliblement une passion dont je ne suis plus le maître. Madame de Cleves céda pour la premiere fois au penchant qu'elle avoit pour Monsieur de Nemours, & le regardant avec des yeux pleins de douceur & de charmes. Mais qu'es-

pérez-vous, lui dit-elle, de la complaisance que vous me demandez? Vous vous repentirez peut-être de l'avoir obtenue, & je me repentirai infailliblement de vous l'avoir accordée. Vous méritez une destinée plus heureuse que celle que vous avez eue jusques ici, & que celle que vous pouvez trouver à l'avenir, à moins que vous ne la cherchiez ailleurs. Moi! Madame, lui dit-il, chercher du bonheur ailleurs! & y en a-t-il d'autre que d'être aimé de vous? Quoique je ne vous aye jamais parlé, je ne sçaurois croire, Madame, que vous ignoriez ma passion, & que vous ne la connoissiez pour la plus véritable & la plus violente qui sera jamais. A quelle épreuve a-t-elle été par des choses qui vous sont inconnues? & à quelle épreuve l'avez-vous mise par vos rigueurs?

Puisque vous voulez que je vous parle, & que je m'y résous, répondit Madame de Cleves en s'asséyant, je le ferai avec une sincérité que vous trouverez mal-aisément dans les personnes de mon sexe. Je ne vous dirai point que je n'aye pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi; peut-être ne me croiriez-vous pas quand je vous le dirois. Je vous avoue donc, non seulement que je l'ai vu, mais que je l'ai vu tel que vous pouvez souhaiter qu'il m'ait paru. Et si vous l'avez vu, Madame, interrompit-il, est-il possible que vous n'en ayez point été touchée? & oserois-je vous demander s'il n'a fait aucune impression dans votre cœur? Vous en avez dû juger par ma conduite, lui repliqua-t-elle; mais je voudrois bien sçavoir ce que vous en avez pensé. Il faudroit que je fusse dans un état plus heureux pour vous l'oser dire, répondit-il, & ma destinée a trop peu de rapport à ce que je vous dirois. Tout ce que je puis vous apprendre, Madame, c'est que j'ai souhaité ardemment que vous n'eussiez pas avoué à Monsieur de Cleves ce que vous

vous me cachiez, & que vous lui euſſiez caché ce que vous m'euſſiez laiſſé voir. Comment avez-vous pu découvrir, reprit-elle en rougiſſant, que j'aye avoué quelque choſe à Monſieur de Cleves? Je l'ai ſçu par vous-même, Madame, répondit-il; mais, pour me pardonner la hardieſſe que j'ai eue de vous écouter, ſouvenez-vous ſi j'ai abuſé de ce que j'ai entendu, ſi mes eſpérances en ont augmenté, & ſi j'ai eu plus de hardieſſe à vous parler.

Il commença à lui conter comme il avoit entendu ſa converſation avec Monſieur de Cleves, mais elle l'interrompit avant qu'il eût achevé. Ne m'en dites pas davantage, lui dit-elle, je vois préſentement par où vous avez été ſi bien inſtruit; vous ne me le parûtes déjà que trop chez Madame la Dauphine, qui avoit ſçu cette avanture par ceux à qui vous l'aviez confiée.

Monſieur de Nemours lui apprit alors de quelle maniere la choſe étoit arrivée. Ne vous excuſez point, reprit-elle; il y a long-temps que je vous ai pardonné, ſans que vous m'ayez dit de raiſon; mais, puiſque vous avz appris par moi-même ce que j'avois eu deſſein de vous cacher toute ma vie, je vous avoue que vous m'avez inſpiré des ſentimens qui m'étoient inconnus avant que de vous avoir vu, & dont j'avois même ſi peu d'idée, qu'ils me donnerent d'abord une ſurpriſe qui augmentoit encore le trouble qui les ſuit toujours. Je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je le puis faire ſans crime, & que vous avez vu que ma conduite n'a pas été réglée pas mes ſentimens.

Croyez-vous, Madame, lui dit Monſieur de Nemours, en ſe jettant à ſes genoux, que je n'expire pas à vos pieds de joye & de tranſport? Je ne vous apprens, lui répondit-elle en ſouriant, que ce que vous ne ſçaviez déjà que trop. Ah! Madame,

répliqua-t-il, quelle différence de le ſçavoir par un effet du hazard, ou de l'apprendre par vous-même, & de voir que vous voulez bien que je le ſçache! Il eſt vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le ſçachiez, & que je trouve de la douceur à vous le dire. Je ne ſçai même ſi je ne vous le dis point, plus pour l'amour de moi, que pour l'amour de vous. Car enfin cet aveu n'aura point de ſuite, & je ſuivrai les regles auſteres que mon devoir m'impoſe. Vous n'y ſongez pas, Madame, répondit Monſieur de Nemours, il n'y a plus de devoir qui vous lie: vous êtes en liberté: & ſi j'oſois, je vous dirois même qu'il dépend de vous de faire enſorte que votre devoir vous oblige un jour à conſerver les ſentimens que vous avez pour moi. Mon devoir, repliqua-t-elle, me défend de penſer jamais à perſonne, & moins à vous qu'à qui que ce ſoit au monde, par des raiſons qui vous ſont inconnues. Elles ne me le ſont peut-être pas, Madame, reprit-il; mais ce ne ſont point de véritables raiſons. Je crois ſçavoir que Monſieur de Cleves m'a cru plus heureux que je n'étois, & qu'il s'eſt imaginé que vous aviez approuvé des extravagances, que la paſſion m'a fait entreprendre ſans votre aveu. Ne parlons point de cette avanture, lui dit-elle, je n'en ſçaurois ſoutenir la penſée: elle me fait honte, & elle m'eſt auſſi trop douloureuſe par les ſuites qu'elle a eue. Il n'eſt que trop véritable que vous êtes cauſe de la mort de Monſieur de Cleves. Les ſoupçons que lui a donné votre conduite inconſidérée, lui ont coûté la vie, comme ſi vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrois faire, ſi vous en étiez venu enſemble à ces extrémités, & que le même malheur en fût arrivé. Je ſçai bien que ce n'eſt pas la même choſe à l'égard du monde; mais au mien il n'y a aucune différence, puiſque je ſçai que c'eſt par vous

vous qu'il eſt mort, & que c'eſt à cauſe de moi. Ah! Madame, lui dit Monſieur de Nemours, quel fantôme de devoir vous oppoſer à mon bonheur! Quoi! Madame, une penſée vaine & ſans fondement vous empêchera de rendre heureux un homme que vous ne haïſſez pas? Quoi! j'aurois pu concevoir l'eſpérance de paſſer ma vie avec vous; ma deſtinée m'auroit conduit à aimer la plus eſtimable perſonne du monde, j'aurois vu en elle tout ce qui peut faire une adorable Maîtreſſe; elle ne m'auroit pas haï, & je n'aurois trouvé dans ſa conduite que tout ce qu'on peut deſirer dans une femme? Car enfin, Madame, vous êtes peut-être la ſeule perſonne en qui ces deux choſes ſe ſoient jamais trouvées au degré qu'elles ſont en vous. Tous ceux qui épouſent des Maîtreſſes dont ils ſont aimés, tremblent en les épouſant, & regardent avec crainte, par rapport aux autres, la conduite qu'elles ont eue avec eux. Mais en vous, Madame, rien n'eſt à craindre, on ne trouve que des ſujets d'admiration. N'aurois-je enviſagé, dis-je, une ſi grande félicité, que pour vous y voir apporter vous-même des obſtacles? Ah! Madame, vous oubliez que vous m'avez diſtingué du reſte des hommes, ou plutôt vous ne m'en avez jamais diſtingué. Vous vous êtes trompée, & je me ſuis flatté.

Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle: les raiſons de mon devoir ne me paroîtroient peut-être pas ſi fortes, ſans cette diſtinction dont vous doutez; & c'eſt elle qui me fait enviſager des malheurs à m'attacher à vous. Je n'ai rien à répondre, Madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs; mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendois pas à trouver une ſi cruelle raiſon. Elle eſt ſi peu offenſante pour vous, reprit Madame de Cleves, que j'ai mê-

me beaucoup de peine à vous l'apprendre. Helas! Madame, repliqua-t-il; que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire? Je veux vous parler encore avec la même ſincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, & je vais paſſer par-deſſus toute la retenue & toutes les délicateſſes que je devrois avoir dans une premiere converſation; mais je vous conjure de m'écouter ſans m'interrompre. Je crois devoir à votre attachement la foible récompenſe de ne vous cacher aucun de mes ſentimens, & de vous les laiſſer voir tels qu'ils ſont. Ce ſera apparemment la ſeule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paroître: néanmoins je ne ſçaurois vous avouer, ſans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le ſuis, me paroît un ſi horrible malheur, que quand je n'aurois point de raiſons de devoir inſurmontables, je doute ſi je pourrois me réſoudre à m'expoſer à ce malheur. Je ſçais que vous êtes libre, que je le ſuis, & que les choſes ſont telles que le public n'auroit peut-être pas ſujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions enſemble pour jamais. Mais les hommes conſervent-ils de la paſſion dans ces engagemens éternels; dois-je eſpérer un miracle en ma faveur; & puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette paſſion dont je ferois toute ma félicité? Monſieur de Cleves étoit peut-être l'unique homme du monde capable de conſerver de l'amour dans le mariage. Ma deſtinée n'a pas voulu que j'aye pu profiter de ce bonheur; peut-être auſſi que ſa paſſion n'avoit ſubſiſté, que parce qu'il n'en avoit pas trouvé en moi, mais je n'aurois pas le même moyen de conſerver la vôtre: je crois même que les obſtacles ont fait votre conſtance. Vous en avez aſſez trouvé pour vous animer à vaincre, & mes actions involon-

involontaires, ou les choſes que le hazard vous a appriſes, vous ont donné aſſez d'eſpérance pour ne vous pas rebuter. Ah! Madame, reprit Monſieur de Nemours, je ne ſçaurois garder le ſilence que vous m'impoſez: vous me faites trop d'injuſtice, & vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur. J'avoue, répondit-elle, que les paſſions peuvent me conduire, mais elles ne ſçauroient m'aveugler: rien ne peut m'empêcher de connoître que vous êtes né avec toutes les diſpoſitions pour la galanterie, & toutes les qualités qui ſont propres à y donner des ſuccès heureux: vous avez déjà eu pluſieurs paſſions, vous en auriez encore: je ne ferois plus votre bonheur; je vous verrois pour une autre comme vous auriez été pour moi; j'aurois une douleur mortelle, & je ne ſerois pas même aſſurée de n'avoir point le malheur de la jalouſie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connoître, & que je ſouffris de ſi cruelles peines le ſoir que la Reine me donna cette Lettre de Madame de Thémines, que l'on diſoit qui s'adreſſoit à vous, qu'il m'en eſt demeuré une idée qui me fait croire que c'eſt le plus grand de tous les maux.

Par vanité, ou par goût, toutes les femmes ſouhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaiſiez: mon expérience me feroit croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puiſſiez plaire. Je vous croirois toujours amoureux & aimé, & je ne me tromperois pas ſouvent: dans cet état néanmoins je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la ſouffrance; je ne ſçai même ſi j'oſerois me plaindre. On fait des reproches à un Amant; mais en fait-on à un Mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour? Quand je pourrois m'accoutumer à cette ſorte de malheur, pourrois-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours

Monſieur de Cleves, vous accuſer de ſa mort; me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épouſé; & me faire ſentir la différence de ſon attachement au vôtre? Il eſt impoſſible, continua-t-elle, de paſſer par deſſus des raiſons ſi fortes: il faut que je demeure dans l'état où je ſuis, & dans les réſolutions que j'ai priſes de n'en ſortir jamais. Hé! croyez-vous le pouvoir, Madame, s'écria Monſieur de Nemours? Penſez-vous que vos réſolutions tiennent contre un homme qui vous adore, & qui eſt aſſez heureux pour vous plaire? Il eſt plus difficile que vous ne penſez, Madame, de réſiſter à ce qui nous plait, & à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu auſtere, qui n'a preſque point d'exemple. Mais cette vertu ne s'oppoſe plus à vos ſentimens, & j'eſpere que vous les ſuivrez malgré vous. Je ſçai bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprens, repliqua Madame de Cleves; je me défie de mes forces au milieu de mes raiſons. Ce que je crois devoir à la mémoire de Monſieur de Cleves, ſeroit foible, s'il n'étoit ſoutenu par l'intérêt de mon repos; & les raiſons de mon repos ont beſoin d'être ſoutenues de celles de mon devoir. Mais, quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes ſcrupules, & je n'eſpere pas auſſi de ſurmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuſe, & je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai ſur vous, de ne chercher aucune occaſion de me voir. Je ſuis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourroit être permis dans un autre temps, & la ſeule bienſéance interdit tout commerce entre nous. Monſieur de Nemours ſe jetta à ſes pieds, & s'abandonna à tous les divers mouvemens dont il étoit agité; il lui fit voir, & par ſes paroles, & par ſes pleurs, la plus

vive & la plus tendre passion dont un cœur ait jamais été touché. Celui de Madame de Cleves n'étoit pas insensible, & regardant ce Prince avec des yeux un peu grossis par les larmes: Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je puisse vous accuser de la mort de Monsieur de Cleves? Que n'ai-je commencé à vous connoître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle invincible? Il n'y a point d'obstacle, Madame, reprit Monsieur de Nemours. Vous seule, vous vous opposez à mon bonheur; vous seule, vous vous imposez une loi que la vertu & la raison ne sçauroient vous imposer. Il est vrai, repliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. Monsieur de Cleves ne fait encore que d'expirer, & cet objet funeste est trop proche, pour me laisser des vues claires & distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'auroit rien aimé, si elle ne vous avoit jamais vu: croyez que les sentimens que j'ai pour vous seront éternels, & qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle: voici une conversation qui me fait honte; rendez-en compte à Monsieur le Vidame: j'y consens, & je vous en prie.

Elle sortit en disant ces paroles, sans que Monsieur de Nemours pût la retenir. Elle trouva Monsieur le Vidame dans la chambre la plus proche. Il la vit si troublée qu'il n'osa lui parler, & il la remit en son carosse sans lui rien dire. Il revint trouver Monsieur de Nemours, qui étoit si plein de joye, de tristesse, d'étonnement & d'admiration, enfin de tous les sentimens que peut donner une passion pleine de crainte & d'espérance, qu'il n'avoit pas l'usage de la raison. Le Vidame fut long-

temps

temps à obtenir qu'il lui rendît compte de sa conversation. Il le fit enfin: & Monsieur de Chartres, sans être amoureux, n'eût pas moins d'admiration pour la vertu, l'esprit, & le mérite de Madame de Cleves, que Monsieur de Nemours en avoit lui-même. Ils examinerent ce que ce Prince devoit espérer de sa destinée; & quelques craintes que son amour lui pût donner, il demeura d'accord avec Monsieur le Vidame, qu'il étoit impossible que Madame de Cleves demeurât dans les résolutions où elle étoit. Ils convinrent néanmoins qu'il faloit suivre les ordres, de crainte que si le public s'appercevoit de l'attachement qu'il avoit pour elle, elle ne fît des déclarations, & ne prît des engagemens vers le monde, qu'elle soutiendroit dans la suite, par la peur qu'on ne crût qu'elle l'eût aimé du vivant de son mari.

Monsieur de Nemours se détermina à suivre le Roi. C'étoit un voyage dont il ne pouvoit aussi bien se dispenser, & il résolut de s'en aller, sans tenter même de revoir Madame de Cleves, du lieu où il l'avoit vue quelquefois. Il pria Monsieur le Vidame de lui parler. Que ne lui dit-il point pour lui dire? Quel nombre infini de raisons pour la persuader de vaincre ses scrupules? Enfin, une partie de la nuit étoit passée avant que Monsieur de Nemours songeât à le laisser en repos.

Madame de Cleves n'étoit pas en état d'en trouver: ce lui étoit une chose si nouvelle d'être sortie de cette contrainte, qu'elle s'étoit imposée, d'avoir souffert pour la premiere fois de sa vie, qu'on lui dît qu'on étoit amoureux d'elle, & d'avoir dit elle-même qu'elle aimoit, qu'elle ne se connoissoit plus. Elle fut étonnée de ce qu'elle avoit fait; elle s'en repentit; elle en eut de la joye; tous ses sentimens étoient pleins de trouble & de passion. Elle examina encore les raisons de son devoir, qui s'opposoient à son bonheur; elle sentit

tit de la douleur de les trouver si fortes, & elle se repentit de les avoir si bien montrées à Monsieur de Nemours. Quoique la pensée de l'épouser lui fût venue dans l'esprit si-tôt qu'elle l'avoit revu dans ce jardin, elle ne lui avoit pas fait la même impression que venoit de faire la conversation qu'elle avoit eue avec lui, & il y avoit des momens où elle avoit de la peine à comprendre qu'elle pût être malheureuse en l'épousant: elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle étoit mal fondée, & dans ses scrupules du passé, & dans ses craintes de l'avenir. La raison & son devoir lui montroient, dans d'autres momens, des choses tout opposées, qui l'emportoient rapidement à la résolution de ne se point remarier, & de ne voir jamais Monsieur de Nemours. Mais c'étoit une résolution bien violente à établir dans un cœur aussi touché que le sien, & aussi nouvellement abandonné aux charmes de l'amour. Enfin, pour se donner quelque calme, elle pensa qu'il n'étoit point encore nécessaire qu'elle se fît la violence de prendre des résolutions; la bienséance lui donnoit un temps considérable à se déterminer. Mais elle résolut de demeurer ferme à n'avoir aucun commerce avec Monsieur de Nemours. Le Vidame la vint voir, & servit ce Prince avec tout l'esprit & toute l'application imaginables. Il ne la put faire changer sur sa conduite, ni sur celle qu'elle avoit imposée à Monsieur de Nemours. Elle lui dit que son dessein étoit de demeurer dans l'état où elle se trouvoit; qu'elle connoissoit que ce dessein étoit difficile à exécuter, mais qu'elle espéroit d'en avoir la force. Elle lui fit si bien voir à quel point elle étoit touchée de l'opinion que Monsieur de Nemours avoit causé la mort à son mari, & combien elle étoit persuadée qu'elle feroit une action contre son devoir en l'épousant, que le Vidame craignit qu'il ne fût malaisé de lui ôter cette impression. Il ne dit pas à ce Prince ce qu'il pensoit,

soit, & en lui rendant compte de sa conversation, il lui laissa toute l'espérance que la raison doit donner à un homme qui est aimé.

Ils partirent le lendemain, & allerent joindre le Roi. Monsieur le Vidame écrivit à Madame de Cleves à la priere de Monsieur de Nemours, pour lui parler de ce Prince; & dans une seconde lettre qui suivit bien-tôt la premiere, Monsieur de Nemours y mit quelques lignes de sa main. Mais Madame de Cleves, qui ne vouloit pas sortir des regles qu'elle s'étoit imposées, & qui craignoit les accidens qui peuvent arriver par les lettres, manda au Vidame qu'elle ne recevroit plus les siennes, s'il continuoit à lui parler de Monsieur de Nemours; & elle le lui manda si fortement, que ce Prince le pria même de ne le plus nommer.

La Cour alla conduire la Reine d'Espagne jusqu'en Poitou: pendant cette absence Madame de Cleves demeura à elle-même; & à mesure qu'elle s'étoit éloignée de Monsieur de Nemours, & de tout ce qui l'en pouvoit faire souvenir, elle rappelloit la mémoire de Monsieur de Cleves, qu'elle se faisoit un honneur de conserver. Les raisons qu'elle avoit de ne point épouser Monsieur de Nemours, lui paroissoient fortes du côté de son devoir, insurmontables du côté de son repos. La fin de l'amour de ce Prince, & les maux de la jalousie qu'elle croyoit infaillibles dans un mariage, lui montroient un malheur certain où elle s'alloit jetter; mais elle voyoit aussi qu'elle entreprenoit une chose impossible, que de résister en présence au plus aimable homme du monde, qu'elle aimoit & dont elle étoit aimée, & de lui résister sur une chose qui ne choquoit ni la vertu ni la bienséance. Elle jugea que l'absence seule, & l'éloignement, pouvoit lui donner quelque force; elle trouva qu'elle en avoit besoin, non seulement pour soutenir la résolution de ne pas s'engager, mais même pour se défendre de voir

voir Monsieur de Nemours, & elle résolut de faire un assez long voyage, pour passer tout le temps que la bienséance l'obligeoit à vivre dans la retraite. De grandes Terres qu'elle avoit vers les Pyrenées, lui parurent le lieu le plus propre qu'elle pût choisir. Elle partit peu de jours avant que la Cour revînt; & en partant elle écrivit à Monsieur le Vidame, pour le conjurer que l'on ne songeât point à avoir de ses nouvelles, ni à lui écrire.

Monsieur de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'auroit été de la mort de sa Maîtresse. La pensée d'être privé pour long-temps de la vue de Madame de Cleves lui étoit une douleur sensible, sur-tout dans un temps où il avoit senti le plaisir de la voir, & de la voir touchée de sa passion. Cependant il ne pouvoit faire autre chose que s'affliger, mais son affliction augmenta considérablement. Madame de Cleves, dont l'esprit avoit été si agité, tomba dans une maladie violente si-tôt qu'elle fut arrivée chez elle; cette nouvelle vint à la Cour. Monsieur de Nemours étoit inconsolable, sa douleur alloit au désespoir & à l'extravagance. Le Vidame eut beaucoup de peine à l'empêcher de faire voir sa passion au public; il en eut aussi beaucoup à le retenir, & à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre de ses nouvelles. La parenté & l'amitié de Monsieur le Vidame fut un prétexte à y envoyer plusieurs Couriers: on sçut enfin qu'elle étoit hors de cet extrême péril où elle avoit été; mais elle demeura dans une maladie de langueur, qui ne laissoit gueres d'espérance de sa vie.

Cette vue si longue & si prochaine de la mort fit paroître à Madame de Cleves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. La nécessité de mourir, dont elle se voyoit proche, l'accoutuma à se détacher de toutes choses, & la longueur de sa maladie lui en fit

fit une habitude. Lorsqu'elle revint de cet état, elle trouva néanmoins que Monsieur de Nemours n'étoit pas effacé de son cœur ; mais elle appella à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyoit avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même. Enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui étoit affoiblie par les sentimens que sa maladie lui avoit donnés ; les pensées de la mort lui avoient raproché la mémoire de Monsieur de Cleves. Ce souvenir, qui s'accordoit à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur : les passions & les engagemens du monde lui parurent tels qu'ils paroissent aux personnes qui ont des vues plus grandes & plus éloignées : sa santé, qui demeura considérablement affoiblie, lui aida à conserver ces sentimens ; mais, comme elle connoissoit ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où étoit ce qu'elle avoit aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une Maison Religieuse, sans faire paroître un dessein arrêté de renoncer à la Cour.

A la premiere nouvelle qu'en eut Monsieur de Nemours, il sentit le poids de cette retraite, il en vit l'importance. Il crut dans ce moment qu'il n'avoit plus rien à espérer ; la perte de ses espérances ne l'empêcha pas de mettre tout en usage pour faire revenir Madame de Cleves. Il fit écrire la Reine, il fit écrire le Vidame, il l'y fit aller, mais tout fut inutile ; le Vidame la vit, elle ne lui dit point qu'elle eût pris de résolution. Il jugea néanmoins qu'elle ne reviendroit jamais. Enfin, Monsieur de Nemours y alla lui-même sur le prétexte d'aller à des bains. Elle fut extrêmement troublée & surprise d'apprendre sa venue. Elle lui fit dire par une personne de mérite qu'elle

le avoit alors auprès d'elle, qu'elle le prioit de ne pas trouver étrange si elle ne s'exposoit point au péril de le voir, & de détruire par sa présence des sentimens qu'elle devoit conserver; qu'elle vouloit bien qu'il sçût, qu'ayant trouvé que son devoir & son repos s'opposoient au penchant qu'elle avoit d'être à lui, les autres choses du monde lui avoient paru si indifférentes, qu'elle y avoit renoncé pour jamais; qu'elle ne pensoit plus qu'à celles de l'autre vie; & qu'il ne lui restoit d'autre sentiment que le desir de le voir dans les mêmes dispositions où elle étoit.

Monsieur de Nemours pensa expirer de douleur en présence de celle qui lui parloit. Il la pria vingt fois de retourner à Madame de Cleves, afin de faire enforte qu'il la vît; mais cette personne lui dit que Madame de Cleves lui avoit non seulement défendu de lui aller redire aucune chose de sa part, mais même de lui rendre compte de leur conversation. Il falut enfin que ce Prince repartît, aussi accablé de douleur que le pouvoit être un homme qui perdoit toute espérance de revoir jamais une personne qu'il aimoit d'une passion la plus violente, la plus naturelle, & la mieux fondée, qui ait jamais été. Néanmoins il ne se rebuta point encore, & il fit tout ce qu'il put imaginer de capable pour la faire changer de dessein. Enfin, des années entiéres s'étant passées, le temps & l'absence rallentirent sa douleur, & éteignirent sa passion. Madame de Cleves vécut d'une façon qui ne laissa pas d'apparence qu'elle pût jamais revenir. Elle passoit une partie de l'année dans cette Maison Religieuse, & l'autre chez elle, mais dans une retraite & dans des occupations plus saintes que celles des Couvens les plus austeres: & sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

JE ne ſçai, Lecteur, ſi vous prendrez quelque plaiſir à lire l'Ouvrage que je vous préſente. Mais je puis vous aſſurer que des perſonnes qui ne verroient rien de ſi haut que leur naiſſance, n'étoit que leur mérite eſt encore plus élevé, ont montré la ſatisfaction qu'il leur a donné, par les différentes lectures qu'elles en ont faites. Le grand Nom dont on a permis de l'honorer ſuffit pour juſtifier ce que j'avance, & l'on s'imagine facilement qu'il n'y eût point eu de plume aſſez hardie pour le mettre au commencement de quelque Ouvrage que ce puiſſe être, ſans s'acquiter, non ſeulement de ce qu'inſpire le reſpect, mais encore de ce qu'exige le devoir. Quoiqu'il y ait dans cette petite Piece aſſez de circonſtances de l'Hiſtoire pour faire préſumer que tout en eſt véritable, on veut, s'il eſt poſſible, divertir le Lecteur ſans l'abuſer, & prévenir l'erreur où il ſeroit s'il ajoutoit foi à tous les incidens qu'il y trouvera. On peut regarder comme autant de vérités

les

les endroits qui ne concernent que la Guerre (*), *mais on ne garantit pas ceux où l'Amour a quelque part. Et, à proprement parler, ce n'eſt ici qu'un petit Roman à quoi l'on prête des Noms Illuſtres, pour le faire recevoir plus favorablement; parce que l'on eſt plus ſenſible aux Avantures d'un Prince que l'on connoît, qu'à celles d'un Héros qu'on ne connoît pas.*

(*) En effet, le célebre Mr. Bayle n'a fait aucune difficulté, non ſeulement de reconnoître dans ſa *Critique Générale de l'Hiſtoire du Calviniſme par Maimbourg*, Lettre III, page 46, que *les Traits Hiſtoriques* de ce petit Ouvrage *ſont très-curieux & très-fidélement rapportés*, mais même d'en examiner quelques-uns dans la Remarque (A) de l'Article LIMEUIL de ſon *Dictionaire;* & cela, ſelon les Regles de cette exacte & judicieuſe Critique, qui paroît lui avoir été particuliere, & qui a été ſi généralement approuvée.

LE PRINCE DE CONDÉ.

L'Amour ne fait pas moins de malheureux, que la Fortune. On a vu de grands hommes réſiſter courageuſement à tous les aſſauts de la fortune, qui n'ont pas eu la force de réſiſter à la moindre attaque de l'amour. Un Prince de Condé (c'eſt aſſez de prononcer ce nom pour dire un grand homme) eût été le plus heureux Prince de ſon ſiécle, ſi cette paſſion ne ſe fût mêlée à tant d'autres qui le rendoient ſi recommandable; mais ſon ambition, qu'il couvroit du voile de la Religion, ceſſa d'être toute-puiſſante ſur ſon cœur, dès qu'il plut à l'amour de l'en chaſſer. Il étoit frere d'Antoine de Bourbon, qui donna à la France Henri le Grand, Prince dont elle adore la mémoire, & de qui la gloire eſt en ſûreté pour peu que les ſiécles ſoient fideles. Cet Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, à cauſe de Jeanne d'Albret ſa femme, étoit un Prince de qui la valeur ſe repoſoit

soit facilement, quand il ne trouvoit point d'assez grands intérêts pour la faire agir. Il avoit une prudence qui tenoit un peu de la foiblesse; &, si j'ose me servir des termes de l'Histoire, il étoit plus considérable par sa qualité que par sa force. Mais Louis son puîné étoit vaillant, ferme, prompt, entreprenant, prévenu de son mérite; & croyoit que s'il n'avoit pas une Couronne, c'étoit un vol que la fortune lui faisoit. Il étoit fort jeune quand il épousa Eléonor de Roye, plutôt pour accommoder ses affaires (car sa naissance n'étoit pas accompagnée de tout ce qui lui étoit nécessaire pour la soutenir,) que par aucune inclination qu'il eût pour elle. Ce n'est pas qu'elle ne fût l'une des plus belles personnes de la Cour, mais dès ce temps-là la délicatesse commençoit d'aller jusqu'à l'excès; & les Galans de profession, du nombre desquels étoit le Prince de Condé, craignoient d'être accusés d'aimer leurs femmes, & nommoient cette vertu une de celles qui n'étoient plus à l'usage des honnêtes gens. La fille du Maréchal de St. André, aussi belle que son pere étoit vaillant, fut celle dont il se proposa la conquête. Ce Maréchal, dévoué entiérement à la Maison de Lorraine, ennemie déclarée de la Maison de Bourbon, avoit promis sa fille au fils aîné du Duc de Guise; & le Prince de Condé les haïssoit trop, pour ne pas chercher toutes les occasions imaginables de se faire aimer d'une si belle personne, pour se venger d'eux.

Elle étoit une des filles de la Reine Catherine, & n'étoit pas aimée de ses compagnes, parce qu'elle avoit plus de charmes qu'elles, & qu'il n'est rien de plus mortifiant à celles qui se piquent de beauté, que la présence de quelqu'une qui les efface: mais le plaisir d'être aimée de tous les hommes qui la voyoient, la consoloit de ce petit malheur; & c'étoit s'en venger assez, que de leur lais-

ser seulement les hommages qu'elle rebutoit. François II. qui régnoit alors*, se reposoit sur la Reine sa mere du soin des affaires de son Etat; & cette Reine, à qui rien n'étoit si cher que le Gouvernement, n'oublioit rien de ce qui lui en pouvoit dérober la connoissance, & lui représentoit que la vie d'un Monarque n'étoit pas plus longue que celle des autres hommes; que souvent sa belle saison étoit passée, avant qu'il eût songé à en faire un bon usage, & que la sagesse d'un jeune Roi consistoit à goûter plus de plaisirs que le reste de ses Sujets. Empoisonné de ces dangereuses maximes, il ne laissoit échapper aucune occasion de celles où il pouvoit trouver de la volupté: & la Reine, qui pour son intérêt particulier avoit peur qu'il n'en manquât, s'occupoit souvent elle-même à en faire naître.

Un jour, après une partie de chasse dans les Bois de Meudon, qui appartenoient à Messieurs de Guise, la Reine, qui en avoit mis toute la Cour, la voulut régaler dans la maison que Gondy avoit à St. Cloud, qui, dès ce temps-là, étoit le plus beau séjour qui fut aux environs de Paris. Les filles des deux Reines (car François II. avoit épousé Marie Stuard, qui ne s'informoit non plus des affaires d'Etat que son époux;) les filles de ces deux Reines, dis-je, s'étoient habillées le plus avantageusement qu'elles avoient pu, & n'avoient pas manqué de faire des conquêtes, à proportion de la beauté qu'elles avoient. Il n'y eut que Mademoiselle de Saint-André qui captiva autant de cœurs qu'il s'en présenta devant elle. Le Prince de Condé, qui ne s'étoit mis en tête de l'aimer que pour faire piece au Prince de Joinville, à qui elle étoit promise, demeura d'accord que c'étoit lui faire une injustice, & trouva qu'elle étoit

* 1560.

toit assez aimable pour devoir être aimée à sa seule considération. Elle avoit une passion si forte pour la pêche, qu'en arrivant à St. Clou, elle pria un Page de la Reine de lui faire trouver une ligne à quelque prix que ce fût, & de l'attendre sur le bord du grand canal qui étoit dans le Jardin, où elle se rendroit le plutôt qu'il lui seroit possible. Le régal qui se préparoit, eut moins d'appas pour elle que le plaisir qu'elle espéroit prendre. De peur d'être suivie par une foule d'adorateurs dont elle étoit continuellement assiégée, elle entra dans une chambre où étoient les Reines, d'où elle sortit un moment après par un petit escalier qui rendoit dans le Jardin, & s'en alla où le Page l'attendoit avec la ligne qu'elle l'avoit prié de tenir prête.

Le Prince de Condé, qui ne lui avoit jamais vu d'habit si galant que celui de ce jour-là, la trouva plus belle que de coutume, & l'aima plus qu'il ne l'avoit encore aimée. Il se promenoit dans une allée avec l'Amiral de Coligny, à qui il faisoit confidence de l'amour qu'elle lui avoit donné; & fermoit l'oreille à tout ce que l'Amiral lui opposoit pour empêcher le progrès d'une passion qu'il trouvoit incompatible avec le dessein qu'ils avoient d'arracher à la Maison de Guise le Gouvernement de l'Etat. Qu'a de commun le dessein que nous avons fait, avec ma passion? lui disoit le Prince. La Religion, dont vous êtes, & dont je ne suis que parce que les Guises n'en sont pas, (car je ne vous cele point, que s'ils s'avisoient de se faire Huguenots, le lendemain je me ferois Catholique;) cette Religion, dis-je, défend-elle à un honnête homme d'aimer la plus belle personne que l'on puisse voir? & serois-je dignement vengé du Prince de Joinville, que je hais parce qui est le fils du Duc de Guise, si par un dessein contraire à celui de tant de galans hommes qui

sont à la Cour, il avoit une si belle femme à lui seul? Non, non, Monsieur l'Amiral, continua-t-il, je ne veux rien avoir à me reprocher sur ce chapitre. Les Privileges des Guises ne sont pas assez grands pour s'étendre jusqu'à exempter leur maison d'une disgrace, dont vous ni moi ne sommes peut-être pas exempts; & quand je ne serois pas le plus amoureux de tous les hommes, il me suffiroit d'être autant leur ennemi que je le suis, pour leur donner le plus de chagrin que je pourrai. Il étoit dans ce sentiment, quand il apperçut Mademoiselle de Saint-André qui alloit vers le canal où elle étoit attendue. Adieu, Monsieur l'Amiral, ajouta-t-il brusquement: la civilité voudroit, qu'après vous avoir amené ici, je vous remisse où je vous ai pris; mais la conjoncture qui se présente m'est à votre égard une excuse légitime; & je mériterois le sort que je prépare aux autres, si je la laissois échapper sans en profiter.

En achevant ces paroles, il quitta Coligny, & suivit Mademoiselle de St. André; mais de crainte de l'effaroucher, il la suivit par une autre route, & ne se montra point qu'elle n'eût jetté & retiré sa ligne deux ou trois fois. A ce que je vois, Mademoiselle, lui dit-il en la saluant, vous ne faites grace à quoi que ce soit: après une chasse si heureuse, je croyois que vous laisseriez ces poissons en paix, & que vous vous contenteriez d'avoir tué ou blessé tout ce qui s'est aujourd'hui présenté devant vos yeux. On ne vous sert pas fidélement, lui répondit-elle, si l'on vous a dit que je sois contente de la chasse d'aujourd'hui: j'y ai eu un malheur, que j'eusse peut-être réparé ici, si vous ne m'eussiez point interrompue; &, si vous voulez que je parle à cœur ouvert, j'en ai un secret dépit, qui me rend presque insensible à l'honneur que je reçois de votre présence. Et moi, j'ai des témoins des progrès que vous avez fait aujourd'hui,

d'hui, repartit le Prince, qui me sont plus fideles que vous ne pensez : si vos armes vous ont été inutiles, vos attraits ne vous l'ont pas été, & les coups qui partent de vos yeux sont plus assurés que ceux qui échappent de vos mains, & blessent dans un endroit bien plus sensible. Mademoiselle de St. André, ayant témoigné au Page qui étoit encore-là, qu'elle n'avoit plus besoin de son service, & ce Page s'étant retiré; je vous entends, Prince, repliqua t-elle, & vous de loin où vous avez dessein de venir : les momens d'un aussi grand homme que vous l'êtes, sont trop précieux pour en abuser : m'aimez-vous ? Oui, Mademoiselle, répondit promptement le Prince, je vous aime, & n'aime rien au monde avec tant de passion que vous. Et qu'espérez-vous ? lui demanda-t-elle; votre cœur n'est-il pas à Madame la Princesse, & le mien me va-t-il pas être au Prince de Joinville, que l'on me destine pour époux ? Si mon cœur étoit tout à Madame la Princesse, lui repliqua-t-il, elle ne souffriroit pas que vous y fussiez si absolue : &, pour ce qui est du vôtre, il n'est pas encore à l'Epoux que vous devez avoir ; &, qui plus est, vous avez trop d'esprit pour permettre qu'il y soit jamais. Et pour qui voulez-vous que je le réserve, interrompit-elle, avec un étonnement dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir ? Pour moi, repartit le Prince avec une assurance qui redoubla l'étonnement où elle étoit. Votre cœur est d'un prix qu'il est impossible de mériter que par un amour aussi grand que celui que j'ai pour vous. L'Epoux, (je ne dis pas que l'on vous promet, c'est la plus méchante promesse qu'on vous puisse faire;) cet Epoux, dis-je, dont on vous menace, sçait-il ce que vaut le cœur que vous avez la foiblesse de lui réserver ; & s'il l'estimoit ce qu'il doit être estimé, ne chercheroit-il pas à vous le devoir plutôt qu'à l'autorité d'un pere qui vous

sacrifie à son intérêt particulier? Le Prince de Joinville vous néglige, depuis que vous êtes un bien dont il est sûr; & vous ne devez pas douter qu'il ne fasse encore pis aussi-tôt qu'il en aura la possession. Monsieur le Prince, lui dit cette jeune personne, après l'avoir écouté fors tranquillement, je vous reconnois aux conseils que vous avez la bonté de me donner: vous me parlez en véritable ennemi de la maison dont je sors & de celle où l'on souhaite que j'entre; & si vous m'aimez comme vous me l'avez dit (& comme cela peut être, puisque je ne manque pas d'attraits pour vous y contraindre,) il suffit de moi pour venger Monsieur de Guise & mon pere de la haine que vous avez pour eux.

Ces derniers mots furent prononcés d'un air qui fit connoître au Prince que ses affaires n'étoient pas en si bon état qu'il le croyoit, & la révérence qu'elle fit un moment après en le quittant, acheva de le desabuser, car il avoit tiré un bon augure de l'empressement qu'elle avoit eu à lui demander s'il l'aimoit. Il fit ses efforts pour l'arrêter, mais ses efforts furent inutiles. Elle alla rejoindre la compagnie qu'elle avoit quittée, & le Prince retourna chercher l'Amiral de Coligny, qui fut ravi d'apprendre qu'on eût maltraité une passion qu'il n'approuvoit pas.

La nuit venue, la Cour revint à Paris. Le Prince vit encore Mademoiselle de St. André au Louvre, & tâcha de lui parler, mais elle en évita l'occasion. En le fuyant, un papier tomba de sa poche, qu'il amassa sans qu'elle s'en apperçût. Il ne put attendre qu'il fût retiré chez lui pour voir ce que ce pouvoit être. Il descendit seulement du Louvre pour le lire avec moins d'inquiétude; &, à la clarté d'une lanterne qui étoit au bas de l'escalier, il trouva qu'il contenoit ces mots.

Ne manquez pas de vous rendre à une heure après minuit

minuit dans la Chambre des Métamorphoses. Celle où nous passâmes la derniere nuit est trop près de l'appartement des Reines, & la peur que j'eus de les éveiller, m'empêcha de goûter un plaisir tranquille. La Nouë, dont vous connoissez la fidélité, aura soin de tenir la porte ouverte.

Cette Chambre des Métamorphoses étoit l'une des plus superbes qui fût dans le Louvre. Elle portoit ce nom, parce que chaque piece de tapisserie qui étoit dedans, représentoit quelqu'un des déguisemens dont se servoient les Dieux pour venir à bout de leurs Maîtresses; & la piece qui emportoit le prix sur toutes les autres étoit une Danaé faite par une main si délicate, & d'une maniere si sçavante, qu'on voyoit sur son visage le ravissement où elle étoit quand elle sentoit venir la pluye d'or.

Le Prince de Condé, surpris de voir ce qu'il voyoit, examina l'écriture du billet qu'il venoit de lire, & ne la put connoître. S'il n'eût point été si tard, il n'eût pas manqué d'en aller faire confidence à l'Amiral, & de lui demander si ce caractere ne lui étoit point connu; mais il s'en falloit peu qu'il ne fût minuit, & le rendez-vous étant à une heure, il n'avoit pas trop de temps pour faire tout ce qu'il projettoit. En remontant au Louvre, il rencontra Dandelot, frere de l'Amiral, & Colonel de l'Infanterie Françoise, qui se retiroit. Il le pria de ne pas s'éloigner, & de faire tenir quelques soldats sous les armes qui pussent venir à son secours, s'il arrivoit que l'on fît du bruit. Dandelot le pressa de lui dire quel besoin il en avoit, & faisoit même quelque difficulté de le quitter; mais le Prince craignant qu'un second ne fît avorter tous ses desseins, il le conjura de ne pas s'en informer, & lui protesta qu'il vouloit s'éclaircir de quelque chose où l'amour avoit le principal intérêt, & que si c'étoit quelque secret

plus important, ce ne seroit pas à lui qu'il le voudroit taire. Je m'érigerois en fâcheux, lui dit Dandelot, si mon zele vous coûtoit une bonne fortune: je me repens de même de vous avoir dérobé des momens que vous auriez mieux employés ailleurs; & pour réparer ma faute, je vais faire tenir des soldats tout prêts, qui voleront à votre secours, si quelque mari est assez ennemi de l'Etat pour troubler le plaisir que se veut donner un Prince qui lui est si nécessaire. Le Prince, après avoir ri de ce que Dandelot venoit de dire, lui fit une inclination de tête, & monta vers l'appartement où étoit la Chambre des Métamorphoses. Pendant qu'il avoit parlé à Dandelot, La Noue, qui étoit la femme de la Cour qui conduisoit le plus judicieusement une intrigue, voyant que l'heure du rendez-vous approchoit, avoit été mettre la clef à la porte, & s'étoit retirée ensuite, pour épargner à la Belle à qui elle rendoit service la honte d'être vue en y allant.

Le Prince s'avança pour grater à cette porte, & sentit la clef qui y étoit. Après avoir gratté deux ou trois fois, voyant que personne ne la lui ouvroit, il l'ouvrit lui-même & entra le plus doucement qu'il put: la porte refermée avec aussi peu de bruit qu'il en avoit fait à l'ouvrir, il tira son épée de sa ceinture, & visita de la main toutes les chaises de la chambre, pour voir si quelqu'un ne s'y seroit point endormi: quand il se fut contenté l'esprit, & qu'il put s'assurer qu'il étoit seul, il tira du côté où il sçavoit qu'étoit le lit, à dessein de se cacher dessous, car il ne sçavoit point d'autre endroit où pouvoir se mettre. La porte du balustre étoit fermée; il passa par-dessus.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il y étoit, quand sa montre, dont le timbre étoit parfaitement bon, demeura près d'un quart-d'heure à en sonner douze, qui le firent jurer douze fois l'une après l'autre

Ce

Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour ce Prince, qui avoit eu toutes les peines du monde à se loger si étroitement. Sa premiere pensée fut de l'aller jetter par une des fenêtres de la chambre; mais ce qu'il lui en avoit coûté à gagner le poste où il étoit, lui ayant fait trouver de la difficulté à en sortir, il la tira de sa poche le mieux qu'il lui fut possible, en brisa tous les ressorts, & la remit ensuite où il l'avoit prise.

L'heure qui restoit à passer lui eût paru cruellement longue, s'il ne l'eût employée à faire des réflexions. Il en fit de raisonnables & d'amoureuses. Il se représenta ce qu'il étoit, & ce qu'il faisoit. Le Prince de Condé, sous un lit, lui parut une posture indigne d'un si grand homme, & son cœur aussi bien que sa qualité s'indignoit de ce que sa passion lui faisoit faire; mais il se disoit un moment après, que sa gloire étoit sur un pied à ne pouvoir être décriée; que la posture la plus indécente cessoit de l'être, quand elle lui devenoit utile; que le Galant qu'il alloit surprendre, étoit peut-être le plus grand de ses ennemis; & qu'il lui seroit honteux qu'un scrupule, qui est ordinairement le partage des petites ames, lui fît perdre l'occasion de s'en venger. De ces réflexions il passa à d'autres. Il ne doutoit point que ce ne fût à Mademoiselle de St. André que s'adressoit le billet qu'il avoit trouvé; son grand embarras consistoit à deviner qui étoit celui qui l'avoit écrit. Il voyoit bien par l'appartement qu'on avoit choisi, que c'étoit quelqu'un de qualité, & que ce quelqu'un-là avoit grand crédit au Louvre; & l'appartement du Cardinal de Lorraine, Ministre-d'Etat, dont il étoit ennemi mortel, n'étant pas trop éloigné du rendez-vous qu'on avoit pris, ses soupçons tomboient quelquefois sur lui. Après avoir inutilement donné la torture à son esprit pendant une heure, on ouvrit la porte & ses réfle-

xions cesserent. La premiere voix qu'il entendit fut celle de Mademoiselle de St. André, dont il ne fut pas surpris; mais un moment après il en ouït une qui le mortifia terriblement.

François Second, quoique jeune, avoit des yeux comme un autre, & les charmes de Mademoiselle de St. André ne leur échapperent pas. C'étoit lui qui avoit donné ordre à Mademoiselle de St. André de se trouver où elle étoit; & Madame de la Noue, qui s'étoit chargée du soin de l'en avertir & du reste, avoit fait écrire le billet par un de ses fils, si expert dans la profession de sa mere, que son adresse fut récompensée quelque temps après d'un Prieuré de cinq ou six-mille livres de rente. Le Prince, étendu sous un lit où il se divertissoit très-mal, en avoit un peu levé le soubassement qui étoit du côté de sa tête, tant pour y faire entrer de l'air, car il étouffoit, que pour entendre plus facilement ce que diroient les galans qu'il vouloit surprendre; mais quand il ouït la voix du Roi, il le rebaissa bien vîte, & eut peur d'être surpris lui-même. Il étoit soupçonné de vouloir par force s'emparer du Gouvernement de l'Etat, & peut-être n'en étoit-il pas soupçonné à tort. S'il eût été surpris caché si près de la personne du Roi, à une heure si indûe, & son épée hors de sa ceinture, ses ennemis lui eussent fait un crime capital de son entreprise amoureuse. Le billet dont on l'eût trouvé saisi, eût même contribué à le rendre criminel. On eût vu par-là, qu'il sçavoit où le Roi se devoit trouver seul & sans défense; & les Guises, à qui il faisoit ombrage, n'eussent pas manqué de faire dire que c'étoit un lieu très-propre à exécuter les méchans desseins qu'il pouvoit avoir. Ces considérations lui ayant roulé dans l'esprit, sa prudence vint au secours de son amour, mais elle s'en avisa un peu tard. Il se repentit de s'être si légérement engagé

dans

dans une affaire qui pouvoit avoir de très-dangereuses suites ; & pendant qu'il se repentoit, on deshabilloit le Roi & Mademoiselle de Saint-André, qui sans-doute l'eussent fait témoin de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, sans une allarme qu'ils eurent, qui les obligea de remettre la partie à une autre fois.

La Reine Marie étoit grosse de trois mois. Elle étoit d'une complexion fort délicate, & l'exercice qu'elle avoit fait à la chasse, la blessa considérablement, & affligea tous ceux qui s'étoient réjouis de sa grossesse. Le bruit de ce qu'elle souffroit se répandit en un moment par tous les quartiers du Louvre. Le Valet de chambre qui étoit de garde cette nuit-là, & qui avoit l'honneur d être confident des amours du Roi, fut l'en avertir. Le Roi, qui étoit à demi deshabillé, & qui étoit chagrin de perdre une occasion si favorable, se fâcha de ce que la Reine avoit de si étranges contretemps ; mais de peur d'être surpris avec Mademoiselle de St. André, il fallut, contre les regles ordinaires, abandonner la maîtresse pour la femme, & se défaire des transports d'amant, pour laisser paroître une complaisance de mari. La Reine eut une fausse-couche, dont les uns furent ravis, & les autres tristes ; car l'Etat étoit partagé.

Cet accident, qui causa un desordre universel dans le Louvre, remit le calme dans l'esprit du Prince de Condé. On n'eut pas plutôt averti le Roi de l'état où étoit la Reine, qu'il se retira en diligence dans son appartement, & Mademoiselle de St. André dans le sien, où elle fut suivie de l'officieuse Madame de la Noue, qui ne se mit pas fort en peine de fermer la porte, parce que cela étoit sans conséquence.

Le Prince qu'on laissa maître dn terrein, ne tarda gueres à sortir d'où il étoit, & protesta bien de n'y retourner de sa vie, du moins tant qu'il auroit

l'usage de la raison libre. En traversant une petite allée qui aboutissoit vers l'antichambre du Roi, il le rencontra qui alloit dans l'appartement de la Reine: cette rencontre le surprit un peu. Le Roi lui demanda ce qu'il faisoit si tard au Louvre avec un visage si chagrin? Il avoit l'esprit prompt, & ne rêva pas pour lui répondre qu'il venoit de jouer; qu'il avoit perdu une somme considérable; & que le bruit de l'indisposition de la Reine ayant servi de prétexte à ceux qui l'avoient gagné pour ne pas jouer davantage, il se retiroit avec le chagrin dont Sa Majesté s'appercevoit. Ce fut un bonheur pour lui de ce que le Roi ne lui demanda rien de plus. Pour peu qu'il eût différé à descendre, il se perdoit. Dandelot qui lui avoit tenu parole avoit mis des soldats sous les armes, qui, au bruit qu'avoit causé l'incommodité de la Reine, coururent au secours du Prince, & étoient déjà sur l'escalier, où son nom faisoit un bruit dans leur bouche que sa présence fit cesser fort à propos. Il sortit du Louvre accompagné de Dandelot, à qui il dit qu'il se rendroit sur les dix heures chez son frere l'Amiral, & que s'il vouloit s'y trouver, il lui feroit confidence d'un secret qu'il ne seroit pas fâché d'apprendre.

Il avoit trop d'impatience de voir l'Amiral pour manquer à se rendre chez lui à l'heure qu'il avoit marquée. Dandelot, grand amateur de secrets, l'y avoit prévenu. Ah! mon cher cousin, s'écria le Prince en abordant l'Amiral, vous voyez l'homme du monde le plus étonné. Tout ce que j'ai vu de surprenant en ma vie, ne l'est point à l'égal de ce que je vais vous dire: en un mot, c'est une chose si incroyable, que je vous pardonne quand vous ne me croirez pas. La St. André, je n'entends pas la Maréchalle au moins, car je la crois sage, mais la fille de la Reine est d'une vertu si apprivoisée, que le Prince de Joinville ne lui apprendra rien de nouveau

veau en l'épouſant. Ce n'eſt pas-là, continua-t-il, ce que je dois vous dire de ſurprenant; elle eſt belle, elle eſt parmi le grand monde où l'exemple autoriſe en quelque maniere; peu s'en faut qu'elle n'ait ſeize ans. C'eſt un âge où l'honneur d'une fille commence à jouïr de ſes droits: on en voit même peu qui portent leur continence juſques-là; & le bon-ſens ne veut pas que l'on ſoit ſurpris d'une choſe que l'uſage a rendu ſi familiere. Mais, mon couſin, voici ce qui vous doit ſurprendre, vous ne devineriez jamais qui eſt le galant de la St. André. Parcourez toute la Cour & la Ville, jettez les yeux ſur tout ce qu'il y a de gens de galanterie; vous m'en nommerez chacun 50, & je gage que vous ne le trouverez point. De la façon dont il leur parloit de cet amant de Mademoiſelle de St. André, ils ne ſongerent à aucun de ceux qu'on appelle à la Cour de galans hommes. L'Amiral & ſon frere ſe figurerent que c'étoit quelque Barbon vénérable, dont l'amour étoit moins plaiſant qu'utile, car la Demoiſelle n'étoit riche qu'en beauté; & lui nommerent le Cardinal de Tournon, Bertrandi qui avoit été Garde des Sceaux, le Chancelier Olivier, le Seigneur de Pybrac, & quelques autres de la même ſorte. C'eſt plus que tout cela ſi l'on conſidere la qualité, répondit le Prince, mais c'eſt beaucoup moins pour ce qui eſt de la galanterie. La St. André eſt aimée du Roi, & j'ai failli la nuit paſſée à en voir une preuve inconteſtable. Il leur raconta enſuite tout ce qui lui étoit arrivé, & leur montra le billet qui lui avoit donné une ſi furieuſe allarme. Ce billet fut d'un grand ſecours pour leur politique. Ils avoient deſſein de rompre l'union qui étoit entre le Maréchal de Saint-André & le Duc de Guiſe: l'infaillible moyen de réuſſir étoit de ruiner la réputation de Mademoiſelle de St. André, pour en dégoûter le Prince de Joinville.

Dandelot, persuadé que Madame l'Amirale avoit plus de malice elle seule qu'eux trois ensemble, fut d'avis de la consulter. C'étoit une véritable Huguenotte, & qui avoit un si grand zele pour la gloire de sa Religion, que pour le service de Dieu il n'y avoit point d'injustice qu'elle ne fût prête de commettre. On la fit appeller, mais elle ne put venir sur le champ, parce qu'elle faisoit ses prieres dans sa ruelle. Quand elle les eut achevées elle parut, & le Prince lui ayant dit ce qu'il venoit d'apprendre à son mari, il voulut lui montrer le billet qu'il avoit trouvé, qu'elle refusa de voir. Il suffit, lui dit-elle, pour perdre de réputation la St. André, que vous ayez la bonté de me le lire. Après dîner je le veux faire voir adroitement à la Reine, à qui je ferai des sermens horribles que je ne l'ai point vu. Si je le lisois moi-même je n'aurois plus la liberté de jurer; car, pour un Empire, je ne voudrois pas blesser ma conscience.

L'Amiral trouva cet expédient merveilleux. Dandelot, non seulement admira l'esprit de sa belle-sœur, mais encore loua sa probité; & le Prince qui haïssoit autant Mademoiselle de St. André qu'il l'avoit aimée, & qui vouloit se venger de l'affront qu'il prétendoit qu'elle lui faisoit d'aimer le Roi, confia son billet à Madame l'Amirale, qui promit d'en faire un bon usage. L'après-dînée tarda beaucoup à venir, du moins au gré de Madame l'Amirale. Elle fut ce jour-là au Louvre de fort bonne heure, & n'oublia pas le billet que le Prince lui avoit donné. La jeune Reine ne voyoit personne, à cause de ce qu'elle avoit souffert la nuit précédente: & comme le Roi se contentoit de porter cette grande qualité sans se mettre en peine d'en faire la fonction, on ne lui faisoit pas la cour avec tant d'empressement qu'à la Reine-mere. Pendant qu'elle dînoit, on lui avoit amené trois jeunes filles, qu'une premiere Présidente du

du Parlement de Rouen avoit eues d'une seule couche. Elles étoient belles, & se ressembloient si parfaitement, non seulement dans tous les traits du visage, mais encore de la taille, des cheveux, des gestes, & de la voix même, qu'on étoit contraint de les habiller de différente couleur; & c'étoit la seule marque à quoi on les pouvoit reconnoître.

Toute la Cour étoit dans la chambre de la Reine, où l'on admiroit une si parfaite ressemblance, quand Madame l'Amirale y arriva. Elle trouva, comme tous les autres, quelque chose de si extraordinaire dans cette complaisance de la nature, qu'elle en oublia, au moins pour quelques momens, le mal qu'elle vouloit à Mademoiselle de St. André. En les regardant avec un peu trop d'attention, elle tira quelque chose de sa poche, & eut la même disgrace qu'avoit eue la personne à qui elle vouloit faire piece. Le billet que le Prince lui avoit confié tomba sans qu'elle s'en apperçût. Le Prince de Joinville, qui étoit le plus près d'elle dans ce moment-là, laissa tomber adroitement son mouchoir dessus, de peur que d'autres ne le vissent, & n'eut pas beaucoup de peine à ramasser le mouchoir & le billet ensemble. Il eut autant d'impatience de le voir, que le Prince de Condé en avoit eu le soir précédent. Il sortit du Louvre, le vit, & fut fort surpris que l'Amirale, qui sans doute avoit été fort belle, mais qui n'étoit plus jeune il y avoit déjà neuf ou dix ans, eût des rendez-vous, (car il n'hésita pas un moment à croire que c'étoit à elle que le billet avoit été adressé.)

Les trois petites filles de Rouen ayant pris congé de la Reine, Madame l'Amirale se souvint du dessein qui l'avoit menée au Louvre, & crut avoir trouvé le moment favorable pour le faire réussir. Elle voulut prendre son billet, & ne le trouva point.

Elle

Elle le chercha avec soin, & le chercha inutilement. Elle en eut un si cruel chagrin, que prévoyant bien qu'il lui seroit impossible de le cacher, elle sortit sous prétexte de quelque incommodité, & retourna chez elle, où de dépit elle fut malade le reste du jour, & l'eût peut-être été davantage si ce qui l'avoit blessée ne l'eût guérie, comme on va l'apprendre par la suite.

Pendant qu'elle prenoit le Ciel à partie de ce qu'il ne lui avoit pas permis de venir à bout de ses méchans desseins, le Prince de Joinville, qui sçavoit que le Duc de Guise son pere ne laissoit échapper aucun moyen de tous ceux qui pouvoient nuire à l'Amiral, étoit allé lui porter le billet qu'il se sçavoit bon gré d'avoir trouvé. Le Duc demanda à son fils s'il ne se méprenoit point, & s'il étoit bien sûr que ce billet appartînt à Madame l'Amirale? Le Prince de Joinville ayant répondu que rien n'étoit plus vrai, ils furent trouver le Cardinal de Lorraine, qui étoit accompagné du Maréchal de St. André, & qui dressoient ensemble les articles du mariage qu'ils devoient achever dans peu de jours, pour les porter le lendemain au Roi & aux Reines, qui vouloient leur faire l'honneur de les signer.

Ce Cardinal étoit un ennemi dangereux. Quand il trouvoit l'occasion de perdre ceux qu'il haïssoit, il ne marchandoit point; & se voyant maître de la réputation de l'Amirale, qu'il nommoit l'ennemie jurée de l'Eglise, il eût cru trahir son devoir de Cardinal, s'il eût hésité un moment à la sacrifier. Le Duc de Guise & le Maréchal de St. André trouverent les sentimens de Son Eminence très-religieux, & tous ensemble recommanderent au Prince de Joinville de n'en parler à personne: surtout, ajouta le Cardinal, imposez silence à votre amour, & si vous n'avez pas la force de rien taire à Mademoiselle de St. André, ne la voyez plu-

plutôt point. Elle eſt jeune, elle eſt fille: ce ſont deux qualités incompatibles avec un ſecret. Le Prince de Joinville lui promit ce qu'il deſiroit, & lui tint parole.

Dans le temps que ce malheureux billet alloit d'ennemi en ennemi, & chagrinoit autant les Colignis qu'il réjouiſſoit les Guiſes, le Roi, qui étoit bien aiſe de recouvrer ce que la nuit précédente l'incommodité de la Reine ſon épouſe lui avoit fait perdre, donna ordre à Madame de la Noue, toujours prête pour le ſervice de Sa Majeſté, de renouer la partie qui avoit été rompue, & de faire trouver ſa maîtreſſe, auſſitôt que minuit ſeroit ſonné, au rendez-vous qu'il avoit donné la veille.

Le Cardinal de Lorraine, qui ſçavoit que la Reine Catherine haïſſoit mortellement Madame l'Amirale, pour avoir toujours été la meilleure amie de la Ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe d'Henri II. la fut voir, la pria de permettre qu'il pût avoir l'honneur de lui parler dans ſon cabinet, & lui montra le billet dont le Prince de Joinville ſon neveu s'étoit ſi adroitement ſaiſi. L'inſatiable! s'écria la Reine, après en avoir fait elle-même la lecture. Tant qu'elle a été jeune, je n'ai pas trouvé à dire qu'elle fût aimée du Maréchal de Strozzi. On ſçait bien, Madame, répondit Monſieur le Cardinal, qu'il faut que jeuneſſe ſe paſſe, & Votre Majeſté a toujours été trop judicieuſe, pour s'être voulu oppoſer à une choſe pendant qu'elle étoit permiſe; car la galanterie devient permiſe, ou eſt défendue, ſelon les différens regnes où l'on ſe trouve. Sous celui du feu Roi, tout ce qu'il y avoit de femmes vertueuſes à la Cour avoient un honnête homme avec qui elles entretenoient un commerce galant, & les vieilles auſſi bien que les jeunes, quand leurs attraits n'étoient que médiocrement uſés, ou qu'elles avoient le moyen d'en

réparer

réparer la perte en fourniſſant de quoi mettre en équipage les amans de Cour qui n'ont point d'autre revenu que leur bonne mine. Mais, ſous la Régence de Votre Majeſté, à qui l'Etat eſt ſi redevable des ſoins qu'elle prend de les réformer, il ſeroit honteux de ſouffrir cette licence, & de laiſſer ſans punition les obſcénités de Madame l'Amirale, & la profanation du lieu. Je ne ſuis pas ſeul, Madame, ajouta-t-il, qui voye avec indignation l'inſolence que l'on veut commettre dans un lieu où un médiocre reſpect eſt une eſpece de crime. Mon frere de Guiſe, (vous ſçavez Madame ſi l'intérêt de votre gloire lui eſt cher, & ſi le Ciel pourroit faire naître encore un homme avec un auſſi grand zele que celui qu'il a pour vous;) mon frere de Guiſe, dis-je, & le Maréchal de St. André, la meilleure ame qui ſoit dans le Royaume après celle de mon frere, ſont ſcandaliſés de cette audace, & attendent ce qu'il plaira à Votre Majeſté de leur ordonner. La Reine, après avoir laiſſé dire à ce Cardinal tout ce qu'il voulut, lui repartit qu'elle étoit de ſon avis; que cette inſolence étoit trop condamnable pour être impunie, & lui demanda quel expédient il trouvoit pour convaincre l'Amirale d'un crime qu'il lui ſeroit facile de nier. Je demande pardon à Votre Majeſté, repartit le Cardinal, ſi je ſalis ſon imagination par une idée qui va martiriſer ſa pudeur. Je ſçai ce que vous allez ſouffrir à m'entendre dire qu'il eſt impoſſible de convaincre l'Amirale de ce crime, à moins de la prendre ſur le fait; mais il eſt peu de termes pour exprimer une impureté qui n'ayent quelque choſe d'immodeſte, & le rouge qui monte au viſage de Votre Majeſté ne donne pas un éclat médiocre à ſa vertu. Enfin la Reine demeura d'accord de ce que ſouhaitoit ce Cardinal. Elle avoit une vieille haine pour Madame l'Amirale, qu'elle fut bien aiſe de ſatisfaire; & comme elle étoit toute-

toute-puiſſante ſur l'eſprit du Roi, qui étoit chancelant & foible, le Cardinal la pria de ne lui pas confier ſon ſecret, & lui dit que ſon aveu ſuffiſoit pour autoriſer ce qu'il vouloit faire.

Minuit arriva, & force gens l'attendoient, qui avoient des deſſeins bien différens. La Reine ne put ſe réſoudre à s'endormir ſans avoir le plaiſir d'apprendre la confuſion de l'Amirale, & le nom de ſon amant. Le Prince de Joinville, qu'elle avoit vu depuis le Cardinal de Lorraine, s'étoit chargé avec bien de la joye de lui aller rendre compte de tout ce qui ſe paſſeroit dans cette conjoncture, & la Reine lui avoit poſitivement commandé de n'y pas manquer, & lui avoit promis de l'attendre. Elle liſoit en l'attendant, & n'avoit retenu que deux femmes de chambre auprès d'elle: ſes filles d'honneur ſe retiroient auſſitôt qu'elles entendoient minuit, c'étoit l'ordre; & Madame de la Noue ayant averti Mademoiſelle de St. André de l'heure que le Roi avoit priſe, elle avoit donné le bon-ſoir à ſes compagnes, étoit entrée dans ſon appartement par bienſéance, & en étoit ſortie un moment après pour aller dans la Chambre des Métamorphoſes, où le Roi ne ſe fit pas longtemps attendre.

Les Guiſes, & le Maréchal de St. André, avoient le cœur trop étroit pour contenir toute la joye qu'ils avoient. Ils arrêterent à ſouper le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon, & leur promirent un régal à quoi ils ne s'attendoient pas. Minuit ſonne, & le régal ne venoit point. Les Princes le demandent, on les prie de ne pas s'impatienter, & de croire que quand ils paſſeroient trois nuits à l'attendre, ils ne l'auroient pas trop acheté. Le rendez-vous de cette nuit-là étoit à minuit précis, mais celui qui étoit marqué dans le billet que l'Amirale avoit laiſſé tomber n'étoit qu'à une heure; & le Duc de Guiſe, le Maréchal de

de Saint-André & le Prince de Joinville, qui de moment à autre remercioient la fortune qui leur procuroit une occaſion d'accabler de honte la plus dangereuſe ennemie qu'ils euſſent, auroient cru faire une faute irréparable, s'ils avoient manqué leur coup pour le vouloir trop précipiter. Le Duc de Guiſe avoit mis lui-même un eſpion dans un endroit d'où il étoit impoſſible que perſonne entrât dans la Chambre des Métamorphoſes ſans qu'il s'en apperçût; & pour lui, on ne le pouvoit voir. Le Duc, qui étoit ſûr de ſa fidélité, lui apprit qu'un amant y avoit donné rendez-vous à ſa maîtreſſe, ſans lui dire quelles gens c'étoient. Il lui promit de prendre un ſoin particulier de ſa fortune, & lui commanda de les obſerver, & de ne pas ſortir du lieu où il le mettoit, qu'il ne lui envoyât de ſes nouvelles, par un homme qui pour ſignal lui demanderoit un diamant qu'il lui laiſſoit. L'eſpion, qui ne manquoit pas d'eſprit, & qui ſçavoit que l'emploi qu'on lui donnoit étoit une des voyes par où l'on s'avançoit le plus facilement à la Cour, promit au Duc de faire ponctuellement ce qu'il ſouhaitoit de lui. Les choſes en cet état une heure ſonne. Le Maréchal de St. André repréſente au Duc que ſouvent on ne ſe trouve pas à un rendez-vous juſtement à l'heure qu'on a priſe; que le deſſein qu'ils avoient avorteroit infailliblement, ſi par malheur ils l'exécutoient un moment plutôt qu'il ne falloit; & lui conſeilla d'attendre encore une demi-heure, pour avoir le plaiſir de ſurprendre l'Amirale en flagrant délit. A une heure & demie on envoya un homme à l'eſpion, qui d'abord lui demanda le diamant que le Duc lui avoit laiſſé, pour lui faire voir qu'il ne venoit pas à fauſſes enſeignes, & s'informa enſuite ſi les deux Amans étoient entrés. L'eſpion lui répondit qu'il y avoit longtemps, & le député en alla porter la nouvelle au Duc de Guiſe.

L'heure

L'heure du régal eſt arrivée, dit le Maréchal de St. André au Duc de Montpenſier & au Prince de la Roche-ſur-Yon. Il a un peu tardé à venir véritablement, mais il valoit bien la peine d'être attendu; & ſi jamais vous avez trouvé une occaſion de rire de bon courage, je prétends que ce ſoit dans un moment. Pour moi, ajouta-t-il avec un torrent de joye qui cherchoit à ſe répandre, je vous avoue que voici une nuit que je ne changerois pas contre le plus beau jour de ma vie; & que ſi jamais j'ai eu ce qu'on appelle un véritable plaiſir, c'eſt celui dont vous allez être les témoins. Pour leur en donner un avant-goût, il leur dit en peu de mots ce que c'étoit, le ſecret n'étant plus de conſéquence, puiſqu'il alloit ceſſer de l'être, & leur montra même le billet qui étoit ſi heureuſement tombé dans les mains du Prince de Joinville, que par amitié il nommoit déjà ſon Gendre, parce que ſon mariage avec la fille de ce Maréchal, comme je l'ai déjà dit, devoit s'achever dans peu de jours.

Le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon, qui étoient de jeunes Seigneurs qui ne demandoient qu'à ſe divertir, furent ravis d'être de la partie, & ſe firent un plaiſir de voir la contenance de Madame l'Amirale dans une conjoncture ſi mortifiance, & de connoître le galant qu'elle avoit choiſi. Le Duc de Guiſe, le Maréchal de St. André, & le Prince de Joinville, prirent chacun une bougie; & ſuivis des deux Princes qu'ils s'étoient vanté de régaler, allerent le plus doucement qu'ils purent juſqu'à la porte de la Chambre des Métamorphoſes. Le Cardinal de Lorraine, qui faiſoit conſiſter une partie de ſa vengeance à jouïr de la vue de Madame l'Amirale, n'oſa pourtant les ſuivre à cauſe de ſon caractere. Ils écouterent quelque temps à cette porte, & n'entendirent rien. Le Duc de Guiſe grata un peu.

Un

Un Valet de chambre, qui étoit demeuré-là, & qui s'imagina que c'étoit Madame de la Noue, qui avoit coutume d'aller reprendre Mademoiſelle de St. André à une certaine heure, ouvrit; & le Duc de Guiſe lui ayant dit qu'il ſçavoit ce qui ſe paſſoit là-dedans, & qu'il étoit du ſecret, ce Valet de chambre craignit qu'il n'eût quelque choſe de fort important à dire au Roi, & le laiſſa entrer avec toute ſa ſuite. Le Maréchal de St. André, qui étoit le moins ſcrupuleux, fut le premier qui s'approcha du lit, & qui demeura immobile d'étonnement, quand il apperçut d'un côté le Roi, aſſez beau, parce qu'il étoit jeune, & de l'autre ſa fille, mais plus belle que de ſa vie elle ne l'avoit paru; les bras hors du lit à cauſe de la chaleur qu'il faiſoit; & la gorge nonchalamment découverte, mais une gorge qui ne commençoit qu'à naître, & qui étoit d'une blancheur qui faiſoit ſi bien remarquer les petits boutons rouges dont la nature l'avoit embellie, qu'il étoit impoſſible de rien voir de plus amoureux ni de plus tendre. La ſurpriſe que fit paroître le Maréchal à cet aſpect, fit approcher le Duc de Guiſe, le Prince de Joinville, & les deux Princes de la Maiſon de Bourbon, qui à leur tour furent les plus étonnés du monde de voir le Roi d'un côté du lit, & de l'autre Mademoiſelle de St. André, qui dormoient avec la même tranquillité que s'ils avoient été mari & femme. Mais, quoiqu'ils fuſſent tous fort étonnés, ils l'étoient de différente maniere. Le Pere, le Beau-pere, & l'Amant, étoient conſternés; mais le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon, qui trouvoient le régal incomparablement plus agréable que celui qu'on leur avoit promis, avoient toutes les peines imaginables à s'empêcher d'éclater; & bien en prit au Maréchal de ce que ſa fille avoit la gorge découverte pour leur occuper quelque tems l'eſprit: ſa conſternation

ſeule

ſeule étoit capable de faire rire les hommes du monde qui auroient été les plus ſérieux.

Pendant que les uns avoient un chagrin mortel, & que les autres goûtoient un plaiſir intérieur qu'il eſt difficile d'exprimer, la lumiere qui donnoit ſur les yeux de Mademoiſelle de St. André, l'éveilla. Elle les frotta un peu, & les ouvrit un moment après. Le premier objet qui les frappa, fut ſon pere. Elle fit un cri qui éveilla le Roi, & je penſe qu'il fut auſſi ſurpris que l'avoient été les autres: mais ſa ſurpriſe paſſée, l'amour lui inſpira plus d'eſprit & de courage qu'il n'en avoit fait paroître juſqu'alors. Après avoir eſſayé de conſoler Mademoiſelle de St. André qui pleuroit, & lui avoir promis de la prendre en ſa protection, il demanda au Duc de Guiſe & à tous ceux qui l'avoient ſuivi, de quelle autorité ils avoient oſé entrer à telle heure dans un lieu où ils ſçavoient bien qu'il repoſoit? Le Maréchal de St. André prit la parole, & répondit que s'ils l'avoient ſçu ils n'y ſeroient pas entrés, & qu'il ne cherchoit rien moins que ce qu'il avoit trouvé; que c'étoit lui qui avoit arrêté le Duc de Montpenſier & le Prince de la Roche-ſur-Yon, pour leur donner un divertiſſement dont il ne croyoit pas que ſa fille fût un perſonnage; & que s'il eût été aſſuré de l'honneur que Sa Majeſté répandoit ſur ſa famille, il auroit eu aſſez de diſcrétion & de reſpect pour ne les en pas faire témoins. Il ſortit en achevant ces mots; & le Roi, voyant ce que la préſence de tant de Princes, & ſur-tout du Prince de Joinville, faiſoit ſouffrir à Mademoiſelle de St. André, il leur ordonna de ſe retirer, & fut obéi. Il la conſola enſuite mieux qu'il n'avoit fait en préſence de ſon pere, & appella le Valet de chambre qui avoit eu l'inſolence d'ouvrir la porte; mais le courroux du Roi, & les larmes de Mademoiſelle de Saint-André, ayant fait connoître à ce malheureux

reux la faute qu'il avoit faite, il avoit eu peur d'être puni, & s'étoit sauvé. La réguliere Madame de la Noue étant arrivée dans ce moment-là, elle éclaira le Roi jusques dans son appartement, & fut prendre Mademoiselle de Saint-André, qu'elle remena dans le sien.

La Reine-mere, à qui le Prince de Joinville avoit promis d'aller rendre compte de tout ce qu'il auroit vu, étoit naturellement très-impatiente; & deux heures étant sonnées sans qu'elle eût appris de ses nouvelles, elle l'envoya chercher par une de ses femmes, dans l'appartement de son Oncle le Cardinal. Il la fut trouver avec un visage aussi gai que l'aventure qu'il venoit d'avoir le pouvoit permettre. Prince de Joinville, lui dit-elle aussitôt qu'elle l'apperçut, je ne vous demande point si la confusion a été grande, & si l'Amirale est au désespoir: je ne doute point que l'affront ne lui ait été sensible, & qu'elle ne remue Ciel & Terre pour vous perdre après l'avoir perdue. Je laisse tout cela, pour apprendre des nouvelles du Galant. Quel homme est-ce? Est-il jeune, bien fait de sa personne, d'une qualité considérable? Enfin, la Dame s'estimoit-elle heureuse de l'avoir trouvé? Faites-m'en un portrait qui lui ressemble, & m'apprenez sur-tout quelle contenance il a tenue quand il s'est vu pris. Quelle commission pour le Prince de Joinville, qui aimoit éperdument Mademoiselle de St. André! Il répondit à la Reine avec un chagrin, qui étoit à-la-vérité fort excusable, que l'Amant dont elle lui demandoit le portrait étoit fort jeune; que de sa personne, ceux qui n'aimoient pas les grandes tailles le trouvoient bien fait, & qu'on ne pouvoit nier qu'il ne fût de la premiere qualité. Que la Dame avoit lieu sans doute de s'estimer heureuse de l'avoir trouvé, & que sa fortune seroit enviée par d'autres aussitôt qu'elle seroit sçue. Que pour ce qui étoit de la conte-

contenance qu'il avoit tenue quand il s'étoit vu surpris, elle étoit plus fiere qu'il n'avoit coutume de l'avoir, & que loin de trembler, c'étoit lui qui faisoit trembler les autres. Voilà, Madame, continua-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous apprendre. Je vous supplie de ne me rien ordonner de plus. Demain, on fatiguera assez les oreilles de votre Majesté de ce que je ne lui dis pas; & si elle sçavoit ce que je souffre, elle s'étonneroit même de ce que j'en ai tant dit.

La Reine, qui crut qu'il se portoit mal, le laissa aller. Il retourna dans l'appartement de son oncle, qu'il trouva fulminant tout de son mieux. Le Duc de Montpensier, & le Prince de la Roche-sur-Yon, s'étoient retirés, pour s'aller réjouïr en liberté de l'affliction des autres; l'unique chagrin qu'ils avoient, venoit de ce que tout le monde étoit couché, & de ce qu'ils étoient obligés d'attendre que le jour fût venu pour aller publier ce qu'ils sçavoient.

Il se coucherent fort tard, & se leverent fort matin; car ils brûloient d'envie d'aller apprendre à leur cousin le Prince de Condé à quelle intention les Guises, & le Maréchal de St. André, les avoient retenus à souper, & la catastrophe qu'avoit eu la piéce dont ils leur avoient donné le divertissement.

Quoique le Prince de Condé & eux fussent de Religion contraire, & même de parti différent, ils ne laissoient pas d'avoir une grande estime l'un pour l'autre; sur-tout le Duc de Montpensier & le Prince de la Roche-sur-Yon pour le Prince de Condé, qu'ils regardoient comme le plus vaillant homme de son temps. La joye qu'eut ce Prince de la confusion qu'avoient eu les Guises, le Maréchal de St. André, & sa fille, le vengea bien de quelques mauvais momens que la perte de son billet lui avoit causés. Rien au monde n'étoit si plaisans

auſſi, que de s'imaginer la peine qu'ils s'étoient donnée de conduire eux-mêmes cette intrigue, & d'arrêter deux perſonnes de cette qualité, pour leur donner un régal ſi particulier. Le Prince de Condé trouva cette avanture trop divertiſſante, pour en rire ſeul. Il eût été au déſeſpoir que l'Amiral l'eût appriſe par une autre bouche que la ſienne; &, ſe doutant bien qu'elle ne tarderoit pas longtemps à être ſçue, il fit diligence, de peur d'être prévenu par d'autres, & de ne lui rien dire de nouveau. L'Amiral n'en fut pas plutôt inſtruit, qu'il courut dans la chambre de ſa femme. Elle avoit été fort malade toute la nuit du malheur qu'elle avoit eu la veille, & l'on devoit même la ſaigner ce matin-là: mais cette nouvelle ôta ſa pratique au Chirurgien, & fit un effet plus prompt que n'auroit fait la ſaignée. Malade ou non, Madame l'Amirale ſe leva, monta en caroſſe, & fut dire ce qu'on venoit de lui apprendre, à tout ce qu'elle connoiſſoit de gens, qui le redirent à tant d'autres, qu'en moins de rien tout le monde en fut inſtruit. Le Royaume étant alors continuellement agité par les Catholiques & les Huguenots, qui le déchiroient ſous prétexte de vouloir le réformer, il y eut quelques perſonnes, qui, ce jour-là même, chanterent tout bas au lever du Roi des couplets que l'on avoit faits ſur l'état des affaires, & ſur l'avanture de la nuit paſſée. En voici les paroles, que l'on chantoit ſur l'air d'un Vaudeville qui couroit alors:

Sçavez-vous, la Belle,
Que vous uſez mal de vos appas?
Le Trône chancelle,
Et le Roi repoſe dans vos bras.
Plût à Dieu, pour calmer notre ennui,
Que l'Etat fût tranquille comme lui,

Vous

Vous dormiez en Reine,
Quand on a troublé votre repos;
Sans vous mettre en peine
Des Papiſtes ni des Huguenots.
Plût à Dieu, pour le bonheur de tous,
Que l'Etat fût tranquille comme vous.

Ordinairement, ce que l'on chante n'eſt pas fort ſecret; & ainſi la Reine ne mit gueres à ſçavoir au vrai ce que le Prince de Joinville ne lui avoit appris qu'imparfaitement. Mademoiſelle de St. André, qui ne manquoit jamais de ſe rendre à ſa toilette, n'ayant oſé s'y trouver ce matin-là, confirma ce que l'on commençoit de publier. Elle l'envoya querir: mais le Médecin du Roi, nommé Miron, qu'on trouva chez elle, avoit ordre de faire ſon devoir, & de dire qu'elle étoit malade. Dans un autre temps, c'eût été une excuſe légitime, mais dans l'occaſion qui ſe préſentoit c'étoit un indice convainquant; & la Reine, qu'on abuſoit difficilement, en tira une conjecture juſte. Elle en fut outrée, & ne put ſuſpendre ſon reſſentiment. Elle envoya prier le Roi de la venir voir. Le Roi y vint. Ils entrerent dans ſon cabinet, où elle ſe préparoit à lui faire une reprimande fort ſévere, & à lui parler d'un ton de Mere qui avoit envie de ſe faire craindre: mais le Roi, inſtruit de ce qu'il étoit, par l'Amour, & par Mademoiſelle de St. André, à la premiere fougue qui lui échappa, l'ayant interrompue avec une aſſurance qui la ſurprit d'autant plus qu'elle ne l'attendoit pas, lui dit qu'il étoit vrai qu'il aimoit la perſonne qu'elle avoit nommée, & qu'il la prioit de ſouffrir ſes amuſemens, ou de lui rendre ſon autorité. Qu'elle n'étoit puiſſante, qu'autant qu'il lui plaiſoit de le permettre: que ſi elle s'oppoſoit à ſon amour, il s'oppoſeroit à ſon ambition; & que, ſans perdre le reſ-

pect qu'il lui devoit comme à sa mere, il n'avoit qu'à vouloir être Roi pour la faire cesser d'être Reine.

Ces paroles, qu'elle avoit raison de ne pas attendre du Roi son fils, puisque Mademoiselle de St. André parloit par sa bouche, ne l'étonnerent pas moins, que si elles eussent été véritablement de lui. Elle n'osa pousser la remontrance plus avant, de peur que Mademoiselle de St. André ne lui eût encore dicté quelque réponse. Il se trompoit de croire qu'elle voulût empêcher ses amusemens. Son dessein dominant étoit de l'amuser sans cesse; & si Mademoiselle de St. André n'eût été que belle, elle eût été la premiere à louer son choix: mais elle lui trouvoit un esprit capable de lui faire ouvrir les yeux; & craignoit, quand elle seroit maîtresse de celui du Roi, qu'elle ne lui fît connoître qu'effectivement on l'amusoit. Le Roi & la Reine se raccommoderent pourtant avant que de sortir d'où ils étoient. Mademoiselle de Saint-André demeura au Roi, & la Régence à la Reine.

Le Duc de Guise, sensible aux bienfaits qu'il avoit reçus de leurs Majestés, en fut si reconnoissant, qu'il ne voulut pas que son fils oubliât le respect qu'il devoit au Roi, jusqu'à être encore son rival. Les articles, que le Cardinal de Lorraine & le Maréchal de Saint-André avoient dressés, furent déchirés: & le Gouvernement de Lyon, qui vint à vaquer, ayant été donné à ce Maréchal, chacun fut content, ou du moins chacun fit semblant de l'être. Mademoiselle de St. André fut regardée comme la Maîtresse du Roi, & respectée plus qu'elle ne l'avoit été auparavant. La Reine-Mere, qui avoit peur d'elle, la vit, non pas sans chagrin, mais seulement sans lui en témoigner: & pour Marie Stuart, si elle eut quelque dépit, comme cela est assez vraisemblable, elle n'en fit rien paroître.

Le Prince de Condé, voyant que chacun étoit ſi content, ceſſa de l'être; &, n'ayant pu ſe faire aimer de Mademoiſelle de St. André, il s'en voulut faire haïr. Il épia que le Roi ne fût pas dans ſon appartement, pour lui aller faire une viſite, & débuta par un compliment malicieux ſur la nouvelle dignité qu'elle avoit acquiſe. Elle prit cela pour une eſpece de bravade, & le prit comme il le falloit prendre. Elle lui répondit d'un ton fort haut, que c'étoit une des raiſons qui l'avoient empêchée de répondre à ſa paſſion, & qu'elle avoit trouvé la qualité de Maîtreſſe d'un Roi de France préférable à celle de Maîtreſſe d'un Cadet de la Maiſon de Bourbon qui n'avoit que la Cape & l'Epée. Et moi, Mademoiſelle, ou Madame, car à préſent on ne ſçait comment vous appeller, repartit encore malicieuſement le Prince, je vous aimois aſſez pour ne pas laiſſer votre gloire dans l'obſcurité. C'eſt à vos charmes que vous devez cette qualité de Maîtreſſe du Roi qui vous eſt ſi chere, mais c'eſt à moi que vous en devez l'éclat. Je n'ai pu ſouffrir que vous fuſſiez plus long-temps privés des reſpects que ce grand titre vous fait rendre. Sans moi, qui me ſuis donné des ſoins inconcevables pour m'inſtruire de la vérité, on ignoreroit ce que vous êtes; & vous m'avez l'obligation d'avoir le premier publié ce qui ſe paſſoit entre le Roi & vous. Il fut ſi desobligeant, que, de peur qu'elle ne doutât de ce qu'il diſoit, il lui apprit qu'au retour de St. Clou, c'étoit lui qui avoit trouvé le billet qu'elle perdit, & qu'à une heure après minuit il étoit dans l'alcove, d'où il vit avec quelle joye elle ſe faiſoit deshabiller, quand par malheur pour elle l'incommodité de la Reine lui déroba le plaiſir qu'elle ſe promettoit. Enfin, il n'oublia rien de ce qu'il crut qui ſerviroit à le faire haïr, & y réuſſit parfaitement bien; car, depuis ce temps-là, ils eurent une haine invincible l'un pour l'autre.

Ce Prince fit d'autres amourettes, & Mademoiselle de St. André, qui étoit tendrement aimée du Roi, s'en tint à son amour, & fit bien. A la premiere visite qu'elle en reçut, elle se plaignit du Prince de Condé, & porta si haut l'outrage qu'il lui avoit fait, que le Roi trouva sa haine assez juste, pour en être de moitié, & pour épouser la passion qu'elle avoit de s'en venger. Pendant qu'ils en cherchoient l'occasion, le Prince en contoit à une autre fille de la Reine nommée Mademoiselle de Limevil, un peu moins belle que Mademoiselle de St. André à-la-vérité, mais en récompense moins altiere, & dont il étoit sûr que le cœur étoit tout à lui. Il lui en conta si bien, qu'ils en vinrent à ce qu'on appelle la conclusion du Roman. Elle en eut un fils, dont elle accoucha sous le Regne de Charles IX. le 25 Mai de l'année 1561, dans le Louvre même: mais la Reine, qui, en ce temps-là, avoit besoin du Prince de Condé pour balancer la puissance de la Maison de Guise qui s'élevoit trop, eut compassion de la fragilité humaine. L'inclination qu'eut le Prince de Condé pour Mademoiselle de Limevil, ne dura pas; plutôt parce que les affaires de l'Etat changerent de face, que par aucun dégoût qu'il eut pour elle. Cependant, le Roi, outré de la piece qu'il avoit faite à Mademoiselle de St. André, avoit juré de la perdre; &, pour en venir plus facilement à bout, il se rangea du côté des Guises. On ne l'appelloit que rarement au Conseil, quoique dans la justice il y dût tenir le premier rang. Quand il s'y trouvoit, les Guises se mettoient au dessus de lui, par le commandement du Roi même; & ces mépris, qui enfloient le cœur de ses ennemis, outrerent le sien.

L'Hérésie que Luther a répandue par toute l'Europe, avoit dès le temps de François I. & d'Henri II. infecté la France en divers endroits; & les

les Huguenots étant plus forts qu'ils ne l'avoient été, cherchoient à se venger des cruautés qu'on avoit exercées sur eux, & vouloient commencer par les Guises, tant pour l'intérêt de leur Religion, dont ils étoient les ennemis déclarés, que pour le bien de l'Etat, dont par animosité ils les nommoient les Tirans. Il leur manquoit un Chef aussi vaillant que l'étoit le Prince de Condé, mais peut-être le seroit-il devenu si la Conjuration d'Amboise eût réussi. Pour se justifier de ce qu'ils vouloient faire, ils semerent des libelles. On dit que le Prince, qui avoit de l'esprit infiniment, les dressa lui-même. Ils montrerent que, par les Loix du Royaume, les Femmes ni les Etrangers ne devoient point être admis au Ministere; & citerent plusieurs exemples, pour montrer que l'Administration des Cardinaux avoit toujours été funeste à la France.

Ces libelles offenserent terriblement les Guises, & sur-tout le Cardinal de Lorraine; soit que son Ministere justifiât les exemples qu'on lui alléguoit, ou que les raisons de ses ennemis eussent assez de force pour persuader les vérités qu'ils publioient. Il soupçonna un Conseiller du Parlement de Paris nommé du Bourg, homme d'un mérite extraordinaire & d'une singuliere vertu, à la Religion près, d'en être l'Auteur. Il y avoit une année entiere qu'il étoit prisonnier, pour avoir déclaré hautement qu'il étoit Luthérien, car en ce temps-là il n'y avoit point de crime plus énorme; & si tous ceux qui moururent pour la Religion eussent pris le bon parti aussi-bien que le mauvais, les anciens Romains auroient moins fait de Martirs que le regne de François II. & de Charles IX. De peur que du Bourg ne dît d'autres vérités, plus fâcheuses peut-être que celles qu'on le soupçonnoit si injustement d'avoir déjà dites, on donna ordre à ses Juges, qui, en faveur de son

mérite, lui vouloient donner le temps de se reconnoître, de le condamner à la mort le plutôt que faire se pourroit pour la gloire de Dieu: ce qu'ils firent avec un zele dont le Cardinal de Lorraine les loua extrêmement. Ce Magistrat fut au supplice avec une intrépidité surprenante, y porta un visage fort tranquille, & exhorta ceux de sa croyance, qui étoient présens à son exécution, de mourir aussi glorieusement que lui; les assurant que la mort étoit la chose du monde la plus douce, quand on la souffroit pour une si bonne cause: paroles qui entrerent bien avant dans l'ame de ceux qui étoient imbus de la nouvelle opinion, & qui leur persuaderent facilement que leur Religion étoit la meilleure, puisqu'un homme si sage & si éclairé aimoit mieux mourir que d'en embrasser une autre.

Cette mort causa un grand fracas dans le Royaume. Le premier dessein des Huguenots fut de la venger à force ouverte; mais la peur qu'ils eurent d'être trop foibles, leur fit prendre une autre résolution. Ils conspirerent. Les uns disent qu'ils n'en vouloient qu'aux Guises, & les autres qu'ils auroient porté leur attentat plus loin, s'il eût réussi. Quoi qu'il en soit, cette conjuration, qui fait tant de bruit dans notre Histoire, & que l'on nomma la Conjuration d'Amboise, fut découverte. La Renaudie, Gentilhomme de Périgord, grand Luthérien, & encore plus grand brouillon, en fit confidence à un Avocat de ses amis: cet Avocat le dit à un Maître des Requêtes, qu'on appelloit l'Allemand Vouzé; & Vouzé, soit qu'il eût horreur d'un tel dessein, ou qu'il voulût rendre un service qui méritât récompense, avertit les Guises de ce qu'on lui avoit appris. Il ne s'est rien vu de plus horrible que ce qui se passa dans Amboise pendant toute une semaine: le sang ruisseloit par toutes les rues de cette ville; & l'on

y égorgea tout ce que l'on découvrit de conjurés.

Mademoiselle de St. André, qui avoit sur l'esprit du Roi tout le pouvoir qu'elle y vouloit prendre, & qui conservoit une haine mortelle pour le Prince de Condé, crut avoir trouvé une occasion de le perdre. Elle promit à deux conjurés de leur faire avoir leur grace, s'ils vouloient l'accuser d'avoir la principale part à la conjuration. Que ne fait-on point pour sauver sa vie! Ils s'offrirent de faire ce qu'elle souhaitoit. Ils furent interrogés dans le Conseil secret, où le Prince n'assistoit point. Ils l'accuserent, & avec lui l'Amiral & Dandelot. Il est constant qu'une partie de ce qu'ils dirent étoit véritable, & que si cette entreprise eût réussi, le Prince, l'Amiral, & Dandelot, se seroient déclarés: mais les misérables qui eurent l'insolence de les accuser, ne le croyoient pas; & le Roi, qui ne sçavoit rien du crime que Mademoiselle de St. André vouloit commettre, sembloit toutefois être d'intelligence avec elle; car il leur promit, en faveur de ce qu'ils venoient de dire, la grace qu'elle leur avoit fait espérer. Cette promesse l'inquiéta. Elle eut peur, quand ces faux témoins seroient échappés, qu'ils ne se dédissent. Elle voulut se fortifier du conseil du Maréchal de St. André, son pere, à qui elle apprit ce que la haine qu'elle avoit pour le Prince de Condé, lui avoit fait entreprendre; & l'appréhension où elle étoit. Le Maréchal haïssoit le Prince, & sa fille étoit trop avant pour reculer. Il falloit le perdre, où elle-même étoit perdue. Quoique le Roi lui fît l'honneur de l'aimer, & qu'il lui eût promis sa protection, il auroit eu de la peine à autoriser un crime de cette importance. Pour ne pas laisser à ces faux témoins le pouvoir de se dédire, on les fut trouver dans la prison où on les avoit ramenés; &, les ayant pris chacun en particulier, on les massacra sans leur donner le temps de prononcer

une seule parole. Les scélérats le méritoient bien.

La rupture du mariage du Prince de Joinville, & de Mademoiselle de St. André, n'empêchoit pas que le Maréchal & les Guises ne fussent toujours les meilleurs amis du monde. Cependant, les Guises qui avoient donné les ordres nécessaires pour faire arrêter le Prince le lendemain à son lever, agissoient de bonne-foi, & le croyoient effectivement coupable sur la relation des faux témoins qu'ils avoient ouïs, dont ils n'avoient pas une médiocre joye; car pour le secret que Mademoiselle de St. André avoit appris à son pere, il étoit trop délicat pour être confié à quelque autre.

Pendant tout ce fracas, l'Amiral étoit à sa maison de Châtillon, où il attendoit assez impatiemment le succès de la conjuration; & Dandelot, qui venoit à Amboise, où étoit le Roi, ayant été rencontré par des conjurés qui fuyoient, s'étoit sauvé en Bretagne, où sa femme avoit une terre parfaitement belle. Il n'y avoit que le Prince de Condé qui fût à la Cour, pour appuyer l'entreprise s'il voyoit qu'il y eût lieu d'agir: il n'y eut aussi que lui de qui les jours fussent en danger. On lui auroit infailliblement coupé la tête, s'il eût été arrêté; mais, sur les deux heures de la nuit qui précéda le jour qu'il devoit l'être, un de ses valets de chambre le fut éveiller avec précipitation pour lui rendre un billet qu'il venoit de recevoir, & qu'on lui avoit recommandé de lui faire voir à l'heure même, sans considérer s'il dormoit ou non, l'ayant assuré que le Prince n'avoit jamais eu d'affaire plus pressée. Il l'ouvrit, & trouva que c'étoit une femme qui l'avoit écrit, mais il n'en put connoître le caractere; &, d'ailleurs, ce qu'on lui mandoit ne lui permit pas de perdre du temps à l'examiner. Il ne contenoit que ce peu de mots.

Sauvez-vous, Monseigneur, ou vous êtes mort. Je ne puis en dire davantage.

Ce

Ce Prince, qui ne se sentoit pas trop innocent, ne rêva pas à ce qu'il avoit à faire. Il se leva, & sortit d'Amboise le plus diligemment qu'il lui fut possible. Les Gardes, qui étoient aux portes, n'étant pas instruits de ce qui avoit été résolu, loin de mettre le moindre obstacle à sa fuite, le laisserent passer avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité. Il se retira à Orléans, où son nom étoit en grande considération, & où il avoit de puissans amis, prêts à se sacrifier pour ses intérêts. Il y avoit peu de temps qu'il étoit parti, quand les Gardes du Roi investirent son logis; &, quand on s'avisa de l'y chercher, il ne pouvoit encore être loin. On envoya querir ses accusateurs, que l'on trouva égorgés, sans pouvoir apprendre par l'ordre de qui ils l'avoient été. L'indice étoit plus fort contre le Prince, que contre le Maréchal de St. André; & cependant c'étoit le Maréchal qui les avoit fait assassiner, & non pas le Prince. On pencha toutefois du côté que penchoit l'indice: & toute la Cour se persuada que le Prince, enragé de se voir trahi par ces conjurés, s'étoit vengé d'eux avant que de se sauver. Par ordre du Roi, on commença de lui faire son procès; & s'il eût été pris, on n'auroit pas manqué de l'achever: mais, le voyant maître de la campagne, on crut que ce seroit inutilement porter les choses à l'extrémité; & l'on aima mieux faire semblant d'ignorer le secret de la conjuration, que de donner matiere à une nouvelle.

Cette Politique ne s'accommodoit pas avec la haine de Mademoiselle de St. André. Elle s'en plaignit au Roi. Il lui fit confidence des raisons que le Conseil avoit eues d'en user ainsi, & lui dit que la perte du Prince n'étoit que différée, & qu'il ne lui accorderoit jamais sa grace sans consulter la haine qu'elle avoit pour lui. Quelques jours après, toute la Cour partit d'Amboise pour

aller à Orléans, où l'on avoit réſolu de tenir les Etats généraux. Le Prince en étoit parti pour aller trouver l'Amiral à Châtillon, & de-là le Roi de Navarre ſon frere, qui étoit dans ſon Gouvernement de Guyenne. En paſſant à Châtillon, il montra à l'Amiral le billet qui lui avoit ſauvé la vie: l'Amiral en connut l'écriture, & lui dit qu'il venoit de la Maréchale de St. André; mais le Prince trouva ſi peu d'apparence à ce qu'il diſoit, qu'il lui fut impoſſible de le croire.

Cependant, le temps de tenir les Etats s'approchoit. On avoit mandé aux Princes du Sang, & à tous les Officiers de la Couronne, de s'y trouver, ſur peine d'être déchus de leurs dignités, & d'être réputés coupables. L'Amiral, qui ne croyoit pas avoir été accuſé à Amboiſe, ſe rendit à Orléans; mais le Roi de Navarre, que l'on conſidéroit moins à la Cour que les Guiſes, refuſa de s'y trouver: & pour le Prince de Condé, qui avoit fait des pratiques par toutes les Villes où il avoit paſſé, loin d'être d'humeur à obéir, il levoit des troupes de l'argent que lui fourniſſoient les Huguenots, pour perdre les Guiſes à force ouverte, puiſque les conjurations avoient tant de peine à réuſſir, & que parmi une quantité de monde il étoit mal-aiſé qu'il n'y eût des traîtres ou des imprudens. Les careſſes que l'on fit à l'Amiral quand il fut à Orléans, lui perſuaderent facilement qu'on ne le ſoupçonnoit de rien, & que le billet que le Prince de Condé avoit reçu étoit une piece du Maréchal de Saint-André & des Guiſes, pour l'éloigner de la Cour, & tâcher de le rendre ſuſpect. Il écrivit au Roi de Navarre, & au Prince ſon frere, & les conjura de ne ſe pas rendre criminels; les aſſurant qu'ils ſeroient reçus aux Etats avec applaudiſſement, & que leur préſence étoit abſolument néceſſaire dans une Aſſemblée où le pouvoir des Guiſes iroit trop loin, s'il ne s'y trouvoit des Princes

Princes du Sang pour le balancer. Ces Lettres ne firent point d'effet. Il en écrivit d'autres, & leur manda que c'étoit par ordre de la Reine, qui se lassoit de la domination des Guises, aussi-bien que le reste de l'Etat; &, de peur qu'ils n'en doutassent, il leur envoya une Lettre où la Reine-mere s'expliquoit elle-même, & les conjuroit de la délivrer de l'oppression des Lorrains. Cette Lettre fut un appas qui les attira où l'on souhaitoit qu'ils se rendissent. Le desir qu'ils avoient d'arracher le Gouvernement aux Guises, leur fit oublier que la Reine étoit la plus dissimulée Princesse de son tems. Le Roi de Navarre partit; &, malgré la répugnance que le Prince de Condé avoit à le suivre, il l'en pressa tant qu'il lui fut impossible de s'en défendre.

Mademoiselle de St. André, qui avoit juré de ne pardonner jamais au Prince de Condé l'affront qu'il étoit cause qu'elle avoit reçu, & l'insulte qu'il avoit osé lui faire ensuite, avoit choisi le moment où le Roi lui témoignoit le plus d'amour, pour le supplier, s'il étoit vrai qu'elle en fût aimée, d'avoir la bonté de la venger, & de la défaire d'un homme dont la seule présence étoit pour elle une maniere de reproche qu'elle n'avoit pas la force de supporter. Que refuse-t-on dans ces momens-là, ou plutôt que n'accorde-t-on pas! Le Roi, qui n'avoit pas trop besoin d'être amoureux pour être aveugle, & qui d'ailleurs étoit dans un âge incapable de réflexion, lui promit la mort du Prince, & lui auroit promis davantage si elle l'eût demandé. Aussi-tôt que le Roi de Navarre fut à Orléans, on lui donna des Gardes; & pour le Prince de Condé, on l'arrêta*. On reprit le procès qu'on avoit commencé, & on l'accusa d'avoir été l'un des Chefs secrets de la Conjuration d'Amboise, & d'avoir fait égorger ses accusateurs pour

* Le . . . 1560.

enſévelir dans l'obſcurité les preuves de ſon crime. Le Roi, & Mademoiſelle de Saint-André, parlerent à ſes Juges : après cela, il étoit mal-aiſé de le trouver innocent. Toutes les fois qu'on lui parloit d'avoir fait égorger quelqu'un, il paroiſſoit le plus étonné du monde, & cet étonnement étoit pris par ceux qui le devoient juger pour une confuſion convainquante. On lui confronta un nommé La Sague, Secretaire du Roi de Navarre*, à qui la peur de la queſtion, ou plutôt l'eſpoir de la récompenſe, fit dire de terribles choſes. Il fut ſurpris de voir ce malheureux, qui lui avoit d'extrêmes obligations, être d'intelligence avec ſes ennemis pour le perdre; & cette ſurpriſe fut ſuivie d'une autre incomparablement plus grande. Un de ſes gardes, homme à qui l'or étoit capable de faire tout entreprendre, lui donna le plus ſecrétement qu'il put un billet qu'une perſonne qu'il ne connoiſſoit pas l'avoit conjuré de lui rendre. Il l'ouvrit, & reconnut d'abord au caractere, qu'il venoit de l'obligeante perſonne qui à deux heures après minuit lui avoit donné avis de ſe ſauver d'Amboiſe. Il ne douta point qu'elle n'eût encore quelque choſe de fort important à lui apprendre, & dans cette penſée il lut avec précipitation ces paroles.

Croyez-moi, Prince, préparez-vous à la mort, auſſi-bien vous ſied-il mal de vous défendre. Qui vous veut perdre eſt ami de l'Etat. On ne peut rien voir de plus coupable que vous. Ceux qui, par un véritable zele pour le Roi, vous ont rendu ſi criminel, étoient bonné-

* Le 1560.

honnêtes gens, & incapables d'être ſubornés. Je prends trop d'intérêt à tous les maux que vous avez faits en votre vie, pour vouloir vous taire que l'Arrêt de votre mort n'eſt plus un ſi grand ſecret. Les ſcélérats, car c'eſt ainſi que vous nommez ceux qui ont oſé vous accuſer, méritoient auſſi juſtement récompenſe, que vous la mort qu'on vous prépare; votre ſeul entêtement vous perſuade que votre mérite vous a fait des ennemis, & que ce ne ſont pas vos crimes qui cauſent votre diſgrace. Niez avec votre effronterie accoutumée que vous ayez eu aucune part à toutes les criminelles pratiques de la conjuration d'Amboiſe: il n'eſt pas comme vous vous l'êtes imaginé, impoſſible de vous en convaincre. A tout hazard recommandez-vous à Dieu.

Ce pauvre Prince, voyant que tout inſultoit à ſon malheur, penſa perdre patience. Il ne pouvoit comprendre quelle raiſon avoit eue la perſonne

ne qui lui écrivoit de l'avertir si obligeamment de se sauver, pour le braver ensuite si cruellement, & dans une conjoncture si fâcheuse. Il prétendoit n'avoir jamais mérité qu'elle prît soin de sa vie, ou croyoit le mériter toujours; & s'il ne lui avoit point rendu de services pour attirer sa bonté, il lui avoit encore moins fait de déplaisir pour la perdre. Cependant un procédé si différent du premier avoit quelque chose de bien surprenant. Il reprit cette Lettre qu'il avoit jettée sur sa table, & la lut une seconde fois. Il n'y trouva pas un mot, qui ne lui parût très-offensant. Il la plia de plusieurs façons, pour voir s'il n'y avoit point quelque mistere; car, étant accusé d'être criminel d'Etat, il étoit dangereux d'expliquer trop ouvertement les sentimens favorables qu'on avoit pour lui. Il chercha tant, qu'à la fin il trouva ce qu'il cherchoit. Cette Lettre, à la lire comme on a accoutumé de lire toutes les autres étoit sans-doute fort desobligeante. Mais à n'en lire que la moitié, c'est-à-dire après en avoir lu la premiere ligne sauter la seconde, la quatrieme, la sixieme, & ainsi du reste, il trouva qu'elle étoit conçue en ces termes.

Croyez-moi Prince, préparez-vous à vous défendre. Qui vous veut perdre est plus coupable que vous. Ceux qui vous ont rendu si criminel étoient subornés. Je prends trop d'intérêt en votre vie, pour vouloir vous taire un

*un ſi grand ſecret. Les ſcélérats qui ont oſé vous accuſer, méritoient la mort qu'on vous prépare : votre ſeul mérite vous a fait des ennemis qui cauſent votre diſgrace. Nicz que vous ayez eu aucune part à la Conjuration d'Amboiſe : il n'eſt pas poſſible de vous en convaincre. Adieu.**

Quelle différence de la premiere Lettre qu'avoit lu le Prince, à celle qu'il venoit de lire! Il s'eſtime redevable à la perſonne qui la lui avoit écrite, de la part qu'elle prenoit dans ſon malheur, & des avis qu'elle lui donnoit, & fut extrêmement ſurpris de l'invention qu'elle avoit trouvée pour lui témoigner tant de bonté ſans ſe commettre, (car il eſt conſtant que quand cette Lettre ſeroit tombée dans les mains du Roi, elle étoit plutôt capable de faire ſa cour, que de lui attirer la moindre affaire.) Il auroit bien voulu connoître la femme ou la fille à qui il avoit tant d'obligation, pour lui faire voir combien il étoit ſenſible aux graces qu'il en recevoit, ne pouvant s'imaginer que ce fût à la Maréchale de St. André, comme l'en avoit as-

(*) *Les Mémoires de ce temps-là parlent d'une Lettre miſtérieuſe, ſans dire de quelle maniere elle étoit.*

assuré l'Amiral; & la haine qui étoit entre leurs Maisons depuis si long-temps, étoit une assez bonne raison pour l'empêcher de le croire.

Pendant qu'il cherchoit dans son esprit qui ce pouvoit être qui prenoit tant d'intérêt en sa disgrace, ses Juges entrerent dans sa chambre, & l'interrogerent pour la derniere fois. Il nia toujours qu'il eût eu aucune part à la Conjuration d'Amboise, & soutint que ses accusateurs avoient été subornés, & massacrés ensuite par ses ennemis; de peur qu'ils n'eussent pas la force de pousser leur crime jusqu'au bout: mais il ne parla en façon du monde de la Lettre qu'il avoit reçue; & quand il eût été sûr de se justifier en la montrant dans le véritable sens qu'il la falloit voir, il eût mieux aimé mourir, que d'avoir le malheur de déplaire à une personne qui cherchoit à le servir avec tant de générosité. Les Juges, dont la faveur ne pouvoit ébranler l'intégrité, ne trouverent que des indices fort foibles contre le Prince; mais ceux à qui le Roi & Mademoiselle de St. André avoient recommandé de le trouver assez coupable pour le condamner à la mort, croyant peut-être que tout ce qu'on faisoit pour s'agrandir étoit juste, soutinrent qu'il y avoit des preuves de reste, & le nombre de ceux-là étoit beaucoup plus grand que des autres. Ils rendirent un Arrêt que le Chancelier de l'Hôpital refusa judicieusement de signer, & le condamnerent à être décapité dans la Maison du Roi, à l'heure que l'on entreroit aux Etats. Le Roi, Mademoiselle de St. André, & les Juges qui avoient rendu ce bel Arrêt, n'eurent pas le plaisir de le voir exécuter. Le Roi tomba malade pendant qu'on le fabriquoit. Cette maladie fut cause que la Reine-mere en fit suspendre l'exécution, moins à la considération du Prince, que pour son intérêt particulier. Elle étoit consommée dans les Affaires d'Etat,

tat, & ne doutoit point que ſi le Roi venoit à mourir, les choſes ne changeaſſent de face. Ses autres enfans étoient mineurs. La Minorité des Rois eſt un temps favorable aux ambitieux ; & ainſi elle craignoit, que ſi la grandeur des Guiſes demeuroit ſans contrepoids, elle ne fût du moins auſſi dangereuſe que les pratiques des Princes du Sang.

La prévoyance de la Reine ne fut pas inutile. * Le Roi mourut, & l'autorité de Mademoiſelle de St. André fut enſévelie avec lui. Pour éviter les reſſentimens du Prince, & même ceux de la Reine-mere, qui la haïſſoit de ce que le Roi l'avoit aimée, elle ſe retira aux Religieuſes de Long-Champ. François II. n'ayant point eu d'enfans de Marie Stuart, l'aîné de ſes freres, qui étoit le Duc d'Anjou, lui ſuccéda, & fut nommée Charles IX.

Pour tâcher de diſſiper les troubles qui empêchoient la Reine Catherine de jouïr tranquillement de ſa Régence, elle fit parler d'accommodement aux Princes de Bourbon, & à ceux de la Maiſon de Lorraine. Aucun des partis ne s'en éloigna ; & les conventions ayant été bien reçues de part & d'autre, ils s'accommoderent. Le Prince de Condé ſortit de priſon, & fut hautement juſtifié par un célebre Arrêt du Parlement †.

Je vais dire une choſe incroyable, qui eſt pourtant une vérité conſtante. Ce Prince avoit tant de penchant à être amoureux, qu'il le devint même après qu'on lui eût prononcé un Arrêt de mort. Je ne crois pas qu'il y ait aucun exemple qu'on ait jamais ſi mal pris ſon temps pour aimer. Dans l'incertitude où il étoit de ce qui arriveroit de la maladie de François II. il avoit quelquefois regardé la Lettre qu'il avoit reçue, & l'avoit trouvée ſi pleine de bonté, que c'eût été pour lui un ſecond

* *Le 5. Décembre*, 1560.
† *Le 18. du même mois.*

ſecond ſupplice, que d'être obligé de mourir ingrat: le deſir de connoître à qui il étoit obligé, l'envie qu'il avoit de lui en témoigner ſa reconnoiſſance, le plaiſir qu'il prenoit à lui avoir obligation; j'appelle tout cela amour, & effectivement c'en étoit.

Auſſi-tôt que le Parlement eût mis la gloire de ce Prince en ſûreté, l'amour crut qu'il étoit temps d'agir pour ſon intérêt. Condé, qui n'avoit point de ſecret pour l'Amiral, lui montra la Lettre qu'on lui avoit fait tenir en ſa priſon. L'Amiral lui ſoutint de nouveau qu'elle étoit de la Maréchale de St. André, & qu'il en connoiſſoit parfaitement l'écriture. Si cela eſt, répondit le Prince, j'aime la Maréchale de St. André, & tout ce que vous pourrez dire pour m'en détourner ne m'empêchera pas de l'aimer éternellement. La haine qui étoit entre ſon mari & moi, & qui dure peut-être encore, car l'accommodement que la Reine a voulu faire eſt à proprement parler une paix plâtrée: & d'ailleurs, quand je n'aurois plus de raiſons d'Etat pour le haïr, j'en ai d'amour qui ſont incomparablement plus fortes; & c'eſt aſſez pour m'obliger à être toujours ſon ennemi, qu'il ſoit mari d'une femme que je veux aimer. Mais, pour en revenir à la Maréchale, ajouta-t-il, puiſque la haine qui étoit entre ſon époux & moi ne l'a pas empêchée de faire de généreux efforts pour m'obliger, je l'aime, & l'amour que j'ai pour elle durera ſans-doute: il eſt fondé ſur la reconnoiſſance, & je ferai gloire d'en avoir toute ma vie.

Cette Maréchale n'étoit pas mere de Mademoiſelle de St. André. Le Maréchal l'avoit épouſée en ſecondes noces, il y avoit trois ans, & c'étoit au plus ſi elle en avoit vingt-deux. Elle n'étoit pas tout-à-fait ſi belle que la fille de ſon mari, mais elle l'étoit aſſez pour inſpirer de l'amour

mour à un homme de bon goût; &, quelque délicateſſe qu'eût le Prince, elle avoit de quoi s'en faire aimer ſans le ſecours des obligations qu'il lui avoit. Le Maréchal de St. André étoit tout blanc, & les fatigues de la guerre, toutes grandes qu'elles euſſent été, y avoient moins contribué que cinquante-cinq ans qu'il avouoit: cela s'appelle en avoir pour le moins ſoixante; car un vieillard qui a une jeune femme, en cache toujours un peu. Le Prince de Condé étoit fort jeune, & auſſi bien fait de ſa perſonne qu'homme de la Cour. Il avoit un grand mérite. La Maréchale y étoit ſenſible, parce qu'elle en avoit beaucoup auſſi; & ſur la ſeule réputation du Prince elle avoit conçu pour lui une ſecrette eſtime qui lui faiſoit prendre part à tout ce qui lui arrivoit. Son mari, pour la conſoler de ce que ſon âge lui déroboit, avoit pour elle une tendreſſe qu'elle eût trouvée inutile, ſi elle ne lui eût donné lieu de rendre ſervice au Prince. Il lui faiſoit confidence de toutes les affaires de l'Etat. C'étoit de lui qu'elle avoit appris que le Prince devoit être arrêté, quand elle lui donna avis à deux heures après minuit de ſe ſauver d'Amboiſe; & c'étoit lui-même qui avoit encore eu la foibleſſe de lui confier un ſecret que ſa fille n'avoit dit qu'à lui, & qui étoit capable de les perdre, ſi la Maréchale eût été auſſi imprudente que ſon époux.

Le Prince, que ſa nouvelle paſſion inquiétoit, & qui étoit plus amoureux que de ſa vie il ne l'avoit été, ſans ſçavoir de qui; car malgré ce que lui avoit dit l'Amiral, il doutoit toujours que ce fût à la Maréchale qu'il eût de ſi étroites obligations, fut rendre viſite au Maréchal de St. André, & lui témoigner la joye qu'il avoit de l'accommodement que la Reine avoit eu la bonté de faire. La Maréchale n'y étoit pas. Il en eut un chagrin dont le Maréchal de St. André s'apperçut, & qui lui fit

fit croire que le Prince lui faiſoit cette civilité à regret, & que dans l'ame il étoit toujours ſon ennemi. Sa viſite fut courte. Il en fit des excuſes, bonnes ou mauvaiſes, au Maréchal; & lui dit qu'il vouloit vivre avec lui en ami ſincere, & le voir le plus ſouvent qu'il pourroit. La Maréchale, qui étoit allée chez les Reines, rentra comme le Prince prenoit congé de ſon mari. Cette vue, à quoi elle ne s'attendoit pas, la fit rougir. Le Prince, qui ne rougiſſoit pas ſi facilement, ſentit je ne ſçai quoi qu'il n'avoit pas accoutumé de ſentir, & qui l'avertiſſoit tacitement que la Maréchale étoit la perſonne qu'il cherchoit. Il lui fit un petit compliment ſi embrouillé, que le mari n'y put rien comprendre; mais la femme le comprit parfaitement bien, & le trouva d'autant plus intelligible qu'il ne l'étoit pas pour tout le monde. Elle y répondit d'une maniere où le Maréchal ne trouva que de l'honnêteté, & où le Prince trouva quelque choſe de fort tendre: non que cela fût effectivement, mais il le ſouhaitoit, & l'on croit facilement ce qu'on ſouhaite. Ils ſe ſéparerent, le Prince & la Maréchale, très-contens de s'être vus; & le Maréchal ni plus ni moins qu'il l'étoit avant que le Prince lui eût fait l'honneur de le viſiter.

Le ſoir, ils ſe rencontrerent chez la Reine. La Maréchale s'y étoit rendue pour faire ſa cour, & le Prince s'y étoit trouvé pour l'y voir. Le Duc de Guiſe, ayant quelque choſe à dire au Maréchal de St. André, l'emmena, & fit un fort grand plaiſir au Prince, qui avoit toutes les envies du monde d'entretenir Madame la Maréchale, & qui ne l'eût oſé tant que ſon mari eût été préſent. La Maréchale, qui de moment à autre jettoit les yeux ſur le Prince, & rencontroit toujours les ſiens, crut qu'il ne ſeroit pas fâché de lui parler. Pour lui en faciliter l'occaſion, & avoir un prétexte de quit-

quitter des Dames avec qui elle parloit de choſes indifférentes, elle fit ſemblant d'avoir oublié ſa montre, & s'en alla voir à une petite horloge qui étoit dans l'antichambre de la Reine quelle heure il pouvoit être. Cette adreſſe eut le ſuccès qu'elle en eſpéroit. Le Prince l'aborda; & voyant qu'il n'y avoit qu'elle qui pouvoit l'entendre, Je ne ſçai, Madame, lui dit-il, s'il eſt l'heure que vous ſouhaitez qu'il ſoit. Pour moi, je déſeſpérois d'en pouvoir trouver une aſſez favorable pour vous témoigner le reſſentiment que j'ai de vos bontés; & depuis que je jouïs de la liberté, je dois être honteux de n'avoir pas fait un meilleur uſage d'un bien que je tiens de vous.

La Maréchale répondit à la civilité du Prince, & lui témoigna le plus honnêtement qu'elle put, qu'elle ne comprenoit rien à ce qu'il diſoit. Il s'expliqua. Elle avoit pour lui une véritable eſtime, & peut-être même que ce qu'elle ne croyoit qu'eſtime, étoit quelque choſe de plus. Cependant elle ne demeura d'accord de rien, & ne voulut pas riſquer un aveu qui pouvoit faire tort à ſa réputation, qu'elle ne le connût plus particuliérement qu'elle ne faiſoit. Quoi! Madame, ajouta le Prince qu'elle chagrinoit terriblement, ſeroit-il poſſible que je fuſſe aſſez malheureux pour être redevable de la vie à une autre que vous? Je crois, répondit la Maréchale, que vous êtes redevable de la vie à votre ſeule innocence; &, ſuppoſé même que vous n'en euſſiez pas eu aſſez pour vous faire abſoudre, un Criminel dont la naiſſance eſt accompagnée d'un ſi haut mérite a de grands privileges: voilà ma penſée. Mais, ſi vous deſirez que je m'accommode à la vôtre, & que je croye qu'il y ait quelque perſonne à qui vous ayez obligation de la vie, fût-ce au plus grand de vos ennemis, je ne vois pas que ce ſoit un malheur pour vous. C'en eſt un, Madame, repartit le Prince,

Prince, qui eſt d'autant plus grand, que je ne me figurois point de bonheur égal à celui de vous être obligé: c'eût été une marque que je ne vous étois pas indifférent; & ce que je vous aurois dû, eût autoriſé une paſſion que je ſens naître, & que je ne puis m'empêcher de vous découvrir: vous auriez, dis-je, attribué à ma reconnoiſſanc l'amour.... Je vois bien que je vous ſurprens, Madame, continua-t-il avec aſſez de précipitation; & que ce mot à quoi vous n'êtes pas accoutumée, bleſſe une vertu auſſi délicate que la vôtre. Mon erreur eſt cauſe de mon audace. J'ai cru vous devoir aſſez pour ne pouvoir m'acquiter qu'en vous aimant; & plus j'ai pris d'amour, plus je croyois avoir de reconnoiſſance. Cependant, Madame, me voilà le plus amoureux de tous les hommes: les billets que j'ai reçus m'ont aidé à le devenir; & dès que j'ai cru qu'ils étoient de vous, je me ſuis ſi bien accoutumé à vous aimer, qu'à préſent, duſſai-je vous offenſer, c'eſt une habitude dont j'aurai de la peine à me défaire. La Maréchale, de qui l'on ne parloit que fort avantageuſement, & qui juſques-là s'étoit même conſervée contre les attaques de la médiſance, ce qui la rendoit l'une des plus rares perſonnes de ſon ſiecle, ne put s'empêcher de prêter l'oreille à la paſſion d'un auſſi grand homme que l'étoit le Prince. Elle écouta tout ce que ſon ardeur fut capable de lui faire dire, & quand il eut achevé de parler elle ſe retira ſans lui répondre, plutôt pour irriter l'amour qu'elle lui avoit donné, que par aucun dépit de lui en avoir fait prendre. Depuis que la fille de ſon mari s'étoit retirée aux Religieuſes de Long-Champ, perſonne à la Cour ne l'effaçoit, & ainſi elle fit quantité de ſoupirans, du nombre deſquels fut Antoine de Bourbon Roi de Navarre, & propre frere du Prince: mais, comme elle vouloit un amant dont le mérite fût capable de faire ex-

excuſer ſes foibleſſes, ſi elle en avoit, & que ce Roi étoit irréſolu & timide, elle demeura ferme dans l'inclination qu'elle avoit pour le Prince.

Deux rivaux ne ſont pas long-temps ſans ſe haïr; &, quelque forts que puiſſent être les nœuds du ſang, l'amour vient facilement à bout de les rompre, quand ils ſervent d'obſtacles à ſes deſſeins. Le Roi de Navarre, qui auparavant étoit l'ennemi des Guiſes, ſe rangea de leur parti, & le rendit plus fort qu'il ne l'étoit; car depuis quelques jours, par l'Edit de pacification, il avoit été déclaré Lieutenant-Général du Royaume. La guerre n'étant pas trop bien éteinte, il ne falut pas de grands efforts pour la rallumer, & le hazard en fit naître un prétexte que les deux partis ſouhaitoient également.

Le premier jour de Mars de l'année 1562. comme le Duc de Guiſe paſſoit par la petite ville de Vaſſi, ſes gens entrerent par curioſité dans une grange où les Huguenots tenoient leur prêche, & peut-être s'en moquerent-ils, ce qui ayant ſcandaliſé ceux de la nouvelle Opinion, il s'émut une querelle qui les obligea inſenſiblement d'en venir des injures aux menaces, & des menaces aux coups; le Duc de Guiſe, y étant accouru de bonne foi pour empêcher le deſordre, ſa préſence réveilla la haine que les Huguenots avoient pour lui, & l'un d'eux eut l'audace de lui jetter une pierre qui lui mit le viſage tout en ſang, ce qui anima tellement ſes gens contr'eux, que lui-même n'en fut plus le maître; &, quoiqu'il mît toute ſon autorité en uſage, il ne put les empêcher d'en tuer plus de cinquante, & d'en bleſſer pour le moins deux cens. Voilà ce maſſacre de Vaſſi, dont il eſt tant parlé dans notre Hiſtoire, & qui fut le prélude de toutes les guerres qui ont troublé le regne de Charles IX. & même ceux d'Henri III. & d'Henri le Grand.

La Renommée, qui jamais ne publie les choſes comme elles ſont, ne tarda gueres à porter au Prince de Condé la nouvelle de ce meurtre, qu'elle accompagna de beaucoup de circonſtances capables de faire préſumer que le Duc de Guiſe en étoit l'auteur. Il partit d'abord pour aller trouver le Roi à Monceaux, où il ſe divertiſſoit depuis quelques jours avec la Reine ſa mere, & ſes freres le Duc d'Anjou & le Duc d'Alençon; & ce fut en leur préſence qu'il ſe plaignit du carnage que le Duc de Guiſe venoit de faire contre la foi des Traités, & au préjudice des Privileges accordés à ceux de la nouvelle Opinion. Mais, de l'air dont on lui répondit, il vit bien qu'il lui ſeroit malaiſé d'en tirer raiſon, à moins de la demander la force à la main. Il envoya des Couriers le plus ſecrétement qu'il put à tous les Chefs de ſon Parti, qui, depuis la Paix, s'étoient diſperſés en différentes Provinces; & leur donna rendez-vous à Orléans, où, malgré l'Arrêt qu'on y avoit rendu contre lui ſous le regne du feu Roi, ſon nom étoit extrêmement conſidéré. Il étoit ravi d'avoir un prétexte de renouveller la guerre, & ſa valeur ne pouvoit demeurer oiſive; mais cette inclination belliqueuſe étoit oppoſée à une autre qui dans ce temps-là étoit plus puiſſante ſur ſon cœur, & ce qu'il ſentoit pour la Maréchale de Saint-André étoit incompatible avec le deſſein qu'il faiſoit de s'éloigner d'elle. La Reine, qui pour ſon propre intérêt appréhendoit qu'on ne ſe ſaiſît de la perſonne du Roi, où réſidoit toute ſon autorité, le ramena à Paris en diligence; mais la cabale des Guiſes, qu'elle ne craignoit pas moins que celle du Prince, y étant puiſſante, elle ne l'y crut pas en ſûreté, & le conduiſit deux jours après à Fontainebleau. Le Roi de Navarre, que ſa qualité de Lieutenant-Général du Royaume obligea de reſter quelque tems à Paris pour y donner les ordres

qu'il

qu'il crut néceſſaires au bien de l'Etat, ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans fatiguer la Maréchale de St. André de quelqu'une de ſes viſites; car elle ne mettoit pas au nombre de ſes bonnes fortunes l'honneur qu'elle en recevoit; & ſon cœur, prévenu en faveur du Prince de Condé, en étoit ſi rempli, qu'il n'y avoit point de place pour un autre. Pour s'attirer la confiance de ſon vieil époux, & l'infatuer d'une fidélité qu'il crut incorruptible, & qui cependant commençoit à être chancellante, elle lui fit confidence des deſſeins du Roi de Navarre, qui le jour précédent avoit riſqué une déclaration d'amour; & lui repréſenta, qu'après en avoir reçu une ſi mortelle injure, ſa vue étoit un ſupplice qu'elle étoit bien aiſe de s'épargner. Le Maréchal, charmé de la vertu de ſa femme, s'accorda à ce qu'elle voulut, & lui permit de prier le Roi de Navarre de ne la plus voir. Pour lui, quoique l'outrage que ce Roi lui avoit voulu faire ſoit de ceux qu'on ne pardonne jamais, il ſuſpendit ſon reſſentiment de peur de l'arracher à ſon parti, & d'en fortifier celui du Prince. Le lendemain, le Roi de Navarre étant allé à ſon ordinaire rendre viſite à la Maréchale, on lui dit qu'elle n'y étoit pas. Il demanda le Maréchal, on lui dit qu'il n'y étoit pas auſſi. Cela n'eſt pas vrai, repartit le Roi de Navarre. Le Prince de Condé eſt ici, voilà ſes livrées que j'apperçois; & Madame la Maréchale y doit être, car apparemment ce n'eſt pas ſon mari qu'il cherche. En diſant cela, il ſe ſervit du privilege que ſa qualité lui donnoit, & monta dans l'appartement de la Maréchale, où effectivement il trouva le Prince. Il eſt conſtant que la vue d'un rival que l'on croit favoriſé, chagrine terriblement celui qui ne peut l'être. Le Roi de Navarre ne put ſupporter l'affront que la Maréchale lui faiſoit de lui préférer ſon frere, qu'il eſtimoit au-deſſous de lui, parce qu'il n'étoit pas ſi

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

puiſſant; mais la Maréchale ne le regardoit pas de ce côté-là: au contraire, ce qu'il avoit de mérite lui faiſoit enviſager le reſte comme une injuſtice de la fortune; & s'il eût été en ſon pouvoir d'y remédier, il n'eſt rien qu'elle n'eût entrepris pour juſtifier qu'elle n'étoit pas ſi aveugle qu'elle. Vous avez raiſon, Madame, lui dit le Roi de Navarre en l'abordant, de faire dire que vous n'y êtes pas. Il eſt fâcheux d'être interrompu dans un tête-à-tête ſi agréable, & je prends pour vous voir un contre-temps que vous aurez de la peine à me pardonner. La Maréchale, que ſa préſence fatiguoit cruellement, & qui d'ailleurs étoit fâchée d'avoir été ſurpriſe avec le Prince, quoiqu'il ne ſe paſſât rien entr'eux dont la médiſance pût ſe prévaloir, affecta un air plus fier qu'elle n'avoit coutume de l'avoir, pour lui répondre, que dans le tête-à-tête qu'elle avoit avec le Prince ſon frere, elle ne craignoit point d'affront ſemblable à celui qu'elle avoit eſſuyé depuis quelques jours; & que, pour en prévenir un ſecond de la même perſonne, elle feroit enſorte qu'on ne la trouveroit jamais ſeule. Je crois vous entendre, Madame, repartit le Roi de Navarre: vous n'avez pas envie de vous trouver ſeule avec moi, mais vous n'êtes pas fâchée d'être ſeule avec un autre; & les ordres que vous donnez à votre porte, juſtifient aſſez qu'on vous auroit fait plaiſir de vous y laiſſer. Puiſqu'il vous plait, Monſieur, repliqua la Maréchale, car encore qu'il fût Roi de Navarre, étant né ſujet du Roi, on ne l'appelloit point SIRE: ſeulement comme premier Prince du ſang on le traitoit toujours de Monſeigneur; mais la Maréchale, étant en colere contre lui, crut être diſpenſée de ce reſpect, & n'avoir point de meſures à garder avec un Prince qui la traitoit d'une ſi galante maniere. Puiſqu'il vous plait, Monſieur, lui dit-elle, de vous nommer vous-même, & que vous avez peur que

je

je n'impute à quelqu'autre l'outrage que vous m'avez fait, je ne veux point vous ôter la gloire d'une si belle action : à un besoin, je ferois encore plus, & je vous avouerois de bonne-foi que les ordres qui ont été donnés à la porte n'étoient que pour vous. C'en est trop, Madame, repartit le Roi de Navarre, & la présence de l'amant que vous me préferez, n'exigeoit point de vous une si aveugle complaisance. J'ai dit que je vous aime, il est vrai, & je suis prêt à le dire encore : si c'est une foiblesse, c'en est une de celles qu'il n'est pas honteux d'avoir ; & je ne sçai quelle raison vous oblige à la condamner en moi, & à l'approuver dans un autre. La Maréchale voulut lui répondre, mais le Prince la prévint, & dit au Roi de Navarre, avec une fierté qui lui étoit assez naturelle, qu'il ne considéroit, ni aineſſe, ni Majesté, quand il s'agissoit de défendre la réputation de la Maréchale, & qu'il oublioit-là ce qu'il pouvoit lui devoir ailleurs ; que ce qu'elle condamnoit en lui étoit condamnable en tout le monde ; & qu'il devoit juger plus favorablement de sa vertu, puisqu'avec une Couronne, il lui étoit impossible de l'ébranler. C'est parler un peu haut, repartit le Roi de Navarre, mais je ne m'en étonne pas. Madame inspire du courage à qui bon lui semble. Elle me permettra toutefois de douter qu'un tel défenseur de sa réputation contribue beaucoup à l'établir ; & pour ce qui est de ce que je dois penser de sa vertu, le soin que vous en prenez est d'un grand secours pour empêcher les jugemens téméraires. Adieu, Madame, ajouta-t-il en se tournant du côté de la Maréchale, je n'envie point à mon frere la bonté que vous lui faites l'honneur de lui témoigner : il est juste qu'il soit favorisé de l'amour, puisqu'il ne l'a jamais été de la fortune ; & si vous voulez que je vous parle à cœur ouvert, je vois bien qu'être mon cadet de sept ou huit ans est

un grand avantage pour être considéré de vous. Il sortit en achevant ces mots, résolu de se venger de la préférence que faisoit la Maréchale, & de ne rien oublier pour comprendre le Prince de Condé dans sa vengeance. Quoiqu'il n'entrât rien dans la passion que le Prince avoit pour elle, dont la plus scrupuleuse vertu pût s'offenser, il ne laissa pas d'être fâché de ce que le Roi de Navarre les avoit trouvés ensemble. Il lui fit des excuses si honnêtes de ce qu'il avoit mal pris son temps pour la voir, & lui promit de pousser son ressentiment si loin, si la médisance osoit attaquer sa gloire, que non seulement elle en fut touchée, mais encore elle lui témoigna qu'elle l'étoit. Il n'avoit pu la rejoindre depuis la conversation qu'ils avoient eue ensemble chez la Reine; & quelque peine qu'il se fût donnée pour en faire naître une occasion, elle s'étoit tenue sur ses gardes, & même s'étoit fait un devoir de l'éviter, de peur que l'estime qu'elle avoit pour lui, ne fût d'intelligence avec l'amour qu'il avoit pour elle: mais ce Prince, sur le point d'abandonner Paris, & de s'exposer à l'incertitude des combats, ne s'étoit pu résoudre à partir sans s'expliquer encore une fois avec la Maréchale; & pour l'empêcher de le fuir, il l'étoit allé chercher jusques chez elle, où il y avoit une heure qu'il l'entretenoit quand le Roi de Navarre les avoit troublés. Pendant qu'il avoit été seul avec elle, il lui avoit dit des choses si touchantes, & lui avoit représenté avec tant de marques d'amour qu'il la voyoit peut-être pour la derniere fois, que le sort des armes étoit douteux, & que si elle avoit la cruauté de le laisser partir sans lui avouer que c'étoit à elle qu'il avoit de si étroites obligations, la vie lui seroit un fardeau dont il chercheroit à se soulager à la premiere rencontre; qu'à la fin elle lui avoit répondu: Vivez, Prince; & si vous m'estimez, faites un bon usage du service

vice que j'ai tâché de vous rendre. Hélas, Madame, lui avoit repliqué le Prince, qu'il eſt inutile ce ſervice, ſi votre vertu ſe gendarme de ce que ma reconnoiſſance va au-delà de l'eſtime! Autant de fois qu'il m'eſt échappé de dire que je vous aimois, autant de fois votre viſage que je conſultois, a ſemblé m'interdire cette audace; & même en ce moment je vois votre couleur naturelle qui s'altere, & qui me reproche que je vous outrage pour le prix des bontés que j'ai reçues de vous. Il eſt vrai, Madame, que d'abord vous étant plainte à moi de l'injure que le Roi de Navarre vous a faite, vous m'avertiſſiez aſſez que je ne pouvois l'imiter ſans vous déplaire; mais, n'ayant jamais été vu de vous qu'avec indifférence, & par conſéquent n'étant point enchaîné par vos bontés, je regardois la déclaration qu'il a oſé vous faire, comme un attentat ſur votre gloire; au-lieu qu'ayant eu la généroſité de vous intéreſſer pour moi juſqu'à prendre ſoin d'une vie que je ne dois qu'à vous ſeule, il me ſembloit que j'avois cent raiſons pour vous aimer; &, pour dire encore plus, je croyois ne pouvoir m'en taire ſans ingratitude. Voilà quel étoit leur entretien avant que le Roi de Navarre entrât chez la Maréchale, & le Prince avoit même ſi bien fait, qu'il l'avoit obligée à conſentir qu'il l'aimât. Mais de grace, lui avoit-elle dit, ne me voyez plus après le conſentement que vous avez exigé de moi; je ne vous l'accorde qu'à condition que votre préſence ne me reprochera point ma foibleſſe; & c'eſt par votre obéiſſance que je veux être perſuadée de votre amour. Ces paroles étoient preſſantes, auſſi ne tarda-t-il pas à prendre congé d'elle après que le Roi de Navarre fut ſorti. Cette ſéparation ne ſe fit pourtant pas ſans peine: il en coûta des ſoupirs au Prince; & la Maréchale, qui s'étoit fait violence pour cacher ſa douleur, ceſſa de ſe con-

traindre auſſi-tôt qu'elle ne le vit plus, & lui accorda des larmes, pour s'acquiter des ſoupirs qu'il avoit pouſſés. Les choſes étoient en cet état entre le Prince & la Maréchale, quand le Roi de Navarre, plus pour faire dépit à ſon frere que par aucune autre conſidération, ſe fit Catholique. D'ailleurs, le Connétable de Montmorency, qui avoit toujours été dans les intérêts du Prince, ayant ouï dire qu'on avoit fait une propoſition au Conſeil touchant la répétition des Dons, & craignant que ce ne fût à lui ſeul qu'on en voulût, parce que ſous le regne d'Henri II. il avoit touché cent mille écus dont il n'avoit jamais rendu compte, s'étoit joint au Duc de Guiſe, & au Maréchal de St. André, ſous le ſpécieux prétexte de conſerver la Religion de ſes Peres; mais, à en bien juger, ce fut ſeulement de peur d'être obligé de reſtituer cette ſomme: & tout ce que lui avoit pu dire le Maréchal de Montmorency ſon fils, eſtimé le plus ſage homme du Royaume, n'avoit pas été aſſez fort pour l'en détourner.

Cette Ligue, que les Huguenots avoient nommée le Triumvirat, étant augmentée de la perſonne du Roi de Navarre, & du crédit qui accompagnoit ſa qualité de Lieutenant-Général du Royaume, ceux de la nouvelle Opinion abandonnerent Paris, où les Catholiques tenoient le haut du pavé. Ils ne furent pas plutôt en campagne, & le Prince de Condé à leur tête, qu'ils firent rentrer dans le cœur de leurs ennemis la crainte qu'ils leur avoient donnée. Les Catholiques ne voulurent pas attendre à prier le Roi de revenir à Paris, que l'armée du Prince, qui groſſiſſoit tous les jours, fût en état de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Ils prévinrent le malheur qu'un tel accident auroit pu cauſer, & le Roi de Navarre, le Duc de Guiſe, & le Connétable, furent en diligence à Fontainebleau, où ils trouverent la Reine qui héſitoit ſur le choix du parti qu'elle

qu'elle devoit prendre. Outre qu'elle se lassoit de la domination des Lorrains, on dit que la Religion du Prince de Condé lui sembloit plus commode que la sienne ; & l'Histoire même fait mention d'une Lettre qu'elle lui avoit écrite quelques jours auparavant, & qu'il envoya depuis à tous les Princes Protestans d'Allemagne, pour en avoir plus facilement du secours. Elle contenoit ces mots.

J'attens une occasion favorable d'embrasser votre Parti, & peut-être votre Religion. Agissez de votre côté ; & faites ensorte qu'après avoir fait un si grand pas, le démenti ne nous en demeure point. Du mien, je mettrai tout en usage pour me délivrer de l'oppression où je suis. Je sçai de quelle maniere il faut s'y prendre pour endormir les Lorrains ; & lorsqu'ils me croiront la meilleure amie qu'ils ayent au monde, je leur ferai voir que la sincérité n'est pas une vertu d'Italie. Souvenez-vous que je vous confie de grands intérêts ; & qu'il s'agit de mon fils, de son Royaume, & de moi-même.

Ce fut un coup de foudre pour la Reine, que la priere, que lui firent les Confédérés, de ramener le Roi à Paris. Elle attendoit pour se jetter entre les bras du Prince, que son armée fût assez nombreuse pour contraindre le reste du Royaume à chasser les Guises ; & comme de jour à autre on voyoit des Gentilshommes de toutes les Provinces de la France le venir chercher, & lui offrir leur service, elle croyoit n'avoir pas encore long-temps à attendre. Ces considérations l'obligeoient à temporiser, & son dessein étoit, si le Roi de Navarre, & ceux qui l'avoient accompagné fussent retournés à Paris, de prendre un chemin opposé au leur, & de mener le Roi à Orléans, qui étoit la place d'armes du Prince, & le siége capital de son parti. Le Duc de Guise, qui avoit fait une longue

épreuve de ses artifices, lui dit que la personne du Roi lui étoit trop chere pour l'abandonner de vue dans une conjoncture si délicate; & le Roi de Navarre, qui étoit naturellement brusque, ajouta que pour elle, elle pouvoit demeurer-là si elle le trouvoit à propos, mais que pour le Roi il falloit nécessairement qu'ils l'emmenassent; desorte qu'à l'heure même ils le firent entrer dans son carosse* & le menerent tout pleurant jusqu'à Melun, le lendemain au Bois de Vincennes, & ensuite à Paris, où, sous prétexte de lui faire plus d'honneur, on mit assez de gens auprès de lui pour le faire garder magnifiquement.

Le Prince, désespéré de ce que le Roi étoit en la puissance de ses ennemis, crut d'abord que la Reine l'avoit joué, & se servit de tout ce qui lui vint dans la pensée, pour se venger d'elle. Il fit un Manifeste, & représenta que le Roi de Navarre étoit d'intelligence avec les Guises, pour tenir leur Souverain dans l'esclavage; &, afin de justifier ce qu'il disoit, il y inséra la Lettre que la Reine lui avoit écrite, dont il s'offroit de faire voir l'original à ceux qui en douteroient. Il y avoit tant de vraisemblance dans ce qu'il avançoit, que tous ceux qui n'étoient pas partisans des Guises, n'hésiterent point à le croire. Ceux mêmes qui ne vouloient être, ni du parti du Prince de Condé, ni de celui du Triumvirat, ne laissoient pas de s'attrouper pour demander la liberté de leur Monarque, & le nombre en fut si grand qu'il allarma les Confédérés: si bien, qu'on fut obligé d'envoyer une Déclaration du Roi dans toutes les Provinces de son Royaume pour assurer le Peuple, que Leurs Majestés jouissoient d'une pleine liberté; qu'elles avoient choisi Paris pour y être en plus grande assurance; & que, pour arrêter l'insolence des Huguenots qui cherchoient à se saisir de la personne du Roi, la Reine sa mere avoit

* *En ce temps-là il n'y en avoit point: on les nommoit coches.*

avoit jugé à propos de les flatter d'une eſpérance frivole, & d'abuſer le Chef du parti par une Lettre qui avoit le ſuccès qu'elle en eſpéroit. Cette Déclaration fut ſuivie d'un Arrêt du Parlement, qui permettoit de maſſacrer les Huguenots en quelque lieu qu'on les pût trouver, comme Criminels de Leze-Majeſté Divine & Humaine. Cependant, n'y ayant point encore eu d'hoſtilités de part ni d'autre, le Chancelier de l'Hôpital, l'un des plus grands hommes de ſon ſiecle, faiſoit tous ſes efforts pour diſſiper un orage qui groſſiſſoit depuis ſi long-temps; mais toutes ſes remontrances furent inutiles: la Guerre commençoit à s'allumer en tant d'endroits, qu'il falloit une pluye de ſang pour l'éteindre.

L'amour, qui d'ordinaire ne ſe trouve que parmi les jeux & les plaiſirs, vit ſans s'effrayer ce que préparoient d'affreux les horreurs d'une Guerre Civile. Le Roi de Navarre, ayant une ſeconde fois attaqué la vertu de la Maréchale de St. André avec auſſi peu de ſuccès que la premiere, réſolut de n'y pas perdre de temps davantage, & tâcha de ſe conſoler de ſes refus avec Mademoiſelle du Rouet Fille d'honneur de la Reine, qui ne ſe piquoit pas de la même réſiſtance. D'autre côté, Mademoiſelle de Limevil ſa compagne, & Fille d'honneur comme elle, que le Prince de Condé avoit autrefois aimée, juſqu'à en venir à une familiarité dont elle avoit été quelque temps incommodée, fit tout ce qui lui fut poſſible pour convertir la paſſion qu'il avoit de combattre, en une autre où elle trouvoit que le combat avoit quelque choſe de plus agréable. Elle ſçavoit ſon penchant; &, tout vaillant qu'il étoit, elle ne doutoit point qu'il ne fût auſſi ſenſible à l'amour qu'à la gloire. Elle lui écrivit, & le pria de conſidérer qu'il alloit faire la guerre à une perſonne à qui il ne l'avoit pas toujours faite, puiſque ſa Reli-

gion la mettoit au nombre de ſes ennemis. Cette Lettre n'eut pas l'effet qu'elle s'en promettoit. Elle en écrivit une ſeconde, qui ne fut pas mieux reçue que la premiere, dont elle fut ſi outrée qu'elle fut quelque temps à ſe vouloir du mal de ce qu'elle n'avoit pas la force de le haïr. La Reine, qui pendant la guerre ne jouiſſoit qu'imparfaitement de ſa Régence, parce que le Lieutenant-Général du Royaume faiſoit tout, ayant ſçu de Mademoiſelle du Rouet, à qui le Roi de Navarre en avoit fait confidence, que la Maréchale de Saint-André étoit toute puiſſante ſur l'eſprit du Prince, la vit en particulier, & la pria d'employer toute l'autorité qu'elle avoit ſur lui pour le faire conſentir à la paix, lui promettant de ne jamais oublier un tel ſervice. Si la Maréchale eût oſé en croire ſon amour, elle eût fait ce que la Reine ſouhaitoit d'elle. La paſſion qu'elle avoit pour le Prince, augmentoit de jour en jour; &, quoiqu'elle eût aſſez de vertu pour la combattre, elle n'en avoit pas aſſez pour en triompher. Elle ſçavoit, que pour obliger les Troupes qu'il conduiſoit à braver le péril, il ſeroit le premier à leur en montrer l'exemple, & à s'expoſer où le danger paroîtroit plus grand; & cette penſée lui donnoit de ſi fréquentes allarmes, que ſous prétexte de craindre pour les jours de ſon mari, elle le conjuroit de porter l'eſprit du Duc de Guiſe à l'accommodement que la Reine deſiroit. Cependant, quoique l'éloignement du Prince fût un ſupplice pour elle, la réputation qu'elle avoit d'être la perſonne de la Cour en qui l'on trouvoit le moins à dire, balança ſon inclination naturelle: pour conſerver ſa gloire, elle renonça à ſon plaiſir; & ſe ſeroit acquis beaucoup d'eſtime, ſi elle eût toujours fait la même choſe. La Reine, outrée de ce que la Maréchale refuſoit d'écrire au Prince, & voulant connoître ſi elle en étoit aimée, réſolut de lui écrire elle-même. Après lui avoir étalé les plus

preſ-

preſſantes raiſons dont elle put s'aviſer pour le faire conſentir à un accommodement, & lui avoir repréſenté que le Roi, dont il avoit l'honneur d'être parent, l'Etat, & elle-même lui ſeroient redevables de leur repos, elle y ajouta qu'il rendroit un ſignalé ſervice à la Maréchale de St. André; qu'elle lui eût écrit avec joye ſi elle l'eût pu faire avec aſſurance; & que, pour lui ôter tout ſujet de doute, elle la méneroit avec elle à Montleheri, s'il vouloit s'y rendre un jour qu'elle lui marqua, accompagné de cinquante hommes, & elle d'un pareil nombre, pour conférer ſur les moyens qu'il pourroit y avoir d'aſſoupir dès ſon commencement une guerre, où de part & d'autre le plus heureux ſuccès ne pouvoit manquer d'être funeſte à la France. Le Prince, qui ne s'imaginoit point de plaiſir égal à celui de voir la Maréchale de St. André, fit réponſe à la Reine par le même Courier qui lui avoit apporté ſa Lettre, & lui manda qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au rendez-vous qu'il plaiſoit à Sa Majeſté de lui donner. L'Amiral, qui s'étoit rendu à Orléans, n'étoit pas de cet avis: il connoiſſoit la Reine, & tout ce qui venoit de ſa part lui étoit ſuſpect; mais, quand l'amour parle, c'eſt d'ordinaire lui ſeul qu'on écoute: & ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner ſi les raiſons de l'Amiral ne firent point d'effet ſur l'eſprit du Prince.

Le jour qu'avoit marqué la Reine étant arrivé, l'amoureux Condé parut à la vue de Montleheri. L'Amiral, qui appréhendoit qu'on ne lui tendît un piege, voulut être un des cinquante hommes qui l'accompagnerent; &, n'ayant pu le détourner de ſon deſſein, il l'empêcha du moins d'entrer dans une ville qui tenoit le parti des Guiſes, & cette raiſon étoit aſſez forte pour s'en défier. La Reine s'y étoit rendue le jour précédent. Avant que de partir de Paris, elle avoit commandé à deux de ſes filles de feindre quelque indiſ-

position, pour avoir un prétexte favorable de se faire accompagner de la Maréchale de Sainr-André, & tout avoit réussi comme elle souhaitoit; car le mari de la Dame, loin d'y apporter le moindre obstacle, avoit témoigné beaucoup de joye de l'honneur que sa femme recevoit. Le Prince ayant envoyé un Gentilhomme à la Reine, pour lui remontrer que les forces n'étoient pas égales où elle l'attendoit, & pour la prier d'avoir la bonté de vouloir se trouver à un petit village qui est entre Montleheri & Bretigni, où la bonne foi ne pouvoit être violée, elle partit pour s'y rendre accompagnée de cinquante Gentilshommes, & du Chancelier de l'Hôpital, qui étoit dans son carosse avec la Maréchale de St. André. De si loin que le Prince & l'Amiral l'apperçurent, ils allerent au devant d'elle, & quand ils en furent assez près pour se faire remarquer, ils mirent pied à terre, & n'oublierent rien de ce qu'ils devoient à la Mere de leur Roi. Quoique la Maréchale & le Prince eussent une égale impatience de se voir, ils ne se parlerent point; mais, quand on s'aime, on trouve assez de moyens de se faire entendre, & ce n'est pas d'aujourd'hui que les yeux sont les interpretes de l'amour. Le Chancelier, à qui la Reine ordonna d'expliquer ses intentions, fit plusieurs propositions de Paix: mais, soit que le Prince ne se fût trouvé-là que pour voir la Maréchale, ou que son esprit préoccupé ne se possédât pas assez pour résoudre une affaire si importante, il ne s'accommoda point de tout ce qu'on lui proposa. L'Amiral persuadé que pendant la Paix on n'auroit pas pour lui les mêmes égards que pour le Prince, & d'ailleurs ayant été secrétement averti qu'on parloit d'envoyer sa tête sur un échafaud, fit des propositions à son tour, mais si déraisonnables que l'on jugea bien dès lors qu'il avoit éventé les desseins que l'on formoit contre sa personne, & que si le Prin-

Prince le croyoit, il étoit inutile de parler d'accommodement. La Reine ne se rebuta point; & l'on peut dire à son avantage (supposé qu'elle ait été une fois sincere) qu'elle fit des offres si équitables, qu'infailliblement la Paix se seroit conclue, si l'Amiral n'eût empoisonné le Prince de ses conseils. Après deux heures de contestation, on se sépara sans rien résoudre; le Prince & la Maréchale, qui ne s'étoient vus qu'en présence de la Reine, & qui craignoient réciproquement que leurs yeux ne se fussent pas bien expliqués, se quitterent avec tout le regret imaginable. Les deux partis étoient déjà à une distance assez grande l'un de l'autre, quand la Reine, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher sur ce sujet, fit rappeller le Prince, & pria la Maréchale de descendre du carosse, pour le voir en particulier, & le conjurer d'abandonner les intérêts de l'Amiral. Elle fit ce que lui commanda la Reine; & le Prince, la voyant venir au-devant de lui, piqua, pour lui en épargner la peine, & se rendit bien-tôt où il y avoit long-temps qu'il souhaitoit d'être. Il promena d'abord ses regards autour de lui, & ne voyant personne qui pût l'entendre: Ah, Madame, s'écria-t-il, qu'il est cruel de s'aimer, de se voir, & de n'oser se rien dire! La Maréchale, qui avoit peur d'être observée par la Reine, lui apprit ce qui l'obligeoit à le voir, & lui demanda ce qu'il étoit résolu de faire. Et de grace, Madame, répondit le Prince, laissons les Affaires d'Etat; &, puisque nous avons si peu de momens à être ensemble, ayez la bonté de n'en dérober aucun à mon amour: car enfin, Madame, ajouta-t-il, mon cœur est trop à vous pour vous laisser ignorer ce qui s'y passe: je trompe la Reine, mais je vous honore trop pour vouloir vous tromper aussi; & la Paix, que je refuse, vous doit persuader que je suis plutôt venu ici pour vous voir, que pour répondre aux

aux propoſitions que l'on m'a faites. Et quel effet produira cette vue, lui dit la Maréchale, s'il faut à l'inſtant nous ſéparer, pour ne vous revoir peut-être jamais? Si ma vue vous étoit auſſi chere que vous voulez me le faire croire, vous n'y renonceriez pas ſi facilement; & la Paix que l'on vous offre, vous ſembleroit aſſez juſte, pour vous faire embraſſer une occaſion de me voir toujours. Hélas! Madame, répondit le Prince, que de malheureux vous m'allez faire abandonner, pour peu que votre bonté continue: la haine que je conſerve pour les Guiſes, n'eſt point à l'épreuve des ſentimens favorables que vous me faites l'honneur de me témoigner; &, quoiqu'il y aille de ma gloire de ne pas laiſſer ſans vengeance les inſultes qu'ils m'ont oſé faire, je les oublierai avec joye, ſi le ſacrifice de mon reſſentiment contribue à vous marquer la grandeur de ma paſſion. Je ne prétens rien exiger de votre amour, repartit fiérement la Maréchale, qui puiſſe faire tort à votre gloire: ſi l'eſtime que je fais de vous doit être comptée pour quelque choſe, c'eſt à votre réputation ſeule que vous la devez; &, tout grand Prince que vous ſoyez, peut-être aurois-je eu de la peine à vous l'accorder, ſi vous n'aviez encore été plus grand Homme. Je ne vous cele point, ajouta-t-elle, que je ſuis fâchée de ce que la Paix ne ſe fait pas; mais je la ſerois encore davantage, ſi l'on en faiſoit une qui vous fût honteuſe: loin de prendre pour une marque d'amour le ſacrifice de votre gloire, je le regarderois comme une foibleſſe, qui me feroit repentir de l'injuſtice de mon choix; & ſi vous voulez que je vous faſſe un aveu ſincere, mon cœur, charmé de vos grandes actions, ſe deſabuſeroit aiſément, s'il vous en échappoit quelqu'une que l'on pût vous reprocher juſtement. Le Prince, ravi de ce qu'il venoit d'entendre, repliqua avec un tranſport qu'il lui fut impoſſible de retenir: Qu'il m'eſt

m'eſt doux, Madame, de trouver tant de généroſité dans une perſonne que je veux adorer toute ma vie! Que la gloire va m'être chere, puiſqu'il en faut avoir pour être conſidéré de vous; & ſi mes exploits vous ont plû avant que j'euſſe deſſein de vous plaire, que ne ferai-je point pour augmenter une réputation qui me rend ſi redevable à vos bontés! Il lui dit enſuite les raiſons qu'il avoit eues de refuſer la Paix, qu'elle trouva plauſibles; & lui repréſenta que les Guiſes occupoient un rang qui étoit dû à ſa naiſſance, & qu'il ſeroit même en droit de leur diſputer ſi on l'obtenoit par le mérite: car, pour ce qui eſt de la Religion, ajouta-t-il, je ne prétens pas qu'elle ſerve d'obſtacle à ma fortune: je n'ai pas embraſſé celle dont je fais profeſſion, dans la créance que ce fût la meilleure, mais ſeulement pour être ennemi de la Maiſon de Lorraine; &, pourvu que je me venge des outrages que j'en ai reçus, il ne m'importe de quelle Religion je ſois. Que dirai-je à la Reine, lui demanda la Maréchale d'une maniere qui marquoit le chagrin qu'elle avoit de le quitter? Elle attend votre réponſe, & vous ſçavez quelle eſt ſon impatience. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, interrompit promptement le Prince, ne précipitez point une ſéparation qui doit m'être ſi cruelle: les intérêts dont la Reine vous laiſſe la conduite, ne ſont pas de ſi peu de conſéquence, qu'on puiſſe imputer à d'autres ſoins les momens que vous m'accorderez; & peut-être ne ſe préſentera-t-il jamais une ſi heureuſe occaſion de me favoriſer de votre vue. Mais Prince, lui dit tendrement la Maréchale, quand nous ſerons plus long-temps enſemble, que nous dirons-nous? Ah, Madame, lui repliqua-t-il, ſi je vous avois donné autant d'amour que vous m'en avez fait perdre, que ne nous dirions-nous pas? Adieu! Prince, repartit la Maréchale, qui peut-être commençoit à

ſe

ſe défier de ſa vertu: je ſuis mariée; c'eſt dire aſſez que je ne puis vous écouter davantage. Si vous faites cas de mon eſtime, vous ſçavez à quel prix je la mets, & ce qu'il faut faire pour la mériter: mais, quelque chere que vous ſoit la gloire, je ſerai bien aiſe que vous ne l'achetiez que ce qu'elle vaut, & que vous ne prodiguiez pas une vie où je prends plus de part que vous ne croyez. Encore une fois, adieu. En achevant ces mots, elle prît congé du Prince. Il la conjura de demeurer encore quelques momens; mais elle lui remontra que ce n'étoit pas l'aimer, que d'avoir ſi peu de ſoin de ſa réputation; & comme ſon amour étoit accompagné d'un grand reſpect, il ſe contenta de la conduire des yeux juſques dans le caroſſe de la Reine, où elle ne fut pas plutôt entrée, qu'il alla rejoindre l'Amiral qui l'attendoit.

Cette conférence n'ayant pas eu l'effet qu'on s'en promettoit, & chacun ayant des troupes prêtes, on commença les actes d'hoſtilité, & le Roi fut réduit à la malheureuſe néceſſité de chercher à faire des conquêtes ſur lui-même. Rouen, qui s'étoit déclaré pour les Huguenots, fut la premiere ville que l'on aſſiégea. Elle ſoutint quantité d'attaques avec une réſolution qui lui eût acquis beaucoup de gloire, ſi elle eût choiſi le bon parti: mais enfin, le Prince de Condé ayant inutilement eſſayé d'y conduire du ſecours, parce que le Maréchal de Saint-André lui fermoit tous les paſſages, elle fut priſe, & le Roi de Navarre y entra en triomphe par la breche. Cette action étoit belle & éclatante, auſſi lui fut-elle bien vendue. Un coup de mouſquet, qu'il y reçut à l'épaule, & qui n'eût pas été à craindre, ſans les fréquentes viſites de Mademoiſelle du Rouet qui mirent le feu à ſa playe, eut une ſi dangereuſe ſuite, que s'étant fait mettre ſur la Seine, pour remonter à Paris*, un

* *Le 17. Novembre 1562.*

un frisson le prit, & ensuite une sueur froide, qui l'obligerent à faire arrêter son bateau à Andelis, où il mourut le jour même à peu près comme il avoit vécu, c'est-à dire dans une grande incertitude, n'étant ni véritable Huguenot, ni bon Catholique. Le Prince de Condé, qui s'étoit promis de contraindre la Renommée à s'entretenir de ses progrès, & qui sçavoit que c'étoit l'unique moyen d'en faire beaucoup dans le cœur de la Maréchale de Saint-André, fut au désespoir de la perte de Rouen; & se mit en tête, pendant que l'armée du Roi étoit encore occupée en Normandie, d'avancer jusqu'aux portes de Paris, espérant que la confusion qu'il jetteroit d'abord dans une si grande ville, lui en rendroit la conquête aisée; mais ce dessein ne réussit pas. Après une si grande entreprise il ne lui eût pas été glorieux de reculer. Il aima mieux aller à la rencontre du Duc de Guise, qui venoit victorieux de devant Rouen, pour l'engager s'il pouvoit à une bataille qui vengeât les Huguenots de la perte qu'ils venoient de faire. L'Amiral fut de cet avis: il n'y a point de doute qu'ils n'eussent défait le Duc de Guise, s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur; mais, leur dessein ayant éclaté plutôt qu'il ne faloit, le Maréchal de St. André eut le temps de joindre l'Armée Royale, qui avoit besoin de son secours. Le Prince étoit à la tête de douze mille hommes, & le nombre des Catholiques étoit pour le moins égal. Ils se rencontrerent proche la ville de Dreux, & les deux armées étant rangées en bataille, les Huguenots se battirent avec tant de vigueur, qu'au commencement tout l'avantage fut de leur côté. Ils se rendirent maîtres de la meilleure partie du canon des Catholiques, & même prirent prisonnier le Connétable de Montmorency: mais l'appas du butin les ayant frappés, ils se débanderent pour piller le bagage des ennemis: & le Duc de Guise,

Guiſe, qui étoit grand homme, ayant pris ce temps-là pour revenir à la charge, profita ſi bien de leur déſordre, qu'il ramena la victoire de ſon côté, & força les Huguenots à lui abandonner le champ de bataille. Dans la plus grande chaleur du combat, le Prince s'étant avancé pour s'oppoſer à la valeur du Duc de Guiſe, fut en un moment environné de Catholiques, qui lui demanderent l'épée. Mais, au-lieu de leur répondre, il s'en ſervit pour tâcher de s'ouvrir un paſſage; &, après avoir fait de vains efforts pour s'échapper, il la donna à Danville, ſecond fils du Connétable, dont il s'avoua le priſonnier. Tandis que les Catholiques arrêtoient le Prince, un gros de Cavalerie Huguenote, ayant enveloppé le Maréchal de St. André, qui pourſuivoit trop chaudement la victoire, lui faiſoient éprouver la même diſgrace, & le menoient joindre le Connétable. Mais un Pariſien nommé Mézieres, qui autrefois en avoit reçu quelque outrage, eut la lâcheté de prendre ce moment-là pour lui témoigner ſon reſſentiment, & lui lâcha un coup de piſtolet, qui le fit expirer au même inſtant. L'Amiral, avec le débris des Troupes Huguenotes, regagna Orléans en diligence, de peur, s'il étoit attaqué, qu'il ne fût contraint de lâcher le Connétable; & le Prince de Condé ayant été préſenté au Duc de Guiſe par Danville, ce Duc le traita avec un reſpect accompagné de tant de marques d'eſtime, & le Prince y répondit avec tant de généroſité, que ce fut un ſujet d'étonnement pour tous les deux, de ce qu'avec autant de conſidération qu'ils en avoient l'un pour l'autre, ils avoient le malheur d'être ennemis.

La Maréchale de Saint-André, dont juſques-là la vertu avoit été inébranlable, fut touchée de la mort de ſon mari: mais celle d'Eléonore de Roye, femme du Prince de Condé, étant arrivée quelque temps après, lui offrit un grand ſujet de conſo-

consolation. Elle avoit reçu une Lettre du Prince, après la Bataille de Dreux, sur la perte qu'elle avoit faite du Maréchal son époux. Elle lui en écrivit une à son tour sur celle qu'il venoit de faire de la Princesse sa femme, & c'étoit réciproquement s'avertir, que leur flamme étoit en liberté, & qu'ils n'avoient plus besoin de la contraindre. Cependant le Duc de Guise, à qui la défaite de l'armée du Prince avoit acquis une grande réputation, ne voulut pas laisser reprendre haleine aux Huguenots. La prison du plus considérable de leurs Chefs lui parut un temps trop favorable pour ne pas l'employer utilement, & la ville d'Orléans, étant la plus importante qu'ils eussent, il crut que s'il pouvoit la leur ôter, il les réduiroit à recevoir toutes les loix qu'on voudroit leur imposer. Il en entreprit le siége au commencement de Février : &, malgré la rigueur de la saison, il avoit déjà emporté tous les fauxbourgs, avec perte de huit ou neuf cens des Assiégés, lorsqu'un soir qu'il étoit allé au devant de sa femme, l'infame Poltrot, qui l'épioit depuis quelques jours, lui donna un coup de pistolet en trahison, qui ne lui laissa que six jours de vie, au grand regret de tous ceux qui avoient l'avantage de le connoître, & même du Prince de Condé, quoiqu'ennemi, qui ne put s'empêcher de donner des marques de sa douleur, quand on lui apprit cette malheureuse nouvelle. Tous les Historiens Catholiques, & même ceux dont il voulut détruire la Religion, ont fait gloire de rendre justice à son mérite : &, quoiqu'ils ne soient pas toujours de même sentiment sur son chapitre, ils demeurent tous d'accord de ce point, qu'il avoit toutes les vertus nécessaires pour être parfaitement honnête homme, & presque aucun vice ni de Prince ni de Courtisan. De peur de laisser une tache à sa mémoire, il employa les derniers momens à se justifier du massacre de Vassi, &

prit

prit le Ciel à témoin, que ç'avoit été innocemment qu'il étoit devenu le ſujet d'une Guerre Civile: même il conſeilla à la Reine d'approcher le Prince de Condé de la perſonne du Roi, étant d'une qualité à n'en pouvoir être éloigné ſans injuſtice; & que c'étoit l'unique moyen de rendre l'Etat paiſible.

La Reine, qui jugeoit d'autrui par elle-même, & qui apparemment attendoit les derniers ſoupirs pour être ſincere, profita des conſeils du Duc de Guiſe mourant, & crut que, ſur le point d'aller rendre compte à Dieu, il s'étoit expliqué ſans artifice. Elle travailla à la Paix, & pendant qu'elle étoit près d'Orléans, fit conduire ſous bonne garde les deux Priſonniers de guerre, c'eſt-à-dire le Prince & le Connétable, dans un lieu qu'on appelle l'Iſle aux Bœufs. Le Prince, que la mort de ſa femme avoit rendu maître de ſoi-même, & qui ſçavoit que la Maréchale de Saint-André n'avoit plus d'époux, aſpiroit au plaiſir de la revoir, & ſouhaitoit la Paix avec tout l'empreſſement poſſible; mais le ſort des Armes ne lui ayant pas été favorable depuis qu'il s'étoit ſéparé d'elle, & ſçachant que c'étoit à la gloire qu'elle étoit le plus ſenſible, il voulut que le Traité de Paix le vengeât des injuſtices de la Guerre, & eût mieux aimé être éternellement priſonnier, que d'en ſigner aucun que le Maréchale eût deſapprouvé. Après que les deux Partis eurent diverſes fois propoſé & ſoutenu leurs intérêts, on dreſſa un modele de ce Traité, dont le Prince demanda une Copie, ſous prétexte de vouloir l'envoyer à l'Amiral, qui étoit allé du côté du Havre chercher de l'argent d'Angleterre, dont la Reine Elizabeth aſſiſtoit ſourdement les Huguenots; mais il l'envoya ſecrétement à la Maréchale, & lui manda le plus honnêtement du monde, que la Paix ou la Guerre dépendoit de ce qu'elle auroit la bonté de lui ordonner. Cette illuſtre marque d'a-

d'amour, qui, pour ainsi dire, la rendoit l'arbitre du bonheur ou du malheur de tout un Royaume, fit un grand effet sur le cœur de la Maréchale. Elle en fut plus touchée qu'elle ne l'avoit encore été, & quand même elle n'eût point eu d'amour, il étoit de son honnêteté de répondre à celle que lui faisoit le Prince. Elle n'y manqua pas; & la Lettre qu'elle lui écrivit fut sans-doute telle qu'il la souhaitoit, puisque huit jours après la Paix fut entiérement conclue. Ce grand ouvrage, ayant assoupi en moins de rien la division qui régnoit en tous lieux, la Reine fut d'avis de ne pas retourner si-tôt à Paris, & de promener le Roi par quelques-unes de ses Provinces, pour lui attirer l'amour & la bienveillance de ses Sujets. Le Connétable, & le Chancelier de l'Hôpital les accompagnerent, mais le Prince de Condé étoit appellé ailleurs. Il ne voulut qu'un jour pour se rendre d'Orléans, à Paris, encore fut-ce un assez long terme à son impatience. Il étoit près de minuit quand il y arriva, mais il n'est point d'heure qui ne soit propre à l'amour. Le Prince, qui en étoit persuadé, fut descendre où le sien le conduisit; & l'émotion qu'eut la Maréchale, quand on lui apprit qu'il demandoit la permission de la voir, lui couvrit le visage d'un rouge qui ajouta un nouvel éclat à sa beauté. Après s'être salués avec de grands témoignages d'estime, le Prince voyant qu'il étoit seul, & que par respect les filles de la Maréchale s'étoient retirées : il faut, lui dit-il, Madame, que j'aye beaucoup d'amour, ou beaucoup de confiance en vos bontés, pour oser chercher votre présence, après vous avoir si mal tenu parole : la gloire est la seule voye que vous m'ayez prescrite pour trouver un passage à votre cœur; & loin d'en avoir acquis depuis que j'eus le malheur de me séparer de vous, je n'ai fait que contribuer à augmenter celle de mes ennemis, jusques-là qu'ils ont été maîtres de la liberté, que

vous

vous seule aviez droit de me ravir. La Renommée vous a prévenu, Prince, répondit la Maréchale, & la perte de votre liberté n'a point été expliquée au desavantage de votre gloire : ce n'est point en fuyant le péril, qu'on est enveloppé de ses ennemis; & quand je vous recommandai le soin de votre réputation, je ne prétendis point vous charger des injustices de la fortune. Le Prince comprit par une réponse si obligeante, que la disgrace qu'il avoit eue à la Bataille de Dreux, ne l'avoit point éloigné du cœur de la Maréchale, & cela lui suffit pour une premiere vue. Comme il étoit tard, & qu'il l'avoit trouvée en deshabillé, il crut qu'il étoit de son devoir de la laisser libre, & se retira plutôt qu'il n'auroit voulu, & peut-être même plutôt que la Maréchale ne le desiroit. Le lendemain il fut la revoir : il étoit en deuil, & la trouva vêtue de la même sorte, dont ils eurent une joye réciproque; car, pour une fois que cet habit est effectivement lugubre, il se trouve cent occasions où l'on est ravi de le porter. Le Prince avoit des enfans d'Eléonore de Roye, mais la Maréchale n'en avoit point eu de son mari, & jouissoit d'un bien très-considérable, dont elle n'avoit à rendre compte qu'à elle-même. L'année où leur deuil les obligeoit à garder quelques mesures, s'étant insensiblement écoulée, la Maréchale, qui n'avoit pu refuser d'aimer le Prince du temps que sa vertu y répugnoit, & que la fidélité qu'elle devoit à son époux s'opposoit à une passion qui ne lui étoit pas permise, l'aima éperduement aussi-tôt qu'elle put l'aimer sans crime; & trouva trop de gloire à l'avouer, pour chercher à faire un mistere de son amour.

Un Gentilhomme Gascon, nommé Montesquiou, dont la principale qualité étoit celle de Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, par une audace qui semble naturelle à tous ceux de son Païs, leva les yeux jusques sur la Maréchale, & crut qu'ayant

qu'ayant la faveur de ſon Maître, il étoit dans un poſte aſſez élevé pour prétendre à la veuve d'un Maréchal de France. Il avoit de l'eſprit, & pour ſe procurer une entrée chez elle, il s'étoit fait donner la commiſſion de lui faire compliment de la part du Duc d'Anjou ſur la mort de ſon mari, & s'en étoit acquité d'une maniere à perſuader qu'il avoit quelque mérite. Il lui avoit rendu pluſieurs viſites depuis ce temps-là, où il avoit parlé pour lui-même, & eſſayé de s'inſinuer dans ſon eſprit par des reſpects dont les Gaſcons ne ſont pas avares, ſur-tout quand c'eſt une voye qui les peut faire arriver à la fortune. Comme la Maréchale étoit l'un des plus conſidérables partis du Royaume, Monteſquiou eut peur d'être prévenu par quelqu'autre, & ſe déclara d'abord qu'il en trouva l'occaſion, dont elle fut ſi ſurpriſe, qu'après l'avoir regardé avec mépris, elle lui témoigna que ſi elle ne craignoit de ſe faire tort à elle-même de divulguer l'affront qu'il avoit oſé lui faire, elle le feroit repentir de ſon audace: enſuite de quoi elle le bannit de ſa préſence pour jamais. Ce galant homme, qui n'étoit pas d'une qualité à pouvoir ſe venger ouvertement de l'injure qu'il prétendoit avoit reçue, eut recours à la vengeance des petites ames, & fit tous ſes efforts pour noircir la réputation de la Maréchale. L'amour qu'elle avoit pour le Prince de Condé, & celui que ce Prince avoit pour elle, faiſoient l'entretien de toute la Cour; on diſoit même que celui de la Maréchale étoit le plus violent; & ce qui acheva de le faire croire, fut un don qu'elle lui fit, d'aſſez grande conſéquence à-la-vérité, pour faire préſumer que c'étoit la récompenſe de quelque plaiſir très-conſidérable. Après le Duc d'Anjou, & le Duc d'Alençon, qui tous deux étoient freres du Roi, il n'y avoit que le jeune Prince de Béarn, qui depuis a été Henri le Grand, qui fût plus près du Trône que le Prince de Con-

dé; & cependant ce dernier, quoique Prince du Sang, n'étoit pas favorisé des biens de la fortune, & ne pouvoit sans s'incommoder faire aucune dépense convenable à une si grande qualité. La Maréchale ne put souffrir ce petit défaut dans un si grand homme. Elle se fit un plaisir de corriger l'injustice de son destin, & Valery étant la plus belle de ses Terres, elle le conjura de l'accepter, & lui en fit un don en si bonne forme, que les héritiers du Prince en sont encore aujourd'hui les possesseurs. Pour reconnoître cette grace, & peut-être pour l'obliger à lui en accorder d'autres que je n'ose mettre ici, & que la médisance dit qu'elle ne lui refusa pas, le Prince lui fit une promesse de l'épouser, & l'eût sans-doute épousée en ce moment-là, s'il eût cru la Paix assez affermie pour jouir tranquillement de ses attraits. Cependant on parloit diversement de cette libéralité de la Maréchale: pour une personne qui n'en disoit point de mal, il s'en trouvoit dix qui n'en disoient point de bien; & même il se rencontra quelque Poëte de Cour, qui voulut exercer sa veine sur ce sujet, & qui fit deux Couplets sur l'air d'une Courante qui étoit alors en vogue. Au vieux langage près, dont j'ai cru que tout le monde ne s'accommoderoit pas, ils contenoient ces mots.

Dans la guerre le grand Condé
De la victoire est toujours secondé;
Et l'amour croit, qu'il y va de sa gloire
D'embrasser le parti qu'a choisi la victoire.

A ce Prince, craint & chéri,
Une Maîtresse a donné Valeri;
Vous jugez bien, sans que l'on vous le nomme,
A quel genre de jeu l'a gagné ce grand Homme.

Ces

Ces vers firent plus de bruit qu'ils ne méritoient d'en faire. Monteſquiou fut un des premiers qui les eût; &, pour ſe venger de la Maréchale, il en donna des copies à tous ceux qui lui en demanderent: même, quand on le ſoupçonnoit d'en être l'auteur, il s'en défendoit d'une maniere à perſuader que c'étoit la vérité, quoique ce ne fût pas lui qui les eût faits. Comme il n'y avoit rien qui ne fût, ou du moins qu'on ne crût à l'avantage du Prince, il ne fut pas le dernier à qui on les chanta; & celui qui lui en donna le divertiſſement, ne fit pas ſi bien ſa cour qu'il le prétendoit. Le Prince le pria de les lui donner, & lui demanda s'il en connoiſſoit l'auteur. Il répondit qu'ils étoient écrits de la main des Monteſquiou, & qu'il avoit aſſez d'eſprit pour les avoir faits lui-même. Au ſortir de-là le Prince étant allé chez la Maréchale, il la trouva dans une colere où il ne l'avoit point encore vue, & ne fut pas longtemps ſans en apprendre le ſujet. Une de ſes plus familieres Amies venoit de lui apporter une copie des mêmes vers, qu'elle avoit ouïs chanter auſſi; & s'étant informée du nom de l'Auteur, Monteſquiou avoit encore été mis en jeu. La Maréchale n'avoit pas voulu dire au Prince l'affront qu'elle en avoit déjà reçu, pour lui épargner le chagrin de connoître un tel rival; mais, outrée comme elle l'étoit, elle ne put garder de meſures, & ſe ſervit de tout ce qu'elle crut capable de lui faire avoir raiſon de ſon inſolence. Les vers qu'on avoit donnés au Prince, & ceux qu'on venoit d'apporter à la Maréchale, ſe trouverent écrits d'une même main, ce qui les confirma dans la penſée que Monteſquiou en étoit le véritable auteur; ce qui anima tellement le Prince contre lui, qu'un ſoir comme il revenoit ſeul du Louvre, il rencontra des gens qui lui donnerent cent coups d'une arme moins honorable qu'une épée; &, de peur qu'il n'ignorât

d'où cela venoit, on lui apprit que c'étoit de la part du Prince de Condé. Cette insulte fit encore plus de bruit que les vers qui en avoient été la cause. La Reine, qui aimoit uniquement le Duc d'Anjou, trouva mauvais que le Prince eût fait traiter de la sorte un de ses plus considérables Officiers; mais il y avoit trop d'inégalité entre Montesquiou & lui, pour vouloir s'abaisser à faire la moindre excuse: & d'ailleurs, depuis le malheur arrivé au Duc de Guise, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en France, embrassoient avec joye le parti d'un Prince du Sang Royal.

Les choses étoient en cet état, quand l'Amiral, qui n'approuvoit pas la passion que le Prince avoit pour la Maréchale, lui proposa Mademoiselle d'Orléans, sœur du Duc de Longueville, jeune, belle, & plus riche encore que la Maréchale de St. André. Quelques Auteurs disent que le Prince avoit obtenu de la Maréchale ce qu'on ne doit jamais accorder à une personne qu'on a envie d'épouser: car il est constant que le propre de l'amour est de souhaiter sans cesse; & dès qu'il n'y a plus rien qui irrite le desir, il semble qu'il n'y ait plus de plaisir à recevoir. Cependant, quoique l'ardeur du Prince s'affoiblît de jour à autre, il étoit toujours sensible aux graces dont il étoit redevable à la Maréchale de St. André, & rejetta d'abord la proposition de l'Amiral, sçachant que ce seroit mettre au désespoir la personne du monde à qui il avoit le plus d'obligation. Son dessein pourtant étoit de s'en retirer peu à peu, & de lui rendre la Terre qu'elle lui avoit si généreusement donnée. Pour la desaccoutumer insensiblement de sa vue, il fut deux jours sans la visiter, une autre fois quatre, & ensuite une semaine entiere. La Maréchale, qui comptoit perdu tout le temps qu'elle ne passoit pas avec lui, s'en plaignit d'une maniere si tendre, & lui reprocha sa cruauté en des termes si

touchans

touchans & si amoureux, qu'en secret il s'accusoit lui-même de dureté de ne pas répondre à une si grande tendresse. Un jour qu'elle le prioit de ne lui plus laisser de vœux à former, & d'exécuter la promesse qu'il avoit eu la bonté de lui faire, il lui allégua de si mauvaises raisons pour s'en excuser, qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour cacher sa douleur & pour retenir des larmes qui cherchoient à s'échapper, elle ne put s'empêcher de lui dire, Mon Prince, je vois bien que vous ne m'aimez plus. Jugez mieux de vous-même, Madame, lui répondit le Prince, & ne vous faites pas l'injustice de croire qu'il soit aisé de sortir de vos liens: quand je n'aurois pas tout l'amour que vous méritez qu'on ait pour vous, les bontés que vous avez eues pour moi seroient éternellement présentes à ma mémoire; & j'ai le cœur assez bien placé, pour ne manquer jamais de reconnoissance, Ah! Prince, s'écria la Maréchale, ce n'est pas de la reconnoissance que je vous demande, c'est de l'amour: si j'ai fait quelque chose pour vous qui mérite que vous vous en souveniez, ç'a été dans le dessein de vous en donner; & si vous n'en avez point pris, je n'ai rien fait de ce que je prétendois faire. Le Prince, qui haïssoit l'ingratitude, & qui cependant se sentoit de la disposition à en avoir, se servit de tout ce que son esprit fut capable de lui fournir, pour dissiper la crainte où étoit la Maréchale; mais son cœur n'avoit point de part à tout ce qu'il disoit. Cependant, comme on aime à voir toutes les choses par leur plus bel endroit, & qu'on ne laisse échapper aucune occasion de se flatter, elle crut tout ce qu'il voulut lui faire croire, & même se repentit de l'avoir soupçonné si injustement, de sorte qu'ils se séparerent, elle plus charmée du Prince qu'elle ne l'avoit jamais été, & lui tiranniſé par les remords que l'on a coutume de sentir lorsqu'avec beaucoup de vertu on est sur le

point de commettre un crime. Il laiſſa écouler près d'un mois ſans la revoir; mais, comme il ne s'arrachoit à elle qu'avec douleur, il lui écrivoit tous les matins pour tâcher de diminuer la ſienne, & lui alléguoit les raiſons les plus vraiſemblables qu'il pouvoit trouver, pour lui rendre ſon abſence ſupportable. A la fin, n'ayant plus de bonnes raiſons à lui donner, la vérité ne put être plus long-temps captive. Un ſoir que la Maréchale étoit ſeule dans ſon cabinet, où elle reliſoit tous les Billets qu'elle avoit reçus de lui, que par un preſſentiment funeſte elle arroſoit quelquefois de ſes larmes, on lui alla dire qu'un Gentilhomme de la part du Prince demandoit à lui parler. Il entra, & lui préſenta un Paquet, qu'elle ouvrit avec précipitation. Elle y trouva une Lettre conçue en ces termes.

C'eſt trop jouir de votre crédulité, Madame, & trop enchaîner de crimes enſemble. Je ne puis vous taire plus long-temps que je vous trahis, & qu'au-lieu des tendreſſes dont vous me comblez, vous devez m'accabler de votre haine. Plût au Ciel que vous euſſiez commencé à me haïr il y a ſix mois! mon ingratitude auroit au moins un prétexte; & ſi je me ſéparois de vous avec raiſon, peut-être m'en ſéparerois-je ſans remords: mais, ſur quelque objet que j'arrête ma penſée, je ne vois que des reproches à me faire. Mon ſouvenir eſt plein de vos bontés; mes yeux ſont charmés de vos appas; mon cœur eſt convaincu de votre amour; cependant je vous écris pour la derniere fois de ma vie, & ſuis contraint par la fatalité de ma deſtinée de renoncer à l'honneur de vous voir jamais. Je ſçai que vous me faites la grace de m'aimer, & que je vous frappe par l'endroit le plus ſenſible que vous ayez; mais ce qui doit vous conſoler, eſt que je me fais plus de mal qu'à vous, puiſque je vous regrette en vous perdant, & que vous ne perdez rien que vous ayez lieu de regretter. Au reſte, Madame, comme c'eſt malgré moi

que

que je suis coupable, je ne veux point, à présent que vous avez sujet de me haïr, profiter d'un don que je tenois de votre amour : je vous rends un Bien que je ne puis garder sans injustice. Et pour ma vie, que je dois encore à vos bontés, je la passerai si malheureusement, & même elle durera si peu que vous n'aurez pas long-temps à me reprocher ma perfidie. Adieu, Madame. Je ne vous dis point que ce mot m'échappe avec douleur, vous en jugerez par le desespoir qui le doit suivre ; & je vous ferai voir qu'un crime me coûte plus à commettre qu'à punir.*

En quel état se trouva la Maréchale après la lecture de cette Lettre! Elle avoit le cœur grand, & trouvoit trop de bassesse dans la plainte pour chercher à exhaler la douleur par cette voye. Rapportez à votre Maître le Papier qui accompagnoit la Lettre qu'il s'est donné la peine de m'écrire, dit-elle au Gentilhomme que le Prince lui avoit envoyé ; & dites-lui de ma part qu'il ne me rend pas tout ce que je lui ai donné, & que je ne puis reprendre pour si peu de chose. Ce Gentilhomme fit quelque difficulté de recevoir ce que la Maréchale renvoyoit au Prince ; mais elle lui dit tant de raisons pour l'y obliger, qu'à la fin il ne put s'en défendre honnêtement. C'étoit le don qu'elle lui avoit fait de la Terre de Valery, que le Prince trouvoit honteux de garder en quittant la Maréchale : mais, quoique ce fût un présent digne de lui, quand il l'accepta, elle le trouva indigne d'elle, quand il le voulut rendre, & ne put se résoudre à reprendre d'un ingrat ce qu'elle avoit cru donner au plus reconnoissant de tous les hommes. Lorsqu'elle se vit seule, & qu'elle n'eut plus besoin de se contraindre, elle se livra toute entiere à sa douleur, que l'amour & le desespoir irritoient continuellement. Il est constant que l'agitation où étoit

* *Valery.*

le Prince pendant ce temps-là ne cédoit en rien au trouble de la Maréchale. Le mois qu'il avoit laiſſé paſſer ſans la voir, avoit été employé à négocier ſon mariage avec la ſœur du Duc de Longueville; & de peur que la Maréchale n'y mît un obſtacle, avec la promeſſe que le Prince lui avoit faite de l'épouſer; l'Amiral avoit conduit cette affaire ſi ſecrétement, que la célébration d'un mariage ſi important ſe fit cette nuit-là ſans être ſçue que de ſept ou huit perſonnes qui y aſſiſterent. Il faut rendre témoignage à la vérité en faveur du Prince, & demeurer d'accord qu'il rendit beaucoup de combats avant que de conſentir à cette infidélité. La bonté que la Maréchale lui avoit témoignée avant qu'il lui en eût donné aucun ſujet; la tendreſſe dont enſuite elle lui avoit donné des marques ſi ſenſibles; le deſeſpoir où il ſçavoit qu'il l'alloit reduire; enfin tout ce qu'il s'imaginoit toutes les fois qu'il penſoit à elle, lui cauſoit des remords qui mettoient ſon cœur à la torture; & plus l'heure de ſe donner à une autre s'approchoit, plus ſa douleur devenoit forte. Mais l'Amiral, qui haïſſoit la Maréchale, & qui ne pouvoit ſouffrir que d'autres l'aimaſſent, n'abandonna point le Prince que ſon mariage ne fût achevé; & l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon eſprit ſe trouva plus fort, que toutes les réſolutions qu'il fut capable de prendre. Ce mariage, qu'on avoit tenu ſecret de peur que la Maréchale ne s'y oppoſât, ceſſa de l'être quand on n'eut plus rien à craindre; &, le jour ſuivant, la nouvelle Princeſſe de Condé fut en cette qualité rendre ſes premiers hommages à la Reine. La Maréchale étoit au Louvre quand elle y arriva, & ne ſçachant rien encore de ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente, elle la regardoit toujours comme Mademoiſelle d'Orléans, & ne comprenoit pas pourquoi le Page qui portoit ſa robe étoit vêtu des livrées du Prince; mais elle ne fut pas long-temps dans cette inquié-

quiétude, & on lui apprit bientôt ce qu'elle eût voulu ne pas ſçavoir. Elle ſortit du Louvre, & ne put ſouffrir une ſi cruelle vue: en ſe retirant, elle rencontra Monteſquiou; &, quelque mépris qu'elle eût pour lui, elle le conjura de la ſuivre. Elle ne fut pas plutôt de retour chez elle qu'elle le fit entrer dans ſon cabinet, où, ne pouvant être entendue que de lui ſeul, M'aimes-tu toujours, Monteſquiou, lui demanda-t-elle? Monteſquiou ſurpris, non ſeulement de cette demande, mais encore de la maniere dont elle la faiſoit, n'eut pas beaucoup de peine à en deviner la cauſe, & connut bien que ce n'étoit pas l'amour qui la faiſoit parler, mais la colere. Cependant, comme il n'aimoit pas avec une délicateſſe d'honnête homme, & qu'il ne lui importoit par quel motif il épouſât la Maréchale, pourvu qu'il fût aſſez heureux pour l'épouſer, il lui répondit qu'il n'avoit jamais ceſſé de l'aimer depuis le premier moment qu'il l'avoit vue, & que dût-il être accablé de ſes mépris, c'étoit un aveu qu'il feroit toujours. Tout cela ne ſont que des paroles, repartit la Maréchale, & je viens d'être trop indignement trahie, pour me fier deſormais à de ſi foibles témoins: Si tu m'aimes, c'eſt par des effets qu'il faut me le témoigner; &, pour te dire encore plus, l'effort que je veux de toi ne peut partir d'un courage médiocre. Conſulte ton amour avant que de me répondre, & voi s'il eſt capable de me rendre un ſervice qui puiſſe mériter que j'en ſois la récompenſe. Parlez, Madame, lui repliqua Monteſquiou, & vous connoîtrez juſqu'où va la paſſion que j'ai pour vous: le prix que vous me faites eſpérer, ſuffit pour applanir les plus grandes difficultés; &, pour avoir l'honneur de vous poſſéder, il n'eſt rien que je ne ſois capable d'entreprendre. Tu me parles d'un air à perſuader que tu feras ce que tu dis, lui répondit-elle; &, dans cette croyance, je vais te donner un moyen de mériter la récompenſe

que je te destine. J'aimai le Prince de Condé, tu ne l'ignores pas, & l'outrage qu'il te fit faire, & dont il est temps que tu te venges, fit croire à tout le monde que j'en étois aimée aussi. Cet endroit est un peu fâcheux à renouveller, mais je le fais exprès pour réveiller ton ressentiment; & il ne m'importe qui tu venges de nous deux, pourvu que tu lui arraches la vie, dont il y a long-tems qu'il ne jouiroit plus, si je l'eusse abandonné à son destin. Songez-vous à ce que vous me proposez, Madame, lui dit Montesquiou; & quand vos premiers transports seront passés, ne vous repentirez-vous point du commandement que vous me faites? Et t'imagines-tu que je te ressemble, lui repliqua-t-elle, & que j'aye le cœur assez bas pour être insensible aux injures qu'on me fait? Si j'ai à me repentir, c'est de m'être intéressée pour un perfide, qui s'est rendu indigne des soins que je me suis donnés en sa faveur; c'est d'avoir tout sacrifié à un ingrat qui se souvient si mal des bontés qu'il méritoit si peu; enfin, c'est de m'être attirée à force de générosité l'affront dont je me plains, & dont tu refuses de me venger. Voilà, continua-t-elle, de quoi j'ai à me repentir; mais ne présume pas que je me repente jamais d'une vengeance aussi juste que celle que je poursuis: le prix qui t'attendoit, devoit te la faire entreprendre aveuglément; mais, puisque tu hésites, peut-être aurai-je moins de peine à encourager un autre que toi à le mériter. C'en est assez, Madame, lui repartit Montesquiou, & me voilà résolu à tout ce qu'il vous plait de m'ordonner: j'avois peur que vous n'aimassiez encore assez le Prince, pour être la premiere à éclater contre moi, quand vous apprendriez sa mort; mais vous la souhaitez avec trop d'ardeur, pour ne la pas voir avec plaisir; & puisque c'est de moi que vous attendez ce grand service, je prendrai si bien mon temps pour vous le rendre, que je vous mettrai à couvert de tout soupçon.

çon. Je ne vous demande point, Madame, ajouta-t-il, d'autre sûreté de votre promesse que votre parole : j'en fais trop de cas, pour vouloir exiger un écrit de votre main dans une conjoncture si délicate ; & d'ailleurs, quoique rien ne me soit si cher que le prix que vous me faites espérer, je croirois m'en rendre indigne si je m'en assurois avec tant de précaution. Cette malheureuse conversation dura encore quelque temps, & se termina enfin par la promesse que Montesquiou réitéra à la Maréchale, de ne pas laisser écouler beaucoup de temps sans lui apporter des nouvelles de la mort du Prince.

Si elle eût sçu ce que le Prince sentoit pour elle, tandis qu'elle cherchoit à se l'immoler, il est sûr qu'elle ne se seroit point portée à cette extrême résolution. Il l'aimoit autant que jamais, il l'eût aimée, & n'avoit que des froideurs pour la Princesse de Condé sa femme, qui d'abord lui firent beaucoup de peine, mais elle s'y accoutuma dans la suite ; & comme elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas tout le cœur de son époux, des Mémoires que l'on croit fideles, nous apprennent qu'elle ne lui donna pas tout le sien aussi. Quoi qu'il en soit, le Prince fit de vains efforts pour s'arracher à la Maréchale : l'obstacle qu'il voyoit à la posséder, lui faisoit paroître sa passion pleine de charmes, & jamais il n'eut tant d'envie de l'épouser que lorsqu'il en eut épousé une autre. Elle alloit au Louvre plus rarement que de coutume, de peur d'y trouver le Prince ou la Princesse qu'elle haïssoit également : mais, comme il y avoit des occasions où elle ne pouvoit s'en dispenser, il l'y rencontra deux ou trois fois, & fit tout ce qu'il put pour lui parler ; mais les soins qu'il se donna furent inutiles, & ceux qu'elle prit de l'éviter réussirent beaucoup mieux. Ces mépris ne le rebuterent point. Il fut plusieurs fois chez elle ; mais elle n'y étoit jamais pour lui, & les ordres qu'elle donnoit à son égard, étoient si exactement

ſuivis, que d'abord qu'on voyoit approcher de ſon logis les Livrées du Prince, la porte en étoit fermée le reſte du jour. Il étoit déſeſpéré de trouver tant de rigueur dans la Maréchale, & ſe rendoit néanmoins aſſez de juſtice pour ne pas ignorer qu'il en méritoit encore plus. Enfin, preſſé de la violence de ſa paſſion, il ne put être plus long-temps ſans la revoir: vivre avec ſa haine étoit le ſort le plus cruel qu'il pût trouver; &, quelque grand que fût ſon crime, il l'étoit bien moins que ſes remords. Un matin, que le Portier de la Maréchale n'étoit pas trop bien ſur ſes gardes, il entra impétueuſement, & monta dans la chambre où il avoit accoutumé de la voir, croyant qu'il lui ſeroit facile de l'y ſurprendre: mais, par malheur pour lui, elle avoit changé d'appartement depuis qu'il ne l'avoit vue; & comme on eut le temps de l'avertir que le Prince la cherchoit, elle ſe ſauva dans ſon cabinet, & en ferma la porte avec précipitation, réſolue de la laiſſer plutôt rompre, que de la lui ouvrir. Cette cruauté ne lui fit point perdre le reſpect dont il accompagnoit la paſſion qu'il avoit pour elle: il la conjura ſeulement de permettre qu'il eût le bien de la voir, & pour l'y obliger il lui dit des choſes ſi tendres, & qui marquoient ſi bien un véritable repentir, qu'il l'auroit infailliblement touchée, ſi elle eût été capable de l'être; mais, quoi qu'il pût dire, il étoit marié à une autre, & cette ſeule penſée la mettoit dans une fureur qui la rendoit ſourde à tout ce que la raiſon lui vouloit faire entendre. Il fut plus d'un heure à lui faire des prieres fort preſſantes de lui accorder l'honneur de ſa vue pour ſi peu de temps qu'elle voudroit; mais, n'ayant obtenu pour toute réponſe que quelques paroles outrageuſes qu'il ſouffroit avec la derniere ſoumiſſion, il ſe retira pour ne pas l'importuner davantage, & s'en alla quelques jours après à Noyers en Bourgogne, qui étoit à ſa nouvelle épouſe, pour voir ſi l'abſence,

fence, qui eſt un des remedes de l'amour, pourroit guérir celui dont il étoit ſi cruellement traité.

Il n'y avoit pas long-temps qu'il y étoit, quand on ſurprit deux ſoldats qui meſuroient la muraille du Château, qu'on avoit deſſein d'eſcalader. On les arrêta, & ſe voyant ſur le point d'être maltraités s'ils ne déclaroient la vérité, ils avouerent que c'étoit par l'ordre de la Reine, & du Cardinal de Lorraine, qui avoient réſolu de ſurprendre & d'exterminer tous les Huguenots, &, pour en venir plus facilement à bout, de commencer par celui qui en étoit le Chef. Il eſt vrai que cela avoit été réſolu dans le Conſeil; & même l'Amiral, qui étoit à Tanlai avec Dandelot ſon frere, à qui cette Terre appartenoit, en avoit déjà eu quelques nouvelles. Le Prince, qui n'étoit pas fort éloigné d'eux, leur envoya un Courier pour leur confirmer une nouvelle dont ils doutoient, parce qu'ils l'avoient appriſe d'une perſonne de médiocre qualité. S'ils ne ſe fuſſent hâtés de ſe joindre, & de quitter la Bourgogne, des Troupes y entrerent qui chercherent à les envelopper; & quand on ſçut qu'ils s'étoient ſauvés avec une eſcorte de cent cinquante chevaux, on les pourſuivit juſqu'à la Riviere de Loire, que le Prince & ceux qui étoient avec lui paſſerent à un gué proche de Sancerre. A peine étoient-ils de l'autre côté, qu'ils apperçurent les Troupes de Bourgogne, qui auroient facilement paſſé au même endroit; mais, comme le jour commençoit à décliner, les Officiers trouverent à propos de ne paſſer que le lendemain, & pendant la nuit la Riviere s'enfla de telle ſorte qu'elle n'étoit plus guéable en aucun lieu; ce qui ayant empêché les Catholiques de pourſuivre plus long-temps les Huguenots, ces derniers attribuerent un ſi prompt ſecours à un miracle. Le Prince, l'Amiral, & Dandelot, échappés de ce péril, tirerent à la Rochelle, & y furent joints

en peu de jours de toutes les Troupes qu'ils avoient sur pied, & de quatre mille hommes que la Reine de Navarre y amena. L'armée du Roi, commandée par le Duc d'Anjou, tenoit la campagne; & Montesquiou, qui accompagnoit ce Prince, n'avoit pas quitté Paris sans renouveller à la Maréchale de Saint-André les promesses qu'il lui avoit faites d'immoler à son ressentiment la vie du Prince de Condé; mais sa lenteur la faisoit souvent repentir d'avoir remis le soin de sa vengeance à un homme de si peu de résolution.

Elle attendoit avec assez d'impatience de ses nouvelles, lorsqu'une après-dînée au retour de quelques visites, son Portier lui rendit une Lettre qui s'adressoit à elle, & qui lui avoit été apportée par un des Commis ordinaires de la Poste. Le caractere de la suscription & le cachet ne lui étant point connus, elle l'ouvrit, & fut extrêmement surprise de voir qu'elle étoit du Prince. Son premier sentiment fut de la déchirer sans la lire, mais la curiosité de sçavoir ce qu'il lui pouvoit mander après l'infidélité qu'il lui avoit faite, l'emporta sur son dépit; & toute la colere dont elle s'étoit précautionnée pour la voir sans être attendrie ne put tenir contre l'amour qu'il lui témoignoit. Ce Prince, qui à proprement parler souffroit la vie plutôt qu'il n'en jouissoit, tant il étoit malheureux de s'être attiré la haine de la Maréchale, avoit tenté un dernier effort, & lui avoit écrit de la Rochelle, pour tâcher de la fléchir; &, s'il n'en pouvoit venir à bout, sa résolution étoit de précipiter en tant d'occasions périlleuses, qu'il s'en trouveroit quelqu'une qui la vengeroit de sa perfidie. Sa Lettre avoit quelque chose de si honnête, ses excuses étoient si touchantes, ses remords si vraisemblables, & je ne sçai quoi y régnoit de si passionné, qu'il en coûta des larmes à la Maréchale en la lisant. Au lieu de la fureur qui l'avoit possédée jusqu'alors,

la crainte que Monteſquiou ne la ſervît trop fidélement, fut ce qui occupa ſon eſprit. Elle lui écrivit en diligence, & le pria de ſuſpendre l'effet de ſes promeſſes juſqu'à nouvel ordre. Il reçut ſa Lettre, & vit par le changement de la Maréchale, que la haine qu'elle avoit pour le Prince commençoit à s'affoiblir, & que s'ils ſe revoyoient leur amour ſe rallumeroit facilement. Pour faire croire que ſa Lettre ne lui avoit pas été rendue, il ne voulut point lui faire de réponſe, & même s'accuſa de lâcheté de ce qu'il n'avoit pas encore tué le Prince. La Maréchale, qui peut-être devinoit la cauſe de ſon ſilence, écrivit une ſeconde fois à Monteſquiou, & lui défendit en termes aſſez preſſans d'exécuter un commandement qu'elle lui avoit fait dans ſa colere, & qu'elle deſapprouvoit depuis qu'elle avoit recouvré l'uſage de la raiſon; ce qui l'irrita ſi fort, que la Maréchale, loin de détourner la perte du Prince, avança ce qu'elle vouloit empêcher. Enfin, voyant que Monteſquiou s'obſtinoit à ne lui point faire de réponſe, elle lui dépêcha un homme exprès avec une troiſieme Lettre, qu'elle le chargea de lui rendre en main propre, pour lui ôter toutes les excuſes dont il pourroit chercher à ſe prévaloir.

Cependant les deux Armées étoient en vue il y avoit plus de quinze jours, & ſe harceloient continuellement; celle du Roi étoit plus nombreuſe d'un tiers que l'autre, mais celle du Prince étoit compoſée de gens plus déterminés, & qui ſe promettoient la victoire ſi l'on en venoit à un combat général. Le Prince, qui ne ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit dans l'ame de la Maréchale, & qui mépriſoit ſa vie, croyant qu'elle n'y prenoit plus aucune part, étoit d'avis de donner bataille, & le Duc d'Anjou, jeune Prince qui n'avoit point encore d'expérience, la fuyoit: cependant, après pluſieurs allées & venues qui ne firent que fatiguer les Troupes, il ſe rencontra une occaſion où il falut néceſſairement en venir aux mains.

Les

Les Huguenots étoient logés fort au large le long de la Riviere de Charente, & tenoient les Ponts de Jarnac & de Châteauneuf, ce qui incommodoit extrêmement leurs Ennemis. Armand de Gontaud-Biron, qui commandoit sous le Duc d'Anjou, entreprit de leur enlever ces Postes, & n'ayant pu prendre Jarnac d'emblée, il tourna vers Châteauneuf, que les Huguenots abandonnerent après en avoir rompu le pont, que fut refait avec tant de diligence par les soins que se donna Biron, que l'Armée du Roi étoit passée avant que les Huguenots s'en apperçussent. Celle du Prince étant dispersée en divers endroits, l'Amiral envoya ordre à l'Infanterie de filer du côté de Bassac, tandis que la Cavalerie rassembleroit les Quartiers les plus éloignés: mais Biron profita de leur desordre, & s'opposa si vigoureusement à leur retraite, qu'ils eurent assez de peine à se défendre. Pendant que l'Amiral soutenoit l'effort de Biron, le Prince de Condé s'occupoit à favoriser la retraite de ses Troupes. L'Amiral lui ayant fait dire qu'il avoit besoin de sa présence, il vint au galop à son secours, & combattit avec tant de valeur, que malgré l'inégalité des forces il le dégagea du péril où il étoit, & attira sur lui toute la fureur des Catholiques. A la fin, ne pouvant plus rien contre un si grand nombre d'ennemis, & pour surcroit de malheur son cheval qui étoit blessé s'étant abattu sur lui, il présenta le gantelet à un Gentilhomme nommé Argence, qui le reçut avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité. Le bruit de sa prise fut porté en un moment au Duc d'Anjou: le malheureux Montesquiou, qui étoit auprès de lui (*), ayant sçu que le Prince avoit l'os de la jambe cassé d'un coup de pied de cheval qu'il avoit reçu, & que dans cet état il lui étoit impossible de se défendre, le fut joindre au petit galop, & l'ayant trouvé assis au pied d'un Buisson, lui donna un

(*) *Le 14. Mars 1569.*

un coup de piſtolet dans la tête, dont nos Hiſtoriens parlent comme de la plus infame action qui ait jamais été faite. Ce Prince expira ſans dire une ſeule parole; &, quelque diligence qu'eût pu faire l'homme qu'avoit dépêché la Maréchale, un ſi lâche coup étoit déjà fait quand il arriva. Elle fit d'abord éclater un deſeſpoir, qui s'étant appaiſé peu à peu, fut ſuivi d'une douleur qui dura le reſte de ſa vie; &, lorſqu'à ſon retour Monteſquiou eut l'inſolence de lui demander le prix de ſon crime, elle le regarda comme le monſtre le plus horrible que la Nature eût jamais produit. Les Huguenots, ayant perdu un Chef ſi conſidérable, ne firent plus gueres de progrès. Dandelot mourut quelque temps après, les uns diſent que ce fut du regret qu'il eut de la mort du Prince, & les autres d'une fievre peſtilente; & l'Amiral vécut juſqu'au maſſacre de la Saint-Barthelemi, dont on peut dire qu'il fut la véritable cauſe, & la principale victime.

AVIS

AVIS DU LIBRAIRE.

LA profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicateſſe de ſon génie, & la douceur de ſes mœurs, l'ont rendu également cher aux Savans & aux Gens du monde. Un grand Seigneur François, aiant pris alliance dans ſa Maiſon, occaſionna ſes premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre ſous Jaques II. y fixerent preſque ſon ſéjour. Les traductions des Contes Perſans, Arabes & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville: il railloit les premieres ſur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture ſi peu inſtructive, mais avec les ménagemens convenables pour ne pas bleſſer leur amour-propre. Un jour on le défia de faire quelque choſe dans le goût de ces Ouvrages. Le Comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours qu'il ſavoit badiner avec les Muſes.

Madame la Comteſſe de G.... ſa ſœur, avoit acquis depuis quelque temps une maſure avec un aſſez petit terrein, dans le parc de cette Maiſon Royale qui fait l'admiration de tout l'Univers. Cette maſure qu'on nommoit Moulineau, devant un lieu charmant par les ſoins vigilans, la magnificence, & le goût de la Comteſſe de G... On changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'eſt à l'occaſion de l'étimologie de Pontalie, que le Comte Antoine a fait le Bélier. Il y a mille petits faits

faits déguisés dans cet Ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra. Quand on ne devineroit rien, le Conte n'en sera pas moins bon : l'Auteur sait badiner légérement, louer avec délicatesse, & critiquer finement.

Ce Manuscrit m'étant tombé dans les mains, j'ai cru que le Public me sauroit bon gré de lui donner un Ouvrage qui dans son genre n'en a point de supérieur, selon le sentiment des gens de goût que que j'ai consultés ; & s'il a le même succès que les *Mémoires du Comte de Grammont* qui sont du même Auteur, & le seul Ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé, je ne serai point trompé dans mes espérances.

LE

LE BÉLIER, CONTE.

A Mademoiſelle *****.

MOI, *qui n'appris rien de ma vie,*
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne ſuis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrois-je vous rendre raiſon
Du nouveau nom de Pontalie,
Et ſatisfaire votre envie
Sur le ſort de ſon autre nom?
De l'antique étimologie
Je ne connois point le jargon.
Cependant vous ſerez ſervie;

Et

Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un Mémoire,
Que Scaliger & Casaubon
Auroient traité de fausse Histoire.
Mais, qu'importe de ces Savans
Qui sans choix & sans indulgence
Jugent les morts & les vivans,
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnemens,
Donnent aux Lecteurs de bon-sens
Un grand mépris pour leur science?
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce Mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une Fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tout n'en est point emprunté
Des récits des Scheherazade;
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la Sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'Arabesque antiquité.
Avant cette Histoire finie,
Vous verrez de l'enchantement.
D'une Maîtresse & d'un Amant
Vous verrez la peine infinie.
Une Sirene, un Renard blanc,
Parens d'un Roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident.

Vous

Vous y verrez même un Géant.
Mais, voilà tout; car ſûrement
Vous n'y verrez aucun Génie.

Déeſſes, qui des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt néceſſaire,
Savez faire vos poſtillons;
Qui régnez ſur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mere;
Vous, qui d'une courſe légere,
Plus prompte que les Aquilons,
Voyez en un inſtant l'un & l'autre hémiſphere;
Qui danſez la nuit aux chanſons,
Sans fouler la tendre fougere,
Dans la retraite ſolitaire
De vos Bois & de vos Valons,
Pour célébrer quelque myſtere;
Qui, pour tirer de leurs priſons
Un pauvre Amant & ſa Bergere,
Ou pour diſſiper les ſoupçons
Nés d'une jalouſe colere,
Dépêchez quelque Maſſagere
Sur les aîles des Papillons;
Vous, qui préſidez aux trophées
Que dans les Terres enchantées
La chimere érige aux Amours;
Vous, que le Beau-Sexe a chantées,
Douces & gracieuſes Fées,
Accordez-nous votre ſecours,
Et favoriſez un diſcours,
Où vous êtes intéreſſées.

Au

Au temps jadis certain Héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ſes malheureux Vaſſaux,
Dans ces lieux avoit une Terre,
Quelques moulins, quelques ruiſſeaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses dévanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
(Vieux patrimoine des Géans,)
Faire part à ſes deſcendans;
Se flattant par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laiſſer la vivante image
De ſa taille & de ſon viſage
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte Beauté:
Le parti n'étoit pas ſortable.
Et comment l'auroit-il été!
Son viſage étoit effroyable:
Il aimoit à coucher botté,
Soit en Hiver, ſoit en Eté;
Et ſa grandeur inſoutenable
Cédoit à ſa brutalité.
La voix des Taureaux en furie
Etoit plus tendre que ſa voix,
Avoient plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans ſon baras

Une

Une machine faite en roſſe,
Ou pour mieux dire un vrai coloſſe,
Qui le ſervoit en tout état,
Pour la charette ou pour le bât,
Pour la ſelle ou pour le caroſſe.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'eſprit étoit ſi capable,
Que cet animal ſingulier
Etoit ſon premier Conſeiller,
Régloit ſes moulins & ſa table,
Lui ſervoit ſouvent d'Ecuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite Fable,
Dont il ſavoit un millier.

Dans leur voiſinage, un Druïde
Avoit un Palais de Roman,
Et des Jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit par-tout contentement,
Soit à voir le criſtal liquide
S'élever juſqu'au firmament,
Soit à le voir comme un torrent
Précipiter ſon cours rapide,
Ou bien ſe perdre en murmurant.
Deux Cerberes à poil d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit-là du grand Alcide
La figure en jaſpe luiſant;
Et Cléopatre en expirant

Dans

Dans la ſuperbe Piramide
Qui lui ſervoit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morſure de ſon Serpent.
La ſource enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naiſſant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ſes regards portoient, ſans guide,
Au fond des cœurs l'embraſement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'inſenſible Nymphe Alie,
Bien loin de vouloir ſecourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druïde ſon Pere.
Et ſes enchantemens divers.
S'étoient épuiſés pour en faire
La merveille de l'Univers.
Depuis ce temps-là, chaque Belle
A ſuivi ce brillant modele;
Mais nos modernes Déïtés,
Héritieres de ſes beautés
Et de ſa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautés.

Mille Amans (Ciel! quelle foibleſſe!)
Sûrs de mourir, vouloient la voir,
La ſage & prudente vieilleſſe

Y venoit languir ſans eſpoir,
Et la floriſſante jeuneſſe
N'en avoit pas pour juſqu'au ſoir.
Rien n'échappoit à la tigreſſe.
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;
Et l'on voyoit périr ſans ceſſe
Quelqu'Amant ſec, que la tendreſſe
Avoit réduit au deſeſpoir.

Le Moulineau, fier de ſa taille,
Traitoit de chetive canaille
Ceux qui, par cette illuſtre fin,
Avoient terminé leur deſtin;
Et mettant ſa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ſes moulins, & ſa main,
Et ſon grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air ſoir & matin.
En cas de refus, l'Inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont brûlant Palais & Jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roſes, du jaſmin,
Qui formoient l'éclat de ſon tein,
Malgré ſes remparts de rocaille,
Et ſon Château de parchemin.
Mais la Belle, d'un air ſerain,
S'appuyant deſſus ſa muraille,
Pour l'irriter, l'appella Nain.
Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,

Qui d'une chûte imprévue
Fracaſſe, abat, & détruit
Quelque tour mal ſoutenue;
L'ours au déſeſpoir réduit;
Cent chiens feſſés dans la rue;
Et cent cochons que l'on tue,
Ne ſont rien auprès du bruit
Dont ſa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruël, & Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air & l'onde,
Quand le Dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans ſa grotte profonde:
Et vous, magnanime Pépin,
Qui de la France alors gouverniez le deſtin,
Cette allarme fut la ſeconde,
Qui d'angoiſſe brouilla le tein
De votre Mere à treſſe blonde.
Vous en ſonnâtes le tocſin:
Le Sceptre de frayeur vous tomba de la main;
Et mille Devins à la ronde
Soutinrent que ce bruit ſoudain
Pronoſtiquoit la fin du Monde.

Pour vous, ſéjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la Nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enſéveli
Dans l'horreur d'une nuit obſcure;
Frappé du terrible beurlement,

Vous crûtes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans le moment;
Et que cette main triomphante
Qui par vos agrémens aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès-lors chez vous loger superbement
Une Cour auguste & brillante,
Dont sa présence est l'ornement.

Mais, combien fûtes-vous surprise,
Nymphe, qui l'écoutiez de près?
Plus pâle que votre chemise,
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son extrême fierté,
La Belle en changea de visage,
Quand, de colere transporté,
Le Géant lui tint ce langage:

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va, de son aiguillon maudit,
Obscurcissant ma renommée.
Je vous parois donc trop petit,
Pour avoir part à votre lit?
Mais c'est trop épargner l'Ingrate;
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flate.
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux.
Il dit, & la paille allumée

Couvroit

Couvroit le Château de fumée.
D'un côté, fagots & cotrets,
Ramaſſés des lieux les plus proches,
Faiſoient devers le toit un funeſte progrès,
Tandis que du glacis on faiſoit les approches,
A la faveur des mantelets.
Les Aſſiégés deſſus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à ſonner les cloches.
Le Palais, attaqué de front,
Etoit inveſti par derriere,
Et la Nymphe à genoux s'étoit miſe en priere.
Mais ſon Pere, en charmes fécond,
Entoura le Château d'une vaſte riviere,
Gouffre impétueux & profond,
Plus large que le Négrepont.
Juſqu'aux confins de la Baviere,
Le Géant, d'un ſaut en arriere,
Se ſauva ſur le haut d'un Mont,
Jurant d'une horrible maniere
Contre les flots de cette onde ſorciere.
Mais ſon Bélier fit un grand pont
Qui la traverſoit toute entiere.

Dès qu'il l'eut fait, il y ſauta.
Son Maître ſe mit à le ſuivre;
Et le Druïde ouvrit un Livre
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,

Qu'il parcourut du haut en bas.
Le Livre ſeul pour lors utile
Par malheur ne ſe trouva pas.
Son étonnement fut extrême :
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi le viſage blême,
Il s'écria, tout eſt perdu.
L'ennemi, cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le Géant allongeoit le cou ;
Et menaçant déjà de corde & de potence,
Crioit au Druïde : Vieux fou,
Qui vous mêlez de Négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur eſt ſi loup-garou,
Sera bien-tôt en ma puiſſance.
Bien-tôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons ſa beauté divine,
Qui par un orgueilleux tranſport
Mépriſoit ma taille & ma mine,
Avec plaiſir ſoumiſe au ſort
Qu'un reſte d'amour lui deſtine.
Pour toi, diſoit-il au Bélier,
Je te donnerai ſon colier ;
Et pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier,)
Le Druïde ſera ton Page.

Mais, laiſſons-là pour un moment
Les vains projets que le Géant.

Se mettoit dans la fantaiſie
Au profit de ſon confident.
Nous ferions même ſagement,
Si nous quittions la Poéſie.
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de ſon accablement?
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps paſſé l'aimable ſouvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit ſa deſtinée,
Pour l'accabler ſembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle eſpece
Eſt celle que reſſent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du ſeul objet de ſa tendreſſe,
Pour ſe voir obſédé ſans ceſſe
Du ſeul objet de ſon horreur.

La Nymphe étoit dans cette peine;
Car ſon cœur qui de jour en jour
Sembloit ne reſpirer que haine,
En ſecret ſoupiroit d'amour.
De-là ſes fiertés implacables,
De-là tant de cris pitoyables
Des victimes de ſa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faiſoit tant de miſérables,
Triomphoit au fond de ſon cœur.
Mais cette ardeur jadis ſi chere
Cauſoit alors tout ſon tourment:
Car, tandis que l'art de ſon Pere

Sembloit vaincu par le Géant,
Le ſort lui cachoit un Amant
Qui dans un temps ſi néceſſaire,
Loin de marquer l'empreſſement
D'une flamme vive & ſincere,
Ne ſe montroit pas ſeulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à ſa miſere.
Elle n'avoit aucun repos.
Du triſte récit de ſes peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Deſeſpéroit tous les ruiſſeaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit ſans ceſſe aux plaines
Des nouvelles de ſon Héros.

Laſſe de parcourir les Sales,
Et chaque Salon du Palais,
Elle fut ſous un vieux Cyprès,
Dans le cabinet des Veſtales,
S'abandonner à ſes regrets.
Comme on ſavoit au Temple antique
Soupirer au bruit des tambours,
Et ſe tourmenter en muſique,
Comme on fait encor de nos jours
Quand on a beſoin de ſecours;
La Belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur ſoupira
Ce tendre Rondeau d'Opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre:

Volage

Volage Prince de Noisy !
Vous, que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le temps d'être infidelle,
Quand un Géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle ?
Volage Prince de Noisy !
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Ressource des vœux opprimés,)
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abimés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois.
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout-à-coup sortit une voix.

Son ame entiere, revenue
De ses premiers saisissemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.

Cette voix disoit : Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez par d'injustes regrets
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits ?

Adorable & conſtante Alie,
Que mon cœur a ſi bien choiſie,
Faites pour moi d'autres regrets:
Du deſtin malgré les Arrêts,
Ce cœur par-tout vous a ſuivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, ſurpriſe, allarmée,
Mais d'un nouvel eſpoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer d'une ardeur animée
Des mouvemens ſi pleins d'appas.
Que fais-tu? Montre-toi, cher objet de ma flame,
Dit-elle: montre-toi, viens conſoler mon ame.
Quoi! d'un Amant ſi cher & ſi tendre autrefois
Ne reſteroit-il que la voix?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce boſquet?
Pourquoi te refuſer au penchant qui m'entraîne?
Pourquoi me fuir? pourquoi redoubles-tu ma peine?
N'es-tu donc plus qu'un Perroquet?

Alors, d'une inutile quête
Le déſeſpoir & le chagrin
Menerent ſa raiſon bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle ſe crut, avec ſon avanture,
Au beau milieu des mille Nuits;

Car

Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un Epoux bizarre & sauvage,
Qui, par un détestable usage,
Epousoit chaque jour de nouvelles Beautés
Pour les immoler à sa rage;
Et se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.

Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque Histoire,
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'Histoire de sa Vie.

Je suis Fille de Pharabert,
Issu d'un Petit-fils de France,
De qui le Pere Dagobert,
En Art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert;
Car il prévit, que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un Enchanteur digne Héros,

De qui l'ame en projets féconde
Viendroit, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux bameaux
Sa courſe errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ſes maux;
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit ſon eſprit en repos,
Par ſa figure ſans ſeconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que l'Eté, lorſque ſur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ſes jardins, de ſes canaux,
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char ſans chevaux,
Qui fut jadis à Roſemonde.

Monſieur mon honoré Grand-pere,
D'un impénétrable myſtere,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & ſalutaire,
Et cuidoit par lui ſeul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit & s'écoule,
Et le bruit de quelques appas
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des Amans en foule,
Et mille chagrins ſur leurs pas.

A tous leurs vœux inacceſſible,
Mon cœur, dans un repos paiſible,
Mépriſoit tous ces vains efforts,

Tan-

Tandis qu'ils m'appelloient, dans leurs mourans transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur si farouche alors
N'est devenu que trop sensible!
Sur mes attraits & sur mes cruautés
On ne pouvoit alors se taire:
On offroit à mes yeux par-tout des libertés,
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine,
Coule un agréable ruisseau,
Qui, dans un beau valon, va former de son eau
Cette merveilleuse Fontaine,
Où mon Pere, flatté d'une espérance vaine,
Avoit enfoncé mon Berceau.

Jamais dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun Mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or, dans cette Fontaine un jour
Comme j'entrois à demi nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour.
Mais je vois ouvrir la barriere,
D'où le Soleil vers l'Orient
Sort pour commencer sa carriere.

Et ſa brillante Avant-courriere
Annonce ſon éclat naiſſant.
Adieu, ma chere Dinarzade,
Bien-tôt le Sultan Monſeigneur,
Va ſauter du lit ſur l'eſtrade,
Pour commencer ſa promenade.
Dès qu'il eſt jour, je lui fais peur.
Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur
D'une Hiſtoire qui n'eſt pas fade.
Mais, victime de ſa rigueur,
Demain, ſur un lit de parade,
Pour la derniere fois, vous verrez votre Sœur.

A cette derniere parole,
Un doux ſommeil, par ſes pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illuſion ſi frivole,
La mit dans les bras du repos;
Quand ſon Pere, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux ſon idole,
Arriva-là tout à propos,
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Eſprit, qui des liriques ſons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous, pour qui la rime docile
S'accorde avecque tous les tons
Du plus bizarre Vaudeville;
Qui ſur l'air le plus difficile,

Sans

Sans gêner vos expreſſions,
D'une veine heureuſe & fertile,
Célébrez la Cour & la Ville,
Et ſavez tout mettre en chanſons;
Venez ſauver la belle Alie,
Venez décrire ſa folie,
Venez au défaut de Phébus
Soutenir mon foible génie,
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carriere
Qui me reſte encore à fournir,
Et diſpoſez de la matiere
Que je vous offre pour finir.
Elle a beſoin de votre lime:
Vous m'impoſez la dure loi
D'un trop long Conte que je rime;
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non; je connois votre injuſtice:
Votre cœur eſt un vrai rocher
Qui ne ſe laiſſe point toucher,
Ni du plus aſſidu ſervice,
Ni du plus violent ſupplice;
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finiſſe.
Mais changeons de ſtyle; il eſt tems
Que votre oreille ſe repoſe,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les événemens,
Faſſent place à la ſimple proſe.
Le Cheval ailé court les champs,
Se cabre, & prend le frein aux dents.

Lors

Lors d'une main trop incertaine,
Un Auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs se promene.
Mais quand, sous quelque espérance vaine,
Réduit au trot il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatiguans.
Un Lecteur qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelans;
Et quels que soient leurs ornemens,
Dans un récit de longue haleine,
Les Vers sont toujours ennuyans.
Chez l'importune Poésie,
D'un Conte on ne voit point la fin:
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie,
Ou ses Lecteurs, ou son dessein;
Et sans se douter qu'elle ennuye,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un Palais, un Jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

CEla étant comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, Mademoiselle, en langage de véritable Conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît. de l'étonnement du Druïde, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur la riviere. Mais, avant que de passer outre, il est bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette riviere & de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept

ou

ou huit cens lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes; & que le Seigneur Moulineau, loin d'être auſſi Géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois auſſi grand, & une fois auſſi ſot, que notre ami B...

Le Druïde, qui, pour mettre ſon Château & ſa Fille hors d'inſulte, les avoit environnés d'un large foſſé plein d'eau, ne fut que ſurpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au ſien; car il croyoit avoir de quoi ſe moquer de tous les Géans du monde: il étoit ſeulement embaraſſé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'eſtimant pas aſſez ſon voiſin Moulineau pour le croire Enchanteur, il court à la hâte feuilleter ſes livres pour s'éclaircir du fait, & pour renverſer le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé. Mais, lorſque tous les livres qu'il ouvrit, ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras; embarras qui ſe convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les ſecrets de ſon art. Il en avoit défendu la lecture à ſa Fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela; & quelque ſoumiſe qu'elle eût toujours été à ſes volontés, il eut peur que la curioſité pour une choſe expreſſément défendue ne l'eût emporté ſur ſon obéiſſance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laiſſée. Il l'éveilla promptement pour lui demander des nouvelles de ce livre ſi néceſſaire à ſes deſſeins; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres, qu'Alie prit la parole. De la maniere dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à ſon réveil elle alloit s'adreſſer au Druïde, en lui diſant: Grand Commandeur des Croyans...; mais ſon égarement changeant d'objet, & ſe jettant à ſes pieds: Mon Pere, dit-elle, je l'ai perdu, & ſi vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de deſeſpoir; car il n'eſt plus temps de cacher

cacher ma foibleſſe, ni de diſſimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu.... Quoi! s'écria le Druïde, non ſeulement, Alie, vous m'avez déſobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous? De quelle maniere, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre dont dépend le bonheur ou le malheur de nos deſtinées! Alie ſurpriſe, après avoir gardé un moment le ſilence: Mon cher Pere, lui dit-elle, puiſque vous ſavez cette perte, vous ſavez auſſi de quelle maniere elle eſt arrivée. Hélas! il eſt vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre Tréſor qui devoit m'être mille fois plus précieux que la vie. En diſant ces mots, elle quitta ſon Pere, & courut s'enfermer dans ſon appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de ſuivre ſa Fille: il étoit ſi ſurpris & ſi confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne ſavoit où il en étoit. Tout lui faiſoit croire que ſa Fille avoit eu plus d'une curioſité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il réſolut de conſulter ſon favori Poinçon. Or ce Poinçon étoit un petit Gnome, fils d'une Fée, ou ſi vous voulez d'une Silphide; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le Maître de tous les Cabaliſtes. Il fut donc droit à la ſtatue de Cléopatre, & l'aiant touchée d'un Talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, & le favori Poinçon en ſortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde: il étoit habillé de plumes de Perroquet de différentes couleurs: il portoit un chapeau pointu retrouſſé d'un gros diamant, & un eſclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille ſi fine ni ſi noble, & ſon viſage étoit du moins auſſi beau & auſſi aimable que celui de la belle Alie; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de ſon cœur. Il fut effrayé de voir pour la premiere fois l'air ſévere dont le reçut

le

le Druïde. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant & versant des larmes. Vien, lui dit le Druïde, vien me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma Fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue, & qui me deshonorent? Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'extrémité de son affliction. Il se prosterna la face contre terre, & de ses petites mains embrassant autant qu'il le put les jambes de son Maître vers la cheville du pied, il fut long-tems à les arroser de ses larmes, avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du Druïde; & ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mere lui avoit fait, il en essuya ses yeux, & se mit à dire: Mon Seigneur & mon Maître, je vais vous faire un aveu sincere de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu si vous ne me trouvez pas digne de grace, tuez-moi tout d'un coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre: vous m'avez revêtu d'une figure qui plait; & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espece, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades: vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin dessous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain Seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications: car je ne suis visible que quand vous le voulez: l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission; & dans ces beaux appartemens que j'habite, je suis condamné de veiller jour & nuit pour la garde d'un Tréfor qu'il ne m'est

pas

pas permis de voir. De plus, je ne puis sortir de la statue, que lorsqu'il vous plait d'ouvrir cette demeure charmante il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'aviez ordonné de suivre par-tout la belle Alie dans le temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens. J'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-tems dans les prairies couvertes de fleurs, forme la Fontaine du Berceau, j'y jettai avec empressement cette petite boule d'yvoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit. C'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bien-tôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La Fête du Guy sacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre Fille y parut en habit de Bergere; & dès qu'elle y parut, tous les Bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent, & après avoir déclaré leur passion, éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris & de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit & moururent.

Peu de temps après, il se fit un Tournois magnifique aux barrieres de Saint-Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi Pépin devoit soutenir contre tous venans, que la Princesse Hermenegisilde sa Niéce étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Silphides qui l'avoient parée, & qui lui servoient de Dames d'honneur. Quand le Roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la Princesse

ceſſe ſa Niéce qui étoit aſſiſe à ſes pieds, rougit de dépit & de honte, en voyant Alie. Ce n'étoit pas ſans raiſon; car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens Courtiſans qui ſoutinrent pour ſa beauté. Les Héros ſe déclarerent pour Alie: le Baron d'Argenteuil, le Vidame de Goneſſe, le Châtelain de Vaugirard, & le Sénéchal de Poiſſi, ſe mirent ſur les rangs en ſa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnerent juſqu'ici. Vous les traitâtes auſſi bien qu'elle les traita mal. Pour moi qui les aimois, à cauſe qu'ils étoient jeunes, vaillans & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne ſe déclarât en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne viſſions bien-tôt un de ces Seigneurs poſſeſſeur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, & qu'ils ſe conſumoient en regrets, le Roi les avoit fait crier à ſon de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raiſon de l'inſulte qu'ils avoient faite à la premiere Princeſſe du Sang; & comme ils n'avoient point paru, il les avoit condamnés à être pendus tous quatre. Mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de deſeſpoir. J'en pleurai de douleur, ſur-tout pour le Vicomte de Goneſſe, qui étoit un Seigneur de grande eſpérance, & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jetté cette boule dans la Fontaine du Berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui cauſoit cette haine univerſelle qu'Alie avoit pour tous ſes Amans. Cependant je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ſes effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts ſi tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime qui ne ſe préſentoit point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de roder autour de la forêt de Noiſi. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans

dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens; c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros & fort insolent: car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, & il passa sous moi. Dès que les premiers chiens m'apperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent. Je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup; & lorsqu'ils croyoient me tenir, je fis trois bonds, & je les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit: je les attendis encore. Le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laissai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petit pas pour l'éloigner de sa troupe. Je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe. Alors il se mit à me considérer avec une grande attention, &, à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir. Pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille & de son air plein de grace, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria: Le joli petit animal! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie? Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y serois en repos, & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois. Si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit. Il ne s'en falloit gueres, puisque c'étoit le Géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & rempliſſoit l'air de mugissemens.

Dès

Dès qu'il m'eut apperçu, il anima tous ſes vilains chiens contre moi : il me lança même un dard qui penſa fendre un arbre en deux derriere moi. Le beau Chaſſeur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut ſi tranſporté de colere, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jetta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui paſſa pardeſſus la tête ; car par bonheur le Géant eſt auſſi mal-adroit qu'il eſt fort & brutal. Le beau Chaſſeur mit l'épée à la main, & ſe lançant vers lui, pendant qu'il étoit penché ſur le cou de ſon énorme cheval ; par l'effort qu'il venoit de faire il lui donna un ſi furieux revers ſur le haut de la tête, qu'on entendit reſonner le coup, comme s'il fût tombé ſur une enclume. Ce coup le renverſa par terre & ſans connoiſſance, quoiqu'il ne fût pas bleſſé, & mit fin à un combat qui m'avoit ſaiſi de frayeur. Pour mon généreux Défenſeur, touché d'amitié & de reconnoiſſance, j'avoue que je ne pus me réſoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la Fontaine du Berceau. Ainſi, voyant qu'il me ſuivoit, je me mis à courir ; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale Fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'apperçus tout d'un coup que nous étions déjà ſous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage défend des rayons du Soleil. La belle Alie ſe baignoit dans ce moment. Ce fut alors que me ſouvenant de la mort de tant d'Amans qui n'avoient vu que ſon viſage, je crus que mon cher Défenſeur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

Dès que votre Fille vit un homme ſi près de la Fontaine, elle fit un grand cri. Les Silphides qui venoient de la deshabiller, ſe ſauverent dans l'épaiſſeur du bois : pour moi, deſeſpéré de ma triſte aventure, j'allai me cacher derriere un buiſſon, pour voir la tragique fin, où je venois d'amener le

le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je les vis approcher de la Fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenue de sa premiere surprise ; mais ce n'étoient plus de ces regards mêlés d'aversion & de mépris dont elle avoit tué tous ses autres Amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau Chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, & je ne me sentois pas de joye de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau Chasseur parla respectueusement à Alie, & lui dit des choses très-passionnées pour une premiere fois. Les réponses qu'elle lui fit, n'avoient rien de sauvage ; & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire si-tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la Mere des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la Terre. Et vous, lui repliqua Alie, si vous n'êtes point un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais, qui que vous soyez, non seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le Prince de Noisi.

Malheureux! s'écria le Druïde en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le Prince de Noisi! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, & m'apprens tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidéle Poinçon de l'aveu que fit mon beau Chasseur à Alie, qu'il étoit le Prince de Noisi.

Noiſi. Cet aveu embaraſſa Alie, & la fit rêver quelques momens, mais il ne la fit point changer de volonté. Eh! le moyen qu'elle en eût changé, quand le Prince de Noiſi lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre ſans la voir? Elle lui dit qu'il vînt la troiſieme nuit d'après ce jour au bord de cette Fontaine, qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que, ſuivant le bord du ruiſſeau, il ſe rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, & lui ordonna enſuite de ſe retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer juſqu'au tombeau. Et toi, que faiſois-tu, lui dit le Druïde, pendant que tout cela ſe paſſoit? Je m'applaudiſſois, repliqua Poinçon, d'avoir ſi heureuſement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous ſembliez ſouhaiter. Non, mon bon Maître, je n'étois point coupable alors; mais je vous ai offenſé depuis, je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empreſſement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorſque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colere, en l'expoſant à la vue d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre, que ſi vous ſaviez comment les choſes s'étoient paſſées, vous nous tueriez tous trois; & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous aſſurai que je n'aurois point de repos que je ne vous euſſe amené celui que vous vouliez ſi mal traiter. Vous pouvez vous ſouvenir avec quel empreſſement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je ſavois bien qu'il viendroit aſſez, ſans que je l'allaſſe chercher, deux jours après je me fis cerf;

mais au-lieu d'aller agacer le Prince de Noiſi, qui ne ſongeoit à rien moins qu'à la chaſſe, je fus me préſenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec ſon équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus ſuperbe de toute la forêt. Il me pourſuivit à toute outrance. Je réſolus de le mener bon train. Ma premiere ſtation fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de ſon éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ſes chiens me crurent aux abois; il les pouſſa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai enſuite au bas de la montagne, il me ſuivit avec ardeur: je ſautai par-deſſus une carriere à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec ſa bête qui penſa ſe rompre le cou. Il en fut tiré à grand-peine, & voyant que je ne faiſois que trotter devant lui, il voulut avoir ſa revanche. Je le ramenai à Poiſſi, où je paſſai la riviere: il s'y jetta du bord le plus eſcarpé que j'avois choiſi exprès; deſorte que s'il y avoit une riviere au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au déſeſpoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chaſſer par un jeune-homme, le plus beau qui fût dans la Nature; mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la Fontaine du Berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire; & s'il vous en ſouvient, vous me dîtes qu'il ne failloit plus y ſonger, & que vous voyiez bien que l'Enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des Jardins & du Château pendant la nuit, ayant quelqu'autre commiſſion à donner aux Gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commiſſion, par la curioſité.

rioſité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable & bien tendre. Auſſitôt que la nuit fut entiérement fermée, la belle Alie traverſa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, & le ramena dans le jardin. Je les ſuivis pas à pas dans les lieux où ils ſe promenerent, & mon inviſibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma préſence, j'entendis dire au Prince de Noiſi tout ce que l'amour le plus reſpectueux & le plus tendre inſpire dans ces occaſions; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement ſur la tendreſſe, Alie ſoupira. Le Prince ſe ſentit troublé à ce ſoupir, il en demanda le ſujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en ſa faveur les obſtacles & les difficultés qui traverſoient infailliblement ſes deſſeins. Elle lui parla des pourſuites du Géant & de ſes menaces: mais elle lui dit qu'elle n'en faiſoit aucun compte, que c'étoit un monſtre pour qui elle n'avoit que de l horreur & du mépris, ſans lui faire ſeulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimaſſiez plus que votre vie, vous ne conſentiriez jamais à ſon mariage, parce que vous aviez découvert par ſon horoſcope, qu'il lui ſeroit funeſte, tant que le Prince de Noiſi reſteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raiſon que vous aviez armé ſon cœur d'une averſion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour ſervir d'exemple aux autres, & pour ſe délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le ſeul objet de vos craintes & de vos perſécutions, & qu'elle ſavoit que vous mettriez tout en uſage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes. Le Prince de Noiſi ſe jetta à ſes pieds, lui dit qu'il n'étoit pas digne de la

moindre de ſes larmes, qu'il ſe tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute aûtre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ſes pleurs & ſon affliction. Ils ſe ſéparerent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils ſe ſoient ſouvent revus depuis, je vous proteſte par votre tête ſacrée, que tous leurs rendez-vous ſe ſont paſſés avec autant d'innocence que ſi vous aviez été préſent vous-même. Pour moi qui ſais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui ſe paſſoit, & je penſois que vous le ſouffriez pour quelque raiſon. Enfin, le dernier jour qu'ils ſe virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à ſon ordinaire, parce qu'elle avoit la joye dans le cœur. Ce fut dans les tranſports de cette joye qu'elle dit au Prince de Noiſi, qu'elle avoit trouvé ce qui devoit les rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la ſuivît dans le Château, pour être inſtruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noiſi, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empreſſement vers la porte qui paroiſſoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle ſe hauſſoit, tantôt elle ſe baiſſoit, tantôt elle ſe mettoit à ſa droite, & tantôt à ſa gauche; ſi bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit preſcrite, s'étoit paſſée dans cette vaine pourſuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, & voyant le Prince lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obſtacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même choſe lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre; & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop preſſé, elle lui ordonna de ſe tenir exactement ſous la fenêtre juſqu'à ſon retour. Elle revint

vint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noisi, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & sur-tout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains. Alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir; mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, & le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, & la terre trembla. Le Prince ne laissa pas de ramasser son livre, & de se sauver; mais depuis ce jour il n'a plus paru, ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, & vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus; car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance & de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une maniere à percer l'ame de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du Géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, & dont le ministere vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aye prises, & quelqu'industrie que j'y aye employé, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du Géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier si singulier. Une puissance secrette me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher Maître & souverain Seigneur, l'aveu sincere des fautes que j'ai commises contre vous. Je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire

ſouffrir pour les expier, pourvu que ce ne ſoit pas celle de votre diſgrace. Cependant, comme je vous ai offenſé en vous cachant des choſes que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous ſera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le Prince de Noiſi doit être quelque part ici autour; car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie. Quand je ne l'aurois pas reconnu à ſa voix, les choſes qu'il lui a dites, ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'eſt ce qui l'a miſe dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon ſe tut après ſon récit: il ſe jetta encore tout plat à terre pour attendrir ſon Maître, & pour en obtenir le pardon de ſa faute. Le Druïde qui l'aimoit, lui ayant fait une reprimande ſévere, mais d'un ton aſſez doux, lui pardonna. Il lui dit enſuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoiſſoit que trop qu'on en vouloit au Tréſor ſouterrein, & le renferma dans la ſtatue pour y veiller avec plus d'application & de ſoin que jamais.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au dedans du Château, il faut un peu voir ce que les Aſſiégeans faiſoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit vers l'appareil de leur attaque, & des allarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'aſſaut; mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela, ce ſont des voiſins de la Poéſie qui ne ſavent point parler autrement. Il eſt bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où ſa Maîtreſſe l'avoit tant offenſé, & cela dans l'eſpoir de s'en venger en l'étouffant; mais il eſt plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut apperçu cette eſpece d'inondation ſubite que le Druïde répandit autour de ſon Château. Il eſt vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que ſon Bélier jetta ſur ce petit torrent;

torrent; &, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce pont, dans le temps que le Géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le Druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa Bibliotheque : mais son Bélier l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de statues guerrieres qu'il animoit à son gré; & qu'il y avoit sur-tout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit. Que son avis étoit donc de se retirer; & que dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on devoit faire.

Le Géant qui se laissoit volontiers gouverner quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, & après le souper Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme trois loups, & bu comme trois forts ivrognes. Il se jetta donc dans un grand fauteuil en s'adressant au Bélier :

A propos, lui dit-il, apprens-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien & mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les ames de tous les hommes passent après leur mort dans le corps de quelque animal, & retournent après un certain temps dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le Géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole,

que le Géant qui ne haïſſoit rien tant que d'être comparé aux petites choſes, ſe leva, & mettant la main ſur la garde de ſon cimeterre: Miſérable roquet, s'écria-t-il, je ne ſais qui me tient que je ne te faſſe voler la tête à dix lieues de moi. Le Bélier qui ne le craignoit pas, ne laiſſa pas de faire ſemblant d'avoir peur; & ſe mettant à deux genoux, baiſa trois fois la terre en ſigne d'humiliation; puis voyant le Géant un peu radouci par cette action, il ſe releva en continuant ainſi:

Si votre Grandeur ſavoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable; mais, ſi le ſort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une ſi belle ame & un eſprit ſi vaſte dans une ſi petite créature, il réparera quelque jour cette injure, en vous faiſant, auſſitôt que vous ſerez mort, Dromadaire, enſuite Eléphant, & après quelques années Baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ſes deſtinées futures, donna ſa main à baiſer à ſon Confident, ſe remit dans ſon fauteuil; & pour éloigner tous les inconvéniens de métempſicoſe, lui ordonna de lui remettre l'eſprit par le récit de quelque Conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere:

Depuis les bleſſures du Renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre viſite. Bélier, mon ami, lui dit le Géant en l'interrompant, je ne comprens rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois plaiſir; car tous ces récits qui commencent par le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Bélier, je conſens contre la coutume à mettre chaque choſe à leur place: ainſi le commencement de mon hiſtoire ſera à la tête de mon récit.

HISTOIRE
DE PERTHARITE
ET
DE FERANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers; mais en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, il n'osoit seulement la regarder; cependant elle le grondoit sans-cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle Belle-mere. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que si par hazard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, & qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever; aussi étoit-ce une chose à voir que ses Dames du Palais, pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure que la Nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils

étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient la Cour de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdûment amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son Royaume & de ses sujets; & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusques sur ses enfans. La Princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse Marâtre. Elle étoit releguée dans une Mansarde au haut du Palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante. C'étoit une vieille bossue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures: elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable Princesse, ainsi ses larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le Prince étoit presque aussi maltraité par les Officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la Reine, à qui ils étoient dévoués entiérement; mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa Sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le Roi avoit un Cousin qui étoit Archiduc de Plaisance. Ce Prince étoit devenu fou, pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce Château revenoient des esprits. Il prétendoit en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue, lui avoit tourné la tête. Il avoit un Fils & une Fille qu'il aimoit passionnément; c'étoit avec raison, jamais on n'a vu deux créatures si parfaites. Le Prince s'appelloit Pertharite, & la Princesse Férandine. Ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur Pere qui fut jamais. Ils envoyerent consulter une fameuse Magicienne, qu'on

qu'on prenoit pour une des Sibylles. Elle demeuroit auprès du Lac d'Averne, & s'appelloit la Mere aux Gaines, parce que l'entrée où elle demeuroit, étoit toute tapiſſée de gaines, où tous ceux qui venoient la conſulter, étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ſes gaines avant que de rendre ſa réponſe. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient conſultée ſur la maladie de leur Prince, fut que ſes enfans n'avoient qu'à aller chercher l'eſprit de leur Pere au même endroit où il l'avoit perdu. Les Miniſtres avec tout le Conſeil s'y oppoſerent: ils dirent que c'étoit bien aſſez que leur Prince fût fou, ſans que le reſte de ſa famille ſe mît en état de le devenir; mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obſtina dans la réſolution d'y aller ſeul pour tous les deux. Sa Sœur n'y voulut jamais conſentir, & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la Cour les accompagna juſqu'au Château enchanté. Ils y entrerent ſeuls; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le déſeſpoir que cauſa leur perte, fut univerſel dans tous les Etats de Plaiſance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la Mere aux Gaines toute vive. La tentative eût été inutile, les Sorcieres de ce temps-là ne ſe laiſſoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le Préſident du Conſeil, homme ſage & fort aviſé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les perſonnes conſidérables avec chacun un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer ſon aſſiſtance. La beauté du préſent parut la rendre favorable. Les couteaux furent mis dans leurs gaines; car elle en auroit eu encore de vuides, quand même on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Bélier, mon ami, dit alors le Géant, qu'eſt-ce que tous ces couteaux & ces gaînes font à ces gens

de Lombardie dont tu me parlois tantôt? Si votre Grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir. La Magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui, & le Carcan d'acier fort luisant étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les Cours du Monde, jusqu'à ce que vous trouviez une Dame assez belle pour ouvrir ce Carcan, & un Homme assez parfait pour tirer ce Peigne de son étui: lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos Maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la Terre, du moins jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyerent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors sa Cour dans la Mirandole, Capitale de ses Etats. Il étoit déjà instruit du malheur du Prince de Plaisance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le Carcan, & que parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le Peigne de son étui; mais il ne comprenoit pas quel remede cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la reception de ces Ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, & peut-être à se farder; car les femmes occupées seulement de leur beauté, croyent qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne, ne l'empêchoit pas

pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zélée Ministre des mauvais desseins de la jalouse Reine) courut toute la Ville, pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince, ayant résolu d'aller au-devant des Ambassadeurs à quelque distance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de se tenir prêts: il en étoit adoré, mais ils n'osoient lui faire leur cour, parce que la Reine qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes & à la foiblesse que le Roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un Pere qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux; que son Pere qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, & monta fiérement sur le cheval; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite, & bien lui en prit; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne: c'étoient des hannissemens, des haut le corps, des écarts & des ruades continuelles. Le Prince qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir domter.

Il croyoit en être venu à bout, lorsque revenant assez tranquillement au milieu des Ambassadeurs, & passant sur un pont de la Ville, le cheval se cabra, & franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la riviere où il se noya; mais le Prince eut bientôt regagné le rivage, & sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le Roi, la Reine, & toute la Cour étoient dans une grande place sur des échafauds où ils attendoient les Ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le Prince qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambassadeurs arriverent un moment après le Prince. La Reine, dès qu'ils approcherent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au Prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les Guenons de sa Cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la Reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la Princesse. Dès qu'elle parut, tout le monde se mit à murmurer & à verser des larmes: les Courtisans frémirent d'indignation sans oser le marquer, & les Ambassadeurs ne savoient que penser en voyant cette Princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coëffée, car on lui avoit coupé tout un côté des cheveux; & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte: mais sa Gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très-rudement par derriere, & la força de se placer auprès de la Reine, qui

étoit

étoit dans le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit; mais ces Dames de Palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste Princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le Roi qui tenoit les yeux baissés, mouroit de honte & de compassion; & n'ayant ni la force de marquer à la Reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit en s'adressant aux Ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une avanture qui étoit destinée au plus charmant; & ayant ordonné au Prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le Prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta par son ordre le Peigne à l'Ecuyer de la Reine, & ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit eus de faire périr le Prince. Le peuple frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le désir que le Prince avoit de le sauver en faveur de son fils, & malgré la présence de la Reine. Le Carcan fut ensuite présenté à la Gouvernante de la Princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde: elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, sans écouter sa Belle-mere qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grace, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple, excepté des Dames de la Reine, qui tenoient une misérable & chetive contenance.

Le Prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir,

ſir, qu'il les avoit fait ſeulement commencer par ces deux miſérables, pour avoir une occaſion de leur faire avouer leurs crimes, & de les en punir après.

Les Ambaſſadeurs trouverent ce diſcours plein de ſageſſe & de prudence. La Reine qui n'avoit jamais entendu parler ſur ce ton en ſa préſence, étoit toute éperdue. Le Prince commanda à ſes Dames d'atour d'aller parer & habiller ſa Sœur, comme il convenoit à ſon âge & à ſon rang, & d'y employer tous leurs ſoins au péril de leur vie. On lui obéit. La Princeſſe revint ſi belle & ſi brillante, qu'il ne paroiſſoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes eſſayerent inutilement de tirer le Peigne de ſon étui; & c'étoit un plaiſir de voir les huées continuelles du peuple, quand on préſentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts; mais il ſe referma dans l'inſtant avec un bruit ſi épouvantable, qu'elle tomba à la renverſe, & fut emportée comme morte.

Il ne reſtoit plus que le Prince & ſa charmante Sœur, & déjà les triſtes Ambaſſadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan; mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le Peigne en ſortit de lui-même, & le Carcan s'ouvrit pour la Princeſſe, ſans ſe refermer. Mille cris de joye s'éleverent en même temps, qui auroient continué long-temps, ſans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel ſuccéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs, qui diſperſa toute l'aſſemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le Prince & la Princeſſe, ils avoient diſparu au moment de cette avanture. Ce fut une déſolation univerſelle par tout le Royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en conſoler; & les Courtiſans, après s'être mis en

grand

grand deuil, se disperserent pour aller les chercher par toute la Terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre Grandeur, est que le désespoir de la Reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le Prince & pour la Princesse, s'étoit changée en tendresse, & en tendresse si violente, qu'elle s'arracha les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir, pour lui demander pardon; car au-lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eu pour lui, son cœur l'adoroit, & son imagination le lui représentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princesse. C'est bien fait, dit le Géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries & ces changemens d'humeur. Et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent, comme ce fréluquet de Noisi. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac & à lui arracher le cœur si je le trouvois; mais le crapaud, sans-doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il m'a fait, & sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console, est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Bélier, qui reprit ainsi son Histoire.

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différens tour-

tourbillons, avoit enlevé le Prince & sa Sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces sortes de voitures vont fort vîte. La Princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage. Dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'apperçut du triste état où elle étoit, & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert, s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des rochers, & les seuls échos lui répondoient quand elle appelloit son frere à son secours. Elle alloit donc errante à l'avanture par des sentiers difficiles, quand deux gros loups qui cherchoient fortune, l'apperçurent & vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le Carcan sans y songer. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arriere, & se mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui crurent la tenir à quelques pas de-là, & plus loin de nouveaux loups qui se sauverent encore plus promptement que les premiers, à l'aspect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoient une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les Bergers, & pour implorer leur secours; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons voyant le Carcan se mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'apperçut de la vertu de son Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons. Cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoin-

dre

dre quelqu'un des Bergers; mais elle avoit beau courir & les appeller, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette pourſuite, & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les rochers, elle ſuivit doucement une route moins ouverte que la premiere, & qui lui laiſſa voir de loin un vieux Château. Cette vue la ſoutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle ſuccomboit de laſſitude. Elle étoit aſſez près de ce Château, lorſqu'un renard plus blanc que la neige traverſa la route où elle étoit, & revint ſur ſes pas ſe mettre ſur ſon paſſage. Il s'arrêta à ſept ou huit pas d'elle, & ſe mit à la regarder avec une attention extrême. Elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il étoit impoſſible de le voir ſans en être charmé.

Oh! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé ce renard blanc; j'en ſuis vraiment bien-aiſe, car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarraſſes l'eſprit de tout autre choſe, peut-être aſſez inutile. Eh bien, que firent-ils après s'être bien regardés? La Princeſſe, répondit le Bélier, cacha vîte ſon Carcan, de peur d'effrayer le renard. Elle n'auroit pas voulu pour toute choſe le perdre de vue; car avec cet air fin & ſpirituel que les renards ont dans la phiſionomie, il avoit une grace ſinguliere, & je ne ſais quoi de noble dans le regard. Elle s'approcha de lui pour voir s'il ſe laiſſeroit prendre, ou du moins s'il voudroit la ſuivre à ce Château. Mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir tout d'un autre côté; cependant il n'alloit pas aſſez vîte pour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir paſſé le reſte du jour à le ſuivre d'une conſtance bien au-deſſus de ſes forces, la pauvre Princeſſe alloit tomber de laſſitude, lorſqu'elle découvrit une eſpece de petit Palais, ſitué ſur le bord d'un ruiſſeau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré. La crainte & l'incertitude retinrent

tinrent un moment la Princeſſe ; mais l'envie de ſuivre ſon aimable renard l'emporta ſur tous les autres égards. Elle entra donc; & le renard blanc qui étoit la politeſſe même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de ſa jupe entre ſes dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traverſoit la cour pour ſe rendre au premier appartement du Palais. Elle ſe jetta d'abord ſur un canapé, car rien n'y manquoit; & voyant ſon cher renard à ſes pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non ſeulement ſes dangers & ſes fatigues paſſées, mais elle ſe ſeroit paſſée du reſte de l'Univers pour ne bouger de-là. Nous l'y laiſſerons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince ſon frere. Si cela eſt, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni ſon renard blanc; car tu ne fais que tarabuſter mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après un autre? Cela ne ſe peut, répondit le Bélier; mais il n'y a rien de ſi aiſé que de finir ici le Conte pour peu qu'il vous ennuye. Le Géant qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Bélier continua en ces termes.

Votre Excellente aura la bonté de ſe ſouvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princeſſe de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince ſon frere ſur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'eſprit tout rempli de la nouveauté de ſon avanture, & du ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le même jour à la Cour du Roi ſon Pere. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de ſa haine & de ſon oubli, il ne ſe ſouvint que d'une Sœur abandonnée par la foibleſſe d'un Pere à toutes les cruautés d'une Belle-mere, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ces triſtes

triſtes penſées menerent ſon imagination aſſez loin, & conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher, qui s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avançoit juſques dans la mer. Il monta juſqu'au haut ſans ſavoir ce qu'il faiſoit. Comme il étoit aſſez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés. Derriere lui s'offroit un païſage qui paroiſſoit inculte & défert; mais du côté de la mer il vit en éloignement une Iſle qui lui parut le plus délicieux ſéjour de l'Univers. Il ne ſe laſſoit point de le regarder. Il lui vint d'abord dans l'eſprit que la Princeſſe ſa Sœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette penſée de pure viſion, cependant elle lui revenoit toujours. Le ſommet du rocher étoit couvert de mouſſe & d'une herbe épaiſſe & toufue: il ſe coucha ſur l'herbe, appuya ſa tête ſur la mouſſe, & ſe la ſoutenant d'une de ſes mains, il tournoit ſes regards languiſſans du côté de l'Iſle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que ſon viſage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la poſture où l'amoureux Prince de Noiſi ſe mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druïde depuis la premiere rencontre qu'il fit de ſa fille. Le Géant qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit: Quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionette, après avoir eu l'inſolence de m'offenſer, aime encore Alie? Tien. Bélier mon ami, ſi jamais il revient, je veux l'écorcher tout vif, remplir ſa peau de paille, & l'envoyer à ſa Maîtreſſe. Ce ſera bientôt, repliqua le Bélier, car je vous avertis qu'il n'a point d'averſion pour vous. Mais laiſſons-là ce ſujet que nous reprendrons une autre fois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Iſle, dont le terrein lui paroiſſoit tapiſſé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorſque les ténebres de la nuit commen-

mencerent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois où il fit mauvaise chere, & passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de son Pere, ne doutant point que la Princesse sa Sœur n'eût besoin de sa présence; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette Isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit présentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps; & comme il vouloit remonter sur son rocher pour mieux voir cette Isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme. Il passa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la mer.) Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrein plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit. Cependant il ne la voyoit point. Il lui parut qu'elle étoit cachée derriere un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur. Il fit quelque bruit en se retournant pour éviter cette vue desagréable, & dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner, mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter, il n'y trouva personne; & sa surprise redoubla bien en-

encore quand il vit les plus beaux Bains du monde. Ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la Nature seule n'avoit pas faite; car elle étoit par-tout revêtue de marbre, & les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébene, doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y revât jusqu'à la nuit. Il la passa comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas-là une vie fort délicieuse pour un jeune Prince, mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer sans y rien voir & sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin; il y monta avec ardeur, & revit avec plaisir la belle Isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante. Il en eut encore plus de peur que la premiere fois. Il fit le même bruit, & aussitôt il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la premiere fois, mais la cuve étoit encore pleine d'eau. Il y mit la main, & l'ayant trouvée tiéde, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner. Mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vint se faire écorcher pour se mettre au bain, & qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit vers l'Isle. Le lendemain il se mit en embuscade derriere quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'Isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir,

lors-

lorſqu'il en vit ſortir quelque choſe de blanc, qu'i prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A meſure que cela s'avançoit vers le rivage, ſa curioſi té augmentoit, & l'objet ſembloit diminuer. Cela le fit ſortir de ſon embuſcade pour ne le pas perdre de vue. Quand cet objet flottant fut aſſez près du ri vage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, i ſe détourna pour aborder plus loin. Il ſe mit tout au bord de la mer, & vit qu'au lieu de prendre ter re, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'a vançant vers lui.

Dès que cela fut aſſez près du Prince pour dé mêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'Univers dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche qui étoi attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot le faiſoit aller à ſon gré par le ſecours des zéphirs Le Prince ſe mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la Déeſſe Thétis qui ſe promenoit ſur l'eau Rien ne reſſembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de ſon équipage; excepté que cette Thétis qu'il voyoit, n'étoit, ni ſi blonde, ni ſi nue qu'on repréſente d'ordinaire la Déeſſe.

Le vent, tout-à-coup rallenti,
Lui fit voir dans cette figure.
L'éclat dont brillera dans la race future,
Une Princeſſe de Conti.
De la Princeſſe toute entiere
Chaque attrait s'offrit à ſes yeux;
Son air, ſa grace ſinguliere,
La majeſté de ſes Ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui ſe répand ſur tous ſes traits;
La plus belle taille du monde;
Et le reſte fait à peu près
Comme on peint au ſortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le Prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus. Elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui; on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du Prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté; car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même temps, & cela d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, & en le tirant il fit tomber le Peigne & son étui. Cette Beauté ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le Prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux Héros fût sortie de sa poche, se jetta promptement dessus, & le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son Isle, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché. Tous ses desirs se tournerent vers cette Isl ; & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'avanture de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se deshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémissemens, tels que sont les chiens quand ils sont en affliction. Il leva les yeux, & vit le Rénard blanc, qui s'étant dressé sur les pattes de derriere, continuoit ses cris, & faisoit plusieurs gestes de ses pattes de devant vers l'Isle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau qui s'étoit détaché de l'Isle aux cris & aux signes du Renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le Renard descendit, & dès qu'il vit le Prince il fit deux ou trois sauts de joye, & se mit en devoir de lui bai-

ſer les mains, & de lui lecher les pieds; mais le Prince, qui dès cette premiere vue l'aimoit & l'eſtimoit, ne voulut jamais le permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé. Le Renard blanc fit ſigne au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ſes habits, & d'entrer avec lui dans le bateau; c'eſt ce qu'il ſouhaitoit ardemment. Mais avant que de paſſer dans un lieu où il eſpéroit de revoir ſa Divinité, il ſe ſouvint de l'affront que ſon Peigne lui avoit fait: il le tira de ſa poche de colere, & alloit le jetter dans la mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, & ſautant à ſa manche, lui retint le bras de toute ſa force, & ne voulut point lâcher priſe que le Prince n'eût remis le Peigne & l'étui dans ſa poche. Le bateau ſe mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux ſur le même rivage. Un homme à cheval que pluſieurs autres ſembloient pourſuivre, s'avança juſqu'au bord de la mer, banda ſon arc, & d'une fléche qu'il y mit, perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand ſoupir, & tournant triſtement les yeux ſur le Prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le Prince ne fut guéres moins rempli d'affliction que ſi la fléche l'eût percé lui-même; & ſans rien conſulter que ſa douleur & ſon reſſentiment, il ſe jetta à la mer pour aller venger la mort du pauvre Renard. Il fut bientôt à bord, mais il ne trouva plus perſonne, & il perdit avec chagrin l'eſpoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à ſa pourſuite. Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir ſi le Renaud étoit encore en état d'être ſecouru; mais ce fut inutilement, tout étoit diſparu de deſſus la mer comme de deſſus la terre. Les

eſpé-

eſpérances du Prince avec toute les flatteuſes idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouïrent en même temps, & il ſe trouva ſur le bord de la mer ſans autre compagnie que celle de la douleur & du deſeſpoir.

A cet endroit du récit que faiſoit le Bélier, le Géant Moulineau ſe mit à bâiller, & ſe ſentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reſte de cette hiſtoire, il ſe deshabilla, il ſe fit donner ſes bottes, & ſe mit au lit.

Le Bélier ne manqua pas de ſe trouver au lever de ſon Maître; & après lui avoir fait ſa cour par quelques louanges ſur ſa bonne mine & ſes agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la Place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténébres, elle lui paroiſſoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde qui commandoit aux élémens, trouveroit bien le moyen de ſubſiſter malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il ſe moquoit de tout ce qu'ils avoient fait juſques-là; que ſon avis étoit donc de tâcher de le ſurprendre avec ſa fille. Par quel ſtratagême? dit le Géant. Le voici, répondit le Bélier: Que votre Grandeur lui faſſe ſavoir que vous êtes fâché de tout ce que le reſſentiment vous a fait faire juſqu'à préſent; que vous avez trop de tendreſſe pour ſa fille, & trop de reſpect pour lui, pour vous obſtiner à les vouloir vaincre par la voye des armes; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos ſervices une paix que vous deſirez, vous allez retirer vos troupes, & le laiſſer en pleine liberté, à condition toutefois que pour les fraix de la guerre, & pour récompenſer mes ſervices, la belle Alie, de ſes mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds, du même or que le Druïde ſon Pere garde ſous la ſtatue de Cléopatre. Eh! qu'eſt-ce que cela me fera, dit le Géant, que tu

fois doré? Votre Grandeur qui a tant d'eſprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que dès qu'on m'aura envoyé un paſſeport, je me rendrai auprès du Druïde, & que, comme la force de ſes enchantemens dépend de ſa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que l'ayant tué, rien ne me ſera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de ſa fille & de tous ſes tréſors. Le généreux Moutineau n'eut garde de s'oppoſer à un projet ſi plein de noirceur & d'infamie; il y voulut ſeulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas ſeul l'honneur. Il imagina donc, que pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un Héraut-d'armes au lieu d'un Trompette. Le Bélier parut en extaſe d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La choſe étant réſolue ſuivant ce dernier avis, tandis que le Héraut ſe préparoit, & qu'on lui faiſoit ſes dépêches, le Géant pria ſon Favori de reprendre l'hiſtoire du Renard blanc; ce qu'il fit de cette maniere.

Le Prince reſté ſeul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête ſi remplie de différentes agitations, ni le cœur ſi pénétré de tendreſſe & d'affliction. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter un rivage ſur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires. Le Renard, la Nymphe & le Poiſſon occupoient ſes penſées tour à tour, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient devenus. Il ſavoit ſeulement qu'on n'avoit jamais ſenti tant d'amour qu'il en ſentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du Poiſſon, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ſes rêveries, & l'obligerent de chercher un endroit qui pût le mettre à cou-

à couvert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la Grotte des bains. Elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumieres; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il se coula le plus doucement qu'il put jusqu'à l'entrée de la Grotte. Il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit si près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici:

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de Peigne,
Quand vous me trouverez dans l'eau:
Et quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, & cependant si obscures & si mystérieuses, augmenterent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la Grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la Chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit un pressentiment que sa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même Chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la Grotte. Elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des gaines d'ébene garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de la gaine. Cette sorte d'illumination le surprit; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve envelop-

pée d'un pavillon de satin blanc tout chamaré de gaines en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon. Un moment après il entendit ces mots:

„ Prince, je suis celle que vous aimez, & qui „ vous aime: faites tout ce que je vous dirai, quel„ que difficiles que les choses vous paroissent; & „ ne vous effrayez pas dans une avanture où vous „ me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon „ s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur..." Moi, peur? s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, & ce qui se présenta à ses regards, pensa le faire évanouïr. Une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors du Bain, & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point, mais il suoit à grosses gouttes, & le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui s'étant fermée, se retrousſa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphe comme une espéce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, & qui serroit le front & les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe; toute l'horreur du Prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournerent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la Nymphe lui dit: Que faites-vous, Prince? les momens sont précieux; que ne me peignez-vous? La peigner? disoit-il en lui-même. Eh! comment! La Nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son Peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup d'effort; mais à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit

verſoit en arriere, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le Peigne fut à moitié ſorti, la tête diſparut, & le Prince vit alors la Nymphe dans tous ſes charmes. Les tranſports de joye qu'il ſentoit, lui donnerent un nouvel empreſſement pour tirer ſon Peigne, croyant bien qu'elle avoit beſoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à meſure que le Peigne ſortoit de l'étui, le reſte de la Nymphe ſortoit de l'eau. Les lys, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ſes yeux, mais cette blancheur éblouïſſante n'étoit rien encore en comparaiſon des graces qui accompagnoient toutes ces beautés. Elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau; & c'étoit une choſe à voir que les efforts que le Prince faiſoit contre ſon Peigne en faveur du reſte. Mais la Nymphe prenant la parole: C'eſt aſſez, dit-elle, laiſſez-là votre Peigne & ſon étui, pour brûler vîte ma peau. Moi! s'écria-t-il, moi! brûler votre peau? Que la mienne avec tout mon corps & tout l'Univers ſoient réduits en cendres, plutôt que cette divine peau ſoit ſeulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de votre amour, répondit la Nymphe, mais ce n'eſt pas ici le temps d'en étaler la délicateſſe; il n'eſt queſtion que de m'obéir: ſi on vous prévient, vous me perdrez pour jamais: car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le Prince ne pouvoit ſe réſoudre à cette exécution; & tandis que la pitié l'amour & l'obéiſſance diſputoient dans ſon cœur, la Nymphe lui dit adieu; le pavillon ſe referma ſur elle, & toutes les lumieres s'éteignirent.

Ce fut alors que le Prince ſe repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il eſt vrai, mais dont il auroit retiré un ſi grand bien. Il étoit

réſolu de réparer ſa faute à la premiere occaſion, & pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut ſe camper à l'entrée de la Grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumiere le frappa. Il crut que c'étoit la Grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé ſous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tiſon, quand au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poiſſon. La même horreur le ſaiſit à cette vue & indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit tranſporté de colere en s'écriant: Pour toi, déteſtable peau, qui reſſembles ſi peu à celle de la Nymphe que j'adore, tu ſeras brûlée; & courant de toutes ſes forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme aſſiſe, qui ne l'eut pas plutôt apperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & ſe ſauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu. Dés qu'elle y fut, il crut avoir fait ſauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il ſe ſaiſit d'un tiſon, & revint en toute diligence vers ſon poſte. Son tiſon fut inutile. Il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau, mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphe. Il penſa s'en deſeſpérer, ne doutant pas que quelque Amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour ſa récompenſe.

Il ſortit comme un fou pour courir après, ſans ſavoir de quel côté il alloit. Il parcourut toute la forêt ſans qu'aucun objet s'offrît à ſa vue. Le jour commençoit à paroître, lorſqu'il ſe trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne reſtoit rien de cette affreuſe peau qui avoit fait tant de bruit. Il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de retrouver le Carcan à deux

pas

pas de-là. Cette vue lui donna de la joye, ne doutant point que la Princeſſe ſa Sœur ne fût cette perſonne qui s'étoit ſauvée dans le bois. Il courut avec empreſſement du côté où il l'avoit vu fuir ſans ſe mettre en peine du Carcan, & il la rencontra qui revenoit ſur ſes pas avec vivacité. Ce récit ſeroit trop long ſi je vous diſois la joye qu'ils eurent en ſe voyant, les careſſes qu'ils ſe firent, & les tendres expreſſions qui marquoient leur amitié: ils ne ſe laſſoient point de ſe raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'aſſirent au pied d'un grand arbre pour ſe conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ſes avantures au ſujet de la Nymphe & de la Grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc, & fit bien; car la Princeſſe ayant conté ſes infortunes juſqu'à l'endroit où nous l'avons laiſſée, pourſuivit ainſi.

O, mon cher Frere, ſi vous aviez connu les charmes de ce Renard, il eût été impoſſible que vous ne l'euſſiez aimé! Ses ſoins & ſes aſſiduités auprès de moi avoient quelque choſe de ſurnaturel: il ſembloit deviner mes penſées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes ſouhaits. Je n'en faiſois d'autre à-la-vérité que celui de n'en être jamais ſéparée. J'en avois ſi peur, que mon premier ſoin avoit été de lui cacher mon Carcan qui faiſoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions, étoit embelli de jardins, de grottes, & de fontaines. Le Renard m'y conduiſoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui diſois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit tranſporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant il ſembloit me demander quelque choſe par ſes regards & par des geſtes ſupplians. J'étois au deſeſpoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me di-

re; car je lui aurois donné ma vie. A la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le Carcan au milieu de quelque buiſſon à l'extrémité du jardin. Le Renard blanc l'apperçut dans une de nos promenades, & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour ſauter à corps perdu deſſus. Mais, dès qu'il l'eut touché, le Carcan ſe referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la Reine. A ce bruit le pauvre Renard fit un ſaut en arriere, & d'un autre franchit la muraille du jardin, ſans que je l'aye jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que je déteſtois, & que j'aurois abandonné ſi je ne m'étois ſouvenu qu'il m'étoit néceſſaire dans le bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit; & depuis ce jour fatal, quoique j'aye erré ſans ceſſe par le bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidéle & bien aimé Renard. La nuit me ſurprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu, auprès duquel vous vintes m'effrayer avec cette horrible peau; & dès que j'ai été remiſe de l'étonnement que me cauſa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je ſuis revenue ſur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finiſſant ce récit, la Princeſſe pria ſon Frere de la ramener à cet endroit; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne ſe trouva plus. Elle n'en fut pas ſi affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de ſon Frere, ſa préſence la raſſuroit contre les périls dont la vertu du Carcan l'avoit garantie juſqu'alors; & comptant ſur la complaiſance & l'amitié du Prince pour elle: Mon cher Frere, lui dit-elle en lui ſerrant les mains & en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie, je ne puis plus vivre ſans le Renard blanc; & ſi vous n'avez la bonté de m'accom-

compagner pour le chercher par toute la Terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au desespoir où tomberoit sa Sœur quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre Renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, & lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La Princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquerent pour se retrouver après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la Princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son Frere l'en eût prévenue; & pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le Prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre & sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie. Ce fut donc-là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, & l'idée de la Nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes? & que sont devenus ses sentimens si favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe; & convaincu de sa premiere erreur: Oui, continua-t-il, c'est cette peau dont elle vouloit se défaire. Ma foi, dit le Géant, je m'y serois mépris tout comme lui. D'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau? Mais, acheve ton Conte; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Bélier, perſuadé entiérement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, ſans y ſonger, fait une partie de ce que la Nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raiſon elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reſte. Par exemple, diſoit-il en prenant ſon Peigne & le tirant auſſi facilement que le jour des épreuves, ſi cette Reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ſes jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute ſa force à travers les arbres, pour ſe ſauver d'un homme à cheval qui la pourſuivoit. Malgré la diſtance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main; & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il pourſuivoit, n'eût beſoin d'un prompt ſecours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient; car il en avoit perdu la vue en deſcendant du rocher. Le deſir de la ſecourir & de venger le Renard blanc, ſembloit lui donner des aîles; mais ſans aller ſi vîte il les auroit bientôt joint. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ſes bras. Il alloit la mettre ſur ſon cheval, quand le Prince arriva. La beauté de cette perſonne l'éblouït d'abord; mais ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il la reconnut pour être la Reine ſa Belle-mere. Il ne ſavoit point ſon heureux changement; & le ſouvenir de ſes cruautés & de ſa haine pour ſa Sœur & pour lui, penſerent le faire repentir d'être arrivé ſi-tôt. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de ſon Raviſſeur; & mettant l'épée à la main, il alloit venger ſon injure & la mort de ſon ami le Renard blanc, lorſque la Reine le retint, en lui diſant que c'étoit l'Archiduc de Plaiſance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné;

miné ; car c'étoit l'Archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, le regard farouche, & ses habits tout en lambeaux. La Reine se mit à genoux, embrassa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du Roi son Mari, que ce maudit Archiduc venoit de blesser d'une fléche qu'il lui avoit tirée. Le Prince, transporté de colere à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie ; mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où le Roi étoit, elle contoit au Prince comment son cœur avoit été soudainement changé pour toute la Famille Royale ; que le Roi son Epoux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfans ; que desespérée du départ de son Mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train ; mais que ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la Mere aux gaines, qui l'avoit fait conduire à l'Isle des gaines, où elle avoit vu la plus belle Princesse de l'Univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un Monstre marin ; que quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister ; que l'horreur qu'elle en avoit, lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, ou de se jetter dans la mer.

Le Prince, transporté d'admiration & de joye, ne put s'empêcher d'embrasser la Reine à cet endroit de son récit, & de l'assurer que celle dont elle parloit, ne seroit plus importunée de cette affreuse peau ; & se mettant à genoux à son tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Isle où étoit cette

adorable Princeſſe. C'eſt pour vous y mener que je vous cherchois, repliqua-t-elle; mais vous ayant ſi heureuſement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, ſi nous ne trouvons la Princeſſe votre Sœur; car de ſa préſence, auſſi-bien que de la vôtre, dépend le ſalut de la plus précieuſe vie qui ſoit au monde. Et de quelle vie? dit le Prince allarmé. De celle du Renard blanc, réprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne put retenir ſes larmes. Hélas! pourſuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de temps en temps, & nous charmoit par ſes manieres Hier il fit ſigne qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Iſle. J'étois au rivage pour l'attendre. La belle Enchantée s'y promenoit avec moi, mais elle ne put reſter juſqu'à ſon arrivée; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & ſur le champ s'élança dans la mer, ſous la figure la plus hideuſe qu'on puiſſe voir. Je la plaignis; mais j'eus bien d'autres ſujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans ſon ſang, & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux; & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des gaines, où il eſt ſervi comme dans celui du Roi votre Pere. Les Chirurgiens jugerent ſa bleſſure mortelle; mais la Gouvernante de l'Iſle qui s'intéreſſe pour lui, ſe mit à genoux devant la Reine des Oracles. J'y prêtai l'oreille, & j'entendis que ſi je pouvois amener le Prince & la Princeſſe de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'Iſle, le Renard blanc étoit ſauvé; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit, je parcourus la forêt pour vous trouver. Mais quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver le Roi! J'en fus tranſportée de

joye.

joye. Il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein je me jettai à ses pieds, & lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi. Cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois, qu'il n'eût trouvé ses enfans. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois. Il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'Archiduc son parent s'étant échappé depuis deux ou trois jours à ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs. & tuoit à coups de fléche tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'Archiduc qui nous suivoit par malheur, perça le Roi d'un coup de fléche à l'épaule, & d'une autre qu'il avoit mise en son arc, m'alloit donner la mort. Mais il se retint après m'avoir considérée quelque temps, & je jugeai qu'il vouloit me faire un tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légéreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval, m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui; cependant j'étois en sa puissance sans votre secours.

Ce récit finit justement à l'endroit où le Roi avoit été blessé, mais ils ne l'y trouverent plus. Ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que laissant-là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher; mais l'amour beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaiterent donc toutes sortes de prospérités au Roi en quelque lieu qu'il fût, & s'acheminerent en toute diligence vers la Grotte des bains pour y prendre la Princesse, & voguer ensuite vers l'Isle des gaines. En entrant dans

dans la Grotte ils trouverent la Princeſſe aſſiſe qui ſe déſeſpéroit. Elle tenoit la tête du Roi ſon Pere ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes. Elle le croyoit mort; mais il n'étoit qu'évanouï. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſſer, & qui vouloit encore lui ravir ſa Femme, & de plus la perte de ſon ſang, l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire, avoit été de ſe traîner juſqu'à cette Grotte pour y chercher du ſecours. Sa foibleſſe & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris, & les plaintes du Fils & de la Femme, quand ils virent le Roi en cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la maniere qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Hëros & les Divinités interdites, c'eſt-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des compreſſes de gaze; & enſuite le ſoulevant de tout côté, on le mena juſqu'à la chaloupe de l'Iſle, qui eut la bonté de ſe venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la Grotte. Dès qu'ils y furent placés, la Princeſſe apprit, de la bouche de ſa Belle-mere, la triſte avanture de ſon cher Renard. En apprenant ce malheur, ſon déſeſpoir éclata de mille manieres différentes: elle vouloit ſe jetter dans la mer, ou du moins s'évanouïr d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliſer un peu ſon eſprit, en lui diſant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il ſe porteroit à merveille. Il n'y a rien de ſi doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de ſa tendreſſe. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui ſembloit immobile. Son impatience fut enfin ſatisfaite; ils aborderent, mirent pied à terre, & bientôt ſe rendirent au Palais. Nous les y laiſſerons, s'il vous plaît, pour nous tranſporter où l'Archiduc.... Oh! va te promener avec ton Archiduc,

duc, dit le Géant; je te défens abſolument de quitter ton Iſle, que tout ceci ne ſoit fini. Comme il vous plaira, reprit le Bélier, & il pourſuivit ainſi.

Le Renard blanc, couché ſur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à ſa fin, ſes yeux étoient fermés, & tout ſon corps ſans mouvement; mais au premier cri que fit la Princeſſe, il ouvrit les yeux, & rappellant, dès qu'il la vit, le peu qui lui reſtoit de force, il la regarda d'un œil aſſez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua foiblement la queue. Elle ſe jetta toute plate à terre auprès de lui; mais la Gouvernante de l'Iſle qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour ſe lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée: Que faites-vous? lui dit-elle; il eſt queſtion de guérir le Renard, & non pas de le plaindre. Le Roi de Lombardie, tout languiſſant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la premiere vue de cette aimable bête; & pendant le diſcours de la Gouvernante, il ne ceſſoit de pleurer, & de tâter le pouls au malade. La Gouvernante le fit emmener dans un appartement; & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, s'adreſſant encore à la Princeſſe: Que tardez-vous, lui dit-elle, à ſecourir votre cher Renard? Sa vie eſt entre vos mains; dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez, il ſe portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne reſte plus que quelques momens pour le ſauver. Ce fut le comble du deſeſpoir pour la Princeſſe, de ſavoir que le ſalut de ſon cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le ſut, ce fut une lamentation univerſelle: tous les aſſiſtans ſe mirent à crier: Le Carcan eſt perdu! & mille voix ſortant à la fois de mille gaines dont la chambre étoit ornée, ſe joignirent à ce concert, & ſur des tons différens crierent, Le Carcan eſt perdu!

Le

Le Roi de Lombardie que les Chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit pansé le Renard de ses blessures, en revenoit, & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le Roi, pour un Carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt: je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car sans-doute il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au Roi par l'air chagrin dont il envoyoit le Carcan au secours de ce même Renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le Chirurgien parut avec le Carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la Princesse qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaines sans trouver un seul couteau. Elle prit le Carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, & le mit promptement au cou de son cher Renard. Aussitôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la Princesse. Aussi n'y perdoit-elle pas; & ravie de joye & d'admiration, elle étoit embarassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car sans-doute que votre Grandeur sait de plus long-temps qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle Princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, & sur-tout quels furent ceux de cette tendre Princesse, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient intéressés

téreſſés à ſon malheur, il fut rendre ſes devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince qui n'étoit pas reſté au Palais n'y voyant point ſa belle Nymphe, en étoit ſorti d'abord, & ignoroit ce qui venoit de s'y paſſer. Il y rentroit triſte & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'Iſle, lorſque le beau Pertharite en ſortoit pour aller le chercher. Ils ſe virent, s'embraſſerent, & ſe dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite ſe tournant vers la Gouvernante de l'Iſle, qui étoit préſente au moment de ſa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des ſouffrances de Férandine. Hélas! reprit le Prince, ſuſpendez pour un moment la pitié qui vous intéreſſe pour Férandine; c'eſt la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle ſouffre. Ils ſont encore plus grands que vous ne penſez, repartit la Gouvernante; cependant ſon ſoulagement dépend de vous, ſi vous êtes encore en poſſeſſion de votre Peigne. Sur le champ il le tira de ſa poche, & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui-dit: Eh bien, il faut peigner la Nymphe dont vous deſirez ſi ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure, reprit-il, oui, je le jure; qu'on me mene promptement à l'endroit où eſt cette malheureuſe Nymphe enchantée. Doucement, dit la Gouvernante, & ſi après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ſes attraits, & dans la douceur de ſon premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouſer la charmante Férandine, Sœur de Pertharite, y conſentirez-vous? Non, s'écria le paſſionné Prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui repliqua la Gouvernante, ſi ſon repos eſt à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ſes malheurs, qu'elle me doive ſa tranquillité; je la payerai ſans regret de ma vie. Venez donc, lui dit

dit la Gouvernante, venez la peigner si vous osez. A ces mots, elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais, quelle fut sa surprise, quand il vit au milieu de ce salon cette malheureuse Nymphe assise dans un fauteuil, qui paroissoit tout embrasé ! Sa gorge & ses bras étoient à demi découverts, & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux; son visage étoit tout enflé, & ses yeux étoient prêts à sortir de la tête. Regardez, dit la Gouvernante au Prince, voilà l'état où vous avez mis cette Nymphe que vous adorez, en la débarassant de la tête du crocodile & de sa peau: allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'avanture fût difficile à tenter. Il tira son Peigne, & se jetta d'abord dans le salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son Peigne, au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main. Il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jetta au cou de la Nymphe, qui de son côté l'embrassoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de Frere & de Sœur qui frapperent son oreille, & qui lui apprirent avec des transports de joye inconcevables, que sa divine Nymphe étoit la charmante Férandine dont il venoit de refuser la main, & qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel. Son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette Beauté céleste qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célébre Férandine, & que le beau Pertharite, sous la figure d'un Renard, eût été si passionnément aimé de sa Sœur.

Ces-

Ces quatre Amans, les plus parfaits & les plus heureux de l'Univers, furent à l'appartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ſes empreſſemens & par ſes ſoins lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendreſſe. Comme ſa bleſſure étoit peu de choſe, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'hiſtoire de ſa métamorphoſe, & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'eſprit de l'Archiduc mon Pere, nous fûmes éblouïs d'un nombre infini de ſpectres & de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naiſſant une femme d'une mine aſſez reſpectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaines, parut à nos yeux, tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre. Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce Carcan; & vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adreſſant à ma Sœur, peignez-vous de ce Peigne, ſi vous voulez que votre Pere rentre dans ſon bon ſens; & pour vous conſoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre, ſachez que quand on vous mettra ce Carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera: & vous, belle Férandine, la même choſe vous arrivera lorſqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La mere aux gaines diſparut à ces mots.

Cependant, pour ſortir de ce Château, & pour guérir l'Archiduc mon Pere, je me preſſai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me ſentis transformé comme vous m'avez vu. Ma Sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raiſon ne m'avoit point abandonné dans ce funeſte changement, je le ſentis dans toute ſon horreur. Malgré ma douleur, je ſongeai d'abord à garan-

garantir Férandine du piége que la Mere aux gaînes nous avoit tendu. L'uſage de la voix m'étant interdit, je lui fis ſigne de ne ſe pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geſte la trompa: elle crut que je la priois de ſe peigner, & eſpérant que le Peigne ſeroit peut-être le contre-poiſon du Carcan, elle s'en voulut peigner. Mais il n'eut pas plutôt touché ſes cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut auſſi-tôt vers la porte du Château, en jettant ſon Peigne comme j'avois fait mon Carcan, gagna enſuite la forêt, & ne ceſſa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage oppoſé à cette Iſle. Je la ſuivis par-tout; & je vis qu'étant arrivée dans la Grotte aux bains près de la cuve pleine d'eau, elle ſe deshabilloit pour s'y jetter. Mais elle jetta par malheur ſa vue ſur cette vilaine peau; & quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle ſe ſentit forcée par une puiſſance invincible de s'en envelopper, & de ſe précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé ſur le rocher, où je faiſois des cris & des lamentations vers le Château de cette Iſle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorſque j'en vis venir une chaloupe. Je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'Iſle. Je vis ma Sœur dans un de ſes bons jours. Elle me conta que la Gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes, quand elle me dit que les jours où la peau ſe préſentoit à ſes yeux, elle étoit forcée de ſubir ſa deſtinée, de ſauter enſuite dans la mer, & de venir à la Grotte des bains, où la peau la quittoit pendant qu'elle ſe rafraîchiſſoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante qui ſembla s'intéreſſer à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine. Nous convînmes des ſignes que je ferois au haut

haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le reméde à nos maux, c'eſt-à-dire, le Peigne & le Carcan. La fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mere aux gaines me conduiſirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princeſſe de Lombardie vous a dit de quelle maniere j'eus le bonheur de la rencontrer, & comme je me ſentis forcé de la quitter lorſque le Carcan ſe referma; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la Gouvernante de l'Iſle prenant la parole: C'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt que la Mere aux gaines; par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'Archiduc & ſur ſa charmante famille; & ce que veulent dire enfin toutes ces gaines, &.... Non, s'écria le Géant, je n'en veux pas entendre parler: je ſuis ſi ſou de gaines, que je n'en puis plus. Je n'ai donc rien à vous apprendre, lui dit le Bélier, car vous ſavez comme tous les Contes finiſſent. Eh! que ſais-je comme celui-ci finira, reprit le Géant. Achéve-le donc, & achéve-le promptement.

Le Roi de Lombardie guérit de ſon extrême laideur, continua le Bélier, en guériſſant de ſa bleſſure. L'Archiduc obtint la paix de la Mere aux gaines, avec le retour de ſa raiſon. Elle donna l'Iſle enchantée, la Grotte aux bains, & tout le Pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit ſa réſidence avec la Princeſſe de Lombardie qu'il épouſa. Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureuſement pour les Lecteurs auſſi-bien que pour le Géant, mis fin à ſon récit, il fut queſtion de dépêcher le Héraut-d'armes vers le Druïde & ſa Fille.

Fin de la premiere Partie.

SE-

SECONDE PARTIE.

PEndant que le Bélier amuſoit le Géant ſon Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'eſprit de ſa Fille, en calmant les mouvemens de ſon cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans; & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante enſemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu ſincere du petit Poinçon ne l'aſſuroit que trop que ſa Fille avoit quitté toutes ſes rigueurs en faveur du Prince de Noiſi. Il aimoit donc Alie, comme un Pere opulent & ſpéculatif aime d'ordinaire une Fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit ſon temps à vouloir lui prouver par les raiſonnemens les plus ſubtils, & par les démonſtrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le Prince de Noiſi au-lieu de l'aimer. Tout cela ne la perſuadoit point, & ſon cœur auroit combattu dix ans contre ſa raiſon avant que de ſe rendre. Le Druïde qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere; & prenant un air plus ſérieux: Alie, lui dit-il, je voulois aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup ſenſible que je vais lui porter; mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez, n'eſt plus. Et moi, dit-elle, je vous aſſure que vous vous trompez; car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noiſi m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druïde, ne vous arrêtez pas aux viſions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon deſſein n'eſt pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle maniere la race des

des Pepins eſt en poſſeſſion d'un Trône que mon Grand-pere votre Biſayeul croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ſes droits, il trouva dans l'étude de la Philoſophie de quoi ſe conſoler de l'injuſtice de la fortune. Mais le progrès qu'il y fit, ne fut rien auprès des connoiſſances que j'ai acquiſes dans les ſecrets les plus impénétrables de la Nature. Une application continuelle & des ſoins infatigables m'ont rendu maître des eſprits dans les quatre Elémens, & leurs intelligences jointes à mes lumieres m'ont rendu ſavant dans l'avenir, & ne me laiſſent rien ignorer du paſſé. Cependant, comme il n'eſt point de puiſſance mortelle qui puiſſe être au-deſſus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'Enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'Enchanteur eſt une femme immortelle qu'on appelle vulgairement la Mere aux gaines. Elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin. Je vous conterai dans quelqu'autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſavant qu'elle à-la-vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux. Ce fut par ſes artifices qu'il ſut ſe rendre maître du plus précieux de ſes Tréſors: c'étoit un couteau dont les merveilleuſes vertus le faiſoient le principal appui de tous ſes enchantemens. Enfin ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut, l'obligerent, contre la douceur de ſon naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établiſſoit partout des eſpéces de bureaux tout farcis de gaines.

Elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours, une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu, seroit à la fin remis dans quelqu'une de ces gaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-temps à la Cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence. C'est-là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts; & si mon art ne me trompe, ce lieu dans les siécles à venir fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouït pas long-temps de sa proye. Le fameux Dagobert mon Pere trouva le moyen de s'en emparer; & cette merveille qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait, & depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagêmes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusques à présent de toutes ses entreprises, & ces lieux que nous habitons, étoient inaccessibles à tous ses attentats; mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, & ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'Enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voyes. Le grand Dagobert mon Pere, qui prévit votre naissance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous seriez au monde. C'est ce berceau qui vous a garanti de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme. C'est pour cette raison qu'il est au fond de la Fontaine, appellée la Fontaine du Berceau,

ceau, & dont on n'approche pas impunément; car, si celui qui l'aura conquis, vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir, en fera son tombeau. Le téméraire Prince de Noisi, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille avanture, au risque d'y succomber; mais il a péri d'une autre maniere. Oui, ma fille, poursuivit le Druïde, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison, doit s'effacer de votre cœur; & s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son Pere. Elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux; & après tout ce qui accompagne un vrai desespoir, elle s'évanouït entre les bras de son Pere. Revenue de cet évanouïssement, elle voulut savoir de quelle mort son cher Amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même maniere. Le Druïde eut beau lui dire, qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la Mere aux gaines le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire & de félicité. Tout cela ne servit de rien, & le Druïde fut contraint de céder aux empressemens d'une curiosité si bizarre. Il conduisit donc sa fille aux pieds de la statue de Cléopatre, fit ouvrir la statue, & permit à l'aimable Poinçon d'en sortir, & de se rendre visible; mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas. Il fut au desespoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphe de tout son cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quel-

que ſervice. Le Druïde confia à Poinçon le Taliſman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide & des pierreries qu'il avoit ſi long-temps gardées ſans les voir. Il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouiſſant par l'éclat dont ſa lame brilloit : il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroiſſoit fort aiguiſée. Le Druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque ſorte de reſpect, & le mettant entre celles de ſa fille : Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous inſtruira de la deſtinée de celui que vous regrettez. Je veux que vous ſoyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de ſupercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau ſur l'endroit le plus uni du piedeſtal de la ſtatue; les caracteres qu'il y tracera, conduiront votre main, & ſatisferont votre curioſité. Dès que la pointe du couteau toucha la pierre, elle ſe mit à écrire avec rapidité, & puis s'arrêta tout-à-coup. Alors Alie lut ce qui étoit écrit. Elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de ſon malheur, & pour s'affermir dans la réſolution de n'y pas ſurvivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau:

La Seine vit près de Poiſſi,
Par une funeſte avanture,
La fin, ſans voir la ſépulture,
Du pauvre Prince de Noiſi.
Mais vous, qui pleurez une perte
Que vous feriez bien d'oublier;
Puiſqu'elle eſt enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de ſe percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre

dre la perte de ce qu'elle adoroit; mais ſon Pere la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer ſon deſeſpoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit ſa miſérable vie juſqu'à ce qu'elle pût attrapper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourmens auſſi longs que violens. Car je vous laiſſe à penſer combien on trouve horrible & déteſtable le meurtrier de ce qu'on aime, & ſi la grandeur des ſupplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juſte vengeance. Mais l'affaire étoit de ſe ſaiſir du coupable. Le Druïde dit à ſa fille, qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir ſéduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter ſon deſſein, redoubloient ſon impatience & ſon deſeſpoir. Elle embraſſoit les genoux de ſon Pere, & le conjuroit par toute ſa tendreſſe, de mettre tous ſes ſecrets en uſage pour hâter l'heureux moment de ſa vengeance, lorſqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au Druïde le Héraut-d'Armes du Géant. Il fut réſolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduiſit dans le ſalon du Palais où le Druïde le reçut, tandis que ſa fille, ſuivie du petit Poinçon, ſe mit en devoir d'attendrir les boſquets, les fontaines, tout le marbre du jardin, par ſes plaintes douloureuſes. Mais tout fut inſenſible à ſa douleur: il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mêlât ſes larmes à celles qu'elle donnoit au ſouvenir du Prince de Noiſi. Cette triſte occupation fut enfin interrompue par le retour du Druïde.

La joye, l'étonnement & l'inquiétude étoient peintes à la fois ſur le viſage du Druïde, quoiqu'il ſoit aſſez difficile de les peindre tous enſemble ſur un même viſage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois eſpé-

ré de mon art! L'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propositions du Géant. Il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons. Il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de Noisi, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici sous prétexte de se faire dorer les cornes & les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, & qui depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource. Il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous devez l'honorer, car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions; & demain vous serez instruite de la maniere dont je prétens qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine; & quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son Pere, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'Enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le desespoir & la douleur l'avoient extrêmement abbattue, pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits; & cependant pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté,

Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'Amante du Renard blanc,

Qui

Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abbattement
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine;
Non, quand soumise à tant de maux
Elle habitoit sa peau marine,
Mais, quand brillante sur les eaux
Dans cette superbe machine
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidele,
Je me serois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette Belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette Belle donc se rendit avec son Pere au pied de la statue, tout y étoit préparé pour la scene qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernieres instructions à sa fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite ce couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le Talisman que je vous laisse: vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire. Souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vase que vous tiendrez: il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il s'en approchera sans

aucune défiance; mais, comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes; faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler; & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête: s'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'Enchanteur avant qu'il puisse vous échapper; & s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon que je rends invisible, restera auprès de vous. Le Druïde embrassa sa fille, & se retira dans le salon après ses instructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendit les fanfares des trompettes, & quelques momens après le Bélier ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son Amant. L'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion, étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit, pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer. Elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains. Cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit: Couche-toi-là, scélérat, si tu veux que je te touche. Le Bélier qui ne s'attendoit peut-être pas à cette reception, ne laissa pas d'obéir, & se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr, & lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur,

elle

elle coupa enſuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au Palais pour apprendre à ſon Pere la mort du Bélier, & lui porter ſa glorieuſe dépouille. Mais quelles furent ſes allarmes, quand elle vit la ſurpriſe & l'horreur du Druïde! Malheureuſe! s'écria-t-il en reculant, quel ſang viens-tu de répandre, puiſque ce n'eſt, ni celui du Bélier, ni celui de l'Enchanteur? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jetta les yeux ſur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant une horreur ſecrette s'empara de ſon ame, & laiſſant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette avanture avoit de funeſte. Son Pere eut beau l'appeller & courir après elle, jamais elle ne ſe fût arrêtée ſans le concert nouveau qui frappa tout à coup ſes oreilles. Les ſtatues du jardin, animées par quelque enchantement, ſembloient unir leurs voix lugubres pour chanter,

Ah! c'eſt Alie elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime!

Tous les oiſeaux des boſquets les plus éloignés ſe raſſemblerent autour des ſtatues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre,

Ah! c'eſt Alie elle-même,
Qui fait périr ce qu'elle aime!

Et par malheur les ſtatues, les oiſeaux & les échos qui diſoient tous la même choſe, ne diſoient rien qui ne fût vrai.

La miſérable Alie, ſe débaraſſant des bras de ſon

Pere qui l'avoit joint tandis qu'elle donnoit toute ſon attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la ſtatue de Cléopâtre. Quel ſpectacle pour un cœur rempli de la tendreſſe la plus vive & la plus ſincere qui fut jamais! Il n'étoit plus queſtion de ce Bélier, objet de ſa vengeance & de toute ſon horreur. Le beau Prince de Noiſi, tel & plus charmant encore que lorſqu'elle le vit à la Fontaine du Berceau, verſoit ſon ſang à gros bouillons par l'affreuſe playe qu'elle venoit de lui faire. Elle ſe précipita ſur lui, & l'embraſſa pour la premiere & derniere fois de ſa vie. Son Amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languiſſamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne ſais, Mademoiſelle, comment vous vous ſentirez en liſant cet endroit; mais je ſais bien que le ſavant M.... n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduiſant ces Mémoires? La ſcene étoit attendriſſante; car la belle Alie, appuyée contre le piedeſtal de la ſtatue, tenoit entre ſes bras le corps ſanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les Amans, & verſoit ſur ſon viſage & ſur la bleſſure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Silphides, & tous les oiſeaux des environs, aſſiſtoient en pleurant à ce triſte & funeſte ſpectacle.

C'eſt ainſi que l'on peint la Reine de Cythere,
Arroſant de ſes pleurs le mourant Adonis,
Lorſqu'une chaſſe téméraire
Les eut pour jamais deſunis:
C'eſt ainſi que l'on peint une troupe légere
D'Amours autour d'eux réunis,
Briſans leurs armes de colere,
Pouſſans des regrets infinis,
Et pleurans autour de leur mere.

Si

Si l'illuſtre & ſavant traducteur de ces antiquitez avoit bien fait, il en ſeroit demeuré-là; car le Héros de la piéce, égorgé ſous la figure du Bélier, & reconnu ſous la ſienne, le reſte ne doit pas mériter une grande attention; cependant, pour ſatisfaire votre curiſité ſur l'établiſſement du nom de Pontalie, il faut aller juſqu'à la fin de l'Hiſtoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui cauſoient tant d'événemens imprévus, il n'étoit pas homme à reſter dans l'état où nous l'avons laiſſé. Son premier ſoin fut de retourner au Palais; il y avoit laiſſé l'unique reſſource qui lui reſtoit, pour courir après ſa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Prince de Noiſi, & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau, où il viendroit les retrouver. Enſuite il emmena Alie dans le cabinet des Veſtales, & ordonna au petit Poinçon de ne la pas quitter, de crainte que le deſeſpoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du Druïde furent mal exécutés; car les Silphides, timides & effrayées de ſe trouver ſeules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prierent, tandis qu'elles reſteroient avec elle, de porter le Prince de Noiſi à la Fontaine du Berceau. Il ſemble que le changement dans l'exécution des ordres du Druïde, ne dût être d'aucune conſéquence; cependant il penſa tout gâter, comme on le verra dans la ſuite.

L'empreſſement du Druïde n'étoit pas frivole; il avoit pour objet le Couteau enchanté que ſa fille avoit laiſſé tomber dans le ſalon du Palais. Il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce tréſor, & plus rien à eſpérer ſans le ſecours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hazard laiſſé tomber ſur la pointe; & dès que cette pointte étoit appuyée ſur quelque choſe de ſolide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caracteres tracés ſur les carreaux du ſalon. Le couteau teint du ſang de l'in-

fortuné Prince de Noiſi, marquoit diſtinctement tous les traits de l'écriture ſur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druïde le ſaiſit, & l'arrêta; mais, quoique toutes les langues de l'Univers lui fuſſent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés: CASIA, TUXIL, GRIMORINN, GRINA, NAXUM CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux de marbre ſans en pouvoir tirer autre choſe que ce maudit CASIA, TUXIL, &c. qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang dont il étoit ſouillé, pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine; mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la ſtatue de Cléopâtre, pour le remettre à ſa place ordinaire; mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout ſon éclat, & tout le ſang diſparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la ſtatue où il avoit écrit la premiere fois, il y répéta encore les mêmes caracteres que dans le ſalon. Le Druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briſer contre la ſtatue, ou de s'en frapper pour ſe punir de ſon ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment Philoſophe, il prit un parti plus raiſonnable. Après l'avoir renfermé dans la ſtatue, il fut confronter du Grec, de l'Hébreu, du Siriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura juſques bien avant dans la nuit, & lui fit entiérement oublier nos Amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de laiſſer où il eſt, pour nous rendre auprès de la malheureuſe fille. Le

Le cabinet des Veſtales où les Silphides la gardoient, repréſentoit tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'Antiquité : on voyoit de leurs ſtatues qui révéroient le feu ſacré dont elles étoient dépoſitaires ; d'autres qui par une mort glorieuſe ſe délivroient des pourſuites & de la violence des mauvais Empereurs ; & d'autres enfin qui, ayant ſuccombé à des tentations de moindre éclat, étoient ſur le point d'en ſubir le châtiment rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté ſa fille dans le cabinet des Veſtales, que cette tendre & deſeſpérée Amante s'étoit évanouïe. En reprenant ſes eſprits, elle reprit auſſi toute ſa douleur : ce furent des cris & un redoublement de deſeſpoir, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Elle demandoit au Ciel, à la Terre, & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorſqu'en jettant les yeux ſur ſes mains & ſur ſes habits, elle les vit enſanglantés du martyre de l'infortuné Bélier. A cette vue, ſon deſeſpoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à ſon ſecours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle ſe mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & ſe mettant dans l'eſprit qu'elle étoit une Veſtale fauſſement accuſée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le teſtament de ſon cœur, dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à ſon cher Amant. Les Silphides furent effrayées de ſon égarement, elles reculerent quelques pas. Alors Alie s'écria : Non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refuſez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en ſe levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour ſe trouver en pleine liberté. Ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des

villageoiſes traveſties en Nymphes qui gardoient Alie, que de vraies Silphides; car elles ſe ſauverent dès que leur Maîtreſſe eut dit qu'elle voyoit l'ombre de ſon Amant: & la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une inſenſée, croyant pourſuivre le Prince de Noiſi qu'elle appelloit à haute voix. Elle étoit parvenue juſques à la porte du jardin; & quoique cette porte fût fermée, elle crut que ſon Amant lui venoit d'échapper par-là. Cet obſtacle auroit terminé ſa courſe, puiſque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, ſans la Bague qu'Alie avoit au doigt, & que ſon Pere lui avoit miſe pour la garantir des ſupercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hazard la main ſur la porte du jardin; & dès que le Taliſman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie ſe mit à courir les champs.

Elle traverſa ce pont qui lui avoit donné tant d'allarmes peu de temps auparavant, & le traverſa ſans ſavoir que ce fût un pont, & qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avoit ſu, je ne ſais ce qu'elle ſeroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter, pour faire quelque exclamation; & ſi par hazard elle l'eût touché de ſon Taliſman, adieu le pont & la Nymphe, tout enchantement ſe détruiſant dès qu'on y portoit la Bague; mais, quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant Moulineau n'avoit pas manqué de ſe rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druïde, ſuivant ce qu'ils avoient concerté ſon premier Miniſtre & lui; & tandis que la triſte ſcene dont nous venons de parler, ſe paſſoit au-dedans du jardin, il n'avoit ceſſé de roder au-dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en poſſeſſion de ſa Maîtreſſe & des tréſors du

Druï-

Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue, pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie, l'ayant apperçu parmi les ténébres, le prit d'abord pour cette chere ombre qu'elle poursuivoit; & cette idée lui faisant redoubler sa course: Cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriere. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appellé Nain, il se détourna vîte vers ce visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit les bras ouverts se précipiter dans les siens? Il s'imagina que le fidéle Bélier avoit égorgé le Druïde, & que sa fille libre desormais, s'abandonnoit dès cette premiere occasion au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette avanture justement où nous en sommes, pour rentrer chez le Druïde: l'heure étoit indûe; les illusions menent loin, & les Géans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le Druïde ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille; mais, comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour disposer du corps de l'infortuné Prince de Noisi, selon qu'il avoit résolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les Silphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, & les autres fuyoient à son approche. Il les appelloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du

du Prince de Noiſi; mais cette queſtion n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il ſe rendit en toute diligence au bord de la Fontaine, où il fut bien ſurpris de trouver le petit Poinçon qui ſe deſeſpéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le Druïde, & qu'eſt devenue ma fille? Votre fille, répondit le déſolé Poinçon, eſt en toute ſûreté entre les mains des Silphides; mais pour le corps du Prince de Noiſi dont je m'étois chargé, il eſt perdu malgré tous mes ſoins. Je pleurois auprès de lui, je déplorois ſa cruelle deſtinée, & je compâtiſſois au deſeſpoir de la belle Alie, lorſqu'il j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aſpect le plus grand & le plus reſpectable, après vous, qui ſoit dans tout l'Univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'avanture dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au-lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regretois, il falloit lui rendre le ſeul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger ſon corps dans la Fontaine pour le purger du ſang dont il étoit ſouillé, avant que vous vinſſiez le brûler. Je l'ai cru; mais le corps du Prince de Noiſi n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'eſt abîmé malgré tous mes efforts; & dans le même inſtant le Berceau s'étant élevé juſqu'au-deſſus de l'eau, cet homme l'a ſaiſi, & a diſparu à mes yeux. C'en eſt donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druïde, tous as vaincu! Mais pour toi, ſcélérat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le miſérable Poinçon étoit plus mort que vif. Cependant le Druïde ne ſavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la ſtatue de Cléopâtre pour l'y renfermer; mais cette ſtatue qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du Taliſman pour y enfermer le couteau, refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut

dans

dans ce moment que le Druïde s'apperçut qu'il avoit laiſſé ſa Bague au doigt de ſa fille. Il courut la chercher au cabinet des Veſtales, & vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles allarmes, nouveaux reproches, & nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon! Le Druïde regagna ſon Palais pour y chercher Alie. Après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorſque levant les yeux au Ciel, comme on fait d'ordinaire dans les deſaſtres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Aſtronome qui ne ſuſpende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit une Comete, ou quelqu'autre Phénomene; & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une choſe lumineuſe qui ſembloit ſuſpendue en l'air, & qui groſſiſſoit à meſure que cela s'approchoit de la Terre. Il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumiere, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorſqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des paliſſades, il lui parut attellé de deux licornes, qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot qui lui cauſoit un étonnement merveilleux, vint enfin ſe poſer au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un eſprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaines autour du chariot; & les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre choſe que deux grandes gaines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druïde donnoit toute ſon attention à ce nouveau ſpectacle, le chariot s'ouvrit, & la Mere aux gaines en ſortit, en lui préſentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit ſi bien ſon âge, qu'elle ne paroiſſoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cens. Elle avoit une

an-

andrienne de velours cramoiſi, ſemée par-tout de gaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druïde, le ſoin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde; elle pourroit vous être de quelque ſecours dans l'embarras où je ſais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd'hui; & j'ai vu en examinant mes livres, que ce que je cherche, n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minutes que je ſuis partie de Moulins: peut-être aurois-je prévenu le funeſte accident qui vous eſt arrivé, ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-temps. Mais allons nous repoſer dans votre Palais. Le Druïde ayant appellé Poinçon, qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air ſévere de conduire le chariot au cabinet des Veſtales, & de le garder. En entrant dans le ſalon du Palais, la Mere aux gaines fut frappée des caracteres que le couteau avoit tracés. Elle en treſſaillit, & s'arrêtant tout court: Que vois-je! dit-elle, & par quelle avanture mon précieux couteau s'eſt-il échappé des mains du perfide Merlin, pour venir vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au reſte des mortels? Le Druïde émerveillé, ſans pourtant lui révéler l'avanture de ſon couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la Mere aux gaines, leur explication:

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez ſon Berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de ſa vie.

Le docte M... nous aſſure qu'à cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraiſe de la Mere aux gaines; cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druïde, lui dit: Paſſons dans

un autre lieu où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'Art & la Nature vous ont comblés. A ces mots le Druïde la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la représentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives; & tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie. Des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, & mille fleurs Indiennes, en faisoient les sujets. Les tableaux qu'on y voyoit, ne représentoient, ni le passé, ni le présent; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du Druïde. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroissoit enrichie, étoit un jeune Auguste majestueux, qui dans les siécles futurs devoit réunir le vaste Empire des Gaules sous sa domination, & dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La Mere aux gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druïde auprès d'elle, & lui parla de cette maniere.

HIS-

HISTOIRE
DE LA MERE
AUX GAINES.

QUoique je ſache que vous êtes inſtruit d'une partie des choſes qui me regardent, je ſuis très-certaine que les plus eſſentielles & les plus particulieres vous ſont inconnues ; c'eſt dequoi je vais vous entretenir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Le Druïde n'étoit gueres en état de donner ſon attention aux diſcours de la Mere aux gaines ; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caracteres du ſalon, & le deſir de retrouver Alie, lui cauſoient une agitation intérieure, que toute ſa raiſon pouvoit à peine diſſimuler. Cependant il écouta la Magicienne avec une tranquillité apparente.

Je ſuis Fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naiſſant on m'appella Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un ſiécle. Je nâquis auſſi belle qu'on peut l'être en naiſſant ; mais cette beauté devint ſi merveilleuſe dans la ſuite, que j'ai paſſé pour un miracle de beauté ; & mon étoile qui m'avoit favoriſée de cet avantage, voulut encore me donner un eſprit qui ſurpaſſoit l'éclat de tant de graces. Ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouïe. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'eſprit & la ſcience les diſtinguoient. Je fus long-temps ſans en voir qui fuſſent dignes de mon choix. Tout mon plai-

plaisir étoit la solitude, & tous mes amusemens la lecture. Mon Pere, le Prince le plus magnifique de son siécle, étoit aussi le plus ignorant. Cependant il avoit rassemblé à grands fraix les livres les plus rares & les plus curieux de l'Univers, mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothéque étoit mon séjour ordinaire. De ma lecture & du choix que j'en faisois, je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendue maîtresse des caracteres les plus inconnus, & du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothéque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable. Il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les plantes & les constellations, sous les différentes figures dont les Astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fût autant d'Hiéroglifiques employés au lieu des différens caracteres dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile & inconnu à tout autre, malgré le mystere & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles, par les secrets que ce Livre me révéla.

Mon Pere qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothéque pour me mener à une chasse. Je montai à cheval; & dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bor-

bordoit une riviere assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'éleverent, & mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita, & l'ayant passée il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; & trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie: elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros Hibou causoit ce bruit. Il tomboit de branche en branche; & s'étant embarassé sur la derniere par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espéce sont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté; mais au lieu de s'envoler lorsque je l'eus débarassé, il se mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vûe que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, & s'envola. Son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne à dix pas de-là, & fit un second cri. Je m'en approchai; mais le Hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vu il sortit un rayon de lumiere. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la Cour de mon Pere bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothéque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir, fut d'en tirer un seul

livre.

livre. Ce fut celui des Hiéroglifiques; & comme mon Pere crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu cet Hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté. J'y voulus attendre le coucher du Soleil, dans l'espérance de voir mon Hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumiere; & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, & m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura guéres; & ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les Satyres. Il en avoit le visage; & quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puisse être, n'eût allarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri. Il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du Hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre, la terre étoit arrosée de son sang; & quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher. Je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverse, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le

le plus précieux de tous les tréſors, & je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui ſortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois, mais ce fut inutilement, l'eau ne faiſoit que rendre la couleur du ſang plus vive. Ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe ſur le rocher pour eſſayer ſi le ſang ne s'effaceroit point. Mais, dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau ſembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai, & ſuivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caracteres communs; mais ce qu'il écrivoit, étoit dans le même langage que ce qui eſt écrit dans votre ſalon, & c'eſt ce langage que j'avois appris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit ſur le rocher:

Jeune Beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime;
Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me ſuis un peu étendue ſur ces premieres circonſtances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues. Je vais à préſent vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables, qui, m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me laiſſoient de goût que pour les ſpéculations ſublimes. Tout ce que j'avois eſſayé pour ôter le ſang qui ſouilloit mon couteau, n'avoit pu le faire diſparoître. Je m'aviſai un jour de le grater avec la pointe d'une Poinçon d'or. L'or ſe fondit, & le ſang s'effaçant juſqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les aſtres du Ciel. Je le conſultois dans toutes mes difficultés, & je ſortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je re-

reconnois à préſent que ce n'eſt que dans le temps qu'il eſt ſanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai ſouvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit ſervi pour écorcher Marſias, puiſqu'il rendoit des Oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finiſſons.

Je reſtai auprès de mon pere ſans jamais vouloir conſentir aux engagemens pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter; & j'y reſtois dans tout l'éclat de ma premiere fraîcheur, tandis que toutes les perſonnes de mon âge voyoient diſparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis ſi long-temps, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les Terres étrangeres. Je viſitai l'Egypte, l'Afrique, la Perſe, & les Indes. Pluſieurs ſiecles s'étant écoulés pendant ces différens voyages & les longs ſéjours que j'ai fait dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de vieilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin répandue par-tout. Le deſir de ſavoir ſi les merveilles qu'on publioit de ſa ſcience étoient dignes de cette réputation, me fit paſſer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage; & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à ſon avantage. Son extraction eſt illuſtre, puiſqu'il deſcend comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la poſtérité s'eſt établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin. Je fus charmée de ſon eſprit, mais je ne fus pas ſi contente de ſon caractere, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit poſſible par une grande apparence de ſincérité, qui couvoit un artifice qui alloit juſqu'à la ſupercherie. Je connus bien-

tôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable, & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette Beauté fameuse immortelle. En me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'allarmer. J'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes Trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du Mont Apennin, & pour me cacher à sa poursuite & à tous ses projets. J'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue; mais toutes mes précautions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaines universelles qui m'ont fait donner le nom de la Mere aux gaines : vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours; & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non seulement trouvé azyle à la Cour de Pépin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la Principauté de Noisi. C'est-là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union. Le Livre dont je vous ai parlé, m'a instruite de toutes ces choses, & me promet la possession du Trésor

que

que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeller son fils des portes du trépas à la vie; & ce n'est qu'en lui rendant ce fils, que cet Enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hazard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, & pour tracer ensuite les caracteres que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Le Druïde pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, & sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, se jetta alors à ses genoux, & en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la Mere aux gaines, le Prince de Noisi a disparu dans la Fontaine? Le Berceau d'Alie en paroissant au-dessus de l'eau a été enlevé par Merlin? car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol; & de plus votre fille est perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie qui vous est la plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son Berceau: & comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? & cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins & mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots quelques larmes échapperent à la Magicienne, & d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt:

Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux Trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisans, & qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne

me gardois-tu de même selon ta promesse, quand le Chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin?

Le Druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mere aux gaines, crut ne pouvoir mieux prendre son temps, pour lui apprendre que ce couteau si précieux & si regretté étoit en sa puissance, qu'en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouïr. Le Druïde la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette Bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue & de la Magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille il avoit aussi perdu son Talisman qu'elle avoit au doigt: il lui apprit que cette Bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La Magicienne desespérée résolut de mettre toute sa science en usage, pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au Druïde d'ordonner à Poinçon d'aller sous toutes sortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le Berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jettant à corps perdu entre les bras du Géant. Cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des Talismans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie qui pensoit courir après l'ombre de son cher Amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide & raisonnablement épais! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de se jetter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts pour se débarasser du Géant, qui loin de lâcher

sa proye, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché pied à terre. Quel effroi s'empara de son ame, quand elle se vit renfermée, & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit! Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noisi. Elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le Géant vouloit l'embrasser pour la remercier; mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. Il est mort, lui repliqua-t-elle, c'est moi que l'ai assassiné. Malheureux Prince de Noisi! s'écria-t-elle, c'est moi, qui sous la.... Le Moulineau transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, & sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le Géant en la relevant rudement, voi ce que te coûte ta perfidie? Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois dès cette nuit reçu tout botté dans mon lit; mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu ayes tué mon Bélier: je vais t'enfermer dans sa chambre, & ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble si mon Favori n'est plus. Ton Pere sera ma premiere victime; & quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le Géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne; & la malheureuse Alie qui ne craignoit rien

tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contr'elle, ſongeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout ſur les murailles. Elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidéle & délicat Bélier; & ce fut pour elle un nouvel accroiſſement à ſa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce Livre qu'elle avoit jetté de la fenêtre du Druïde au Prince de Noiſi. Pour le ramaſſer, elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane; & dès que la Bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empreſſement qu'elle eut de ſaiſir une ſi heureuſe occaſion de ſe ſauver tenant ſon Livre; mais elle ſe garda bien de tourner ſes pas vers le jardin de ſon Pere, où elle ſavoit que le Géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter ſa rencontre, qu'elle prit un aſſez grand détour; & après avoir marché aſſez long-temps, elle apperçut un bois où elle ſe jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de Noiſi. Dés qu'elle y fut aſſez avancée pour s'y croire en ſûreté, elle ſe laiſſa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante, & de laſſitude. Elle ſe ſeroit donnée moins de tourment, ſi elle avoit pu s'imaginer ce qui ſe paſſoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit ſorti de chez le Druïde environ en même temps que le Géant ſortoit de ſa demeure. Ils ne manquerent pas de ſe rencontrer, & d'auſſi loin que le Seigneur Moulineau apperçut ſon cher Favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie. Il courut à lui plein de joye, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte des Tréſors de ſon ennemi; mais il fut fort ſurpris de voir que ſon favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté. Il eut beau l'appeller & le mena-

menacer en courant après, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette poursuite de l'autre, par le terrein le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura si long-temps, que le Géant se rendit; & après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps & si inutilement poursuivi.

Dès que le Géant eut lâché prise, le Bélier partit à toutes jambes; & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisi que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite. Il la trouve dans le moment que défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretiere de l'Univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus désolée qui fut jamais. La présence du Bélier prévint le funeste effet de son desespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement & sa joye à cette vue. Est-ce toi? s'écria-t-elle en l'embrassant, est-ce toi, mon cher Prince? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite. Il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joye que lui causoit cette illusion; mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la Mere aux gaines, dont il lui apprit l'arrivée. Alie se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son Pere.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon qui s'étoit chargé du Livre, pour en débarasser

Alie, lui dit : Ma belle Maîtreſſe, ſi vous ſaviez la joye que vous allez cauſer au Druïde Monſeigneur, en lui rapportant ce Livre, vous en ſentiriez moins de douleur. Il eſt rempli des plus beaux ſecrets de la Nature, & des plus jolies hiſtoires du monde. Je vais pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour diſtraire votre affliction, vous en conter une, car mon Maître me le laiſſoit lire quelquefois : pour lui, il ne s'eſt jamais amuſé à lire les contes dont il eſt rempli.

Il y avoit autrefois un Druïde en Baſſe-Bretagne qui s'appelloit Gaſpard le ſavant. Il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros Livre, où toute la ſcience du monde étoit renfermée. Il avoit auſſi inventé un langage nouveau, compoſé de fleurs, de plantes, & de planetes, & je ne ſais de combien d'autres choſes. Or ce Gaſpard le ſavant avoit un fils ſi beau, qu'il devint amoureux de lui-même. Il n'avoit point de plus grand plaiſir que celui de paſſer les journées entieres à ſe mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que ſon Pere l'appella Narciſſe. Cependant il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire, & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne ſerois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi ; c'eſt pourquoi je vais te donner une commiſſion qui te fera voir le monde, mais c'eſt à condition que tu ne te verras jamais toi-même : car, ſi jamais tu te regardes dans l'eau tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure ; & ſi ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon Livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriſeras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta premiere beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, ſi elle

peut

peut comprendre un langage inventé par moi seul. Ecoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une gaine d'or, & d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner: c'est cette gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes. A ces mots il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui; & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son Pere, parcouroit tous les bois, & visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaine à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince Koralioſmadée qui régnoit pour lors en Bretagne; mais, comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, presqu'entouré d'une riviere dont l'onde étoit plus claire que le cristal. Il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son Pere, & il se pencha vers la surface de l'eau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au-lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il vit celui d'un gros Hibou! Le cri d'horreur qu'il en fit, l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai

Hibou, & avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant, mais il en avoit si peu que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & pensa s'en desespérer: il la recouvra dès que la nuit fut venue, & se réfugia dans les bois. Le malheureux Narcisse y menoit un triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & passant les nuits à se nourrir de quelques souris, & à chercher la gaine du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé. Il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténébres cette merveilleuse gaine; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre son couteau. Il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre; mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher son couteau dans le même arbre tout auprès de la gaine. Enfin je ne me souviens plus par quel hazard une certaine Princesse le tira d'un grand embarras. Cette Princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux. Elle se promenoit souvent dans ce bois, mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une des nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou qui contemploit sa beauté, un Sauvage la réveilla par quelque insulte. L'amoureux Hibou eut recours à son couteau, & la sauva je ne sais plus comment; mais en la sauvant il perdit son couteau, & cette Beauté l'emporta. La perte de ce Tréfor auroit desespéré le Hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Etant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois; elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie. Le fidéle Hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût apperçue. Le couteau écrivit

crivit tout seul, comme il avoit coutume de faire ; & voici ce qu'il écrivit :

Belle Princesse au beau Couteau,
Plumez, plumez-en l'Oiseau.

A peine cette charmante Princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou. Sa joye fut extrême de le voir à ses côtés : elle le saisit d'abord, & se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remord de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa premiere figure. La Princesse ne fut point effrayée de ce prodige ; & l'histoire dit que, quoiqu'il restât nud en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le savant son Pere ; c'est pourquoi demandant permission à la Princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau dans un des jardins du Prince son Père. Ce fut-là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas ; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marierent, & qu'ils se communiquerent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir : il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler, ni de son avanture, ni de leur union. Ils menerent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en apperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se

tourmenter pour tirer la gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puiſque ce miracle étoit réſervé à un autre; que cependant la poſſeſſion de ce couteau ne pouvoit être aſſurée que par celle de la gaine. Je ne ſais plus pour quelle raiſon ils quitterent leur Pays; mais, après avoir voyagé par tout le Monde, Narciſſe toujours inviſible, & la Princeſſe toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princeſſe vit deſcendre du haut de cette montagne un chariot lumineux: de ce chariot ſortit un Enchanteur qui lui fit voir la gaine de ſon couteau, & qui ſe mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce Tréſor, inutile dans toutes autres mains que dans les ſiennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La Princeſſe fut ſi charmée en recevant la gaine d'or, que ſans ſonger au riſque qu'elle pouvoit courir, elle donna ſon cher couteau pour l'y placer; mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il diſparut.

Je vous ennuyerois, ma belle Maîtreſſe, ſi je vous diſois le déſeſpoir où tomba l'étonnée Princeſſe, de ſe voir dans les mains l'inutile gaine du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut ſa douleur, lorſque revenant pour conter ſon avanture à ſon cher Narciſſe, elle ne le trouva plus? Elle paſſa des temps infinis à le chercher par toute la Terre, ſans en avoir des nouvelles, non plus que de ſon couteau; car ce n'eſt qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir ſon cher Epoux. Elle revint au même Pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'eſt dans ces lieux que le deſeſpoir ayant aigri la bonté de ſon naturel, elle ſe mit à faire tous les maux les plus affreux à deux Amans dont je vous conterai l'hiſtoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'eſprit plus diſpoſé à l'écouter.

Le

Le petit Poinçon, en finiſſant ſon récit, s'apperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druïde, jamais il n'en put venir à bout: il fallut céder à la puiſſance inviſible qui le conduiſit avec la belle Alie juſqu'au milieu du Palais de Noiſi.

Ils y arriverent dans le temps que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé. Tout y étoit rempli de gémiſſemens. Le corps du beau Prince, par une communication ſouterreine, étoit paſſé de la Fontaine du Berceau dans celle qui faiſoit le principal ornement des jardins du Palais de Noiſi. Ce beau corps étoit étendu ſur un amas de fleurs auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler, & le Berceau verd orné de guirlandes de ces mêmes fleurs étoit à ſes pieds. Ce ſpectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même: elle cacha pourtant ſon deſeſpoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de ſe jetter, comme elle méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de ſon Amant. Poinçon qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derriere une paliſſade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triſte & cruel ſpectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconſolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bucher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie: il fit mettre le Berceau verd à ſes pieds, & hauſſant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au Ciel, en diſant: Inhumaine Alie, Beauté funeſte à mon repos, & encore plus funeſte au plus fidéle des Amans, viens aſſouvir ta cruauté, par le plaiſir de voir conſumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront par-tout lorſque ton Berceau ſera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bucher, & la mal-

heureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air, firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après il vit descendre la Mere aux gaines dans son char avec le Druïde. Ah! ma belle Maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mere aux gaines; la voilà qui vient sans-doute à votre secours avec le Druïde votre Pere. Dès que la Magicienne fut descendue de son char, elle ôta le flambeau des mains de Merlin, & le Druïde ôta la bague du doigt de sa fille pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaine. Merlin, en voyant la Mere aux gaines, sentit de la joye & de la crainte: il savoit les justes reproches qu'il méritoit de sa part, & il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la Magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La Mere aux gaines tressaillit, & pensa s'évanouïr de joye à cette vue. Elle le reçut des mains du Druïde. Alors élevant sa voix: Que l'on descende le Prince du bucher, dit-elle. Il n'a point encore vu les sombres bords de l'Acheron; ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux scélerats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'Histoire? Toutes les personnes intéressées à cette avanture avoient leur compte; la Mere aux gaines son couteau, le Druïde son Livre, & Alie son Berceau. Notre Héros qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les Héros morts depuis le Grand Cirus; & ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau

Prince de Noisi, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens, & plus de tendresse que jamais. La naissante Aurore éclaira cette espece de résurrection, & le Soleil qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à son retour remplis de la joye la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joye, que le Géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cors à la porte du Château, pour demander sa Prisonniere & son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitans du Château, au cas qu'on le refusât. L'Amant d'Alie qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, & lui fit dire que le Prince de Noisi, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de-là sur le pont élevé par son Bélier, pour y vuider leur querelle, & s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noisi sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle du Bélier. Ce fut à lui, comme le Prince le plus spirituel & le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance, & capables de lui faire oublier ses malheurs passés. Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son Amant comment il étoit devenu Bélier. Le Prince lui dit que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jetté le Livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du Zodiaque; que s'étant appliqué à considérer celui du Bélier; il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisieme lecture de ces paroles

my-

myſtérieuſes, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier. Il eſt inutile, pourſuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon déſeſpoir. J'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hazard trouvé quelque choſe à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté ſon ſervice depuis ma métamorphoſe. Cependant ce Livre dont je déchiffrois tous les jours quelque choſe malgré ſon obſcurité, me faiſoit eſpérer que je pourrois, par ſon ſecours, reprendre ma premiere figure. C'eſt par ſon moyen que j'ai ſu en un inſtant élever le pont; par ſon ſecours encore je me rendis inviſible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie; & c'eſt enfin par lui que j'avois ſu que l'or liquide dont le Druïde étoit en poſſeſſion, me délivreroit de mon enchantement auſſitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druïde votre Pere, où je ne comptois pas vous préſenter une victime: auſſi fus-je ſi conſterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec aſſez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvella les regrets & les douleurs d'Alie; mais la préſence de ſon cher Prince l'eut bientôt conſolée, ſur-tout quand elle entendit Merlin & le Druïde convenir enſemble, qu'elle ſeroit unie au Prince de Noiſi dans trois jours.

Ce jour heureux étoit auſſi celui qu'on avoit marqué pour le combat; & malgré les allarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit vouloir ſe battre le jour même qu'il devoit poſſéder ce qu'il aimoit; malgré, dis-je, toutes ſes inquiétudes, le beau Prince de Noiſi tint ſa parole.

Vous ne doutez pas, Mademoiſelle, que ce combat ne finit, comme finiſſent toujours les combats des

des Géans avec les Héros ? Le Seigneur Moulineau fut renversé à la premiere course, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent si contens.

Voilà ce que le savant M..... a pu découvrir de ces Avantures, & voici ce qu'il ajoute sur le jugement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu qui s'appelloit autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensévelie
Avec le Géant son Patron;
Et quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeller Pontalie.

HISTOIRE
DE
FLEUR-D'EPINE,
CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuſe Scheherazade, par ſon récit avoit fini la neuf cens quatre vingt-dix-neuvieme nuit depuis ſon mariage; & le Sultan fidéle à ſa prudente habitude, étoit ſorti du lit avant le jour pour ſe rendre au Conſeil avant ſes Miniſtres.

Dès qu'il fut ſorti, Dinarzade qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, ſe mit à dire à la Sultane: Vous avez beau dire, ma Sœur, il faut que vous ſoyez la plus ſotte bête de l'Univers, ſauf le reſpect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être aviſée de rechercher en mariage un animal d'Empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'eſt aviſé d'autre choſe que de les écouter; & des fables qui ne feroient rien ſans la maniere vive & légere dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre Recueil, & par conſéquent bientôt à la fin de vos jours. L'hiſtoire que vous venez de lui conter eſt ſi miſérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi auſſi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir com-

compagnie depuis si long-temps, est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuye auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui en faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre bénêt de Mari par celui de la Pyramide & du Cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; & dès que le Sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jettez-vous à deux genoux, feignez quelque indisposition subite, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la derniere fois au lieu de vous. Dites-lui bien que c'est pour la derniere fois, puisque vous ne demandez grace qu'à condition que si l'histoire que je lui conterai, n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient allarmé toute autre; mais la merveilleuse Scheherazade, à qui l'étude de la Philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son Seigneur pendant la derniere des mille nuits, par le Conte du Cheval d'or & de la Pyramide; & dès que la suivante fut venue, que le Sultan se fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade

zade les fit signer au Prince, & commença son récit de cette maniere :

Très-illustre, très-religieux, & très-clément Empereur, qui, n'écoutant que les Loix de la Justice & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos Femmes en haine de la premiere, & qui noblement irrité de ce que tant de Négres & de Muletiers étoient au service de cette Impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de Beautés innocentes à la mémoire d'une Beauté coupable, que diriez-vous, Seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les Princes, & dont les Ministres sont les plus impénétrables de tous les Ministres, que diriez-vous de votre Esclave, si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre Conseil ? Tarare, dit le Sultan. C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit. Ecoutez-moi bien, & sur-tout souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE
DE
FLEUR-D'EPINE.

A Deux mille quatre cens cinquante-trois lieues d'ici eſt un certain Pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce Pays régnoit un Calife. Ce Calife avoit une fille, & cette fille un viſage; mais on ſouhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut ſupportable juſqu'à quinze ans, mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer. C'étoit la plus belle bouche du monde: ſon nez étoit un chef-d'œuvre; les lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroiſſoient ſales auprès de ſon teint; & la roſe nouvelle paroiſſoit impertinente, lorſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incarnat de ſes joues.

Son front étoit unique en ſon eſpece à l'égard de la forme & de l'éclat: ſa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais; ce qui lui avoit fait donner le nom de Luiſante. Le tour de ſon viſage ſembloit fait pour l'aſſemblage de tant de merveilles, mais ſes yeux gâtoient tout.

Perſonne n'avoit pu les regarder aſſez long-temps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontroit ſes regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le Calife ſon Pere avoit coutume de la faire venir, pour ſe mirer dans ſon ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ſes Courtiſans ſur ſes jeunes attraits; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiere que celle de ſes petits yeux.

yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeu d'enfant. Ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la Cour y périssoit misérablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces Petits-Maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux. Ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, & remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du Beau-Sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouïssement qui duroit toute la vie; mais celles qui servoient auprès de sa personne, payoient cet honneur un peu plus cher: sa Dame d'atour, quatre Filles d'honneur, & leur vieille Gouvernante, en étoient tout-à-fait aveugles.

Les Grands du Royaume qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplierent le Calife de vouloir remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, & leurs filles de la lumiere.

Le Calife fit assembler son Conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire. Son Sénéchal y présidoit, & ce Sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le Calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier Ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le Conseil fut partagé sur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un Couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles Religieuses avec leur Abbesse perdroient la vue pour le bien de l'Etat. D'autres dirent qu'il falloit par Lettre de cachet lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre.

ordre. Quelques-uns proposerent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal, & s'offrirent d'en donner le secret.

Le Calife qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils. Son Sénéchal s'en apperçut. Il y avoit une heure que le bon-homme pleuroit, & commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : Je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon fils le Comte, Gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la Princesse; on le mit hier en terre, n'en parlons plus. Il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté; il faut oublier que je suis Pere, pour me souvenir que je suis Sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; & n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinens. Voici le mien.

J'ai depuis quelque temps un Ecuyer chez moi. Je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison. C'est un Démon qui sait tout; & quoique j'aye l'honneur d'être votre Sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui: ma femme me le dit tous les jours.

Or, si Votre Majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon Sénéchal, dit le Calife, d'autant que je serois bien-aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir, qu'on n'eût renfermé la Princesse & ses beaux yeux. Et bien, Sire, dit le Sénéchal, que vous avois-je dit? Ho, ho, dit le Calife, il en sait beaucoup: qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir. Il n'étoit ni bien ni mal fait; cependant il avoit quelque chose d'agréable

ble dans l'air, & d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le Sénéchal, il entend toutes sortes de langues. Le Calife qui ne savoit que la sienne, & même assez vulgairement, après avoir rêvé quelque temps pour trouver un tour spirituel: Mon ami, lui dit-il, comment vous appellez-vous? Tarare, répondit-il. Tarare, dit le Calife. Tarare, dirent tous les Conseillers. Tarare, dit le Chancelier. Je vous demande, dit le Calife, comment vous vous appellez? Je le sais bien, Sire, repliqua-t-il. Eh bien? dit le Calife. Tarare, dit l'autre en faisant la révérence. Et pourquoi vous appellez-vous Tarare? Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela? dit le Calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il; ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le Calife, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Et bien, Tarare, que ferons-nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore? poursuivit le Calife. Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

Bref, dit le Calife, mon Sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare:

La faute en est aux Dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La Magicienne Sérene sait tous les secrets de la Nature: envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux; & si elle ne vous enseigne un reméde pour les yeux de la Princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque

que coëffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luisante; car je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux: & pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la Magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le Calife le trouva fort bon. Il fut chargé d'une bourse de diamans brillans, & d'un demi boisseau de grosses perles pour Serene, & se mit en chemin malgré les regrets de Madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte. Ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avoit pris une légere teinture, qui la mit dans une telle colere qu'elle la jetta au nez de sa Dame d'atour, après l'avoir arrachée, & ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faisoit faire, & processions, & prieres publiques, pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié son pauvre Peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint; & voici ce qu'il dit au Calife, séant en son Conseil:

Sire, la Magicienne Serene vous fait ses complimens; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point. Elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la Princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fourniſſiez quatre choses. Quatre? dit le Calife; quatre cens si elle veut, &.... Doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La premiere de ces choses, est le Portrait de Luisante; la seconde, Fleur-d'Epine; l'autre, le Chapeau lumineux; & la derniere, la Jument sonnante. Que diable est-ce que tout cela? dit le Calife. Je vais vous l'apprendre, Sire.

Serene a une sœur qui s'appelle Dentue, presqu'aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que Sorciere, au lieu que l'autre est une honnête Magicienne. Or la Sorciere enleva la fille de Serene, n'étant encore qu'une enfant; mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur-d'Épine, & qui est au pouvoir de la Sorciere. Elle a de plus un chapeau si chargé de diamans, & ces diamans sont si brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le Soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choses que vous demande Serene, vous avertissant que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à Dentue, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, & que toutes les Puissances de la Terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le Calife & son Conseil se mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions qu'il n'y avoit point de remede à leurs maux. Tarare en fut attendri, & s'adressant au Calife: Sire, dit-il, je connois un homme qui feroit capable de fournir la premiere demande s'il l'entreprenoit.

Quoi! dit le Calife, peindre ma fille? & qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible?

Tarare, répondit l'autre. Tarare, dit le Calife. Tarare, dit le Sénéchal avec tout le Conseil; & Tarare, enfin, s'écrierent tous les galopins qui jouoient dans la cour du Palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et quand cela seroit, dit le Calife, qui entreprendra le reste? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hazard, on me laissera en repos, sans se

ren

renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princeſſe ſera dans l'état que vous la ſouhaitez, il lui ſera permis de choiſir tel époux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna ſa parole; & le Sénéchal qui aimoit à travailler, lui en expédia des Lettres patentes.

On étoit en peine de la maniere dont il s'y prendroit pour peindre un viſage qu'on ne pouvoit regarder ſans en mourir. On en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuſes remarques qu'il avoit faites ſur chaque Pays, que dans celui des Eclipſes les gens du Pays ne faiſoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur ſombre, pour regarder impunément le Soleil.

Il ſe fit ſur cette idée des lunettes d'un verre fort obſcur, & les ayant eſſayées contre le Soleil en plein midi, il ſe rendit chez Luiſante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la ſurprit; & pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ſes beaux yeux. Mais ce fut en vain; car, après avoir examiné toutes les merveilles de ſa beauté à l'abri de ſes lunettes, il ſe mit à la peindre.

Perſonne ne le ſurpaſſoit dans cet Art, quoiqu'il n'en fît pas profeſſion. Son goût étoit de la derniere délicateſſe pour tout, mais perſonne ne ſe connoiſſoit ſi bien en beauté. Cependant celle de Luiſante ne fit point dans ſon cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que ſon viſage. Cela le garantit quelque temps, mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en uſage tout l'agrément de ſon eſprit pour lui plaire. Elle ne fut pas inſenſible aux louanges qu'il donnoit à ſa beauté, tandis que ſous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'aſſoupit d'ordinaire, il lui faiſoit des récits ſi agréables de ſes

voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet, que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fût si-tôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une avanture aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle, puisque s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; & s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ces temps-là, dès qu'une Beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, & les Princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jetta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas. Il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la Cour. Il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au Calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, & lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

Pour faciliter son entreprise, on lui offrit de l'argent, & même des troupes; mais il refusa l'un & l'autre, se recommanda seulement à la fortune, & se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage & de son industrie.

Tant qu'il fut sur les Terres de Cachemire, ce ne fut que plaisir: les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches & les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares

res s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux, & le ciel serein. Avoit-il besoin de repos? un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche & délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le Royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant Pays, il ne trouva que des déserts, ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres & les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit pourtant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droit & à gauche. Trois hydres, dix rynoceros, & quelques demi-douzaines de griffons, se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre. Ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein; & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp; & environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus séches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez, pour oser invoquer Luisante; ainsi, sans se recommander à sa Divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes avantures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu. Dès que celles-ci virent la lueur

du fagot ardent, elles commencerent à s'ébranler. Il s'en apperçut, pouſſa de grands cris; & les ayant écartés, il ſe trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'oſa ſe repoſer près d'un lieu ſi dangereux, quoiqu'il en eût grand beſoin. Le Soleil ſe levoit, & ſes premiers rayons lui firent découvrir quelque choſe de brillant au milieu d'un petit ſentier. Il ſuivit ce ſentier; mais, apres avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même diſtance. Il fut contraint de s'aſſeoir de chagrin & de laſſitude; & dès qu'il fut ſur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, & le plus bel Oiſeau du monde ſe vint poſer ſur un buiſſon à quatre pas de lui. Les plumes de ſes aîles étoient or & azur; le reſte couleur de feu & blanc; ſon bec & ſes ongles étoient d'or: il avoit la figure d'un Perroquet, hors qu'il paroiſſoit un peu plus gros.

Tarare qui le conſidéroit attentivement, fut charmé de ſa beauté. Quelque choſe de plus que la curioſité le preſſoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le Perroquet n'y ſongeoit pas; car, après avoir cherché quelque temps dans le buiſſon, il en tira un petit ſac qu'il mit à terre, & l'ayant délié fort adroitement, il en ſortit une pincée ou deux de ſel qu'il ſe mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ſes pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas; cela vous fera mal. Le Perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort ſérieuſement. Mon Dieu! pourſuivit l'autre, que voilà un aimable Perroquet! mais, que dis-je, un Perroquet? c'eſt un Phénix..... Tarare, dit le Perroquet, & il s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vue ramaſſa le ſac de ſel, & ſe mit en chemin le long du ſentier où il étoit.

Il

Il eſpéra que l'Oiſeau reviendroit à lui, puiſqu'il emportoit ſa nourriture. Je ne comprends pas, diſoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché. Mais d'où vient que juſqu'aux oiſeaux tout répete Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même. Mais pourquoi me ſuis-je aviſé de prendre ce nom en quittant le mien? Eſt-ce pour l'avanture des Pies? Mais perſonne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie; & je ne ſais ſi moi qui l'ai vue, je la dois croire moi-même.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux ſtériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes penſées, auxquelles Luiſante avoit ſouvent part; mais elle n'occupoit point ſon ſouvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime paſſionnément, dans ces beaux châteaux en l'air, où les ſouhaits ſont incomparablement mieux logés que le bon-ſens.

La nuit approchoit. Il n'en pouvoit plus de laſſitude & de faim, lorſque tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante chaumiere au milieu de quelques broſſailles. Il y trouva un bon petit Vieillard & ſa femme, du reſte toutes les apparences d'un triſte repas & d'un mauvais gîte; mais ayant bien autre choſe dans la tête que le faſte ou la bonne chere, il réſolut d'y paſſer la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maiſon. Le fils du logis arriva bientôt après, jeune Gentilhomme auſſi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux miſérables chevres qui ſe mêlerent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumiere pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habits avec le fils, il s'en

couvrit, se mit une emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chevres, & sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit qu'on lui dit à-peu-près qu'il verroit le Palais de la Sorciere; mais ces hôtes lui conseillerent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps, qu'il entendit une espece d'harmonie qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit. Il se douta de ce qui la causoit; & chassant encore quelque temps ses chevres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, & l'approche d'une avanture téméraire, lui causerent quelques réflexions, & ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte, ni repentir.

Il se disoit sans-cesse:

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève.
Et quand je devrois succomber;
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'éleve;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après:

Si je l'entreprenois en vain,
Je ne saurois périr, pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'Opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur on l'eût prise pour l'Aurore d'un jour d'Eté; à sa taille, pour la mieux faite

faite des Déeſſes; & par ſa grace, pour toutes les graces aſſemblées dans une perſonne.

Elle étoit très-ſimplement vêtue; mais un arrangement naturel que ſoutenoit un air de propreté, la paroit tellement en dépit de ſes habits, qu'elle lui parut une Princeſſe déguiſée.

Il la regarda trois fois depuis les pieds juſqu'à la tête, à meſure qu'elle avançoit vers le ruiſſeau; & trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds ſi bien tournés, ni tant d'agrément que dans la figure qu'ils ſoutenoient.

Il ſe détourna, faiſant ſemblant de ſuivre ſes chevres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'aſſit au bord du ruiſſeau, joignit les mains, & ſe mit à regarder triſtement le courant de ſes eaux.

Il ſe rapprocha dans le temps, qu'ayant pouſſé quelques ſoupirs, elle ſe mit à dire: Non, jamais créature ne fut ſi malheureuſe. Hélas! pourſuivit-elle, puiſque je ſuis aſſurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me réſoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion; mais ce ne fut que pour pleurer, & un moment après: Heureux oiſeaux, diſoit-elle, qui n'avez à craindre que les élémens, les hommes & d'autres oiſeaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouïſſez-vous de la liberté malgré toutes vos allarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; & après s'être lavé le viſage & les mains, elle prit ſa cruche, & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée, ſans qu'elle eût pris garde à lui. Il avoit trouvé ſa perſonne toute charmante; & à ſon air il trouva qu'elle avoit l'eſprit naturel, l'humeur douce, le cœur ſincere, & cependant l'ame aſſez fiere. C'é-

toit trouver bien des choſes en un moment. Cependant il ne s'étoit point trompé. Il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il paſſa la journée dans ce bocage, comme il lui plût; & la nuit étant venue, il y laiſſa ſes chevres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il ſavoit où il alloit. Il eût erré long-temps de cette maniere, ſi un éclat ſoudain de lumiere ne lui eût fait découvrir une grande maiſon platte, à deux cens pas de lui. Cette lumiere étant diſparue, il ne laiſſa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maiſon. Il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere; & ne jugeant pas à propos de ſe préſenter à la porte, il grimpa ſur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; & ayant prêté l'oreille quelque temps ſans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire il vit l'horrible Dentue, qui, en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit ſur le feu. Elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui ſortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jetta trois crapauds & trois chauves-ſouris, & ſe mit à dire:

Par mon Chapeau, par ma Jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement.
C'eſt pour déplumer mon Amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſſe.

Son Amant, grands Dieux! s'écria Tarare; il faut que ce ſoit quelqu'un de ces monſtres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la Sorciere mettoit

mettoit de temps en temps un doigt dans la chaudiere, qui avoit un ongle presqu'aussi long que sa dent. C'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le fortilege.

Au coin du feu étoit un petit Monstre si laid & si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mere.

La Belle que Tarare avoit vue dans le petit bois, étoit à genoux devant ce monstre, & avec ses bras de neige, & ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux & les plus infames que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en desespéroit, & n'en étoit pas moins desespéré. Dentue s'étant apperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, & la regardant de travers: Malheureuse! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grace celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de Dentue, & de posséder un tel époux?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles. La Sorciere leva la tête à ce bruit; & lui descendant au plus vîte de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir, & à méditer son entreprise. Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau.

Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, & par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux & du linge fort sale qu'elle se mit à laver, en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue, au bord du même ruisseau, augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau, en lavant ces vilaines hardes. Elle paroissoit d'un desespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La

posture où elle étoit, laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée. Il en loua le Ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle; mais avant que de lui parler il voulut attirer son attention, & tirant une flûte de sa poche il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, & c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui. Sa figure & sa maniere de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'apperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chevres qui s'éloignoient. Non, dit-elle quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce Pauvre qui passe sa vie à garder des chevres! Hélas, tout malautru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable! Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chetif troupeau? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?.... Il vient vous en délivrer, belle Fleur-d'Epine, dit-il en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es, tu peux mourir, mais tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable: mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, & je vous en sauverai. Elle

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroiſſoit tout ſavoir. Il n'avoit eu que le plaiſir de la voir, & n'avoit pas encore ſenti celui d'en être regardé. Il le préféra dans ſon ame à tous ceux qu'il eût jamais eu. Il ôta ſon emplâtre pour paroître moins défiguré. Je ne ſais s'il fit bien; cependant, ſi elle ne fut pas fort touchée de ſon viſage, elle s'accoutumoit aſſez à ſa maniere de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroiſſoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux, & la jument ſonante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le ſervice d'une Princeſſe qui paſſoit pour la merveille du Monde, & dont il commençoit à ne ſe plus ſouvenir. Quel moyen, diſoit-il, de s'en ſouvenir quand on a vu la charmante Fleur-d'Epine? C'eſt elle qui ſera déſormais l'objet de toutes mes entrepriſes.

Elle ne parut point offenſée de la déclaration; ni choquée du ſacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à reſter enſemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de ſon eſprit & de ſes ſentimens. Il la conjura de ſe fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de ſon entrepriſe: il ne lui demanda que de conſentir à ce que propoſeroit un homme qui choiſiroit deux ou trois cens mille morts, plutôt que de l'offenſer.

Il s'informa d'elle préciſément où étoit l'écurie de Sonante. Il ſut qu'on ne ſe donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faiſoit pas le moindre mouvement ſans qu'on l'entendît, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la ſortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage. Elle n'oſa reſter plus long-temps; & lorſqu'ils ſe ſéparerent, elle le regarda tout auſſi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il ſe recommanda

ſérieuſement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une induſtrie dont il avoit plus beſoin que jamais, & à toute la fermété de ſon courage. Il ſentoit bien qu'il étoit inſpiré par quelque choſe au-deſſus de l'adreſſe & du bon-ſens: il s'imagina que c'étoit ſa nouvelle paſſion, mais c'étoit tout autre choſe. Cependant, bien réſolu de ſuivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par ſouffleter de méchans petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiſeaux. Il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en ſerviſſent en ſon abſence; & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'écurie de Sonante, portant ſon petit ſac de ſel, & la glu qu'il avoit priſe aux petits garçons. Bel équipage pour une entrepriſe comme la ſienne! Belles armes pour ſe garantir du pouvoir redoutable d'une Sorciere, à laquelle il vouloit ravir tous ſes tréſors!

Un bruit mélodieux le conduiſoit droit à la Jument ſonante. Il arriva comme elle venoit de ſe coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce & la meilleure bête du monde. Il la careſſa doucement de la main, en la ſaluant. Elle en fut ſi touchée, qu'elle lui auroit donné ſa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la Sorciere, qui lui donnoit à manger, & qui ſouvent la maltraitoit; outre qu'il étoit ſi horrible, que bien ſouvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette diſpoſition, il remplit toutes ſes ſonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de ſe déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonante ſe leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ſes careſſes, la ſella, lui mit ſa bride, & la laiſſant à l'écurie s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il ſe poſta ſur le

le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur-d'Epine lui parut encore plus malheureuse: car la premiere fois elle ne faisoit que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La Sorciere la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux, & s'endormit. L'infortunée Fleur-d'Epine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit, mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la Sorciere.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortileges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudiere. Elle y jettoit de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, & de l'ouverture de la cheminée il y vuida son sac de sel. La Sorciere ne s'en apperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la premiere fois; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois; & trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huans avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, & donna un soufflet à l'innocente Fleur-d'Epine. Elle en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon. Il lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante

quante soufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colere prit le dessus de sa prudence. Il s'alloit perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer: je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose; va mon fils, pren la cruche, ne crain point les esprits, ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit; & je te promets que tu épouseras cette gueuse qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour: il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison & le ruisseau. A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Fleur-d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux. Elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumiere. Le petit monstre qui l'accompagnoit, se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vuide. Le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur; il étoit boiteux comme un chien, & si petit qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle Maîtresse sous le bras: jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche. Il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer. Son cœur battoit si fort de crainte & d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir: elle rougit, & pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit

ces

ces différentes agitations, ni comment il les expliqua s'il s'en apperçut ; mais après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir, & après l'avoir chargé sous son bras, comme on enléveroit un barbet, il donna la main à Fleur-d'Epine, & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur-d'Epine de son dessein en peu de mots. Elle étoit si éperdue, qu'elle approuva le tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disoit-elle ; je ne crains plus pour moi seule, & c'est avoir trop à craindre. Vous avez déjà tant fait, que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites : pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver. Mais que ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'écorcherai tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, & pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mere ne seroit pas si affligée de cette douce mort, qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur-d'Epine, qui ne pouvoit consentir à d'autres cruautés qu'à celles des Beautés séveres envers les tendres Amans, se préparoit à demander grace pour le misérable. Non, lui dit Tarare, ne soyez point allarmée ; tout le mal que nous lui ferons, n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coëffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur-d'Epine ne savoit ce que cela vouloit dire, mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coëffé, son visage parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de

de l'écorcherie; & quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coëffe de sa Maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & les mains, & fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, il couvrit tout son corps de foin, de maniere qu'on ne lui voyoit que le derriere de la tête assez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonante, il monta dessus, prit Fleur-d'Epine devant lui, se mit en campagne, & tourna le dos au Palais de la Sorciere.

Quoique Sonante fût plus vîte que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare voulant profiter de sa vîtesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument. Il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible avanture, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer. Il respiroit sans allarmes, & ce qu'il aimoit, étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser: heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour. Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien assez. Il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure. Il ne savoit que trop que sans le secours de son esprit & de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur-d'Epine avoit redoublé sa passion; & ce n'étoit pas la diminuer, que de la tenir entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur-d'Epine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, & vous n'avez sans-doute rien qui doive vous inquiéter auprès d'un homme dont les

ſentimens pour vous ſont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite; car j'oſe dire que perſonne ne s'y connoît mieux, mais je n'oſe vous dire que je le ſens juſqu'au fond du cœur: il ſeroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raiſons aſſez particulieres m'ont fait quitter mon Pays. Quand j'en partis, je n'avois ni projet ni deſſein arrêté. Je ne ſavois pas trop ce que j'allois chercher par le monde, mais je ne connois que trop à préſent que c'étoit vous. Ayez pour agréable que je vous amuſe pendant quelques momens par ce récit.

Fleur-d'Epine ne ſachant que répondre à tant de choſes qu'on lui diſoit à la fois, ſe pencha doucement contre lui, comme pour ſe repoſer. Il aimoit bien cette maniere de répondre, & ſans en attendre d'autre, il continua de cette maniere:

Je ſuis fils d'un petit Prince dont les Etats ſont des plus petits; mais en récompenſe les Sujets y ſont riches, contens & fideles.

J'avois un Frere, Dieu ſait ce qu'il eſt devenu. Nous n'avions pas plus de ſix ans, quand mon Pere nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme ſi nous avions eu de la raiſon: Mes enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aineſſe ne ſauroit décider de la ſucceſſion entre vous. Cependant, comme mes Etats ſont trop petits pour être partagés, je prétens que l'un de vous deux cede ſes droits à l'autre; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs, & ces dons ſont l'eſprit & la beauté; mais, comme il faut que ces avantages ſoient ſéparés, que chacun choiſiſſe celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois: je demandai l'eſprit, & mon Frere la beauté.

Mon Pere nous ayant embraſſés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choiſi.

Mon

Mon Frere s'appelloit Phénix, & moi Pinçon ; & si nous avions eu d'autres Freres, je ne doute pas qu'on ne les eût appellés, les uns Merles, les autres Sanſonnets, Roſſignols, ou Serins, ſelon le nombre; car une des folies du bon petit Prince étoit celle des oiſeaux: l'autre, de vouloir que ſes enfans l'appellaſſent Monſieur mon Pere, en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi, mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cauſe qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre ſexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât ſur les gentilleſſes de mon eſprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde, quand les peres & les meres vont fatiguant tous les gens de leurs bons-mots; & je ne me ſentois qu'autant d'eſprit qu'il en falloit, pour connoître que je n'en avois pas aſſez.

Quoique nos inclinations fuſſent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon Frere & moi. Je paſſois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je diſtinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un aſſez petit nombre, je fus preſque fâché d'une délicateſſe qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne ſongeoit qu'à ſe parer pour éblouïr par ſa figure.

Enfin notre Pere mourut, & parut auſſi content qu'on peut l'être quand on meurt, de ce qu'il nous laiſſoit dans une union ſi parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes pour la premiere fois à être de différens avis, & à vouloir conteſter l'un contre l'autre. Mais dans une diſpute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agiſſoit que de vouloir céder chacun ſon droit. Phénix ſe tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de ſuccéder; que pour lui, fait comme

il

il étoit, Dieu merci, en quelqu'endroit du Monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite Principauté, je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des Ministres fideles pour gouverner en notre absence; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon-sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La premiere avanture qui m'arriva dans celle que j'avois prise, est assez singuliere, quoique ce ne soit pas de ces événemens périlleux ou éclatans qui signalent les Héros. J'avois parcouru beaucoup de Provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire par-tout où je trouvois quelque chose digne de mon attention. J'appris des secrets de toutes les natures: je remarquai ce que chaque Pays avoit de singulier; mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au Royaume de Circassie, qui est le Pays des Beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre, sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le Royaume; & je crus que les troubles avoient pu disperser ces Beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la maniere qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine. Au-delà de ce fleuve

s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit. Je la suivis, & en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, & les habitans tristes. Cependant j'y vis plus de Beautés que dans le reste de la Circassie; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin, me fuyoient; & celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyans qu'ils paroissoient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien-aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; & dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre Pies assises autour d'une table qui jouoient aux cartes. Elles ne furent point effarouchées de ma présence: au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuerent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une Corneille de fort bonne mine assise auprès d'elle, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau. Je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles mêloient, coupoient & donnoient, comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces Pies, après avoir long-temps plié une de ses cartes, les jetta toutes sur la table avec transport,

port, & se mit à crier, Tarare, de toute sa force.

Les autres y répondirent. La Corneille même qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçans que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des Pies, du sombre château, & trois jours après du Royaume. Ce fut environ en ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre par-tout. J'en appris des choses si merveilleuses, que je ne pus les croire; & quelque danger qu'on me dît qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même, si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux Royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout-à-coup. Je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les Avanturiers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinçon ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la premiere Beauté du Monde. Mais enfin je changeai mon nom; & l'avanture des Pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur-d'Epine. Justement, poursuivit-il; & ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

A l'entrée du Royaume de Cachemire (par la route que j'avois prise,) la savante Serene a établi sa demeure enchantée. Le desir de connoître des personnes que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de Lui-

Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter. De mille & mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avoit réussi. On savoit à-peu-près le lieu de sa résidence, mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la Magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence ; & apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particuliere d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux Royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la Terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle, me valut assurément beaucoup plus, que le don d'esprit que mon Pere croyoit m'avoir laissé en partage. Je crus m'appercevoir que mon admiration & mes respects m'avoient attiré sa protection : elle me la fit espérer en la quittant, & je la quittai dans la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractere de son premier Ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir, ceux qui gouvernent sous leur Maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, & moins encore leur rudesse; c'étoit le Ministre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'Ecuyer, & je m'apperçus bientôt

tôt que je ne déplaisois pas à Madame la Sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce? dit Fleur-d'Epine en l'interrompant. De celle qui la font comme il leur plaît, répondit-il; & continuant son discours: Comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit. Cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remede aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la Princesse.

Tarare alors lui conta de quelle maniere il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée? dit Fleur-d'Epine. Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit? poursuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux? Mais dites-moi la vérité?

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui & la Princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur-d'Epine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire, & continuant son discours sans faire semblant de rien: Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la Princesse en ma faveur. Mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma personne, & que je le méritois encore moins par les sentimens de mon cœur; car je ne me suis que trop apperçu depuis, que l'amour que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir; &

dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut, & la belle Fleur-d'Epine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient-là, le jour commençoit à paroître, & Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur-d'Epine, qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'Aurore naissante. Sa fraîcheur ranimoit les fleurs, & les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des Prairies, abattoient la poussiere sur les grands-chemins.

Mais, dans le temps que la belle avant-coureure du jour ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil, la Jument sonante se mit à hannir. Fleur-d'Epine en tressaillit, & tremblant dans tout son corps: Ah! dit-elle, nous sommes perdus; la Sorciere nous suit. Tarare regarda derriere lui, & vit la terrible Dentue montée sur une Licorne, couleur de feu, qui menoit en lesse deux Tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur-d'Epine, en lui disant que la Jument alloit si vîte, qu'ils auroient bientôt perdu de vue la Sorciere & son équipage; & là-dessus il voulut pousser à toute bride, mais Sonante demeuroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, & qu'il l'incita de toutes les manieres; elle étoit immobile.

Fleur-d'Epine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la Sorciere à cinquante pas d'eux. Tarare avoit beau lui protester, que tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit, ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses Tigres; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours, & Tarare ne sachant

chant plus à quel Saint se vouer, s'avisa d'essayer les voyes de la douceur; & caressant la Jument: Quoi! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle Maîtresse à cette vilaine Sorciere qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grace, que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; & la Sorciere n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche. Il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jetta par-dessus son épaule gauche. Dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la Sorciere & lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut, mais elle étoit si longue qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur-d'Epine respira, Tarare remercia le Ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, & Tarare croyant Fleur-d'Epine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, & vit la terrible Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa Licorne, de ses Tigres, de sa longue Dent, & de son épouvantable Griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur-d'Epine la reprirent. La Jument, plus rétive encore que la premiere fois, sembloit clouée à la terre. Tarare ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonante d'une maniere plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, vertueuse Sonante, je vois bien que la Sorciere a jetté sur vous quelque sort, & que lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi-bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux

mourir, que de ne pas sauver votre jeune Maîtresse la belle Fleur-d'Epine; mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grace, qui est de sauver la charmante Fleur-d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la Sorciere & des Tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chere Fleur-d'Epine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonante, sauvez Fleur-d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; & si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant, mais Fleur-d'Epine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle. Elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la Sorciere approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt; il la jetta par-dessus son épaule droite. Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve qui devint bientôt si large, qu'on l'eût pris pour un bras de mer. Ces eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, & s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa Licorne, & ses Tigres, penserent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur-d'Epine & Tarare, de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle pressoit sa Licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur-d'Epine.

Cela

Cela donna occasion à Tarare de la ferrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir: car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la Jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la derniere allarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une légéreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit, les conduiroit où il vouloit aller. C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou: Sonante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne peut s'égarer avec vous. Nous voulons aller au Pays de Cachemire: il est tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'est celui qui est auprès de la demeure de Serene; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au Pays de Cachemire? lui dit Fleur-d'Epine. N'est-ce pas celui de Luisante? C'est le Royaume de son Pere, dit-il; & c'est à son Pere que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorciere, telles que les demande Serene.

Et quoi! lui dit-elle, un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment, qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur-d'Epine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah! Tarare, dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant

les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, en lui menant Fleur-d'Epine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre. Qui vous empêcheroit de me conduire en votre Pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur toujours tranquille ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante. Elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction, mais il étoit charmé de ses allarmes; & voyant qu'elle ne cessoit de pleurer: Non, charmante Fleur-d'Epine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée, en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, & que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux, que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre premiere vue l'a chassée de mon cœur, chaque moment vous y établit de plus en plus. Vos paroles qui marquent si bien la délicatesse & la sincérité de vos sentimens, ont pénétré jusqu'au fond de mon ame. Je voulois mourir pour vous sauver; jugez si c'est pour une autre que je veux vivre? Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous, si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les Terres de Cachemire; & comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur-d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincere & trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur-d'Epine sur

ses

ſes intentions; & dès qu'il la vit raſſurée, il rendit la bride à Sonante, qui tourna tout d'un coup ſur la droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il y a de plus vîte ſur la Terre. Ils arriverent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit l'être à la légéreté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bien-heureux Cachemire. Sonante y grimpa comme ſi elle eût marché en raſe campagne, & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au ſommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie, & de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel ſembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agrémens d'une variété délicieuſe. Fleur-d'Epine fut bien-aiſe de s'y arrêter un moment; & tandis qu'elle ſe perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le Démon de la jalouſie qui ſe foutre par-tout, vint troubler ſon attention.

Quoi! dit-elle, Luiſante eſt héritiere de tout ce que je vois? Luiſante, plus précieuſe encore que tous ces tréſors, & plus brillante que toutes les beautés que la Nature étale ici, doit les porter à celui qu'elle choiſira pour époux; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refuſât ſa main pour Fleur-d'Epine? Ah! Tarare, s'il eſt vrai que votre conſtance, ou plutôt votre aveugiement pour moi, ſoit à l'épreuve de ce que je crains, raſſurez-moi, s'il eſt poſſible, avant que nous deſcendions dans ces lieux enchantés, ou laiſſez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une deſtinée plus ſupportable que celle de vous voir à Luiſante!

Un autre ſe feroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas ſi-tôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur-d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit

tendre & délicate, & Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joye de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; & pour tâcher de l'en guérir, Belle Fleur-d'Epine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez. L'un est de recevoir ici votre main en présence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais. Je prens à témoins les Puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allons descendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, sans aller plus loin, & vais vous conduire au petit Etat où mon Frere est peut-être de retour. Mais je vous ai déjà dit que, par-tout hors du Royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur & à la poursuite de la cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serene, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau & la jument.

Fleur-d'Epine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur-d'Epine, dit-il, vous êtes fille de la Magicienne Serene, que sa vertu, autant que son art, rendent plus respectable, que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, & que j'ai heureusement enlevés à la Sorciere, je fois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur-d'Epine un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette der-

niere

niere proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentimens, aussi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait Votre Majesté Séréniſſime.

Nos Amans se trouverent au bas de la montagne dans le temps que le Soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût si aisée qu'on n'en pouvoit être fatigué, les allarmes & les frayeurs que Fleur-d'Epine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur-d'Epine ne fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement; mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre, en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvemens si gracieux & si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écouté quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur-d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais: son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupieres, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeunesse & les graces y pouvoient répan-

dre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, & se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail; mais il demeura dans un fidele respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les Amans de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne-foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante cependant qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une maniere si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qui les composoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange de Fleur-d'Epine endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur-d'Epine.

Avec de telles imaginations le Seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouissoit sa Divinité. Mais il crut, qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau Pays, on ne voyoit que dequoi fournir le plus beau dessert du monde, chaque arbre & chaque buisson en offroit de reste; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes & les vers qu'il venoit d'y écrire, auprès de Fleur-d'Epine, & s'en alla trouver Sonante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui

leur

leur avoit été d'un si grand secours, ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes & d'oiseaux, que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gelinote, deux perdris rouges & un faisant, qui se trouverent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur-d'Epine; car, quoique Pinçon fût Prince, Tarare étoit Cuisinier quand il vouloit, & tout des meilleurs: il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur-d'Epine s'éveilla, & à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, & son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hazard lui avoit fourni dequoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis, mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit; & quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop: lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, & de prendre ses charmes à témoins qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer, ni en prose, ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur-d'Epine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte; je me connois, & je sais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, & que je voudrois

ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites, & de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part & d'autre sur cette contestation, dont se paliera fort bien le Lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du Conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur-d'Epine qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentimens, le respect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentimens, & l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serene à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante surprit & charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres Laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail.

Mais Fleur-d'Epine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, & les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à sa belle Maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre Mere; mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la Ma-

gi-

gicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troiſieme; mais ce fut en vain qu'il s'obſtina deux jours entiers à la chercher. Il ſavoit bien qu'il avoit cent fois paſſé tout auprès: il ne pouvoit comprendre pourquoi Serene lui devenoit plus inacceſſible cette fois que les autres, puiſqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reſte des tréſors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur-d'Epine ne le ſoupçonnât de l'avoir trompée ſur cet article; mais les dernieres preuves qu'il lui avoit données de la ſincérité de ſa tendreſſe, l'avoient entiérement guérie de toutes ſes jalouſies. Elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la diſgrace d'une Mere qu'elle n'avoit jamais vue, & qui ſembloit refuſer de la voir. Ils ne ſe rebuterent pas, & le troiſieme jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, ſans s'aviſer, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mener chez la Magicienne; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver par-tout où on lui diſoit d'aller, ſans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne ſavoit pourtant pas cela; mais, s'il avoit été inſpiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serene.

Ce fut pendant ce temps-là que certain Politique de campagne qui ſe mêloit d'entretenir les correſpondances à la Cour, y manda l'arrivée de Tarare. Sur quoi le Calife lui ayant dépêché courier ſur courier, avec ordre de ſe rendre inceſſamment à la Cour, il fallut obéir malgré quelque légere allarme qui reprit à Fleur-d'Epine, & des preſſentimens ſecrets qui menaçoient ſon cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les ſupprimer devant Tarare, & ce ne fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une ville où Luiſante n'attendoit que Tarare pour en re-

cevoir le remede à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arriverent enfin, & furent reçus comme en triomphe. Tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux Cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit si glorieusement d'achever une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la Princesse, n'apportât le remede à tous leurs maux, & il en étoit temps. Le bon Calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes; & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumiere. Le Sénéchal, de tous les Ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction. Sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la Princesse: elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son Conseil. Voilà bien du changement à la Cour. Mais ce n'étoit pas tout, par malheur il étoit arrivé depuis peu une certaine More, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes insinuans de son esprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princesse par les charmes d'un Perroquet qui garantissoient ceux qui le tenoient, du danger de ses yeux.

Le Conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare, & le Calife qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposerent de lui élever des statues, d'autres opinerent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite, mais Tarare s'en défendant avec modestie: Ah! Sire, s'écria-t-il, quels soins vous occupent, aussi bien que votre sage Conseil? Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenses. Est-il temps d'en parler, avant

que

que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos couriers m'ont fait venir ici. J'allois remettre entre les mains de Serene ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remede tant desiré; au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à son Conseil. Son Conseil la rejetta sur les ordres de la Princesse, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son Pere, & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la Sorciere.

Le Calife voulut absolument que Fleur-d'Epine fût logée cette nuit chez la Sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son Palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, & la femme More étoit si empressée à la servir, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au Palais, de peur de renouveller ses allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur-d'Epine, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour il trouva Fleur-d'Epine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut que son admiration pour cette merveilleuse Beauté étoit mêlée de quelque trouble. Il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer; & elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la Sénéchale, qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais

Mais avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré, d'un côté par la tendresse, & de l'autre par la gloire. Que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais, qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit sans honte épouser son Ecuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire; & elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve. Elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions, & de toutes les Mores sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur-d'Epine. Il y parut bientôt.

Tarare qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement où il la vit. Elle sentoit des maux effroyables, qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher. Elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'Etat, il ne songea plus qu'à secourir Fleur-d'Epine; & voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le désespoir de son Amant, & les tourmens de sa Rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le Conseil du Calife fut terriblement allarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin

afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur-d'Epine la quitterent tout-à-coup comme elles l'avoient prise; mais il lui en resta tant de foiblesse & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la Cour, & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour. Il l'assura qu'il seroit très-prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur-d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue-d'œil. Elle n'avoit pas douté, que ses douleurs l'ayant quittées, son enbonpoint ne revînt; mais au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son Amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux; une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais, fût changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur-d'Epine se voyoit dans un état si déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir, que le plaisir de la voir mépriſée pour sa figure, seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son Amant; & c'étoit ce supplice qu'elles jugerent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant on ne voyoit plus la Princesse au Palais, car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son Perroquet; mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet

cet oiseau, peu de chose de son esprit; car il ne parloit gueres: & quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers; mais il avoit de la grace dans l'action, & de la politesse dans les manieres.

L'impatience de Tarare racourcit son voyage. Il revint qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il rapportoit le remede aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le Peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante, mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres. Elle étoit faite d'un seul diamant, & contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouïssans de la Princesse en furent eux-mêmes si éblouïs, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les temples & les paupieres. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit; & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillans que jamais; mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe, pour lui en faire le premier compliment, & se retira, sous prétexte d'en porter la nouvelle au Calife; mais il suivoit les mouvemens de son cœur, qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur-d'Epine.

La nouvelle de son retour & du miracle qu'il avoit produit, se répandant bientôt par-tout, il fallut céder à la nécessité de voir le Calife avant sa Maîtresse.

Le bon Prince pensa devenir fou de joye, quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux,

yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, & après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur le champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, & que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son Conseil qu'il ne feroit jamais content qu'il ne vît son Palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le Sultan, je m'y rends: j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre, mais je n'y puis plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade: je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendresse, qu'elle mérite par ses attraits & son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le Visir votre Pere; qu'il m'apporte au plus vîte mon sceptre & le sceau de l'Empire, afin de confirmer par les solemnités requises la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois. Elle revint avec le Grand-Visir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grace de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du Lit Impérial, dont il leva respectueusement la couverture. La Sultane se jetta du lit à terre, & s'étant prosternée devant son Seigneur, elle lui baisa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; & s'étant relevée, il lui mit trois fois son Sceptre Royal sur le bout du nez, selon l'usage du Pays, en signe de grace.

Ces cérémonies achevées, le Visir & la sage Dinarzade, après avoir recouché l'Impératrice, tirerent les rideaux; & s'imaginant que leur présence étoit

étoit désormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorsque le Sultan les ayant rappellés : Je ne me repens point, dit-il, de la grace que je fais à la Sultane; mais, comme je prétens que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui revele mes Conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare, que par son Pere, ou par son Amant; ainsi mon Visir & le Prince de Trébizonde tireront au sort, & le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet Etat. Le Visir qui connoissoit le naturel inhumain de son Maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt, & s'étant mis à genoux, il prenoit le Ciel, la Terre, le Grand Prophete, & son Alcoran à témoins de son innocence; mais la courageuse Dinarzade, loin de s'allarmer de ces menaces: Vous êtes bien plus prompt, Seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'un autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le Prince de Trébizonde ou le Visir mon Pere soient coupables. Cependant je les abandonne tous deux à votre colere, en cas que je ne vous fasse pas convenir avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre Conseil; & que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majesté mérite mieux d'être pendue que votre Visir, ou le Prince que vous appellez mon Amant. Le Visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille; mais l'équitable Sultan, revenant comme d'un songe profond, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant frotté trois fois le nez à Dinazarde de son Sceptre Royal, trois fois au Visir, & trois fois à lui-même. il promit d'en faire le lendemain autant au

au beau Trébizonde. Les cérémonies de cette amniſtie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit paſſé entre elle & lui au ſujet de Tarare; & comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'Hiſtoire. Ce qu'elle fit de cette maniere.

Le Conſeil du Calife fut ſur le point de répéter les petits Tarares, comme ils avoient fait le grand; mais ils ſe ſouvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de ſon premier Traité.

Tandis que le Calife courut chez ſa fille, Tarare ne put ſe diſpenſer de guérir tous ceux qu'elle avoit bleſſés. Le nombre en étoit grand; mais, comme l'effet du remede étoit prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentiſſoit d'acclamations & de cris d'allégreſſe, & dans une joye ſi univerſelle il n'y avoit que la ſeule Fleur-d'Epine de malheureuſe.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale, elle ſe hâta d'en informer Fleur-d'Epine; & cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à ſa joye, penſa la déſeſpérer. Elle croyoit toujours que ſa cruelle rivale & ſa confidente étoient touchées de ſon malheur; & elle ſe mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnerent leur parole; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit ſe défendre de recevoir la viſite du Calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter ſa curioſité ſur une perſonne qu'on lui avoit peinte auſſi belle que Luiſante; & en diſant cela, les maudites Bêtes ſe mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut poſſible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau & les os: un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de ſon teint & de ſes levres: ſes yeux étoient éteints;

& ſes joues décharnées paroiſſoient plus ternies dans la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent ſur un riche canapé dans cet étalage, où elle fut à peine, qu'elles entendirent monter ſon Amant. On l'aſſura que c'étoit le Calife, & les cruelles ſe retirerent.

Fleur-d'Epine fit un effort pour ſe dreſſer, afin de le recevoir avec plus de reſpect; mais quand, au lieu du Calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura penchée ſur le dos du canapé. S'il fut ſurpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure ſi extraordinaire. Il ne laiſſa pas d'en approcher, & dans le temps qu'elle reprenoit ſes eſprits, il lui demanda où étoit Fleur-d'Epine. Ce fut le coup mortel pour ſon cœur, ſes forces l'abandonnerent; & au lieu de lui répondre, cachant ſon viſage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le déſeſpoir & les larmes.

Tarare ne comprenant rien, ni à ſa douleur, ni à ſa figure, ſortit pour chercher Fleur-d'Epine par toute la maiſon. La Sénéchale & la More ſe tuoient de lui dire en riant, qu'il en venoit. Il fut impatienté d'une plaiſanterie ſi hors de ſaiſon, mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles ſembloient ſe moquer de lui. Il les quitta bruſquement, & s'étant rendu au Palais il y trouva bien une autre ſcene.

Le beau Perroquet s'étoit ſauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luiſante; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le Calife & tous ſes Courtiſans, montés ſur des échelles, cherchoient au-deſſus des lits, & du haut des planchers, tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur-d'Epine; & chacun lui en demandoit du Perroquet de la Princeſſe. Il

les

les crut tous fous, & penſa le devenir. Dès que le Calife l'apperçut, il courut vers lui ; & ſe perſuadant que tout lui étoit poſſible, il le conjura de calmer le déſeſpoir de Luiſante, en lui rendant ſon Perroquet.

Tarare ſurpris de l'inquiétude du Pere & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la ſienne ; & au lieu de faire attention à ce que diſoit le Calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur-d'Epine à la Magicienne Serene, il n'en avoit obtenu le remede à tant de maux qu'à cette condition, qu'il falloit avant toutes choſes revoir Fleur-d'Epine, & qu'après cela il ſe faiſoit fort de retrouver le Perroquet.

Luiſante entendit ces paroles de conſolation, & les crut dans la bouche d'un homme qui ne ſe vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans ſon cœur, lui rendit ſes attraits que la douleur avoit troublés : elle commença de ſe ſouvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, & le ſouvenir de ſon premier penchant, ſa parole & ſa reconnoiſſance, s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle ſe mit à genoux devant le Calife ſon Pere, & lui demanda permiſſion de s'acquiter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hazardé pour ſon ſervice.

Quand le Calife l'entendit, il fit un ſaut de joye qui étonna toute la Cour ; & au lieu de répondre à ſa fille, il penſa l'étouffer à force de la baiſer ; lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaiſir par un choix qui eût ajouté à ſes Etats quinze Provinces comme Cachemire ; & ſe retournant vers ſon nouveau gendre pour l'embraſſer, en lui préſentant la main de la plus belle Princeſſe du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le Palais. Il n'avoit pas plutôt

ima-

imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que s'étant perdu dans la foule il étoit retourné chez la Sénéchale. C'étoit-là qu'il avoit laissé sa chere Fleur-d'Epine, en partant pour aller chez Serene, & c'étoit-là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva; mais Dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur-d'Epine. De quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur-d'Epine? disoit-elle; mais hélas! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop connue, poursuivit-elle; je lui ai fait horreur, & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie; & comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres & si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux. Il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste, attendrit d'ordinaire; & la pauvre Fleur-d'Epine, qui suivoit les mouvemens d'un cœur sincere qui croit expirer, s'évanouït au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Il les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue. Il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure. Il la crut morte; & à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement. La compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; & &

& portant sa bouche avec transport sur la main froide & décharnée de sa Maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper. Elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus de voir; celui seul qui pouvoit lui faire regreter la vie, ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent, auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa premiere fraîcheur; que si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur & toutes ses manieres avoient fait une impression plus vive & plus durable dans son cœur, que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse & de joye, lui serra la main pour la premiere fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la derniere; & si ce fut facilement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sinceres d'une constance si rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante. Toute sa jalousie se réveilla, lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur. Elle revenoit de la Cour. Elle y avoit été informée du dessein de la Princesse pour Tarare, & des transports du Calife en publiant ce mariage: elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur-d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever. Cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler,

ranima ce qui lui reſtoit de forces; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux ſupplices.

La Princeſſe, accompagnée du Calife ſon Pere & de toute la Cour, arriva dans ce moment. Sa ſurpriſe fut extrême à l'aſpect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux; mais l'étonnement de Fleur-d'Epine fut encore plus grand à la vue d'une Beauté qui lui parut ſurpaſſer tout ce qu'on lui en avoit dit. Ce fut alors que ſa conſtance & ce qui lui reſtoit de forces, l'abandonnerent à la fois. Elle tint quelque temps les yeux attachés ſur Luiſante: elle les tourna enſuite vers ſon Amant, & un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit treſſaillir l'Aſſemblée, & donna quelque émotion à la Princeſſe.

Le Calife s'en apperçut, & pour la raſſurer: Ce n'eſt rien, ma fille, que ce cri de douleur: vous verrez que cette carcaſſe qu'il regrette, étoit quelque vieille parente, & il faut bien donner quelque choſe au ſang; puis s'adreſſant à lui: Allons, Tarare, dit-il, qu'on ſe leve, & qu'on s'eſſuye les yeux: c'eſt ſe moquer de faire ici l'enfant pour une Momie, quand on vient vous offrir le Royaume de Cachemire avec la main de Luiſante.

Je ne ſais quelle réponſe un autre auroit fait à une harangue comme celle-là, mais Tarare n'y répondant d'aucune maniere, l'Aſſemblée le crut mort auſſi-bien que Fleur-d'Epine. On en étoit-là quand la More arriva. Elle parut s'affliger de la mort de Fleur-d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare; mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conſeilla de faire enlever le corps, & de la faire inceſſamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raiſon de Tarare. Les conſeils de cette femme avoient été ſuivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale; on n'eut garde de rejetter celui-là.

Ce

Ce fut en vain que les cris & tout la réſiſtance de Tarare s'oppoſerent à cette ſéparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que ſa vie. On éleva dans la cour du Palais un bucher où l'on étendit Fleur-d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le deſeſpéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le Calife voulant honorer une perſonne pour qui ſon gendre prétendu s'étoit intéreſſé, fit diſtribuer des flambeaux compoſés de gommes précieuſes, premiérement à ſa fille & à ſon Conſeil, enſuite aux Officiers de ſa Couronne & à ſes Courtiſans; puis levant un moment celui qu'il tenoit, par-deſſus ſa tête: Plût aux Dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la maniere honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant; je m'aſſure que cela lui feroit plaiſir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher, quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; & quelques momens après la redoutable Serene parut ſur la jument Sonante.

Sa préſence cauſa dans l'aſſemblée des mouvemens fort différens: elle ſuſpendit l'empreſſement du Roi: elle frappa ſes Courtiſans de reſpect pour une perſonne dont l'air avoit quelque choſe d'auguſte. Luiſante en pouſſoit des cris de joye, car ſon Perroquet étoit ſur le poing de la Magicienne; mais la Sénéchale en fut ſi troublée, qu'on lui eût vu changer de couleur, ſi celles de ſon viſage euſſent été naturelles. Pour ſa Confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour ſe ſauver; elle ſentit bientôt que cette eſpérance lui étoit interdite.

La ſavante Serene, mettant pied à terre, s'avança vers le bucher. Elle tenoit dans ſa main droite la Baguette de vérité: cette baguette étoit d'un or ſi brillant, qu'elle éblouiſſoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux ; & l'ayant demandé au Calife : C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur-d'Epine que nous allons brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévere ; que vous avoit-elle fait, cette Fleur-d'Epine pour la brûler toute vive ?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joye à ces paroles. Le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela il disoit qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serene, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur-d'Epine du bucher ; & l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du Palais, elle s'approcha d'elle, & se retournant vers le Calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte : il y en a parmi vous qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur-d'Epine au front du bout de sa baguette, & dans un instant on la vit ranimée, & ses yeux s'ouvrirent ; mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serene parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare ; on le fit venir, car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau Perroquet fit un grand cri, & battit des aîles. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la Sorciere Dentue ; mais dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention. Il ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serene le regardant avec indignation : Malheureux ! lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chere

Fleur-

Fleur-d'Epine? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel, qui après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable, tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur-d'Epine; & tu ne l'abandonnes d'une maniere si barbare, que pour signaler ta perfidie aux yeux de celle pour qui tu l'as trahie?

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelqu'autre. Il n'étoit rempli que de la mort de Fleur-d'Epine, & son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre. Mais la Magicienne qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole: Va, dit-elle, va recevoir le prix que les Destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité; c'est une récompense que ton courage & ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises. Et vous Princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre Epoux. Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir osé tant entreprendre pour votre service; tout parle pour lui: je vous ordonne, de la part des Destinées, de nommer votre Epoux.

Luisante regarda le beau Perroquet, Tarare, & Fleur-d'Epine, deux ou trois fois l'un après l'autre; & après quelques momens de rêverie: Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur-d'Epine & Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles, & comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle: Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, & à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la premiere vue de l'infortunée Fleur-d'Epine. Elle n'est plus, & mon cœur me reproche tous les momens que je survis à cette perte: je ne vivois que pour elle, & le seul choix

qui me reſte, eſt de la ſuivre.... Et ſi elle vivoit? dit Serene. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelque ombre d'eſpérance s'inſinua dans ſon cœur: il connoiſſoit le pouvoir de Serene, & ſe jettant à ſes pieds: Si elle vivoit! s'écria-t-il: qu'elle vive! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la ſienne, que Tarare meure, & que la belle Fleur-d'Epine revoye la lumiere du jour.

Quelque eſprit qu'on ait, il eſt cent rencontres où l'on ne ſait ce qu'on fait, quand on aime paſſionnément; mais il eſt de la bienſéance d'avoir la raiſon égarée dans un ſujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc ſi ſot dans cette occaſion, qu'il ſeroit reſté juſqu'à la fin du Monde aux pieds de Serene, attendant la réſurrection de ſa Maîtreſſe, ſans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur-d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette converſation, étoit ſur ſon lit de repos s'évanouiſſant preſque de reconnoiſſance & de joye.

Serene crut qu'il étoit temps de donner quelque ſoulagement à la douleur d'un Amant ſi tendre. Elle le releva malgré lui, car il s'obſtinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande ſa grace; & banniſſant cette feinte ſévérité dont elle avoit armé d'abord ſes regards: Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur-d'Epine; & ſi votre conſtance eſt à l'épreuve du changement affreux de ſa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare dans les premiers tranſports de ſa joye dit & fit mille choſes en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoiſſent point l'amour. Enſuite il proteſta devant toute la Cour, & en prit le Ciel avec la Terre à témoin, qu'il n'auroit jamais d'autre Femme que Fleur-d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette réſolution par des ſentimens de généroſité capables de la vaincre. Elle

ſe-

se mit donc à proteſter qu'elle avoit tant de tendreſſe & de reconnoiſſance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle ſe feroit conſcience de lui faire perdre la plus brillante fortune & la plus belle Princeſſe de l'Univers, pour ſe donner à elle, quand même elle ſe verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que dans l'affreuſe laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y conſentir.

La divine Luiſante & le Calife ſon Pere jouoient un rôle aſſez médiocre pendant cette généreuſe conteſtation. Il s'en apperçut, & s'adreſſant à Serene: Voilà, dit-il, qui ſeroit le plus beau du monde, de part & d'autre, ſi ma fille n'y étoit intéreſſée. Prétend-on, s'il vous plait, que belle & grande comme elle eſt, elle ſoit ſans Epoux? Où faudra-t-il qu'elle s'amuſe toute ſa vie de cet oiſeau que vous venez de lui rendre? C'eſt vraiment une belle reſſource pour une jeune Princeſſe, qu'un Perroquet.

Le bon Prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorſque l'illuſtre Serene impoſant ſilence à toute l'aſſemblée, demanda l'attention particuliere du Calife, de ſon Conſeil, & de ſa Cour. Il parut quelque choſe de ſi grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout reſta dans un ſilence reſpectueux; mais la femme More ſe mit à trembler depuis la tête juſqu'aux pieds.

Serene prit le Perroquet que tenoit la Princeſſe, & le mit à terre à quelque diſtance d'elle; enſuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de ſa baguette, & traçant un cercle aſſez ſpacieux autour de lui, on vit dans un inſtant une vapeur épaiſſe qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur-d'Epine au front; ſoudain on la vit enveloppée d'un ſemblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce ſpectacle, Sonante faiſoit le manege autour des Spectateurs, & l'agita-

tion de ſes ſonnettes rendoit une harmonie tellement au-deſſus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la reſpiration.

O que les enchantemens ſont d'un grand ſecours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un conte! Tant que Sonante galoppa, les nuages qui enveloppoient Fleur-d'Epine & le Perroquet, ſubſiſterent. La Magicienne qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre. Sonante s'arrêta, les nuages ſe diſſiperent, & à la place où l'on avoit poſé le Perroquet, on vit l'homme le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince Phénix ſon Frere. Il en fit un cri d'étonnement; mais au moment que l'autre venoit ſe jetter dans ſes bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur-d'Epine, elle s'offrit à ſes yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit ſemblé lorſqu'il l'avoit conſidérée avec tant de plaiſir tandis qu'elle dormoit.

Le Peuple témoignoit ſon étonnement par des cris redoublés & confus, les Courtiſans par des exagérations, & le Calife par des larmes de joye.

Luiſante conſidéroit avec attention une métamorphoſe qui ſembloit ne lui pas déplaire, & Phénix tenoit les yeux attachés ſur les ſiens.

Mais le paſſionné Tarare, dans les tranſports d'une joye immodérée, alloit en donner mille marques aux pieds de Fleur-d'Epine, ſi Serene ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de ſon Frere. Ce fut alors qu'ils s'embraſſerent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luiſante, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces Freres, lui dit-elle: conſultez les ſervices de l'un, conſultez les charmes de l'autre; mais ſur-tout conſultez votre cœur ſur une déciſion que votre deſtinée rend irré-

irrévocable : lequel de ces Princes que vous preniez pour Epoux, vous ne sauriez faire un choix indigne ; ni celui que vous choisirez, ne peut refuser d'être à vous. Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler, de peur que le Diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serene joignit celles de Fleur-d'Epine & de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là ; & depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais Princes ne furent si bien mariés, & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le Calife qui ne l'étoit gueres moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joye à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la riviere & dans les places publiques, qu'on fît des largesses au Peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa Cour, il voulut s'en charger lui-même : c'étoit le premier Prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au Palais pour ces soins importans, Serene lui dit que la scene qu'elle venoit de commencer, n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu ; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la Baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & sa confidente, tant l'allégresse publique rempliſſoit tous les cœurs ; mais l'équitable Serene qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la Sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tomberent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de sa gorge : ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit

mourir de rire dans la coëffure printanniere qu'on lui avoit laiſſée.

Mais la figure entiere de la femme More étant diſparue, on vit l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée ſous ce déguiſement, animée par l'amour & la vengeance. Fleur-d'Epine commençoit à reſſentir les frayeurs qu'elle en avoit eues ; mais Serene finiſſant bientôt ſes allarmes : Sire, dit-elle en s'adreſſant au Calife, le ſort de ces miſérables eſt entre vos mains, c'eſt à vous à prononcer leur ſentence.

Eh bien, dit-il, puiſque cela eſt, je ne les ferai point languir. Qu'on faſſe venir mon Grand-Prévôt; qu'on allume ce bucher ; qu'on y mette la Sorciere, & la Sénéchale aux Petites-Maiſons.

La douceur de Fleur-d'Epine eut beau pencher vers la pitié. Tarare qui ſe ſouvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui ſentoit encore le ſoufflet qu'elle lui avoit injuſtement donné, fit confirmer la ſentence de la maudite Dentue, & perſonne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illuſtre & charmante troupe ſe rendit au Palais pendant qu'on en faiſoit l'exécution.

Le Calife donna d'abord tous les ordres néceſſaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuſes ; & tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ſes volontés, voulant lui-même faire les honneurs de ſa Cour à la reſpectable Serene, il lui faiſoit voir les beautés d'un ſuperbe Salon, achevé peu de temps après la naiſſance de Luiſante. Il ne pouvoit ſans doute occuper plus dignement l'attention de la ſavante Magicienne ; car à peine avoit-elle rien vu de ſi merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inacceſſible qu'elle s'étoit faite. Le Calife voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration : N'allez pas croire, lui dit-il, que ce ſoit moi qui aie

aie imagine tout cela ? Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue Reine, j'eus un songe, dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit Dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les Savans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude. Les uns dirent que j'aurois un fils qui me dépossséderoit après m'avoir fait crever les yeux : d'autres assurerent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumieres du mien. Je ne fus en peine que de la premiere explication. Enfin celui qui se vantoit d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon Etat, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance. Il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, & il l'entreprit ; mais quelque diligence qu'il pût faire, la Calife mon Epouse accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes allarmes cesserent, quand au lieu de ce maudit Dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie Fille qui vint jamais au monde. La vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous l'avons éprouvé depuis ; car, si vous & Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un Fils, au lieu d'une Fille ? à quelle fin ce Salon avec tous ces ornemens ? & enfin que vouloit dire mon songe ? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir ? dit Serene : en voici l'éclaircissement. Votre songe étoit purement un songe ; vos Interpretes des imposteurs ou des ignorans ; & celui qui vous a conseillé ce Salon, un Architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit.

Mais allons rejoindre nos Amans, ce sera-là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux Freres ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci. Ils étoient passionnément amoureux, & favorablement écoutés des deux plus charmantes personne du monde. Il est vrai que c'étoient des Beautés différentes: celle de Luisante surprenoit davantage, mais celle de Fleur-d'Epine étoit plus touchante: l'une éblouissoit, & l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvellé ses caresses à un Frere qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au desir qu'il avoit d'apprendre ses avantures depuis leur séparation, quand le Calife les rejoignit avec l'illustre Serene.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette maniere.

HISTOIRE DE PHE'NIX.

EN nous séparant, le Prince Pinçon & moi, pour chercher les Avantures.... Et qui est, s'il vous plaît, le Prince Pinçon? dit le Calife. Moi, Sire, dit Tarare; & ce fut sans savoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, & que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connoître à la belle Fleur-d Epine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses avantures jusqu'à cette séparation dont son Frere venoit de parler; & Phénix reprenant la parole: Nous étions convenus, dit-il (comme il vient de vous dire,) que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir, reviendroit se mettre en possession de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi j'y renonçai dès ce moment, & fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer; mais les cœurs qui se rendirent d'abord, n'ayant dequoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, Pays de tout temps fameux pour les Beautés.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roi son Epoux, qui lui avoit laissé quatre Filles, dont l'ainée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement; mais la fortune qui me réservoit un

bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement; car avant que d'y arriver, j'appris le desastre de la Famille Royale, par une révolution toute surprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées, pour émouvoir un Peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des Grands du Royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la Reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce Royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une Nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du Tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai, ni mon nom, ni ma qualité. J'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un Prince qui ne devoit pas faire profession de générosité, ni de courtoisie. Mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu, dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique; Princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage, que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son Pere; mais j'eus en horreur l'alliance d'un Usurpateur, & sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que j'envoyai promener sa petite Bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hazard me conduisit dans un vieux château, superbe à-la-vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-temps sans y rencontrer personne. Ceux qui

qui demeuroient dans ce ſombre ſéjour, ſe renfermoient chacun dans ſon particulier, & ſembloient m'éviter avec ſoin lorſqu'ils ſortoient. Je fus ſurpris d'une coutume ſi ſauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de ſe deſennuyer, en s'humaniſant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raiſon, lorſque j'entrai dan un appartement aſſez propre. Il n'y avoit pas une ame; cependant j'y vis une table, des cartes, des jettons, & des chaiſes rangées autour.

Un moment après arriverent quatre Pies, ſuivies chacune d'un Sanſonnet qui lui portoit la queue; une Corneille ſérieuſe les accompagnoit.

Les Pies, après m'avoir ſalué fort civilement, ſe mirent à jouer, & la Corneille à travailler.

Fleur-d'Epine & Tarare qui n'avoient ceſſé de ſe regarder pendant ce récit, ſe pouſſerent à l'endroit des Pies. Luiſante qui n'avoit pas ôté les yeux de deſſus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé ſon récit, parut douter s'il parloit ſérieuſement. Serene ſourit d'une avanture qui ne lui étoit pas inconnue; mais le Calife ſe tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, diſoit-il, mon Gendre, vous êtes un peu voyageur: pour Pies à qui on porte la queue, & qui font la révérence, paſſe; mais des Pies qui jouent aux cartes, on n'en a gueres vu.

Phénix, après avoir proteſté de la vérité de ſon récit: Je fus long-temps, pourſuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des Pies qui ayent joué: pour moi, je les aurois regardées juſqu'à ce moment, ſans y rien comprendre. Enfin, je vis tout-à-coup une petite Pie aſſez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me ſouviens plus, ſauta ſur la table: je ne ſais comment j'ai pu oublier ce mot; car les autres Pies s'égozillerent à force de le répéter. La ſérieuſe Corneille le prononça gravement; & juſqu'aux

qu'aux petits Sanſonnets qui mouchoient les bougies, tout ſe mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai bruſquement, ne ſachant pas trop bien ſi je rêvois, ou ſi tout ce que je venois de voir, étoit réel.

Au ſortir de ce Royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau ſéjour de l'Univers étoit la plus belle Princeſſe du monde.

Je ne ſongeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'expoſoit auprès de ſes yeux. Quel danger, diſois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, ſi on ne peut trouver grace devant eux? car je traitois de fable le poinçon mortel de ces regards éblouïſſans, dont on me faiſoit une deſcription ſi merveilleuſe, & dont on contoit tant d'événemens tragiques. Ce n'eſt point à Phénix, diſois-je, flatté d'une vanité ridicule, ce n'eſt point à Phénix que l'éclat exceſſif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent; & ſi ſes charmes ont un poiſon ſi redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luiſante, l'aveu d'une vanité ſi ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt ſecret qui m'entraînoit vers vous, me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça ſi je faiſois choix d'une mauvaiſe route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la Sorciere Dentue avoit établi la ſcene de ſes enchantemens; & comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à meſure que j'avançois dans ce chemin. Je traverſai des campagnes déſertes, des rochers affreux; & après mille incommodités je

je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres & des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis; mais après un long combat, où mes forces s'épuiserent, & où je m'apperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que de me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, & on me descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la Sorciere cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilege; car il falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose, & c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible, mais la mienne trouva grace dans le cœur le plus impitoyable qui fût jamais. Je m'en apperçus, & je sûs bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne; sinon, que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du Soleil éclaireroient la Terre: & pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir, cependant ce parti me parut plus honnête & moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais ici faire une illustre fin; & si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu le chercher de si loin. Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante; elle,

elle, dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards ; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une Sorciere effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient desagréables, de quelque maniere qu'on les tournât. Cependant l'endroit où je les faisois, me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & sur-tout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus de mon goût. J'en choisis une parmi les plus belles. Je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil, je me trouvai changé en Oiseau. La Sorciere dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui se desespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur-d'Epine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle maniere; & elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces; mais la vérité est, que cette avanture me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe, & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ses horreurs. Je l'attendis en vain.

La Sorciere me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, & me dit qu'il falloit avoir patience ; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma premiere forme ; mais que je me gardasse bien de manger du sel, si par hazard j'en voyois. A ce beau discours elle me laissa dans ce beau jardin, & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre & de la consternation où cette avanture m'avoit mis. Je voulus déplorer mon mal-

malheur; mais au lieu de m'écrier, infortuné Phénix! je me mis à dire Perroquet mignon, & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux Perroquets, & que les Perroquets les plus importuns disent tout de suite. J'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent du haut de quelque arbre la maison de la Sorciere; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes aîles refuserent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux des environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille. Elle avoit un petit sac sous son bras. Elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite. Je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne me rendît ma premiere forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme, ma beauté la charma: & comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la Sorciere après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois; mais le lendemain le Soleil n'étoit pas encore levé, que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher Frere. Ma surprise à cette rencontre fut égale à ma joye. Je mourois d'envie qu'il me prît; mais au lieu de cela,

cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'effayer l'effet du sel que j'avois caché, mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la Sorciere, & je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par hazard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire: Oui, mon cher Frere, je suis Phénix; mais au lieu de cela je ne pus prononcer que Tarare, & je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinçon, j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la Sorciere.

C'étoit vous pour qui je craignois tant, mon chez Frere, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors & de desarmer sa fureur; car la force de ses enchantemens consistoit dans la jument & le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure. Je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage & de ses regrets dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infame Fleur-d'Epine: le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, l'a laissée au lieu de Sonante presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée, achevons-en la vengeance. A ces mots elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur-d'Epine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mere que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât.

Elle courut ensuite chez elle pour revoir ses seules

les consolations qui lui restoient dans son malheur, mais elle n'avoit garde de les y trouver ; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlemens de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la Sorciere, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva toute en feu. Elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée, ses cheres espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le Ciel avoit réservé pour la Mere.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé. Il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche, fauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Un autre n'auroit pas regretté cette perte; mais pour elle, sa furie en augmenta. C'en est fait, s'écria-t-elle; tous mes charmes m'abandonnent, recourons à l'artifice. Ce fut en achevant ces mots, qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus. A l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel. Je commençai d'espérer que la Sorciere ne me trouveroit pas. Graces au Ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort & cette ragoûtante épouse; mais aussi me voilà Perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes miseres. Je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de

fruits

fruits: d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites. Tous ceux qui me voyoient, couroient après moi pour me prendre. Je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse apperçu. Je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire. Elle me côtoyoit par-tout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admiré de tous ceux qui me voyoient, ainsi je ne fus point surpris de son attention. Je savois me mettre hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embaraſſé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un Pays où cent millions de Perroquets eussent pu vivre en Rois, j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en apperçut, & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois: Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau Perroquet soit égaré; sans doute qu'il est à quelque Roi, ou à quelque Beauté qui se désespere à l'heure qu'il est de l'avoir perdu: que sais-je s'il n'est pas à la plus belle; mais, s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, & il feroit à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le Royaume de son Pere, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse Sorciere, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers! & parmi les mortels, qui ne chan-

changeroit de condition avec un Perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des Belles ne cachent point à des oiseaux?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentue! J'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler; j'y sautai le plus légérement que je pus.

Il ne s'en fallut de rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance; ses yeux parurent étinceller: elle me serra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au cou, pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serene nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner, cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur. Mes yeux de Perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante; & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point parler ici des transports de joye que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la Sorciere m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de Perroquet, que je fus trop payé auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la Sorciere m'avoit inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde; trop heureux si celle que j'ai reprise, lui pouvoit être agréable!

Le

Le beau Phénix ceſſa de parler; &, quoique Luiſante eût rougi plus d'une fois ſur la fin de ſon diſcours, ſes beaux yeux ne laiſſerent pas de l'aſſurer qu'il ne perdroit rien à n'être plus Perroquet.

Le Calife trouva les avantures de ſon Gendre aſſez divertiſſantes. Il lui ſut bon gré de n'avoir point voulu de la Princeſſe boſſue qu'on lui avoit offerte en Circaſſie. Mais, Seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main ſur la conſcience, ſi par bonheur on ne vous eût changé en Perroquet, n'euſſiez-vous pas plutôt épouſé la Sorciere, ſa Mere, ſa Grand-Mere, & toutes les Dentues du monde, que de vous laiſſer égorger comme un ſot? Pour moi, je ſuis peut-être auſſi délicat qu'un autre; mais après tout il n'eſt que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous euſſiez fait. J'eſpere au moins que le Royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, & la main de Luiſante que vous avez dès à préſent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'Infante de Circaſſie.

A l'égard de votre Frere Pinçon, quoiqu'il ne ſoit pas richement marié, il me paroît ſi content de ſa Femme & de ſa Belle-Mere Serene, qu'il ne vous portera point d'envie; car, avec ſon ſavoir-faire, ſes petits Etats, & ce que Serene lui pourra laiſſer un jour, il ne laiſſera pas d'être à ſon aiſe.

La modeſtie Fleur-d'Epine qui, ſans ambition, eût ſouhaité d'être héritiere de l'Univers, rougit de ce que le Calife venoit de dire. Elle n'eut point de honte qu'une perſonne auſſi merveilleuſe que Serene lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas ſans confuſion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luiſante faiſoit le bonheur de ſon époux, & que Tarare avoit tous refuſés pour elle.

L'équitable Serene vit ſon embarras, & connut ſa penſée. Ce fut alors que demandant un peu d'audience à ſon tour: Calife

Calife de Cachemire, dit-elle, vous, qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son Frere? Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur-d'Epine mourante, de Fleur-d'Epine effroyable, & pour tout dire de la mémoire de Fleur-d'Epine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez, si dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune; mais sachez que Serene n'est point Sœur de l'infame Dentue, ni Fleur-d'Epine Fille de Serene. Voici son Histoire & la mienne.

HISTOIRE DE SERENE.

ENtre le Tygre & l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaines dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le Royaume de Cachemire. Mon Pere en étoit Souverain. C'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la Nature; mais, comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses Etats, pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son Pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'Univers, étoit si riche, que ses Sujets le devinrent trop. Les plus puissans sentirent leur force, & connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarassé d'un Pays sans montagnes: il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses Etats pour en chercher; &

tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des Cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la Terre.

Cette nouvelle ne l'émut point, l'amour seul en fut capable; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hazard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie; mais ce fut-là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors, lui donna du goût pour les Beautés mortelles. Il devint amoureux; & la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de ses Etats.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point; car au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son Epouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; & ce fut sur cette montagne que Tarare & Fleur-d'Epine ont passé pour venir ici, que mon Pere fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuse. Ce fut-là qu'il se mit à fouiller dans les Régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, & tant de solides trésors dissipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter. Il convertissoit à son gré tous les métaux en or; & les Puissances invisibles répandues dans

dans les airs, obéiſſoient à ſes commandemens. Il ſe fit, par leur miniſtere, un Palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes mêmes du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après ma Mere accoucha d'une ſeconde Fille. J'eus l'inclination de mon Pere pour les Sciences, ma Sœur eut celle de ma Mere avec ſa beauté. Mais toute merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma Mere auſſi-bien que ma Sœur s'ennuyerent de la ſolitude: l'une vouloit revoir un Pays qui lui avoit donné le jour: l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes, ſituées entre le Tygre & l'Euphrate, que ſon Pere avoit abandonnées pour le déſert où elle ſéchoit d'ennui.

Il s'en apperçut; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma Mere partit pour la Circaſſie, où ma Sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous diſant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui poſſédoit le ſecret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arriverent dans le Pays de ma Mere, étoit digne de la premiere fortune de ſon Epoux.

Le Roi de Circaſſie n'eut pas plutôt vu ma Sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuſe ſur toutes les Circaſſiennes. Les plus belles furent au déſeſpoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement diſputées: les unes en ſécherent d'envie, les autres en creverent de dépit, mais ma pauvre Mere en mourut de joye.

Mon Pere apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai Philoſophe. Pour moi, j'avoue que la joye de l'une m'aida beaucoup à me conſoler de

la douleur de l'autre. Je ne ſongeai plus qu'à me perfectionner dans les Sciences, où je faiſois aſſez de progrès, & dont je ſentois augmenter le goût, à meſure que je me ſentois acquérir de nouvelles lumieres.

Enfin mon Pere, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon eſprit étoit capable, voulut bien ſe laiſſer mourir, pour chercher dans l'autre Monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci: il ſe laiſſa, dis-je, mourir; car avec les ſecrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ſes tréſors & d'une partie de ſes connoiſſances; mais de tous ſes dons, cette Baguette que vous voyez, eſt infiniment le plus précieux. Elle eſt compoſée de l'aſſemblage de toutes les vertus ſecrettes des Mineraux & des Taliſmans. Par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'eſt préſente, & je rappelle tout le paſſé. Mon Pere m'avoit défendu de monter juſqu'au haut de la montagne que nous habitons. Cette curioſité que je n'avois jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu; & dès qu'il eut les yeux fermés, je la ſatisfis.

Ce fut de-là que contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis tranſporter ce que je voulus des tréſors immenſes dont mon Pere avoit enrichi les cavernes de cette montagne; & de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me conſulter, n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtreſſe, je rendis ma demeure inacceſſible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'eſprit a de plus aimable pour les mortels; & loin d'envier l'établiſſement de ma Sœur ſur le Trône de Circaſſie, rien ne troubla l'heureuſe paix dont mon cœur jouiſ

jouiſſoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois Filles de ſuite, je conſultai mes livres ſur leur deſtinée & la ſienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le Roi ſon Epoux la laiſſeroit bientôt Veuve & Régente de ſes Etats. Je trouvai dans l'horoſcope de l'ainée de ſes Filles, qu'elle étoit menacée de quelque deſaſtre, mais ce fut en vain que je mis tout en uſage pour en ſavoir les particularités : je connus ſeulement qu'une puiſſance ennemie, preſque égale à la mienne, la devoit perſécuter. J'eus recours à ma baguette, & en ayant paſſé le bout ſur une peau de parchemin que j'ouvris ſur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentue ; elle décrivit la ſituation de ſa demeure, ſes ſortileges & ſes inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté ; que ſon art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ſes pieges ; & que la mort étoit la ſeule reſſource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaiſance encore plus funeſte. Cependant je découvris avec douleur, que tant qu'elle ſeroit maîtreſſe de la jument Sonante & du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les ſiens.

J'appris par ma baguette qu'elle avoit un Fils à peu près de l'âge de l'ainée des Filles de ma Sœur, & je ne doutai point que ſon deſſein ne fût d'enlever l'Héritiere de Circaſſie pour la donner à ce Fils, c'eſt pourquoi je voulus la prendre ſous ma protection. Ma Sœur me l'envoya ſecrettement, mais cette précaution penſa la perdre. La Sorciere trouva le moyen de l'enlever preſque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remiſe. J'avois eu beau la faire paſſer pour ma Fille, la cruelle Dentue ne s'y laiſſa pas tromper ; & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur-d'Epine contre l'in-

humaine Sorciere. Oui, Calife de Cachemire, cette même Fleur-d'Epine que vous voyez, & que vous aviez si hâte de brûler, est héritiere du Royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle maniere; mais, ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la Sorciere, si Tarare ne l'avoit entrepris. Cette gloire étoit réservée par les Destins à l'Amant le plus ingénieux, aussi bien qu'au plus fidele. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enléveroit la jument & le chapeau de la Sorciere; mais je ne savois où trouver un homme de ce caractere.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde; & mes livres que je consultois sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette Beauté, je fis répandre une contagion secrete sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort résolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livreroit Fleur-d'Epine, avec les trésors de la Sorciere.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi, avant de se rendre à la Cour, & ce que je découvris de son esprit & de ses sentimens, me fit espérer que s'il osoit tenter l'avanture, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion, lorsque je le vis revenir à quelque temps de-là pour me consulter. Je ne le vis point embarassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un assez téméraire à votre Cour, pour rendre service à la belle Luisante à ce prix: Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & l'espérance seule d'en être avoué de vous, suffit pour tout oser sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joye que me donna cette

te réponſe d'un homme que je commençois à eſtimer beaucoup : je ne doutai point que ce ne fût lui que les Deſtinées avoient marqué pour le Libérateur de Fleur-d'Epine.

Je lui fis eſpérer que je ne lui ſerois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait. Il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'aſſiſter toujours, mon génie a ſouvent inſpiré le ſien dans l'exécution. Mais, après tout, c'eſt à ſon eſprit, à ſa fermeté, mais plus que tout, à ſa conſtance que la gloire en eſt dûe.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciere, j'employai ma baguette pour ſatisfaire la curioſité que j'avois ſur Fleur-d'Epine. Elle m'en traça la figure, & les ſouffrances dans les triſtes occupations de ſa vie. Je trouvai ſa figure digne de récompenſer ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût néceſſaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, ſi ſon eſprit & ſes ſentimens répondoient aux charmes de ſa perſonne ; mais j'avoue que j'inſpirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur-d'Epine, qu'une premiere vue n'auroit pas attirés ; mais qu'il n'auroit que trop mérités ſans mon ſecours, avec un peu de temps.

Ma joye fut extrême quand je les fûs arrivés dans ce Royaume ; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inacceſſible lorſqu'il y voulut mener Fleur-d'Epine, je le fis pour éprouver ſa conſtance pour elle juſqu'au bout, & pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette conſtance par des épreuves qui méritent qu'il regne ſur le Trône d'une Princeſſe qui regne ſi parfaitement dans ſon cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circaſſie ; mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir. Tout

ce que je pus faire, fut de sauver la Reine ma Sœur & les trois Filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du Tyran; & pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du Royaume.

Ce fut-là que craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroissoit changée en Corneille, dès que le hazard y conduisoit quelque étranger, & ses Filles avec leurs compagnes paroissoient changées en Pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hazard vous a conduit l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur-d'Epine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici. Je savois ses desseins; mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument & le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre sa vie.

Je livrai donc Fleur-d'Epine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale, & de l'inhumaine Dentue. Fleur-d'Epine ne devoit être qu'au plus fidele des Amans. Quelle plus grande épreuve de sa constance, que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la Sorciere l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le Trône de Cachemire lui seroient offerts!

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux & la jument: je tins pourtant parole dans le remede que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages; mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chere Fleur-d'Epine, je savois bien que dans l'état où il la trouve-

veroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les Génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la derniere extrémité, & je pensai m'en repentir; car dans le moment que je venois de monter sur Sonante, le plus agréable & le plus desiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois couriers de Circassie arriverent à une heure l'un de l'autre, qui m'apporterent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma Sœur. Le premier apprit que l'Usurpateur avoit péri par un soulévement aussi soudain, que la révolution qui l'avoit placé sur le Trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de Fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse, & des transports d'impatience dont la Reine & ses Filles étoient attendues dans la Capitale de Circassie; & ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le Conseil & les Grands du Royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru; car quelque empressement que Fleur-d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses Etats paisibles à son arrivée; sa Mere & ses Sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une Fille & une Souveraine qu'elles avoient cru perdue; & tout le peuple, à son ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur-d'Epine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embarassé dans quelques compli-

mens à Serene, & quelques excuses à Fleur-d'Epine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux Princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva. Le Dieu de l'Hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le Calife leur donna le bon soir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur-d'Epine, il ne tint qu'au plus fidele de tous les Amans d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant la fin de ce Conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant, & le Sultan moins pressé cette fois de prendre sa place au Conseil, avoit trouvé bon que le Soleil se levât avant lui. La Sultane étoit, comme on l'a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais. Il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Visir s'en alloit avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu, en examinant tous les charmes de son visage, & considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de Contes Arabes. Il se leva d'auprès d'elle, & prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse & ses empressemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes, qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs Bergeres! Quel plaisir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ces Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une Déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche, & à ces mots elle voulut

voulut lui ôter sa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais consentir, qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps, que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & sa Sœur d'impatience. Après ce galant exploit il passa dans son appartement, & de son appartement au Conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des Beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut le croire; & dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la Sultane, suivi des Officiers de la Couronne. Mais au lieu de leur donner le bon soir, après être deshabillé, il se tourna vers le Prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les avantures qui lui étoient arrivées depuis celle de la Pyramide & du Cheval d'or, jusqu'à celle où pour la premiere fois il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux Prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit; mais, comme il savoit que le Sultan son Maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit question de Contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce Recueil.

A MADAME

LA

DAUPHINE.

MADAME,

Vous avez eu la bonté de me permettre de vous dédier cette petite Nouvelle ; mais je tremble quand il s'agit de vous la préſenter, & la délicateſſe de votre goût me donne autant de crainte, que votre auguſte Perſonne m'inſpire de reſpect. Quoiqu'il ſemble que ce ne ſoit pas une grande louange pour une Princeſſe de votre rang, que celle d'avoir du diſcernement pour les Ouvrages de cette eſpece, il eſt cependant vrai que c'eſt une ſupériorité d'eſprit qu'il eſt agréable d'avoir, quand on eſt déjà au-deſſus des autres par toutes ſortes d'endroits; & ce mérite n'a jamais été négligé que de celles qui n'y pouvoient prétendre. Il eſt bien juſte, Madame, que ceux qui ſe mêlent d'écrire, vous conſacrent leurs Ouvrages, puiſque vous leur faites l'honneur de vous y amuſer quelquefois; &

pour

pour moi, si la crainte de ne pas mériter la gloire de votre Approbation m'a arrêté, elle cede enfin à l'empreſſement de vous marquer mon zele, & de vous aſſurer que je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante.

AVERTISSEMENT.

LE peu de Romans que j'ai lus, m'ont donné une idée générale des ſentimens du cœur ; & ſur cette idée j'ai entrepris de faire de petites Nouvelles. La lecture de ces ſortes d'Ouvrages eſt, ce me ſemble, plus agréable que dangereuſe. On y voit toujours le bien & le mal dans un certain jour, qui donne de l'éclat à l'un, & qui fait éviter l'autre. Cependant j'ai cru que ce n'étoit pas aſſez, & qu'on pouvoit faire tirer aux Lecteurs une autre ſorte d'utilité des Nouvelles & des Romans. Je conçois tant de déréglement dans l'amour, même le plus raiſonnable, que j'ai penſé qu'il valoit mieux préſenter au Public un Tableau des malheurs de cette paſſion, que de faire voir les Amans vertueux & délicats, heureux à la fin du Livre. Je mets donc mes Héros dans une ſituation ſi triſte, qu'on ne leur porte point d'envie. Si cette Nouvelle réuſſit, j'en donnerai de plus amples ſous le même Titre.

ELEO-

ELEONORE D'YVRÉE,

OU LES

MALHEURS DE L'AMOUR.

QUOIQUE l'Empereur Henri II. fût le plus juſte & le plus puiſſant de tous les Princes qui juſques-là étoient parvenus à l'Empire, ſes Etats ne laiſſerent pas d'être troublés par beaucoup de guerres. Sa douceur & la modération lui firent autant de Rebelles, qu'un Gouvernement trop rigoureux lui en auroit peut-être fait. Le Marquis d'Yvrée fut un de ceux que les bontés de cet Empereur mirent le plus en état de former un Parti contre lui. Comme l'Empire n'étoit compoſé que de Nations nouvellement reconquiſes, on étoit toujours à la veille de voir des remuemens. L'Empereur entretenoit des armées ſur pied pour remédier promptement aux déſordres qui pouvoient naître; & le Marquis d'Yvrée qui avoit le commandement de ſes Troupes dans la Lombardie, ſe ſervit, pour ébranler ſa Couronne, des moyens que ce Prince employoit pour la maintenir.

Avec de l'ambition, de l'eſprit & du courage, ce Capitaine ne trouva rien de difficile. Il gagna le cœur de ſes ſoldats par ſon adreſſe & par ſa libéralité, & il fit tant qu'il leur perſuada de le proclamer

clamer Roi d'Italie; mais il ne fut pas long-temps sans recevoir la peine de son crime. L'Empereur se fit justice par ses armes, & le vainquit en trois batailles.

Le Marquis d'Yvrée se trouvant sans aucune ressource, se condamna lui-même à passer le reste de ses jours dans un Monastere à Bezançon, où il trouva une retraite sûre. Sa Femme ne put soutenir la nouvelle de ses disgraces; la fievre lui prit d'une maniere qui lui fit sentir qu'elle en mourroit. Elle avoit un fils & une fille; & elle envoya son fils, qui n'avoit que huit ans, au Comte de Retelois. Ce Comte avoit été Ambassadeur pour le Roi de France vers l'Empereur, & à cette occasion ayant connu le Marquis d'Yvrée, il avoit toujours été depuis si solidement son ami, qu'il avoit recherché tous les moyens de lui en donner des marques. Il reçut cet enfant d'une maniere qui fit connoître que les infortunes du Marquis avoient encore augmenté l'amitié qu'il avoit pour lui. La Marquise d'Yvrée laissa sa fille, âgée de quatre ans, à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, ses amies particulieres, qui étoient alors en Italie, où elle s'étoit cachée. Elle leur dit qu'elle ne choisissoit point entre elles une protectrice pour sa fille; qu'elle la mettoit entre les mains de l'une & de l'autre; qu'en l'état où ses malheurs l'avoient réduite, c'étoit le seul gage qu'elle leur pût donner de son amitié; & elle mourut avec toute la tranquillité d'une personne accablée d'affliction, qui ne regarde la mort que comme la fin d'une vie infortunée.

Ces deux amies se disputerent d'abord l'avantage de conserver chez elles un dépôt si précieux. Cependant, comme la Duchesse de Misnie étoit obligée de retourner à Bamberg, séjour ordinaire de l'Empereur, elle laissa d'abord Eléonore, (c'étoit

le

le nom de la fille du Marquis d'Yvrée) à la Comteſſe de Tuſcanelle, qui alloit à une maiſon de campagne. On avoit de grandes raiſons de cacher cette fille. Les Allemans conſervoient pour le nom d'Yvrée une affection qui avoit obligé l'Empereur à faire chercher ce Marquis dans tous les lieux où l'on pouvoit ſoupçonner qu'il s'étoit retiré; & malgré ſa clémence, la politique l'auroit obligé à s'aſſurer de ſes enfans. On fit courir le bruit qu'ils étoient morts. On dit même à Eléonore qu'elle n'avoit plus de frere, pour éviter les queſtions qu'elle faiſoit tous les jours ſur les choſes qui le regardoient, & pour lui ôter l'envie de le voir. Ainſi la Ducheſſe de Miſnie & la Comteſſe de Tuſcanelle étoient ſeules inſtruites d'un ſecret qu'elles ne jugeoient point être préjudiciable à l'Etat, & qui étoit dû à l'amitié qu'elles avoient eue pour la Marquiſe d'Yvrée.

La Comteſſe de Tuſcanelle eut Eléonore chez elle aſſez long-temps, & elle étoit digne par ſa douceur & par ſa généroſité d'être protectrice d'une fille ſi infortunée. Quoiqu'elle la fît paſſer pour une perſonne de médiocre naiſſance, elle la traitoit avec beaucoup d'amitié, & avec une extrême diſtinction. Matilde, qui étoit la fille de cette Comteſſe, étoit de l'âge d'Eléonore. Elles étoient toutes deux parfaitement aimables, & elles s'attacherent l'une à l'autre de cette amitié de l'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de ſincérité que les autres amitiés, a auſſi plus de durée.

La Ducheſſe de Miſnie étant demeurée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de ſon fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empereur, de-ſorte qu'elle étoit ſouvent à Bamberg; mais elle ne laiſſoit pas de demeurer quelquefois à une maiſon de campagne qu'elle avoit à quatre lieues de là. La Comteſſe de Tuſcanelle en avoit une, peu éloignée de la ſienne. Elle y amena Eléonore; & lorſ-

lorſqu'elle alloit à la Cour, elle prenoit le temps que la Ducheſſe n'y étoit pas, pour la lui laiſſer.

La Comteſſe & la Ducheſſe étoient amies particulieres. Elles ne vouloient voir perſonne lorſqu'elles étoient en leurs maiſons de campagne, & le Duc de Miſnie y alloit ſeulement faire viſite à ſa Mere & à la Comteſſe, qui étoit dans une trop grande liaiſon avec elle pour ne s'attirer pas les ſoins de ce Duc. Il vit Eléonore chez l'une & chez l'autre, & il ne fut pas long-temps ſans remarquer qu'elle ſeroit d'une admirable beauté. Quoiqu'il la crût d'une naiſſance beaucoup inférieure à la ſienne, & qu'il eût cinq ou ſix années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards que ſi elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connue pour la fille du Marquis d'Yvrée. Il enviſageoit avec plaiſir que dans peu de temps elle ſeroit parfaitement belle, & il ſentoit un commencement d'amour qui étoit fondé ſur les charmes qu'elle devoit avoir, autant que ſur ceux qu'elle avoit déjà.

De ſon côté, elle avoit une ſenſible joye de voir les yeux de ce Duc appliqués ſans ceſſe à rencontrer les ſiens. Elle ſentoit, pour ainſi dire, qu'elle étoit trouvée belle avant que de ſavoir qu'elle l'étoit. D'abord il ſembloit qu'elle cherchât les regards de Duc de Miſnie; mais enfin elle commença à les éviter, & il s'apperçut par-là qu'elle les avoit entendus.

Eléonore ſe fit un ſujet de chagrin de penſer que le Duc de Miſnie croyoit peut-être lui faire honneur en lui rendant quelques ſoins, & elle pria Matilde, à qui elle avoit découvert le ſecret de ſa naiſſance, de l'apprendre auſſi au Duc. Il fut charmé de cette connoiſſance, bien plus parce qu'il la devoit à Eléonore, que parce qu'il apprenoit que cette belle perſonne étoit plus digne de lui. Enfin il lui déclara ſa tendreſſe, qui avoit déjà fait beaucoup d'impreſſion ſur elle. Leur liaiſon étoit preſ-

que

que toute formée, & ils n'avoient plus qu'à ſe dire qu'ils s'aimoient, quands ils ſe le dirent.

L'inclination qu'Eléonore ſentoit dans ſon cœur, ne diminuoit point la tendreſſe qu'elle avoit pour Matilde; au contraire cette amie lui devint en quelque façon néceſſaire. Elle lui parloit de ſon Amant, quand elle ne le voyoit pas; & ſon amitié n'en devint que plus ardente, parce qu'elle étoit utile à ſon amour. Matilde entroit auſſi dans leurs entretiens, du conſentement de l'un & de l'autre. Ces converſations étoient aſſez dangereuſes pour une jeune perſonne. Elle vit la différence de leur état & du ſien: elle conçut le plaiſir qu'il y avoit d'être aimée; & enfin elle commença à ſentir ſon indifférence, & à la trouver triſte & deſagréable.

Il lui ſembloit qu'elle n'auroit pas voulu ôter le Duc de Miſnie à Eléonore, mais elle ſouhaitoit de trouver un Amant comme lui; & elle ſentoit que s'il ne lui avoit pas préciſément reſſemblé, il ne lui auroit pas plû. Ce ſentiment ne lui donna d'abord qu'une mélancolie qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa douceur; mais lorſqu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une douleur très-vive.

Eléonore & le Duc de Miſnie n'en ſoupçonnoient point la cauſe. Le Duc étoit trop occupé de ſa tendreſſe pour démêler celle de Matilde, & Eléonore n'étoit pas aſſez habile pour examiner les ſentimens d'autrui; à peine connoiſſoit-elle les ſiens.

La Ducheſſe de Miſnie s'apperçut avec chagrin de l'inclination de ſon fils pour Eléonore. Il pouvoit prétendre aux plus grands Partis de la Cour & aux plus hautes Alliances. Elle conçut que l'amour nuiroit à la fortune de ce fils, & fit deſſein d'emmener Eléonore en Miſnie, où elle étoit obligée d'aller paſſer une année. La Comteſſe de Tuſcanelle qui alloit plus ſouvent à la Cour qu'elle n'avoit accoutumé, parce que le Comte ſon mari avoit obtenu depuis peu de temps une des premie-

res

res charges de l'Empire, ne s'oppoſa point à ce voyage; & la Ducheſſe crut que, puiſque ſon fils étoit obligé de demeurer auprès de l'Empereur, l'abſence détruiroit ſa paſſion, qui ne faiſoit que de naître.

Ce fut-là que commença le malheur de ces Amans. Cependant ils ne s'apperçurent point qu'on avoit eu intention de les ſéparer; parce que la Ducheſſe de Miſnie ne s'en étoit expliquée avec perſonne, & qu'elle ſavoit ſi bien diſſimuler, que l'on ne connoiſſoit ſes deſſeins qu'après qu'ils avoient réuſſi. Comme il lui étoit aiſé de juger qu'Eléonore avoit appris ſa naiſſance au Duc, elle lui en fit confidence, tant pour le prévenir ſur les raiſons qu'elle avoit de l'éloigner de Bamberg, que pour l'obliger davantage à garder le ſecret. Enfin elle crut pouvoir s'emparer de ſon eſprit par cette confiance apparente, & ſe rendre moins ſuſpecte ſur les avis qu'elle ſeroit peut-être un jour obligée de lui donner contre Eléonore, ſi ſa paſſion continuoit.

Le Duc comprit par toutes les meſures que ſa Mere prenoit pour cacher Eléonore, qu'il n'étoit pas temps de lui avouer qu'il aimoit cette belle perſonne. Il combattit néanmoins les raiſons de ſon départ avec une chaleur que la Ducheſſe feignoit de ne point remarquer, & dont il ne s'appercevoit pas lui-même. Ce fut en vain qu'il les combattit, il fallut dire adieu à Eléonore. Vous partez, lui dit-il, & quand reviendrez-vous? Peut-être ne m'aimerez-vous plus? Je ne ſais pourquoi je l'appréhende: ſi je vous voyois, je ne craindrois rien; je craindrai tout, quand je ne vous verrai point. Hélas! lui dit Eléonore, à quoi me faites-vous ſonger? Vous changerez peut-être plutôt que moi; mais je ne ſaurois m'affliger de rien, que de ne vous voir pas.

Quoiqu'Eléonore ſe crût épuiſée de douleur, elle trouva.

trouva encore des pleurs à répandre, lorſqu'elle dit adieu à Matilde. Elles s'embraſſerent, & jetterent un torrent de larmes. Eléonore ſembloit prévoir que ce ſeroit pour la derniere fois qu'elle ſeroit contente de l'amitié. Ce que Matilde avoit dans le cœur, pouvoit l'empêcher de faire ſon devoir à l'égard de ſon amie; cependant l'extrême triſteſſe où elle la voyoit plongée, ne laiſſa pas de l'attendrir dans ce moment.

Eléonore partit avec la Ducheſſe de Miſnie, & Matilde eſpéra que cette abſence donneroit quelque treve à ſes maux; mais le Duc qui la voyoit ſouvent, l'entretenoit toujours de ſa Maîtreſſe: même il lui en parloit avec plus d'amour que jamais, parce qu'il n'avoit qu'elle à qui en parler. Elle entroit dans de violens chagrins contre lui, & elle ſouhaita mille fois que l'Amant fût éloigné auſſi bien que la Rivale.

Le Duc de Miſnie partit quelque temps après à la ſuite de l'Empereur, qui alloit au ſecours du Pape Silveſtre II. que les Grecs avoient attaqué. Ils étendoient leurs conquêtes ſi loin, qu'ils ſembloient déjà menacer Rome; & le Pape, allarmé de leurs prompt ſuccès, avoit prié l'Empereur de s'unir à lui pour les arrêter. Henri II. ſaiſit cette occaſion de ſignaler ſon zele & ſon courage, de ſorte qu'il paſſa en Italie une ſeconde fois. Le Duc de Miſnie obtint de ce Prince quelques jours pour aller voir la Ducheſſe ſa Mere, & il devoit le rejoindre à Pavie. Il trouva la beauté & l'eſprit d'Eléonore beaucoup augmentés, de ſorte qu'il craignit que tous ces avantages n'euſſent diminué ſa tendreſſe. Il exigea mille aſſurances de ſa conſtance; & s'il ne pouvoit s'empêcher d'en douter, c'étoit avec un amour qui réparoit l'outrage de ce doute.

Hélas! ſi j'étois capable de vous aimer moins, & que vos ſoupçons fuſſent juſtes, je ne les excuſerois

cuſerois pas ſi facilement, lui diſoit-elle ; mais enfin je vous pardonne tout. L'abſence a encore ajouté quelque choſe à mes ſentimens. Quelle autre ſûreté voudriez-vous de ma conſtance ? Je vous aſſure que tant que vous ne m'apprendrez pas ce que c'eſt qu'être infidele, je ne le ſaurai point.

Ils prirent des meſures pour s'écrire. Ce commerce leur donna encore plus d'eſtime l'un pour l'autre, & forma entre eux une liaiſon d'eſprit & de ſentiment dont ils goûtoient tout le charme, lorſqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eléonore.

Le Comte de Retelois qui avoit pris le fils du Marquis d'Yvrée en ſa protection, demeura veuf, & ſans enfans. L'amitié qu'il avoit toujours eue pour ce Marquis, ſe répandoit ſur ſa famille : il avoit donné des biens conſidérables à ſon fils, & il lui demanda ſa fille en mariage. Quoiqu'il eût vu le portrait d'Eléonore, que la Comteſſe de Tuſcanelle avoit envoyé au jeune d'Yvrée, & qu'il en eût été touché, il ſongeoit particuliérement à épouſer en elle la fille d'un ami malheureux ; auſſi le Marquis d'Yvrée en reçut-il la propoſition comme une grace.

Le mariage fut réſolu ; & l'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il ſe remit ſur le jeune d'Yvrée du ſoin de faire conſentir Eléonore à partager ſa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune d'Yvrée partit ; & comme il lui étoit important de ne ſe pas faire connoître, il prit le nom de Baron d'Hilmont, & ne ſe déclara d'abord qu'à la Ducheſſe. Il lui dit enſuite qu'il venoit la décharger du ſoin de la fille du Marquis d'Yvrée. C'étoit la délivrer d'un embarras, que de retirer d'entre ſes mains une perſonne qu'il étoit dangereux de protéger : auſſi apprit-elle avec joye le deſſein qui l'amenoit. Elle fit appeller Eléonore pour lui dire que ſon frere étoit vivant,

vivant, & pour le lui faire connoître. Cette jeune personne s'abandonna d'abord à la joye de le voir, après avoir cru qu'il étoit mort. Elle l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Mais elle ne fut pas long-temps sans apprendre ce que son voyage lui préparoit. On lui dit que le Marquis d'Yvrée son Pere la destinoit au Comte de Retelois, à qui ils avoient des obligations qui les mettoient dans l'impossibilité de refuser son alliance. Quelle nouvelle pour Eléonore! Elle ne fut point maîtresse de son premier mouvement. Elle marqua sa surprise & même sa douleur, & elle regarda son frere avec une froideur dont la Duchesse s'apperçut, parce qu'elle en connoissoit la cause.

Lorsqu'Eléonore fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir. Elle n'avoit aucun parti à prendre, qui ne lui parût funeste. Elle voyoit un Pere & un Frere opposés à son inclination; comment leur desobéir, ou comment leur obéir? Elle ne put d'abord se déterminer qu'à faire savoir à son Amant l'extrémité où elle se trouvoit réduite, sans savoir précisément quel secours elle vouloit tirer de lui.

Elle fut toute la nuit dans cette résolution, ou plutôt dans cette incertitude; mais, quand elle en vint à l'exécution, elle ne suivit que ce que la raison lui inspira. Elle ne lui écrivit que pour rompre l'engagement de cœur où ils étoient ensemble, pour renoncer à tous les plaisirs de la vie, enfin pour lui dire le dernier adieu, & le prier de ne lui donner plus de marques de sa tendresse; mais elle ne put s'empêcher de le conjurer en même temps de ne l'oublier jamais.

Elle écrivit aussi à la Comtesse de Tuscanelle, & particuliérement à Matilde, qu'elle retrouvoit toujours dans son esprit après le Duc de Misnie. Mais la Duchesse qui avoit jugé de ce qu'Eléonore feroit, par le chagrin où elle l'avoit vue, donna ordre qu'on

qu'on l'obſervât, & que l'on ſurprît ſes lettres. Elle fit même intercepter toutes celles qui alloient à ſon fils, de peur que s'il apprenoit le départ d'Eléonore, il n'y apportât quelque obſtacle. Elle envoya cependant à la Comteſſe la Lettre qui lui étoit écrite, & elle lui rendoit compte de ce qui ſe paſſoit; mais elle la prioit de ne le point faire ſavoir à ſa fille. Cette Comteſſe qui aimoit véritablement Eléonore, reçut avec plaiſir la nouvelle de l'établiſſement qui ſe préſentoit pour elle, & lui en marqua ſa joye. La Ducheſſe dit à cette jeune perſonne, qu'une légere indiſpoſition avoit empêché Matilde de lui répondre en même temps que la Comteſſe de Tuſcanelle; de ſorte qu'elle ne fut pas ſurpriſe de ſon ſilence.

Le Baron d'Hilmont demeura quelques jours en Miſnie avec ſa ſœur, qui ſe contraignoit pour lui marquer de la joye. Elle ſuivoit ſon devoir comme ſi elle n'avoit pas eu de paſſion; mais elle ſentoit malgré elle, que ſa paſſion étoit auſſi violente que ſi elle n'avoit pas été combattue par ſon devoir. Le projet de ſon mariage fut tenu ſecret par pluſieurs raiſons, dont le voyage de ſon frere en Allemagne n'étoit pas la moins conſidérable. Enfin, ſi l'Empereur avoit ſu qu'on fût venu prendre chez la Ducheſſe de Miſnie une perſonne qu'on auroit menée à Retel pour épouſer le Comte de Retelois, il n'auroit pas été aiſé de lui cacher ſa naiſſance. Ainſi la choſe demeura ſecrete entre la Ducheſſe de Miſnie, le Baron d'Hilmont, & Eléonore.

Elle étoit toujours ſurpriſe de ne point recevoir de nouvelles du Duc de Miſnie; & quoiqu'elle l'eût prié de ne lui en plus donner, une ſi exacte obéiſſance ne le ſatisfaiſoit point. Elle écrivit une ſeconde lettre à Matilde ſur le chagrin qu'elle avoit de ſon indiſpoſition: elle faiſoit auſſi quelques plaintes du Duc à cette amie, pour qui elle n'avoit

voit rien de caché; mais cette lettre fut encore vue de la Ducheſſe de Miſnie, qui ne l'envoya pas.

Le Baron d'Hilmont & Eléonore partirent. La Ducheſſe les conduiſit juſqu'à l'Abbaye où étoit le Marquis d'Yvrée, & elle lui préſenta ſa fille. Ce Marquis fit voir à ſes enfans plus de fermeté que d'affliction. Il leur demanda néanmoins pardon de les avoir rendus malheureux, & remercia la Ducheſſe de la protection qu'elle avoit donnée à Eléonore; mais c'étoit d'une maniere ſi noble & ſi deſintéreſſée, qu'il faiſoit bien voir qu'il étoit au-deſſus des foibleſſes de la Nature, & que la vertu qu'il avoit acquiſe dans ſa retraite, lui donnoit ſeule les ſentimens de Pere qu'il étoit obligé d'avoir.

Le Ciel, dit-il à Eléonore, ne nous a pas entiérement abandonnés, puiſqu'il prend ſoin de votre fortune. Le Comte de Retelois recherche mon alliance: j'eſpere que la diſproportion de votre âge ne vous empêchera point d'être heureuſe avec lui. Acquitez-moi, ma fille, des obligations que je lui ai. C'eſt la premiere fois que vous entendez parler un Pere. Si ce nom ne vous donne pas encore de tendreſſe, regardez-moi comme un ami. Epouſez le Comte de Retelois, je vous en prie, ſi ce n'eſt pas aſſez de vous l'ordonner.

Eléonore étoit ſi accablée de ſa douleur, qu'elle ne la ſentoit plus. Tout ce qui ſe paſſoit, lui paroiſſoit un ſonge. La Ducheſſe de Miſnie étoit même touchée de l'état où elle la voyoit. Elle l'embraſſa avec une tendreſſe que la compaſſion excitoit en elle; & après avoir dit adieu aux enfans du Marquis d'Yvrée, elle reprit la route de Miſnie.

Son départ réveilla l'eſprit d'Eléonore de ſon aſſoupiſſement. Quand elle ſe vit abandonnée de tout ce qu'elle avoit accoutumé de voir, qu'elle ne trouva plus d'objets qui euſſent rapport au Duc de Miſnie, & que tout la fit ſonger qu'elle alloit être à

un autre qu'à lui, elle ne put retenir ses larmes: elle les laissa couler en abondance, & il n'étoit plus possible qu'elle goûtât aucun autre plaisir.

Le Baron d'Hilmont pensoit que l'amitié qu'elle avoit pour une personne qui depuis assez long-temps lui tenoit lieu de Mere, étoit la cause de sa douleur. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit être propre à la modérer, mais elle le regardant avec une mortelle tristesse: Je ne cherche point à me consoler, lui dit-elle: laissez-moi pleurer; c'est la seule grace que je vous demande. Ils se mirent en chemin pour aller à Retel. Elle vit qu'il falloit se sacrifier à la nécessité. Le silence de son Amant aida à l'y disposer; mais c'étoit d'une maniere si cruelle, que ne pouvant résister aux agitations de son esprit, elle tomba malade en arrivant à Retel. Son entrée y fut assez secrete; & on la mena chez une sœur du Comte de Retelois, qui étoit veuve, & assez retirée du monde.

Le Duc de Misnie étoit allarmé de ne point recevoir de nouvelles d'Eléonore. Il avoit craint, par la seule inquiétude que lui donnoit sa passion; mais, quand il craignit avec sujet, il sentit une sorte de chagrin qui lui étoit nouveau & insupportable. Quinze jours se passerent dans cette peine. Mais enfin l'Empereur, qui avoit battu les Grecs en plusieurs rencontres & repris des villes sur eux, partit d'Italie, & revint en Allemagne avec tout l'éclat que donnent la valeur & la fortune.

Le Duc de Misnie le devança, & vint en Misnie, où il avoit laissé Eléonore. La Duchesse n'y étoit revenue que du soir précédent, & dans ce moment elle n'étoit pas chez elle. Il courut à l'appartement d'Eléonore, mais il apprit qu'elle étoit partie. Le Duc fut saisi d'un étonnement auquel succéda la rage, quand on l'eut instruit des circonstances de ce départ. Il s'en informa avec tant d'exactitude, qu'on lui fit, sur des conjectures

res assez vraisemblables, un récit propre à le desespérer.

On lui dit que le Baron d'Hilmont, qu'on ne connoissoit pas pour le frere d'Eléonore, & qu'on croyoit son Amant, étoit fait d'une maniere à pouvoir mériter une inclination aussi prompte que celle qu'il avoit inspirée à cette belle personne; qu'ils avoient été dans une parfaite intelligence; que la Duchesse les autorisoit; qu'ils étoient apparemment mariés; qu'elle avoit été les conduire jusqu'à Bezançon, d'où ils avoient poursuivi leur voyage. Elle arriva dans ce moment, & à peine fut-il assez maître de lui-même pour recevoir ses caresses, & lui rendre des devoirs. Il lui demanda avec précipitation où étoit Eléonore.

Eléonore, lui dit cette Duchesse, épouse un homme qui l'aime tendrement, & dont la fortune est avantageuse pour elle. Le Duc de Misnie ne put contraindre sa douleur: il conjura sa Mere de lui dire en quel lieu elle étoit, & de lui pardonner la violence de ses transports. La Duchesse feignit de les excuser; mais elle avoit résolu de ne lui apprendre point où étoit Eléonore, tant qu'elle ne seroit point mariée. Elle crut même que l'absence & le dépit seroient pour son fils deux remedes infaillibles, s'ils étoient joints ensemble, & son intérêt lui persuada qu'un manque de sincérité étoit pardonnable dans une occasion où il étoit utile. Elle lui dit qu'Eléonore l'avoit engagée à lui en faire un secret. Quel nouveau coup de foudre pour le Duc! Le silence qu'il pensoit qu'Eléonore avoit gardé, donnoit à cet artifice une grande apparence de vérité. Il redoubla ses prieres; & plus il s'assuroit des infidélités de sa Maîtresse, plus il avoit envie de la voir pour lui en faire des reproches.

La Duchesse lui dit qu'elle s'étoit engagée par des sermens avec Eléonore, & qu'enfin il ne de-

voit point chercher à l'aller troubler dans un mariage qu'une inclination mutuelle rendoit heureux. Rien ne sauroit exprimer le désespoir de ce Duc. Il redemanda à tous les domestiques la route qu'Eléonore avoit tenue, mais ils ne lui dirent que ce qu'ils lui avoient déjà dit.

Il retourna à Bamberg pour voir la Comtesse de Tuscanelle, qui ne pouvoit ignorer la destinée d'une personne dont elle avoit pris soin dès l'enfance. Il lui fit connoître d'abord, comme sans dessein, que sa naissance n'étoit point un mystere pour lui. Il lui demanda ensuite d'une maniere indifférente où elle étoit mariée, & il feignit de n'avoir point encore vu sa Mere. Mais cette Duchesse, qui avoit toute la prudence nécessaire pour conduire un artifice, n'avoit pas douté qu'il n'allât trouver la Comtesse de Tuscanelle; desorte qu'elle lui avoit écrit pour la prier de faire le même secret au Duc de Misnie, qu'elle vouloit bien faire à sa fille, du voyage du jeune d'Yvrée en Allemagne, & du mariage d'Eléonore. Elle l'avertissoit que, quoiqu'il eût découvert sa naissance, il n'en savoit pas davantage, & qu'il ne falloit point risquer la vérité avec un jeune-homme qui pouvoit être imprudent.

Le dessein que la Duchesse de Misnie avoit de marier son fils avec Matilde, étoit la véritable cause de toutes ces précautions. Matilde étoit devenue un parti considérable par la mort de deux sœurs qu'elle avoit eues; & la faveur où le Comte de Tuscanelle étoit auprès de l'Empereur, rendoit cette alliance très-avantageuse; desorte que cette Duchesse y trouvoit tout ce qu'elle avoit souhaité pour son fils. La Comtesse de Tuscanelle ne pénétra point au-delà de ce qu'on lui faisoit envisager: elle répondit au Duc de Misnie, qu'il ne lui étoit pas permis de révéler le secret d'Eléonore; mais que sa destinée étoit heureuse.

Quel surcroît de douleur pour le Duc de Misnie, d'ap-

d'apprendre par-tout que ſa Maîtreſſe étoit contente ſans lui, & de ne pouvoir preſque plus eſpérer de découvrir où elle étoit! Il alla cependant juſqu'à Bezançon, entraîné par ſon inquiétude, plutôt que par aucune eſpérance qu'il eût de la trouver. On lui avoit dit que la Ducheſſe de Miſnie l'avoit quittée en ce lieu, & il ne ſavoit pas qu'elle y allât chercher le Marquis d'Yvrée, parce qu'on lui avoit perſuadé qu'il étoit mort, ainſi qu'on l'avoit fait croire à ſa fille, juſqu'au retour du Baron d'Hilmont. Comme Eléonore ne s'étoit arrêtée qu'à l'Abbaye, quelque recherche qu'il fît pour apprendre de ſes nouvelles, il ne put rien découvrir de ce qu'il vouloit ſavoir; mais il n'étoit point préparé contre ce malheur, quoiqu'il s'y fût attendu. Il partit de Bezançon, & revint auprès de l'Empereur dans un état digne de pitié.

L'impoſſibilité de ſe venger augmentoit ſa jalouſie. Jamais paſſion n'avoit été accompagnée de circonſtances plus cruelles. La rage de cet Amant étoit dans un tel excès, qu'il ſe plaiſoit lui-même à l'entretenir, & fuyoit tous ceux qui pouvoient le diſtraire de ſes funeſtes réflexions. Lorſque ſes premiers tranſports furent rallentis, il ſongea à revoir Matilde, & il lui confia ſon dépit, comme il lui avoit confié ſon amour. Elle apprit la nouvelle de cette infidélité avec un plaiſir qu'elle avoit peine à ſe pardonner. D'abord elle voulut juſtifier ſon amie; mais elle tiroit toutes ſes raiſons du mérite de l'Amant, & non de la conduite d'Eléonore. Après tout, il lui auroit été difficile de la défendre: elle n'avoit point reçu de ſes lettres, par l'ordre que la Ducheſſe y avoit mis; & le procédé qu'Eléonore paroiſſoit avoir tenu avec tous ceux qui prenoient intérêt à elle, étoit inexcuſable.

Matilde avoit des manieres tendres & flatteuſes. Eléonore & le Duc l'avoient comme aſſociée à leur

paſſion, & il n'avoit qu'un pas à faire pour l'aimer. D'abord il la cherchoit pour ſe plaindre, enſuite il la chercha pour ſe conſoler. Elle avoit beaucoup de complaiſance & de douceur: elle prenoit part à ſes maux, il en avoit de la reconnoiſſance: quoiqu'il parlât toujours d'Eléonore, il en parloit avec Matilde; & il ſe trouva, pour ainſi dire, dans une ſeconde paſſion, ſans être ſorti de la premiere.

La Ducheſſe de Miſnie revint à Bamberg. Elle marqua à la Comteſſe de Tuſcanelle l'envie qu'elle avoit de s'attacher encore plus particuliérement à elle, par le mariage de ſon fils avec Matilde. Ces deux partis étoient convenables. La Comteſſe approuva ce deſſein; & elle le communiqua au Comte ſon mari, que l'Empereur avoit envoyé en Italie. Il conſentit avec plaiſir à ce mariage, deſorte qu'il fut bientôt arrêté. Le Duc de Miſnie n'y avoit point de répugnance, quoiqu'il n'eût pas autant d'empreſſement que s'il eût oublié Eléonore. Il fut engagé avec Matilde, & l'on n'attendoit plus que le retour du Comte pour célébrer leurs noces.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi Robert eurent à Mouzon cette fameuſe Conférence dont l'Hiſtoire a tant parlé. Ces deux Monarques vouloient traiter de la paix entre la France & l'Empire, & ils ſe trouverent enſemble avec une Cour compoſée de la meilleure partie des Princes leurs ſujets, & d'un grand nombre de Dames de France & d'Allemagne, qui eurent la curioſité de voir les deux plus grands Princes du Monde dans toute leur magnificence. Le Comte de Tuſcanelle y devoit joindre l'Empereur; deſorte que la Comteſſe ſa femme prit l'occaſion d'aller au-devant de lui, & de mener ſa fille à Mouzon. Matilde fut charmée de faire ce voyage, ſeulement parce qu'elle le faiſoit avec le Duc de Miſnie, qui étoit obligé de

ſuivre

ſuivre l'Empereur ; & elle ſentoit ſi vivement ce plaiſir, qu'elle étoit inſenſible à tous les autres.

Le Comte de Retelois n'avoit point encore épouſé Eléonore, quoiqu'en la voyant il ſe fût beaucoup confirmé dans le deſſein de l'épouſer. Il ne la regardoit plus comme une fille malheureuſe dont il pouvoit en partie rétablir la fortune, mais comme une perſonne adorable qui pouvoit lui faire à lui-même tout ſon bonheur.

Une langueur fâcheuſe avoit ſuccédé à la maladie d'Eléonore. Elle en avoit de la joye, parce que ſon mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût réſolue, c'étoit comme à une choſe inévitable qu'elle reculoit autant qu'il lui étoit poſſible. Le Comte de Retelois ne vouloit point lui marquer un empreſſement de l'épouſer, qui lui auroit paru tyrannique plutôt qu'amoureux. Il ne s'appliquoit qu'à lui plaire ; & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la mériter par ſon reſpect & par ſes ſoins.

Le Roi de France paſſa par Retel avec la Princeſſe Adélaïde ſa fille, & toute ſa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raiſons de ſon mariage avec Eléonore, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laiſſer connoître pour ce qu'elle étoit ; deſorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguiſement. Il alla lui faire viſite, auſſi bien qu'à la ſœur du Comte. Eléonore fut trouvée très-aimable malgré ſon abattement & ſa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princeſſe, ne la regarderent pas indifféremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions, la louerent avec excès ; & celles à qui ſa beauté donnoit de la jalouſie, en firent l'éloge en ne la louant pas.

Mouzon étoit ſi peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui propoſer d'en faire le voyage, & il ne lui étoit pas aiſé de refuſer d'y aller. Même le

Comte de Retelois aida à l'y disposer. Les plaisirs devoient achever la guérison de cette belle personne, dont il avoit tant d'intérêt à souhaiter la santé. Elle accepta le parti, non pas comme un divertissement, mais comme une chose indifférente. Cependant elle songea que le Duc de Misnie pourroit être avec l'Empereur. Cette pensée lui donna quelque joye; mais ce n'étoit point une joye pure, comme elle l'auroit été autrefois. Elle pensa que peut-être elle le verroit sans lui parler, & que si elle lui parloit, ce ne seroit que pour lui dire un éternel adieu. Quelle conversation, que même elle prévoyoit qu'elle seroit scrupule de lui accorder!

Elle étoit toujours surprise du silence de ce Duc, & inquiéte de celui de Matilde, qu'elle croyoit causé par une indisposition, comme on le lui avoit dit. Elle étoit bien éloignée de la soupçonner de pouvoir jamais manquer à l'amitié, & rien ne la troubloit de ce côté-là. Si-tôt qu'elle avoit eu la force d'écrire, elle avoit envoyé une troisieme lettre à Matilde, & ce n'avoit pas été sans lui parler du Duc de Misnie; mais cette lettre n'étoit arrivée à Bamberg, que depuis le départ de Matilde pour Mouzon, & ne lui avoit point encore été rendue.

La parfaite ressemblance que le Baron d'Hilmont avoit avec le Marquis d'Yvrée son Pere, lui faisoit appréhender de paroître aux yeux de l'Empereur, desorte qu'il demeura à Retel. Il obligea Eléonore d'engager sa foi au Comte de Retelois avant que de partir; & elle obéit sans résistance, quoique ce ne fût pas sans désespoir. Ils furent fiancés, & le mariage se remit au retour de Mouzon, où elle alla avec la sœur du Comte de Retelois, & toute la Cour.

Le procédé des deux Monarques fut véritablement héroïque. Leurs Ministres vouloient qu'ils s'avançassent également chacun dans sa barque, pour

pour se rencontrer au milieu de la Meuse; mais leur gloire étoit au-dessus de ce foible point-d'honneur. Henri passa sans balancer du côté de Robert, qui, par le noble accueil qu'il lui fit, se montra aussi grand que celui qui venoit vers lui. Le lendemain le Roi passa du côté de Henri, qui fit voir qu'il savoit aussi bien recevoir des honneurs, que les rendre.

Tous les Seigneurs François suivoient le Roi dans des barques azurées & parsemées de fleurs de lys d'or. Celles que rempliſſoient les Seigneurs Allemans qui accompagnoient l'Empereur, étoient peintes de ses armes. La saison & le jour étoient agréables. La beauté des Dames se trouvoit augmentée par leur parure; & le nombre des gens de livrée qui suivoient, formoit un éclat digne des deux Princes qui honoroient ce lieu de leur présence.

Pendant un moment d'embarras, le bateau où étoit Eléonore, toucha celui où étoit Matilde. Ces deux amies se reconnurent. Leur surprise, leur joye, une crainte qu'elles ne démêloient pas, suspendirent un instant leurs embrassemens; mais enfin elles se donnerent mille marques d'amitié, & elles ne suffisoient pas à tout ce qu'elles avoient à se dire.

La Comtesse de Tuscanelle qui étoit à l'autre bord du bateau, vint embrasser Eléonore; desorte qu'elle fit cesser leur entretien. Ce qui les empêcha de se dire rien dans ce moment qui pût les instruire de ce qui leur étoit arrivé, mais elles espérerent de se retrouver bientôt; puisque le Roi & l'Empereur devoient faire quelque séjour à Mouzon, pour ratifier la paix qu'ils avoient faite.

L'Empereur étoit suivi d'un si grand nombre de Courtisans, qu'Eléonore ne put remarquer le Duc de Misnie; mais elle sentoit je ne sais quoi dans son cœur, qui ne la laissoit point douter qu'il ne

fût à Mouzon. Elle se fit par avance un plaisir singulier de parler de cet Amant avec Matilde, quoique ce ne fût que pour se plaindre de lui.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour, étoient logés dans le même château, desorte qu'Eléonore alla trouver la Comtesse de Tuscanelle peu de temps après que l'on y fut arrivé; mais cette Comtesse s'étant jettée sur un lit pour se remettre de la fatigue du voyage, s'étoit endormie. Ainsi Eléonore passa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empressement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle la crût infidele au Duc de Misnie, la pensée qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina, & elle la reçut avec une espece de froideur dont Eléonore ne s'apperçut point, parce qu'elle étoit trop remplie de sa tendresse.

Matilde se plaignit de sa fuite & de son oubli. Eléonore croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ses lettres, mais elles s'éclaircirent. Eléonore lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. Quoi! vous n'êtes point mariée? s'écria Matilde avec tant de chagrin qu'Eléonore lui en demanda la cause. Ne vous en informez pas davantage, lui dit Matilde, je n'ai pas la force de vous l'avouer. Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, lui dit Eléonore avec beaucoup d'émotion. Vous me faites envisager mille malheurs: je crains d'avoir perdu votre amitié; je n'ose vous dire tout ce que je crains. Non, ce n'est point mon amitié que vous avez perdue, reprit Matilde; mais je puis vous avoir causé des maux plus sensibles. Achevez, lui dit Eléonore, quand vous m'auriez fait haïr du Duc de Misnie, & qu'il vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une plus grande inquiétude. Matilde ne lui répondit rien, & elles garderent là-dessus un profond silence, qui fut suivi d'un torrent

rent de larmes qu'elles verſerent l'une & l'autre.

Il eſt donc vrai, reprit Eléonore, que le Duc de Miſnie m'oublie, & que c'eſt pour vous? Ne me reprochez rien, lui dit Matilde, vous m'avez engagée à l'aimer, & je vous ai ſacrifié mes ſentimens tant que j'ai cru que vous l'aimiez. Je vous y ai engagée? Moi! reprit Eléonore. Oui, continua Matilde, vous me faiſiez inceſſamment remarquer ſon mérite; & pouvoit-on l'admirer tranquillement? Hé! que ne m'avertiſſiez-vous de vos ſentimens? lui dit Eléonore. Je vous faiſois part de tous les miens, & vous gardiez tous les vôtres. Hélas! lui dit Matilde, je ne les connoiſſois point. J'aimois déjà le Duc de Miſnie, & je croyois ſeulement le trouver aimable. Je m'imaginois que tous les mouvemens de mon cœur n'étoient que de l'eſtime; & ce qui m'empêchoit le plus de ſoupçonner que je l'aimois, c'eſt que je vous aimois auſſi. Je n'avois point pour vous des ſentimens de rivale; je vous aimois, vous & votre Amant, enſemble. J'ai eu lieu de penſer que vous l'abandonniez pour le Baron d'Hilmont; il l'a penſé comme moi. Ainſi, lui dit triſtement Eléonore, votre paſſion eſt à préſent mutuelle? Il croit m'aimer, reprit Matilde, mais il ne le croira pas long-temps. Hélas! ajouta-t-elle en regardant Eléonore, qui avoit le viſage couvert de larmes, ce n'eſt point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit infidele, peut-être avoit-il plus de plaiſir à vous regretter avec moi qu'avec une autre; mais, s'il vous retrouve, il me ſouffrira bien moins qu'une perſonne indifférente. Il connoît ma tendreſſe, il alloit m'épouſer; & s'il ſe voit dans la néceſſité d'être ingrat, à quel point je prévois qu'il le ſera! Ne vous attendez point que je lui apprenne votre innocence, je ne ſaurois le faire. Ayez pitié de moi; du moins la ſincérité que je vous fais paroître, vous doit faire excuſer ma foibleſſe, La plus grande marque d'ami-

tié que je puiſſe vous donner à préſent, c'eſt de me plaindre avec vous, je ne ſuis plus en état de vous ſervir.

On vint avertir que le Duc de Miſnie entroit. Ah! je ſuis perdue s'il vous voit, dit-elle à Eléonore. Ne demeurez point ici, je vous en conjure; donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne ſais ce que je vous demande, mais faites-le pour l'amour de moi: je ne puis être témoin d'un éclairciſſement que vous ne différerez pas long-temps.

Eléonore étoit dans le premier mouvement de ſon dépit, qui l'auroit obligée à fuir le Duc de Miſnie, quand on ne l'en auroit pas priée. Elle ſortit, mais elle le rencontra. Ce Duc fut ſurpris de la voir. Il avoit perdu l'eſpérance de la trouver jamais, & il ſe porta naturellement à la regarder avec les mêmes yeux qu'il avoit toujours eus pour elle. Mais il ſe reprocha cette foibleſſe: le chagrin qu'il conſervoit contre Eléonore, en augmenta, & il paſſa comme s'il eût craint de ſe trop arrêter.

Eléonore fut frappée d'une ſurpriſe qui ſuſpendit tous ſes mouvemens. D'abord elle ne conçut pas ſes maux dans toute leur étendue, mais enfin elle les enviſagea diſtinctement. Elle paſſa aux réflexions, elle ſentit ſa douleur, & c'étoit la plus vive qu'elle eût encore ſentie. Elle ne retrouvoit ſon amie & ſon amant que pour les haïr, & que pour apprendre qu'ils s'aimoient. Sa conſtance n'étoit point à l'épreuve de pareils chagrins. Son devoir l'auroit défendue contre la tendreſſe du Duc, mais il ne pouvoit lui faire ſupporter ſes mépris. Il eſt vrai qu'il la croyoit infidele, mais elle ne l'étoit pas. Elle n'enviſageoit point les raiſons qu'il penſoit avoir de ſe plaindre d'elle, & elle ne voyoit que celles qu'elle avoit de ſe plaindre de lui.

Le Duc de Miſnie étoit entré chez Matilde dans un déſordre extraordinaire. Il lui demanda avec

pré-

précipitation par quelle rencontre Eléonore étoit chez elle. Voilà un grand empreſſement, lui dit-elle; je croyois que vous l'aviez oubliée. Elle m'eſt ſi indifférente, repliqua-t-il, que je puis vous en parler naturellement. Qui eſt-ce qui l'amene ici? C'eſt la ſeule curioſité, reprit froidement Matilde. Mais qui a-t-elle épouſé? lui dit-il. Eſt-elle ſeule à Mouzon? Si j'avois cru, repliqua Matilde, que vous m'euſſiez tant demandé de ſes nouvelles, je m'en ſerois plus exactement informée. N'a-t-elle point marqué quelque honte de ſon procédé avec moi? continua-t-il. Ne lui en avez-vous point parlé? Vous ferez bien d'aller vous-même lui reprocher ſon infidélité, lui répondit-elle bruſquement: je ne vous ſervirois jamais à votre gré. Je ne vois point que vous ayez ſujet de vous chagriner contre moi, lui dit le Duc de Miſnie; mais je vous reſpecte trop pour vous aigrir davantage. Il ſe retira en achevant ces paroles, & il ne ſongea qu'à apprendre des nouvelles d'Eléonore.

Quand Matilde ne le vit plus, elle ſe jetta ſur ſon lit avec tout le tranſport d'une perſonne qui n'a plus de reſſource. Je l'ai vu pour la derniere fois, s'écria-t-elle; il verra Eléonore. Là-deſſus elle pleuroit avec violence, & pour ainſi dire avec fureur. . . . . .

Le Duc de Miſnie n'ignora pas long-temps la deſtinée d'Eléonore. Le bruit de ſon mariage ſe répandit, & encore plus le bruit de ſa beauté. Quoiqu'on lui donnât un autre nom que celui d'Yvrée, il concevoit les raiſons de ce déguiſement, & il ne pouvoit la méconnoître au portrait qu'on faiſoit d'elle. Ce qui l'embaraſſoit le plus, c'étoit l'opinion que le Baron d'Hilmont l'eût épouſée. Il étoit bien éloigné de s'imaginer que ce Baron fût le frere d'Eléonore. Il avoit toujours cru qu'elle étoit demeurée ſeule de ſa famille, & la Ducheſſe de Miſnie l'en avoit auſſi perſuadé; deſorte qu'il

cherchoit en vain à démêler le secret de cette affaire.

L'âge du Comte de Retelois justifioit cependant Eléonore auprès de lui. Il regrettoit déjà d'avoir perdu une occasion de s'éclaircir, & il craignoit de l'avoir obligée à refuser de le voir; mais il sentoit qu'il auroit voulu l'avoir offensée dans cette occasion, & n'en avoir point été offensé. Après tout, il voyoit peu d'apparence qu'elle fût innocente. Il rentroit dans ses premiers transports. Mais il oublioit Matilde; & il avoit une curiosité si violente pour ce qui regardoit Eléonore, qu'il ne pouvoit plus vivre dans l'incertitude où il étoit de ce qu'elle pensoit de lui.

Elle ne voulut point paroître ce jour-là, & elle se renferma dans son appartement, sur le prétexte de la fatigue qu'elle avoit soufferte durant la journée. On fut la voir le lendemain. La réputation de sa beauté, & la considération où étoit le Comte de Retelois, attirerent chez elle, non seulement toute la Cour de France, mais aussi une partie de celle de l'Empereur. La Comtesse de Tuscanelle, qui ne vouloit point faire connoître qu'elle l'avoit vue en Allemagne, s'y rendit des premieres pour lui parler en liberté. Matilde n'y put aller, parce qu'elle avoit eu la fiévre toute la nuit; mais elle ne laissa pas soupçonner à sa Mere, qu'Eléonore eût part à ce qui avoit pu en être la cause.

Le Duc de Misnie voulut lui rendre visite le dernier, afin d'être seul, s'il se pouvoit, avec elle, & de s'éclaircir entiérement de ce qu'il avoit appréhendé. Il arriva lorsque tout le monde fut sorti, & que même la sœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princesse Adélaïde. D'abord Eléonore crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'opposoient à cette entrevue; mais l'amour vainquit le dépit, & trompa le devoir. Elle pen-

sa

ſa qu'il ne falloit point porter au Comte de Retelois un cœur irrité contre un Amant, & qu'elle ſeroit plus tranquille quand elle auroit reproché au Duc de Miſnie ſa légéreté.

Ce Duc entra dans ſa chambre d'un air ſi timide, qu'il ſembloit faire réparation de ſa faute. Eléonore voulut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en avoit en ce moment; mais il retrouvoit malgré elle dans ſes yeux une langueur toute paſſionnée, & cette langueur ſuffiſoit preſque ſeule pour le convainvre qu'elle étoit innocente. Il ſe jetta à ſes pieds ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Il n'en falloit pas tant pour obliger Eléonore à lui parler avec quelque douceur.

Elle le fit lever, de peur qu'il ne fût ſurpris par ſes femmes, qui n'étoient pas loin. L'état où vous êtes, lui dit-elle, me paroît aſſez différent de celui où vous étiez hier chez Matilde. J'aurois dû refuſer de vous voir; mais j'ai mieux aimé vous faire connoître votre injuſtice, que de vous en punir. Hélas! lui dit le Duc de Miſnie, faites-là moi bien connoître, mais je n'en ſuis déjà que trop puni; & plût au Ciel que vous fuſſiez innocente, je ne vous paroîtrois pas long-temps coupable.

Eléonore lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit ſon frere, & elle lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Il vit que la Ducheſſe ſa Mere s'étoit ſervie d'artifices auprès de lui, & il ſongea avec douleur aux promeſſes qu'il avoit faites à Matilde. Pouviez-vous penſer que j'euſſe changé, lui dit Eléonore, & deviez-vous prendre ſi-tôt un nouvel engagement? Ah! vous ne ſauriez croire que j'aye aimé une autre que vous, reprit le Duc de Miſnie d'un air qui ne pouvoit laiſſer aucun doute. Hélas! je n'ai que trop de penchant à croire tout ce que vous voulez, lui répondit Eléonore. Qu'il vous eſt aiſé de vous juſtifier! Ils s'éclaircirent ſur toutes les choſes qui leur avoient fait de la peine.

Eléo-

Eléonore fut peu réſervée à le ſatisfaire ſur le paſſé, parce qu'elle avoit à le déſeſpérer pour l'avenir.

Vous connoiſſez ma fidélité, lui dit-elle. Votre douleur & vos larmes m'aſſurent que vous m'aimez, & me voilà dans quelque ſorte de repos. C'eſt le temps que je prens pour vous dire le dernier adieu. J'avois beſoin de toutes mes forces pour cela. Le dernier adieu! s'écria le Duc de Miſnie. Oui, lui dit Eléonore. Que prétendriez-vous? Je ſuis engagée avec le Comte de Retelois, comme vous êtes engagé avec Matilde. Ah! interrompit le Duc de Miſnie d'un ton plein de véhémence, je ne dois rien à Matilde. On m'a ſurpris; j'étois dans un état à ne pas ſentir qu'on m'engageoit; & je vous dois un ſacrifice éclatant, pour réparer toutes les injuſtices que je vous ai faites. Ces ſentimens me font plaiſir, lui dit-elle, je ne ſaurois le nier; mais à quoi ſerviront-ils? Suivez votre deſtinée, puiſqu'il faut que je ſuive la mienne. Ah! lui répondit le Duc, je ne ſaurois conſentir à vous perdre une ſeconde fois. Je vous retrouve plus charmante que jamais; mon repentir augmente encore ma tendreſſe. La mienne augmente par ma douleur, lui dit-elle; mais je dois me vaincre: j'en ai plus à ſouffrir, & vous n'en avez pas plus à eſpérer. Deſobéirois-je à mon Pere? M'arracherois-je au Comte de Retelois, à qui il a de ſi grandes obligations? Et donnerois-je des chagrins à la Ducheſſe de Miſnie & à la Comteſſe de Tuſcanelle, pour les payer de ce que je leur dois.

Hé! ne fait-on rien pour un Amant? lui dit-il. Que vous vous réſolvez aiſément à vous ſéparer de moi, & que j'ai eu de peine à me détacher de vous! Suis-je à moi-même, lui dit-elle, pour avoir la liberté de me donner à mon inclination? Puiſqu'il n'eſt pas poſſible que nous ſoyons l'un à l'autre, ne cherchez point à ébranler mon devoir; il ré-

glera ma conduite; & c'eſt déjà trop que j'aye douté un moment ſi j'aurois la force de la ſuivre.

Quoique le Duc de Miſnie n'en dût pas attendre davantage, il ſe trouvoit très-malheureux, parce qu'il en ſouhaitoit plus. Eléonore le retrouvoit ſi tendre pour elle, que n'appréhendant rien de la part de Matilde, elle craignit ſeulement qu'il ne la ménageât pas aſſez. Elle lui apprit ſa maladie, & elle le pria avec inſtance de retourner chez la Comteſſe de Tuſcanelle, de peur qu'un changement de procédé dans cette occaſion, ne découvrît ce qu'elle vouloit cacher. Il lui en donna parole, en lui faiſant connoître la violence qu'il ſe faiſoit pour lui obéir.

Quand il fut parti, elle entra dans une profonde rêverie: elle s'abandonna à des réflexions qui lui furent agréables, mais qui ne laiſſerent pas de lui être cruelles. Elle venoit d'éprouver le plaiſir de retrouver un Amant fidele, après l'avoir cru inconſtant; & ſon cœur qui s'étoit accoutumé aux chagrins de l'amour, en reſſentoit plus vivement les douceurs. Sa joye lui donna du ſcrupule; & les chagrins où la légéreté du Duc de Miſnie l'avoient plongée, ne lui en avoient point cauſé. Elle enviſagea de nouveau les obligations qu'elle avoit à la Ducheſſe de Miſnie & à la Comteſſe de Tuſcanelle, les engagemens qu'elle avoit pris avec le Comte de Retelois, & la néceſſité de les ſuivre. Enfin, elle conclut qu'il falloit preſſer le Duc d'épouſer Matilde, & par ce coup de déſeſpoir ſe procurer, s'il ſe pouvoit, quelque ſorte de repos dans ſa malheureuſe deſtinée; & quand elle en eut pris la réſolution, elle s'abandonna à une mélancolie encore plus grande que celle où elle avoit été.

Le lendemain elle alla voir Matilde, & elle la trouva ſi accablée de triſteſſe, qu'elle n'oſa d'abord lui parler du Duc de Miſnie; mais une Ri-

vale

vale qu'on abandonne, eſt infaillible dans ſes conjectures. Eh bien, lui dit Matilde, vous avez vu le Duc de Miſnie, & vous vous êtes juſtifiée auprès de lui? Ne me ménagez point, ajouta-t-elle voyant qu'Eléonore balançoit à le lui avouer; vous feriez plus pour moi de me déſeſpérer & de m'ôter la vie, que d'avoir ces foibles égards. La pitié étoit à ne me point cauſer ces maux; elle n'eſt point à me les cacher. Je vous demande pardon, vous voyez mes égaremens; mais vous avez plus de ſujet de vous en applaudir, que de vous en plaindre.

Eléonore fut ſi vivement touchée de compaſſion, que l'amitié qu'elle avoit pour Matilde, lui aida encore à ſoutenir un projet pour lequel elle avoit beſoin de plus d'un ſecours. Modérez vos douleurs, lui dit-elle, je ne vous ôte point le Duc de Miſnie; & ſi j'ai encore quelque pouvoir ſur lui, je ne l'employerai que pour le preſſer de ſe donner à vous.

Le Duc de Miſnie, qui avoit promis à Eléonore de retourner chez Matilde, évitoit néanmoins de la rencontrer ſeule, & il faiſoit épier le tems que quelqu'un ſeroit avec elle. Il ſut qu'Eléonore y étoit; & ſans faire réflexion ſur l'embarras où cette conjoncture le devoit mettre, il y courut, & il entra comme Eléonore parloit de lui.

La préſence de ſon Amant ébranla d'abord ſa réſolution, & elle ne put cacher ſon trouble; mais elle fit un nouvel effort pour ſe vaincre, & elle eut la force d'achever ce qu'elle avoit commencé. Vous allez épouſer mon amie, dit-elle au Duc: il n'y manquoit que mon conſentement, la raiſon veut que je le donne. Je ne déſavoue point que je n'aye eu du chagrin de ce que vous avez pu changer; mais je dois tant à Matilde, que je ne ſaurois me plaindre que vous ayez changé pour elle.

Le Duc étoit ſi interdit, qu'il demeura comme immo-

immobile. Vous savez bien que ce n'est rien faire que de céder un Amant dont on est aimée, dit Matilde à Eléonore ; mais que pourriez-vous faire aussi ? On ne m'aime pas. Ils garderent là-dessus tous trois un profond silence ; puis enfin Eléonore reprit la parole, comme étant en quelque façon maîtresse de la destinée de ces deux personnes, malgré l'engagement où elles étoient ensemble.

Elle regarda son Amant d'un air qui sembloit le remercier de l'attachement qu'il avoit pour elle, & en même temps l'en plaindre. Ses yeux se grossirent de larmes, & elle faisoit assez juger que sa tendresse n'étoit pas moins forte que sa vertu. Vous n'ignorez pas mes sentimens pour le Duc de Misnie, dit-elle à Matilde, & vous pouvez croire qu'il m'en coûte beaucoup pour vous le céder, quoiqu'il semble que je ne puisse plus être à lui ; mais enfin je vous dois cet effort. J'épouserai le Comte de Retelois, & c'est tout ce que je puis faire en votre faveur.

Vous faites une action héroïque, lui dit Matilde en lui prenant la main ; je vous en ai une obligation d'autant plus grande, que je ne saurois m'en acquiter. Je devrois m'opposer aux maux que vous allez vous faire, mais j'ai sujet de haïr le Duc de Misnie : vous le désespérez, & j'en reçois malgré moi quelque satisfaction. Vous êtes plus généreuse que moi, je l'avoue ; mais vous êtes plus heureuse aussi. Vous perdez un homme qui vous aime : je le perds, parce qu'il ne m'aime pas.

Le Duc de Misnie sortit dans un très-grand chagrin contre Matilde : néanmoins l'engagement où elle étoit avec lui, autorisoit sa foiblesse, qui même avoit tant de droiture & tant de franchise, qu'elle lui donnoit de la pitié malgré sa colere.

Elle ne put soutenir toutes les agitations de cette journée, sans quelque augmentation à

ſa fiévre; deſorte qu'Eléonore s'en alla peu de temps après que le Duc de Miſnie fut ſorti. Ces deux amies ſentirent que leur confidence ſe rallentiſſoit: elles avoient chacune leurs maux à pleurer, & ils n'étoient point de nature à être pleurés enſemble.

Le Duc de Miſnie attendoit Eléonore ſur ſon paſſage, & il lui donna la main pour la remettre à ſon appartement. Puis-je croire, lui dit-il, ce que vous venez de dire? Réſervez-vous toute votre pitié pour Matilde, & la méritai-je moins qu'elle? Hélas! lui dit Eléonore, je ſuis encore plus à plaindre que vous ne l'êtes l'un & l'autre. C'en eſt trop en un jour, je ſens que mes réſolutions s'affoibliſſent; & je vais épouſer le Comte de Retelois, pour n'avoir plus à les ſoutenir. Enfin, lui dit ce Duc, vous l'épouſerez donc, & je me ſuis en vain flatté d'être aimé? Vous pouvez vous en flatter encore, lui répondit Eléonore, mes combats & mes chagrins en ſont d'aſſez bonnes marques. Hé! ſi vous m'aimiez davantage, interrompit le Duc, vous ne combattriez point; vous rompriez les engagemens que vous avez pris avec le Comte de Retelois. Songez que je ne ſuis plus maître de moi, ſi vous me donnez la douleur de l'épouſer à mes yeux. N'y trouverez-vous point d'impoſſibilité?

J'appréhende, lui dit Eléonore, d'y en trouver à la fin. Tout ce que j'ai déjà fait, m'éloigne de mon deſſein. Je répondois tantôt de l'événement, à préſent je n'en répons pas. Cependant ne vous en réjouiſſez point, peut-être n'en eſt-il que plus près. Quittez-moi, je vous en conjure; votre préſence hâteroit mes réſolutions. Faites-moi voir votre reſpect, & ne m'expoſez point davantage à des combats dont l'iſſue ne peut être que funeſte pour vous & pour moi.

Le Duc de Miſnie la quitta avec un violent dépit,

pit, qu'elle étoit néanmoins bien éloignée de mériter. Elle ne put supporter la rigueur qu'elle avoit pour lui. Quand elle fut rentrée, elle s'abandonna au déſeſpoir. Elle enviſagea l'horreur d'être toute ſa vie à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, & de ſe priver pour toujours de ce qu'elle trouvoit de plus aimable. Son devoir lui parut trop foible pour un ſi grand effort. Sa vertu chancela : elle ſe dit qu'elle n'étoit point obligée d'entreprendre une choſe au-delà de ſes forces ; & cette penſée la flatta pour quelques momens, mais elle ſentit bientôt qu'elle ſe flattoit. Elle conçut qu'elle étoit maîtreſſe de ſes actions, ſi elle ne l'étoit pas de ſes ſentimens ; & qu'enfin elle pouvoit mourir, ſi elle ne pouvoit ſe conſoler.

Cette eſpérance la ſoulagea en quelque ſorte. Il lui ſembla qu'elle ne ſupporteroit pas long-temps une ſi vive douleur, & qu'elle auroit la ſatisfaction de mourir pour ſon Amant. Elle demeura néanmoins fortement perſuadée, que pour ſoutenir la réſolution d'épouſer le Comte de Retelois, il falloit fuir le Duc de Miſnie. Sa derniere rencontre avoit excité trop de révoltes dans ſon ame pour s'y expoſer encore, mais il étoit difficile qu'elle évitât tous les jours de le voir.

Le Roi & l'Empereur ſe ſignaloient à l'envi par des fêtes magnifiques, & vouloient marquer leur grandeur, même par leurs plaiſirs. Les Dames faiſoient tout l'agrément de ces fêtes ; & Eléonore en auroit été le plus bel ornement, mais elle ſe diſpenſa d'y paroître ſur le prétexte de ſa mauvaiſe ſanté. Le Duc de Miſnie comprit la part qu'il avoit à cette abſence, & le déſeſpoir s'empara de ſon cœur. Eléonore lui avoit défendu de la chercher. Cependant, puiſqu'elle lui ôtoit les moyens de la voir que le hazard lui fourniſſoit, il ne pouvoit plus lui obéir. Il la demanda à ſon appartement ; mais elle avoit

avoit défendu à ſes femmes de laiſſer entrer perſonne.

Le Duc de Miſnie ne douta plus qu'elle ne fût perdue pour lui. Il l'accuſa d'ingratitude & de cruauté. Toutes les raiſons qu'elle avoit d'en uſer ainſi, lui parurent foibles : il ne lui tenoit même pas compte de ce qu'elle en ſouffroit. Il s'abandonna à la douleur & à la rage. Cet Amant ne ſongea plus à retourner chez Matilde, il n'avoit rien à lui dire. Sa préſence l'auroit miſe dans une colere qu'il méritoit trop pour la ſouffrir, & qu'il n'étoit pas en état d'appaiſer. Cependant ſon changement & ſon abſence étoient des maux difficiles à ſupporter pour elle, & ſa fiévre augmenta conſidérablement.

Le Comte de Tuſcanelle, après avoir exécuté les ordres de l'Empereur en Italie, revenoit le joindre à Mouzon. Ce retour mettoit le Duc de Miſnie dans une fâcheuſe conjoncture. Il ne pouvoit ſoutenir la préſence du Pere de Matilde, qui devoit l'engager à tenir la parole qu'il avoit donnée, & à quoi il étoit malgré lui contraint de manquer. L'Empereur partit auſſi le lendemain ; & le moyen d'abandonner Eléonore ? Il auroit néanmoins fallu le ſuivre, s'il ne lui avoit demandé ſur quelque prétexte la permiſſion de partir dès ce jour-là. Il l'obtint facilement, & il renvoya tout ce qu'il avoit de gens, à qui il donna ordre d'agir, comme s'ils l'avoient accompagné, quoiqu'il demeurât caché dans Mouzon.

La fuite du Duc de Miſnie mit Matilde dans un état déplorable, & ſa maladie devint très-dangereuſe ; mais il l'ignoroit, parce qu'il ne s'informoit que de ce qui regardoit Eléonore. Malgré le chagrin où il étoit contre elle, il ne put s'empêcher de lui écrire, & il trouva moyen de lui envoyer cette lettre.

LET-

LETTRE DU DUC DE MISNIE A ELEONORE.

Quoique j'aye perdu l'eſpérance de vous voir, je ne puis m'éloigner des lieux où vous êtes ; & je demeure caché dans Mouzon, lorſque tout le monde me croit parti. Ne m'envierez-vous point encore la foible ſatisfaction de demeurer près de vous ? J'ai lieu de le croire ; car enfin, pour en uſer comme vous faites, ce n'eſt point aſſez que de ne pas aimer, il faut que vous ayez un deſſein formé de me faire ſouffrir. J'aime trop pour ne me pas connoître en ſentimens. Hé ! quelle différence des vôtres aux miens ! Il ne m'eſt pas poſſible d'être à une autre qu'à vous, depuis que je vous ai revue : il ne m'eſt pas poſſible de ne vous point chercher malgré votre défenſe, & vous pouvez me fuir. Falloit-il me deſabuſer de votre infidélité pour me convaincre de votre froideur ? Je vous aurois trouvée peu digne d'être aimée, j'aurois voulu me venger, le dépit m'auroit guéri ; mais je ne puis attendre la même choſe de mon déſeſpoir. Je me hais moi-même de ce que vous ne m'aimez pas. Peut-être que je n'ai point dû prétendre de votre part une tendreſſe pareille à la mienne ; mais, je l'avoue, j'avois attendu plus de pitié. Mes larmes, mes malheurs, ma mort que vous ne ſauriez croire éloignée, pouvoient me tenir lieu de quelque mérite auprès de vous. Cependant vous épouſerez le Comte de Retelois. Je vais attendre ici que vous me donniez cette derniere marque de votre dureté. Après cela, ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour en mourir, j'irai chercher la ſolitude la plus affreuſe, pour m'y tourmenter toute ma vie. Je ne vous répons pas de ne vous point haïr, mais je vous répons bien de ne vous oublier jamais.

En quel état ſe trouva Eléonore à la lecture de cette lettre, & dans combien de maux ſe vit-elle plon-

plongée ! Son Amant étoit au déſeſpoir, ſon Amie étoit mourante, & le Comte de Retelois n'attendoit plus que le moment d'être heureux. Elle croyoit voir le Marquis d'Yvrée & le Baron d'Hilmont qui lui reprochoient qu'elle entroit peu dans les obligations qu'ils lui avoient ; mais il n'étoit plus en ſon pouvoir de ſe déterminer à rien, & elle ne ſavoit faire autre choſe que pleurer.

Le Roi & l'Empereur partirent de Mouzon, avec toute l'eſtime mutuelle que ſe devoient les deux plus grands Princes du Monde, & avec autant d'amitié que des particuliers en auroient pu prendre l'un pour l'autre. Le Comte & la Comteſſe de Tuſcanelle y demeurerent pour la maladie de leur fille. Ils réſolurent de ſe venger du Duc de Miſnie, & d'en venir aux dernieres extrémités contre lui, s'il refuſoit de ſuivre les engagemens qu'il avoit pris avec elle, ou ſi elle venoit à mourir dans cette conjoncture.

Eléonore fit connoître au Comte de Retelois qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner ſon Amie dans cet état ; & malgré l'impatience où il étoit d'achever ſon mariage, il lui laiſſa la liberté de demeurer à Mouzon auſſi long-tems qu'elle le voudroit. Les moindres deſirs de cette belle perſonne étoient des ordres abſolus pour lui : il étoit bien-aiſe qu'elle connût le pouvoir qu'il lui donnoit, & qu'elle voulût s'en ſervir.

Quoique le Duc de Miſnie comprît qu'Eléonore étoit demeurée à Mouzon pour Matilde, il reçut quelque ſoulagement de ce que les noces du Comte de Retelois ſe retardoient par-là. Il ſe flatoit même qu'Eléonore avoit eu peut-être quelques égards pour lui, de les avoir différées ſur ce prétexte. Cette penſée lui faiſoit ſouhaiter avec ardeur de lui parler encore ; & il ſongeoit que, ſi une fois elle franchiſſoit de petits obſtacles pour le voir, elle pourroit peu à peu ſurmonter les grands, pour rompre

rompre avec le Comte de Retelois ; mais cette pensée lui paroiſſoit extravagante un moment après l'avoir conçue. Eléonore avoit toujours été trop éloignée de tenir cette conduite : il rentroit dans ſes chagrins. Cependant il lui écrivit une ſeconde lettre, & elle étoit ſi preſſante qu'Eléonore y répondit; mais ce fut pour le prier de ne lui écrire plus, & pour lui dire qu'elle ne pouvoit le voir.

Elle ſentit de quelle importance il lui étoit de retourner promptement à Retel. Son amie avoit eu moins de fiévre cette nuit-là; deſorte qu'elle voulut dire dès ce même jour au Comte de Retelois, qu'elle étoit prête à partir; mais elle remit au lendemain à le lui dire, & elle prévoyoit qu'elle trouveroit après des raiſons pour ne le dire pas. La certitude où elle étoit de la complaiſance de ce Comte pour ſes volontés, la flattoit : elle ſe reprochoit néanmoins qu'elle abuſoit de ce reſpect & de cette honnêteté : elle voyoit ſa propre foibleſſe dans toute ſon étendue, mais elle ne pouvoit la réparer; & quoiqu'elle fût plus d'une fois prête à parler, elle ne parloit cependant jamais ; ce qui lui en faiſoit prendre le deſſein, en empêchoit l'exécution.

La Comteſſe de Tuſcanelle avoit pour Eléonore la même tendreſſe qu'elle lui avoit toujours témoignée, & elle ignoroit encore que le Duc de Miſnie l'aimât. Matilde avoit été aſſez maîtreſſe d'elle-même, pour ne point intéreſſer dans ſon avanture une amie qui en avoit uſé ſi généreuſement. Cependant le retardement des noces du Comte de Retelois le tourmentoit malgré elle; & ſi les ſoins & l'amitié d'Eléonore l'avoient raſſurée le jour précédent, elle rentra bientôt dans de plus violentes inquiétudes. Ce peu de relâche lui donnoit de nouvelles forces pour les ſentir, & ſa fiévre redoubla au point de ne laiſſer preſque plus eſpérer pour ſa vie.

Eléonore vint passer la nuit auprès d'elle. Ce temps étoit propre à la confiance. Matilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ses sentimens. Eléonore l'assuroit qu'elle retourneroit à Retel, si-tôt qu'elle la sauroit hors de péril; mais les promesses ne suffisoient plus pour calmer l'esprit de Matilde. Vous n'en ferez rien, lui dit-elle. Pourquoi le Duc de Misnie ne vous épouseroit-il pas, puisque je vais mourir? Qu'il se réjouira de ma mort! Elle m'afflige, toute malheureuse que je suis; aussi sera-t-elle le plus grand de tous mes maux, puisqu'elle servira à la seule chose que j'aye appréhendée en ma vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épanchement de cœur, ajouta-t-elle: j'avois résolu de ne vous faire plus de confidences; les miennes vous ont toujours été fâcheuses. Consolez-vous-en; je ne vous en ferai pas davantage. Vous allez être délivrée d'une amie importune; vous allez être vengée d'une rivale; vous allez avoir votre Amant; & quand je serai morte, vous ne songerez pas que j'aye été au monde.

Ces paroles pénétrerent vivement Eléonore. Il se fit une révolution subite dans son esprit: elle se sentit le courage d'exécuter ce qu'elle avoit projetté. Enfin l'amitié & la reconnoissance acheverent dans ce moment de la déterminer sur une chose à quoi elle étoit dès long-temps résolue, mais qu'elle le auroit peut-être toujours différée.

Elle embrassoit Matilde sans prononcer un seul mot, tant ce qui se passoit en son ame l'occupoit. Enfin elle rompit le silence. Ne vous inquiétez plus, lui dit-elle; c'en est fait: je pars de Mouzon, & je vais épouser le Comte de Retelois; vous en saurez bientôt les nouvelles. Je suis au désespoir de vous quitter en l'état où vous êtes; mais ma présence aigrit vos douleurs. Adieu pour jamais, je me prive de vous; ce n'est pas le plus petit sacrifice que je vous fasse. Ma-

Matilde n'avoit, ni la force de la retenir, ni celle de lui dire adieu. Je rougis, lui dit-elle, de la foiblesse que je vous fais paroître; & j'ai honte qu'une maladie qui me met près de la mort, ne m'ait point guérie d'une passion que je déteste. Mais enfin, je l'avoue, votre mariage avec le Comte de Retelois est peut-être la seule chose qui peut me sauver la vie. Cependant je ne vous presse point de l'achever; il ne seroit pas juste que vous me la conservassiez aux dépens de votre bonheur: c'est à moi de mourir, puisque je ne suis point aimée.

Eléonore ne lui répondit qu'en l'embrassant encore une fois, & elle alla prendre congé du Comte & de la Comtesse de Tuscanelle, toute en larmes. Elle leur dit qu'elle ne pouvoit plus soutenir la douleur de voir souffrir Matilde. Elle revint chez le Comte de Retelois lui dire la même chose, & elle le pria de l'emmener hors de Mouzon. Il y consentit avec une joye extraordinaire, & lui dit qu'ils se mettroient en chemin dès l'après-dînée. Jusques-là elle étoit occupée de Matilde, ou plutôt l'effort qu'elle avoit fait sur elle-même, avoit suspendu tous ses mouvemens. Mais, quand elle se vit prête à partir, qu'il fallut même se priver de la triste satisfaction de lui dire le dernier adieu, de peur qu'il ne la vînt troubler dans des résolutions qui la désespéroient, sa douleur ne se contint plus.

Injuste Amie! s'écria-t-elle, n'as-tu point pitié des maux que tu me fais souffrir? Es-tu contente? Nous perdons toutes deux le Duc de Misnie; & quand je lui donne peut-être le coup de la mort, je n'ai sur toi que le cruel avantage d'en être aimée, & de l'aimer mille fois plus que tu ne l'aimes.

Matilde se trouva dans quelque sorte de repos, quand Eléonore fut partie; mais ce repos qu'elle avoit si peu mérité, n'étoit point parfait. Ce n'é-

toit proprement qu'une inquiétude moins vive, qui faisoit aussi que son mal n'étoit gueres moins pressant. Eléonore retourna à Retel. Le Comte la conjura de le rendre enfin heureux. Elle y consentit; & il fut conclu qu'il l'épouseroit à deux jours de-là.

Le Duc de Misnie fut bientôt ce départ. Il ne tarda gueres à les suivre; & il apprit peu de temps après qu'il fut à Retel, que le jour de leur mariage étoit arrêté. La conjoncture pressoit. Il jugea qu'Eléonore refuseroit de le voir, s'il le lui faisoit redemander, & que même cette entrevue étoit difficile; qu'enfin il ne la feroit pas changer de résolution, quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par son désespoir, plutôt que par aucune espérance. Ce Duc ayant fait épier le temps qu'Eléonore seroit seule, le trouva plus aisément qu'il ne l'avoit prévu. Le mariage du Comte de Retelois se devoit célébrer à une de ses maisons de campagne qui n'étoit qu'à une lieue de la ville, & Eléonore y alla le jour précédent, pour jouir de sa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Les soins du Comte de Retelois, qu'il redoubloit dans la vue du bonheur qu'il étoit sur le point d'obtenir, la mettoient dans une peine insupportable, & lui faisoient sentir par avance celle où elle alloit entrer pour toujours. Il lui sembloit qu'elle n'avoit plus que ce jour à vivre. L'idée du Duc de Misnie ne la quittoit point; elle se le représentoit plus aimable & plus amoureux que jamais. Quoiqu'elle ne l'eût pas fait avertir de son départ, elle croyoit bien qu'il n'étoit pas loin d'elle. Il lui marquoit la violence de son amour, en renonçant à Matilde, malgré toutes les raisons qu'il avoit de s'attacher à sa fortune; & dans le temps qu'il n'avoit presque plus rien à espérer de son côté, elle alloit lui donner une douleur mortelle. Comment suffire

à toutes ces réflexions? Elle en étoit accablée, & elle ne les démêloit qu'à peine.

Le Duc de Misnie s'étant déguisé pour être moins remarqué, marchoit sur ses pas. Elle se fit descendre dans une grande allée qui aboutissoit au château, & qui étoit coupée par quantité de petites routes, dans lesquelles elle s'enfonça. Ses femmes demeurerent dans la grande allée, & le Duc de Misnie se glissa par un autre côté jusqu'à l'endroit où étoit Eléonore.

Elle rêvoit profondément. Ses larmes couloient sans qu'elle le sentît. Son Amant la regardoit, & goûtoit une douceur propre à le désespérer. Enfin il se jetta à ses pieds. Sa vue la surprit, quoiqu'elle eût presque espéré de le revoir encore. Que faites-vous? lui dit-elle d'une voix foible. Je viens mourir à vos pieds, lui dit ce Duc, puisque vous voulez ma mort. Ne me reprochez rien, lui répondit-elle. Matilde m'a contrainte de faire ce que je lui promettois trop long-temps. Mon devoir avoit besoin de ce secours, que je n'aurai plus, reprit-elle en la regardant, & ma foiblesse m'accompagnera toujours. Ne me voyez donc jamais. Je me permets encore aujourd'hui le plaisir de vous avouer tout le pouvoir que vous avez sur moi; mais je vais épouser le Comte de Retelois pour me justifier, & pour me punir. Si Matilde est vivante, allez l'épouser, en lui portant la nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force de vous en prier plus long-temps, ni de vous voir, sans m'exposer à rompre encore mon projet. En disant cela, elle le quitta brusquement. Et vous avez bien la force de me fuir & de me désespérer? lui dit-il en se levant avec transport pour la suivre, & en l'obligeant à s'arrêter. Mais, continua-t-il, je ne suis plus en état de ménager rien: je vais me jetter aux pieds du Comte de Retelois: je vais lui apprendre tous mes malheurs; peut-

être aura-t-il moins de dureté que vous n'en avez. Ah Ciel! que voulez-vous faire? reprit-elle. Ne suis-je point assez malheureuse par l'attachement que j'ai pour vous, sans avoir encore votre emportement à craindre? Hé, s'il m'étoit possible de n'être point à un autre, ne savez-vous pas que je n'y aurois point été? Jamais on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eue pour vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité, m'arrachent à vous, & me jettent dans un autre engagement; mais ils ne m'en consoleront pas, & vous m'occuperez sans cesse. Après cette assurance vous pouvez avertir le Comte de Retelois que je vous aime: je serai contrainte de vous desavouer, & je ne l'en épouserai pas moins; mais vous aurez le plaisir de lui ôter peut-être l'estime qu'il a pour moi, & vous m'ôterez aussi la douceur que j'aurois eue d'être contente de ce que j'aimois, en le regrettant toute ma vie. Là-dessus elle se retira, & le laissa appuyé contre un arbre, où il demeura long-temps. Il ne voyoit aucun remede à ses maux; se croire aimé d'Eléonore, & avoir de la considération pour elle, n'en étoient pas les moindres.

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eléonore; mais ces projets ne pouvoient s'exécuter malgré elle, & il en voyoit l'extravagance aussitôt qu'il les envisageoit. Les noces se firent le lendemain; & cet Amant voulant s'assurer de tout son malheur, & voir encore Eléonore, alla se montrer à ses yeux pendant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jetta un regard qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse: elle tourna les yeux sur lui d'une maniere languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager par ses regards de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna, parce qu'elle le vit pâlir. En effet il s'évanouit; mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits qu'il avoit pris

pris pour se déguiser, empêchoient de penser qu'il fût un homme considérable, & on se contenta de le secourir.

Eléonore, de son côté, sentit défaillir ses forces, & elle fut contrainte de s'appuyer sur ceux qui étoient auprès d'elle; mais la cérémonie étoit achevée, & on crut que c'étoit une suite de son indisposition.

Le Duc de Misnie retourna à Mouzon, & étoit dans un transport si violent qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde. La Comtesse de Tuscanelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva, & Matilde donna ordre qu'on le laissât entrer. Hé bien, lui dit-il, êtes-vous contente? Eléonore a épousé le Comte de Ribetelois, vous voilà vengée. Vous m'avez causé la fureur où je suis, jouissez-en si vous pouvez: haïssez-moi, pour me délivrer de votre tendresse, qui m'a été si fatale que je ne saurois plus vous en savoir gré. Je ne perdrois point la considération qu'on vous doit, si je n'avois tout perdu, jusqu'à ma raison. Adieu pour jamais, ajouta-t-il, nous nous sommes fait de trop grandes injures l'un à l'autre pour nous pouvoir souffrir.

Le Duc de Misnie se retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond silence, & jettoit des regards funestes qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa Mere la trouva dans le mortel accablement où la fuite du Duc de Misnie l'avoit mise. Elle n'avoit, ni la force de pleurer, ni celle de se plaindre; mais elle en avoit assez pour sentir tous ses malheurs.

Matilde passa le jour sans donner presque aucune marque de vie; & sur le soir sa fiévre, qui étoit un peu diminuée par la treve que le départ d'Eléonore avoit donnée à ses inquiétudes, augmenta si considérablement, qu'on jugea qu'il étoit impossible

qu'elle y réſiſtât. Son imagination lui repréſentoit ſans ceſſe le Duc de Miſnie préſent & irrité: elle l'accabloit d'injures; elle lui demandoit pardon. Son Pere & ſa Mere étoient à ſes côtés fondant en larmes, elle ne connoiſſoit ni l'un ni l'autre, & tout lui paroiſſoit le Duc de Miſnie.

Après quatre jours la fiévre la quitta, parce que ſon corps étoit entiérement affoibli. Elle conjura le Comte & la Comteſſe de Tuſcaneile de ne point pleurer une mort qui étoit le ſeul remede d'une paſſion malheureuſe, & de la pardonner au Duc de Miſnie en ſa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui s'il ſe pouvoit, & de lui dire qu'avant que de mourir elle avoit ceſſé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par des pleurs & des cris. Enfin elle les obligea de la laiſſer ſeule, & elle mourut dès la nuit avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu.

Le Duc de Miſnie étoit parti précipitamment de Mouzon pour fuir Matilde, & il retournoit en Allemagne pour s'éloigner des lieux où étoit la Comteſſe de Retelois. Il y apprit cette mort ſans y être ſenſible. Il portoit dans le cœur une douleur dont rien ne pouvoit le diſtraire, & qui l'empêcha même de ſentir la ruine entiere de ſa fortune, que la Comteſſe de Tuſcanelle cauſa.

La Comteſſe de Retelois pleura autant ſon amie que ſi elle n'avoit pas été ſa rivale, & vécut avec le Comte comme une perſonne dont la vertu étoit parfaite, quoiqu'elle fût toujours malheureuſe par la paſſion qu'elle avoit dans le cœur.

FIN.

AVAN-

AVANTURE EXTRAORDINAIRE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

JE m'en allois à Milan dans le deſſein de paſſer enſuite à Veniſe. Pour adoucir la fatigue du voyage, en changeant de voiture, je m'étois mis ſur l'eau, en convenant avec mon Muletier, d'un village où il devoit me rejoindre; mais le coquin me trompa vilainement, & je ne trouvai, ni lui, ni cheval, ni mulet; deſorte qu'il me fallut continuer ma route à-beau pied ſans lance. Je marchois donc aſſez triſtement; & après avoir arpenté tout le jour les plaines de la *Lombardie*, je ne ſavois où donner de la tête, lorſque j'apperçus de loin un Cavalier qui traverſoit le chemin, ayant un Faucon ſur le poing. Ce Cavalier m'ayant apperçu de ſon côté, s'arrêta pour me donner le temps de le joindre; ce qui ne fut pas ſi-tôt fait, parce que dans l'abattement où j'étois, je ne marchois pas d'un air fort délibéré. Dès qu'il me vit à portée de l'entendre, il me demanda ſi je n'étois pas Soldat Eſpagnol. A quoi ayant répondu qu'il ne ſe trompoit pas, il me prévint de lui-même, comme s'il eût deviné l'embarras où j'étois, & me dit que javois encore bien du chemin à faire avant que de pouvoir trouver gîte; que ſi je voulois le ſuivre dans une Maiſon de campagne qu'il avoit dans le voiſinage, il me donneroit le couvert juſqu'au lendemain. Quoique la profonde mélancolie où je le voyois plongé, ne me parût pas de bon

augure, la néceſſité me fit cependant accepter la propoſition. Je me déterminai même d'autant plus aiſément, que je fis réflexion qu'il n'y a gueres de riſque à courir avec des gens de condition, tel que me paroiſſoit & qu'étoit effectivement ce Gentilhomme.

Nous entrâmes chez lui par un jardin aſſez grand, mais fort mal en ordre. L'herbe y croiſſoit de toutes parts comme dans une campagne en friche, & rien ne reſſembloit mieux à une Terre en Décret. Quand nous fûmes à deux pas de la maiſon, il en ſortit quelques valets qui vinrent au-devant de nous, mais tous d'un air abattu, la triſteſſe peinte ſur le viſage, & ſans dire un ſeul mot. La maiſon étoit aſſez belle; mais on n'y trouvoit rien qui ne quadrât parfaitement avec le ſombre chagrin & le morne ſilence qui ſe remarquoit, & dans le Maître, & dans le domeſtique. Un ſpectacle ſi extraordinaire ne laiſſoit pas de me donner quelque ſorte d'inquiétude, & je ne ſavois que penſer de tout ce que je voyois. Le Gentilhomme paroiſſoit porter dans ſon cœur un fonds de mélancolie la plus noire. Il ne parloit que rarement à ſes gens, & il le faiſoit ordinairement par geſtes, & d'un air bruſque & chagrin. Enfin l'heure du ſouper vint, de quoi j'avois grand beſoin, n'ayant pas mangé depuis le matin; deſorte que, malgré les inquiétudes du Maître & celles de toute ſa maiſon, je ne laiſſai pas de manger de grand appétit, mais cependant dans un ſilence profond, autant de ma part que de celle du Gentilhomme; & je peux dire que la regle, à cet égard, n'eſt pas mieux obſervée dans un Réfectoire de Chartreux. Je n'avois garde de m'ingérer d'ouvrir la converſation; c'étoit à lui à le faire, s'il le jugeoit à propos. Quand on eſt en maiſon étrangere, & avec gens au-deſſus de ſoi, il faut s'accommoder à leur humeur, & ſur-tout ne témoigner aucune curioſité ſur leurs affaires. Qu'ils

ſoient

soient gais, qu'ils soient tristes, il faut supposer qu'ils ont leurs raisons pour l'un ou pour l'autre, & s'en tenir-là.

Après que le souper fut fini, & que les valets se furent retirés, le Gentilhomme cessa d'être muët, & d'un ton de voix basse & sépulcrale il dit ces paroles en soupirant: *Heureux ceux qui naissent dans une condition obscure! Ils passent leur vie bien ou mal, sans s'embarasser de ce qu'on peut dire ou penser d'eux. Le pauvre Soldat, quand il a rempli son devoir, va se reposer sans aucun souci. J'en dis autant de l'Artisan, & de tout ce qu'il y a de gens de cette sorte, qui, après avoir fini leur journée, vont se coucher sans inquiétude. Mais il n'en va pas de même de ceux qui, par leur naissance ou leur fortune, se trouvent exposés aux yeux du Public, ayant autant de juges de leurs actions, qu'il y a de gens qui ont la vue attachée sur eux. En proye à leurs murmures, & victimes de leurs médisances & de leurs soupçons, tout est pris en mauvaise part.* Ensuite, se tournant vers moi, j'ai souhaité, *dit-il*, Monsieur, de chercher quelque soulagement à ma juste douleur, par la confidence que je veux vous faire de ce qui en fait le triste sujet: non que j'aye faute d'amis dans le sein de qui je puisse répandre les sentimens de mon cœur; mais ce que j'ai à vous confier, est de telle nature, qu'on aime mieux en faire part à un étranger, qu'à des personnes qu'on voit tous les jours, & qu'on auroit ensuite pour témoins perpétuels de son malheur & de sa confusion. Aussi puis-je vous assurer qu'aucun de mes domestiques ne connoît le motif de mon affliction; & si vous les voyez si tristes & si abattus, leur tristesse ne vient que de celle où ils me voyent, sans qu'ils en sachent davantage.

Je vous dirai donc, Monsieur, que je suis assez accommodé des Biens de la fortune pour vivre heureux, si le bonheur ne dépendoit que des richesses.

Mon inclination ne m'a jamais porté à fréquenter le Grand Monde, ni à entrer dans les Charges publiques. J'aime la solitude de la campagne, & j'y passe ma vie dans les exercices qui conviennent à un Gentilhomme. Un peu d'agriculture, un peu de jardinage, la pêche, la chasse, c'est à quoi j'ai employé fort agréablement plusieurs années, ayant d'ailleurs assez bonne table, & recevant avec plaisir les Etrangers qui me faisoient l'honneur de passer par chez moi. Les premieres années de ma jeunesse se sont passées de la sorte, sans que je songeasse au mariage, que j'avois toujours regardé comme une charge trop pesante, & incompatible avec la maniere de vivre que j'avois prise, & où je trouvois tant de douceur. Mais, comme on ne peut éviter sa destinée, il arriva qu'un jour que j'allois à la chasse, avec un faucon sur le poing, mon cœur fut frappé soudainement de la vue d'un objet qui me laissa une impression si tendre & si vive, que rien n'a jamais pu l'effacer, & que rien ne le pourra jamais. Je passois proche des Fauxbourgs de *Creme*, lorsque je vis paroître, à la porte d'un jardin, un des plus beaux visages qui se soient peut-être jamais vus. Je voulus dans mon premier transport aller joindre la personne; mais elle rentra aussitôt dans le jardin, en fermant la porte sur elle. Enchanté au point que je l'étois de ce charmant objet, je n'eus point de patience que je ne fusse informé de sa condition, de son caractere, de son humeur, & de tout ce qui pouvoit la regarder. Après des perquisitions fort exactes, je fûs que cette jeune personne n'étoit point mariée, qu'elle appartenoit à des gens de basse extraction, mais que d'ailleurs elle étoit d'une sagesse extrême. Je me flattai, malgré cette derniere circonstance, qu'à force de présens & de promesses, il ne seroit pas difficile d'en venir à bout & de la réduire. J'employai pour cela quelques femmes, que j'engageai à se rendre chez elle pour

pour la tâter. Elles y allerent en caroſſe, ſous prétexte de vouloir ſe promener dans le jardin; mais elles eurent beau la tourner de toutes les manieres, & employer tout leur art pour la preſſentir de loin, elle éluda toujours toutes leurs propoſitions, & ſe tint dans une réſerve qui leur ôta toute eſpérance d'en rien obtenir. Malgré l'inutilité de cette tentative, comme ma paſſion ne me laiſſoit point de repos, je réſolus d'aller tenter l'avanture en perſonne; & parce que la vue d'un homme auroit pu effaroucher la jeune perſonne, j'engageai les mêmes perſonnes que j'y avois déjà envoyées, à m'y mener avec elles, déguiſé en femme, ce qui me fut d'autant plus aiſé, que je n'avois point encore de barbe, & que j'avois d'ailleurs une fleur de jeuneſſe qui laiſſoit peu de différence entre moi & les femmes qui m'accompagnoient. Cette viſite acheva de me perdre; car me voyant auprès d'elle ſous ce déguiſement, elle eut pour moi des manieres encore plus polies que pour les autres, & m'embraſa de nouveau par le charme des paroles obligeantes qu'elle me dit, en me louant ſur ma beauté, ſur ma douceur, & en écartant avec adreſſe tout ce qui avoit l'air un peu trop libre. Je revins donc de cette viſite plus charmé & plus enflammé qu'auparavant, & je fus ſi touché d'avoir trouvé tant de beauté avec tant de vertu dans un état ſi pauvre, tant d'eſprit & d'enjouement avec tant de réſerve, que cela, joint à mille autres perfections que je découvris en elle, me força enfin à recourir au dernier remede, & à l'épouſer malgré l'inégalité de nos conditions. Je le fis, & je me retirai avec elle dans cette Terre, où nous avons vécu enſemble dans l'union la plus tendre & la plus parfaite, ſans qu'il y ait eu de part ni d'autre un inſtant d'altération. Les jours que j'allois à la chaſſe, & que je revenois un peu tard, je la trouvois à mon retour, les yeux encore mouillés de larmes,

dans l'appréhenſion qu'il ne me fût arrivé quelque accident; deſorte que ſon attachement & ſa tendreſſe, dont elle me donnoit tous les jours de nouvelles marques, redoubloient de plus en plus mon affection. Six années que j'ai paſſé dans ce contentement, peuvent bien être enviées par tout ce qu'il y aura jamais d'époux. Enfin, Dieu a permis qu'un trait d'ingratitude qui ne pouvoit partir que d'un cœur bas & mal né, ait miné de fond en comble de ſi heureux commencemens.

Il y avoit dans ces Cantons un homme de peu de choſe, mais qui ne laiſſoit pas d'avoir quelque ſorte d'eſprit, & quelques talens qui ſervoient à couvrir beaucoup de mauvaiſes qualités. Il ſe mêloit un peu de Muſique & de Poëſie: il ſe priſoit beaucoup plus qu'on ne faiſoit dans le lieu qu'il habitoit. Je l'attirai chez moi, pour me tenir compagnie dans la ſolitude où je vivois avant mon mariage: je l'habillai, je lui donnai ma table, & je le traitai avec tant de conſidération & d'égards, qu'il étoit auſſi maître que moi dans ma maiſon. Avant & depuis mon mariage, lorſque j'allois à la chaſſe, il y venoit avec moi, monté ſur un de mes chevaux; & quand il en étoit las, il s'en retournoit avant moi à la maiſon. Il n'en uſa cependant ainſi que depuis que je fus marié, parce qu'alors il étoit en liberté, & avoit le loiſir de cauſer avec ma femme. Cela pouvoit naturellement me donner quelque ſoupçon, mais le peu de mérite du perſonnage fit que je n'en pris aucune allarme: il étoit petit, malfait, avoit de vilaines dents, des mains groſſieres; homme ſans manieres, ſans mœurs, & ſans vérité. Quoique je fuſſe fort éloigné de prendre aucun ombrage d'un homme de ce caractere, je ne laiſſai pas cependant, plus par égard pour la bienſéance, que pour aucune autre raiſon, de lui faire entendre qu'il me feroit plaiſir de ne point quitter la

chaſſe,

chaſſe. Depuis ce temps-là il arriva que toutes les fois que j'étois allé à la chaſſe, il paroiſſoit la nuit ſuivante un Fantôme qui mettoit tous les chiens en rumeur, & jettoit l'effroi dans l'ame de tous mes domeſtiques. Je me levois auſſitôt tout fatigué que j'étois, & je courois chercher le Fantôme dans le jardin, dont je ne revenois qu'après en avoir parcouru & examiné tous les coins & recoins. Or, toutes les fois que je ſortois de ma chambre pour pareille expédition, ma femme ne manquoit pas de fermer la porte ſur elle en dedans, & ne l'ouvroit à mon retour que lorſqu'elle reconnoiſſoit à ma voix que c'étoit moi; ce qu'elle faiſoit, diſoit-elle, par crainte du Fantôme. Cette apparition ſe renouvella pluſieurs fois pendant quelques mois; ce qui me donna lieu de faire une remarque, qui étoit que, lorſque mon homme m'avoit quitté à la chaſſe, il n'y avoit point d'apparition la nuit ſuivante, & je ne pouvois m'imaginer ce que devenoit le Fantôme, juſqu'à ce qu'un jour étant revenu de la chaſſe, j'ordonnai à un de mes gens de ſe tenir la nuit ſuivante à la porte du jardin, & d'obſerver exactement la marche du Revenant. Après cette précaution, je m'enfermai dans ma chambre avec ma femme, bien curieux de voir ſi le Fantôme paroîtroit cette nuit comme les précédentes. J'étois dans l'attente, lorſque j'entendis aboyer les chiens, qui le faiſoient avec plus de vacarme qu'à l'ordinaire; parce que le Fantôme qui avoit pris une taille giganteſque, touchoit aux fenêtres & preſque juſqu'au toit. Je me levai auſſitôt avec le plus de hâte que je pus, & j'allai droit au valet que j'avois mis au guet à la porte du jardin. Ne faites point de bruit, Monſieur, me dit-il dès qu'il m'apperçut; le Fantôme n'eſt rien autre choſe que votre grand favori *Cornelio*, qui fait jouer cette machine, parce que, tandis que vous courez au jardin, il va tenir compagnie à Madame,

&

& vous deshonore. De dire comment & par où il entre, c'eſt ce que je ne ſais point, à moins que quelque Démon ne s'en mêle. Ce que je ſais, eſt que mon rapport eſt vrai, & qu'il y a déjà long-temps que je m'apperçois de tout ce manege. Je fus ſi outré & ſi tranſporté de fureur à ce diſcours, que ſaiſiſſant ce malheureux au collet, je lui donnai trois ou quatre coups de poignard, en lui diſant : *C'eſt afin que tu ne le diſes point à d'autres, & pour t'apprendre à me le déclarer ſi tard.* Après l'avoir fait tomber mort à mes pieds, je l'entraînai dans un petit caveau qui étoit là proche. Ayant fermé la porte avec la groſſe clef, & voulant cacher le déſeſpoir où m'avoit jetté ce qu'on venoit de me révéler touchant la trahiſon qu'on me faiſoit, je m'en retournai pas à pas pour me donner le temps de calmer mon trouble, & pour paroître moins ému en rentrant dans ma chambre. Dès que je fus à la porte, je fis entendre ma voix. Ma femme, qui ſe tenoit derriere fort effrayée, demandoit ſi ce n'étoit point le Fantôme, & ne m'ouvrit enfin que quand elle ſe fut bien aſſurée que c'étoit moi. Comme je ne pus pas ſi bien cacher mon émotion, qu'il n'en parût quelque nuance ſur mon viſage : Eh, mon Dieu ! dit-elle, Monſieur, qu'avez-vous? Je vous trouve tout changé. Que maudit ſoit le Fantôme, & celui qui l'a inventé, pour vous cauſer tant de trouble, auſſi-bien qu'à moi ! Je diſſimulai le mieux qu'il me fut poſſible, en diſant que ce n'étoit rien, & je me remis au lit avec elle. Comme elle n'oublia rien pour tâcher de diſſiper mon trouble & pour me calmer, deſorte que je me vis au point de ne ſavoir plus ce que je devois penſer de mon malheur ou du ſien, je repoſai peu cette nuit, comme vous pouvez juger. Les triſtes réflexions dont mon cœur étoit combattu, me réveilloient à tout moment d'une maniere cruelle. Je me levai enfin dès que le jour parut ;

parut ; & dissimulant le chagrin qui me dévoroit, j'appellai d'un air délibéré, & *Cornelio*, & mes valets de chasse. Je sortis aux champs avec eux, & je ne pus rien faire de toute la journée, ni avec mes chiens, ni avec mes oiseaux ; ce que je pris à mauvais augure. Sur le soir, le traître *Cornelio*, feignant de se trouver mal, pour avoir un prétexte de retourner au logis, je l'y envoyai, en le chargeant de dire à ma femme qu'elle ne m'attendît pas cette nuit, parce que je voulois aller après un de mes oiseaux qui s'étoit égaré à trois lieues de-là, & que je comptois de le reprendre sur le matin. Mon homme s'en alla fort content de sa commission, & me laissa dans un grand embarras d'esprit sur le parti que j'avois à prendre.

Dès que je vis que la nuit approchoit, je me défis de mes gens, en les envoyant à la poursuite de l'oiseau que j'avois perdu. Quand il fut pleine nuit, je me rendis chez moi par une fausse porte du jardin dont j'avois pris la clef. Je m'en allai droit à la chambre de *Cornelio*, & l'ayant ouverte je trouvai qu'il n'y étoit pas : il y avoit seulement sur sa table un bougie allumée, que je pris, & passai dans une salle qui joignoit sa chambre, où je cherchai de tous côtés, pour voir s'il n'y paroîtroit point. Lorsque je fus au bout de cette salle qui rendoit dans une salle basse, au-dessus de laquelle étoit ma chambre & celle de ma femme, je remarquai une échelle appuyée contre la muraille, & qui terminoit à une ouverture dans le mur, de la grandeur du corps d'un homme, & qui étoit couverte d'un tableau du *Titien*, où étoit représenté l'adultere de *Vénus* avec *Mars*. Jusques-là je n'avois pu bien croire mon malheur. Je mis d'abord l'échelle à quartier, afin que mon perfide ne la trouvât pas quand il voudroit descendre. Je montai ensuite avec grand bruit à

ma

ma chambre, en criant d'une voix forte qu'on *m'ouvrît la porte au plus vîte.* Ma femme en effet ne me tint pas long-temps dans l'impatience, puisqu'elle vint m'ouvrir presque dans l'instant. Alors, le traître *Cornelio* voulant se sauver, & croyant mettre les pieds sur l'échelle, tomba du haut de la chambre en bas, & se rompit les deux jambes à la jointure du genou. Je sortis, & refermant aussitôt la porte, je descendis en bas, pour aller recevoir celui que j'avois entendu tomber. Je trouvai mon homme qui se traînoit comme un taureau à qui on a coupé les jarrets. Ah! Traître, lui dis-je, ah! trop méconnoissant des biens que je t'ai faits! voilà ce que mérite ton ingratitude. A ces mots, je lui donnai plusieurs coups de dague, & je le pendis ensuite à l'échelle même dont il s'étoit servi pour me trahir. De-là, transporté de la même rage, je remontai pour en faire autant à ma femme; mais à sa vue seule le poignard me tomba des mains, & toutes les fois que j'ai voulu tenter la chose, il m'en est arrivé de même, sans que jamais j'aye eu la force de percer ce beau corps, dont le charme l'emporte sur tous mes ressentimens. A la fin je pris le parti de l'enfermer dans une espece de sépulcre avec le cadavre de son Amant, n'ayant pas la force de lui faire d'autre mal. Je lui liai les pieds & les mains; & après avoir arraché, en sa présence, le cœur à son Amant, je le plaçai entre eux deux, afin qu'elle eût toujours sous ses yeux ce cœur qu'elle avoit tant aimé. Je traînai encore dans le même lieu le corps du valet que j'avois poignardé, lui disant: *Voici le témoin de votre crime.* Je suis retourné plusieurs fois dans la résolution de la tuer, mais toujours en vain; jamais il ne m'a été possible d'exécuter ce que j'avois le plus fortement résolu. Il a donc fallu me déterminer à la miner peu à peu par la faim & la soif, ne lui don-

donnant chaque jour pour toute nourriture, qu'une demi livre de mauvais pain & un peu d'eau. Il y a aujourd'hui quinze jours qu'elle n'a vu la lumiere, qu'elle n'a entendu une parole de moi, ni qu'elle ne m'en dit une seule, lorsque je vais lui porter moi-même ce misérable soutien de sa vie. Il n'y a que quinze jours, Monsieur; mais quinze jours qui me paroissent quinze mille années, qui me font mourir quinze mille fois chaque jour. Voilà, Monsieur, quel est le déplorable état qui me feroit souhaiter d'être d'une condition qui ne me rendît point comptable de mes actions aux yeux du Public, & qui me laissât la liberté de m'enfuir dans un désert où je n'entendisse jamais parler de qui que ce soit; & puisque j'ai tant fait que de m'ouvrir à vous, & de vous déclarer ce qui n'étoit point encore sorti de ma bouche, je suis bien-aise que vous voyiez de vos yeux cet objet fatal qui a blessé si indignement les miens, & avec qui je ne puis plus espérer de vivre. A peine m'eut-il fait cette proposition, qu'il prit en main un flambeau, en me priant de le suivre. Après avoir traversé ensemble un petit jardin, il ouvrit la porte de ce triste lieu, dépositaire de tous ses malheurs. Je fus saisi d'abord à la vue du plus affreux spectacle qu'on pût envisager. D'un côté, un cadavre étendu à terre, & criblé de coups de poignard; de l'autre un second cadavre mis en pieces: le côté étoit tout ouvert, & le cœur qu'on en avoit tiré, étoit posé sur une planche, & sous les yeux d'un des plus beaux visages que la Nature ait jamais pu former. Et comme si ce spectacle n'eût pas été assez touchant par lui-même, il arriva que, lorsque la porte fut ouverte, des chiens de la maison qui nous avoient suivis, coururent à leur infortunée Maîtresse, lui léchant tendrement les mains & le visage. Ils lui firent tant de caresses, que je ne pus pour lors retenir

mes

mes larmes. Le mari lui-même en fut ému jusqu'au fond des entrailles.

Je saisis ce moment où je le vis attendri, & profitant de sa disposition : Jusqu'ici, lui dis-je, je vous ai écouté, Monsieur, sans vous interrompre, & sans rien répondre à tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me confier. Je l'ai fait autant, parce que je ne vous jugeois pas en état de m'entendre, que parce que j'attendois qu'il vous plût de me permettre de parler. Eh bien, Monsieur, reprit-il, vous le pouvez, & je suis prêt de me prêter à tout ce que vous jugerez à propos de me dire. Rassuré par ces paroles, & par l'effet que je m'appercevois que sa tendresse ranimée avoit fait dans son cœur, je perdis toute crainte, & lui parlai en ces termes. *Vous m'avez avoué, Monsieur, que le premier trait de l'amour que vous ressentîtes pour votre épouse, dès que vous la vîtes, fit sur vous une impression que rien n'a jamais pu effacer depuis, & que rien n'effacera jamais. Je n'entre point ici dans le fonds de cette déplorable avanture. Que vos soupçons soient justes ou non, il est toujours sûr, & vous me l'avez avoué vous-même, qu'à la réserve de ces deux malheureux que voilà étendus, & qui sont hors d'état de révéler l'affaire, personne au monde n'en a connoissance. Vous n'ignorez pas que l'honneur ou le deshonneur ne consiste point dans ce que nous savons par nous-mêmes, mais dans ce que les autres en savent ; qu'autrement il faudroit que la plupart des hommes s'allassent cacher au bout du Monde, en renonçant à toute société. La mort de ces deux hommes vous répond d'un silence éternel sur ce malheureux événement. Voilà votre épouse encore pleine de vie, peut-être est-elle innocente ; & tous les vains efforts que vous avez tenté pour lui percer le sein, sans pouvoir vous y résoudre, me paroissent une sorte de préjugé en sa faveur. Je ne vous alléguerai point d'autres raisons ; mais faites seulement*

ment attention à la tendre pitié de ces pauvres chiens que vous voyez autour d'elle, attachés à la caresser & à la flatter.

Avant que le mari pût répondre une parole, sa femme le prévint; & faisant sortir avec peine, comme du fond d'un tombeau, une voix lugubre: Non, Monsieur, me dit-elle, ne vous employez point ici inutilement, je ne veux plus vivre; & pour tous les biens qui sont sous le Soleil, je ne pourrois une résoudre à jouir de sa lumiere. Mais, comme un événement aussi étrange que celui-ci ne sortira pas aisément de votre mémoire, & que vous pourrez la raconter à d'autres, je suis bien-aise que vous soyez instruit de la vérité, afin que d'un côté vous n'accusiez point mon mari de cruauté, & que de l'autre vous ne me chargiez pas d'une infamie que je n'ai pas méritée.

Ces deux hommes que vous voyez ici sans vie, ont mérité tous deux la mort qu'ils ont reçue; l'un, pour avoir faussement rapporté des choses qu'il n'a, ni vues, ni pu voir; & l'autre, non pour le mal qu'il a fait, mais pour celui qu'il a voulu faire, en trahissant, par l'ingratitude la plus noire mon époux son bienfaiteur, qui l'avoit comblé de ses bontés. Je ne disconviendrai pas que ce malheureux ne soit venu quelquefois m'entretenir en l'absence de mon époux; mais, comme il ne s'est jamais émancipé à me déclarer la moindre chose dont la vertu la plus sévere pût s'offenser, je n'ai eu garde d'en prendre d'allarmes. Il est vrai que la nuit qu'est arrivé notre commun desastre, je le vis pour la premiere fois, avec effroi, sortir de derriere un tableau, sans savoir par où il avoit pu entrer dans ma chambre. Je n'eus que le temps de lui demander, dans l'extrême surprise où j'étois, ce qu'il venoit faire à telle heure. J'allois appeller du se-

ſecours, lorſque la voix de mon époux ſe fit entendre dans ce moment. Puiſqu'il vous a amené, Monſieur, lui-même ici, il peut, s'il ne l'a déjà fait, vous mettre au fait de tout le reſte. Je lui laiſſe à juger ſi la conduite que j'ai tenue depuis plus de ſix ans que j'ai l'honneur d'être ſa femme, peut autoriſer des ſoupçons de cette nature; & ſuppoſé que j'euſſe été aſſez malheureuſe pour vouloir me deshonorer, en trahiſſant un époux, à qui, pour toutes les couronnes du monde, je ne voudrois pas devenir infidele, je demande à lui-même, s'il me croit aſſez dépourvue de bon-ſens & de jugement, pour employer des artifices auſſi groſſiers que ceux qui ont été mis en uſage, pour commettre le crime qu'il m'impute, & ſi même, dans l'intelligence ou le commerce dans lequel on préſuppoſe que je vivois avec ce miſérable, il en eût été beſoin? Il eſt inutile de vouloir me juſtifier davantage. Voilà donc, Monſieur, tout ce que j'allégue-rai contre les préſomptions violentes qui ont d'abord ſaiſi mon époux, & qui juſtifient en quelque ſorte le traitement qu'il m'a fait. Après cela, Monſieur, j'oſe vous conjurer par ces ſentimens de compaſſion que vous inſpire l'état où vous me voyez, & par la ſincérité avec laquelle je vous ai parlé, de vouloir bien vous employer auprès de mon Epoux & mon Seigneur, & de vouloir bien obtenir de lui qu'il termine ma vie au plutôt, qu'il abrege cette mort qu'il me fait endurer, afin que je puiſſe aller préſenter à Dieu ce martyre que j'ai ſouffert en ſa préſence.

C'eſt ainſi que s'expliqua cette infortunée Beauté. Les larmes que ſon époux laiſſa couler durant ce diſcours, & qui augmentoient à meſure qu'elle parloit, ne me laiſſerent pas lieu de douter qu'il ne fût vivement touché de tout ce qu'elle avoit dit, & de tout ce qu'il avoit fait. Je me tournai donc

vers

vers lui, en reprenant la parole: Eh bien, Monsieur, que vous semble de tout ceci? A quoi il me répondit d'une voix entrecoupée de sanglots: *La même liberté que je vous avois laissée pour me dire tout ce qu'il vous plairoit, je vous la laisse encore pour faire tout ce que vous croirez de mieux pour moi.* A peine eut-il prononcé ces paroles, que je coupai avec mon poignard les liens de cette pauvre *Andromede*, qui se trouva si affoiblie, que n'ayant plus de soutien elle tomba entre mes bras, & se laissa aller par terre où elle s'assit, comme pour reprendre ses forces abattues, après le long supplice qu'elle avoit souffert. Le mari pénétré de l'état douloureux où il l'avoit réduite, & pour lors aussi prévenu de son innocence qu'il l'avoit été auparavant de sa faute, se jetta à ses genoux tout baigné de larmes, & lui baisant tendrement les mains & les pieds, la conjuroit de lui pardonner son injustice & sa barbarie; mais il prit à cette pauvre femme une foiblesse qui l'empêcha de répondre; & la foiblesse fut telle que je la crus quelque temps morte. Le mari pour lors se collant à sa bouche, manqua d'expirer lui-même de douleur. Il fit cependant un effort sur lui-même, & se détachant de cet objet plus aimé que jamais, il courut lui chercher du secours. Il lui fit prendre quelques liqueurs qui eurent un si prompt effet, que le visage de sa chere & innocente épouse reprit une couleur vermeille. Ayant ouvert pour lors les plus beaux yeux du monde, elle les tourna languissamment vers son mari: *Helas, Monsieur, pourquoi me rappellez-vous à cette miserable vie?* C'est pour sauver la mienne qui dépend de la vôtre, répondit l'époux; & sans de plus longs discours, l'ayant prise entre nos bras, nous la transportâmes de ce lieu funeste dans son appartement, où à force de soins & de remedes confortatifs, nous la tirâmes du moins du péril prochain où elle avoit paru être pendant son évanouis-

nouiſſement, & nous la vîmes en état de ſe rétablir peu à peu. Tout ceci ſe paſſa ſans qu'aucun domeſtique s'apperçût de rien. Le lendemain je voulus prendre congé pour continuer mon voyage; mais l'un & l'autre me firent tant d'inſtances pour m'arrêter, & d'une maniere ſi preſſante, qu'il me fallut condeſcendre à leur volonté. Je reſtai encore trois ſemaines avec eux, pendant leſquelles l'embonpoint revint à la femme, la joye au mari, la parole aux domeſtiques, & la parure aux jardins; après quoi je continuai mon chemin, ſans rencontre ni bonne ni mauvaiſe avanture.

EPI-

EPITRE

AUX DIEUX

PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui ſous ce foyer antique
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe Aſiatique
Des Alcoves & des Lambris,
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes Vers ſérieux, ou ſous;
Que mes Ouvrages ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.
J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la Terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais les Nymphes & leurs Compagnes
Cherchent les abris des buiſſons :
L'hiver deſcendu des montagnes.

Souffle de nouveau ſes glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moiſſons.
Rentrons dans notre ſolitude,
Puiſque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle ſervitude;
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front ſérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents ſéditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laiſſent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant
A la rigueur des vents barbares
Oppoſer un chêne brûlant.
Je ſuis enfin dans le ſilence,
Mon eſprit libre de ſes fers
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offenſe.
Cœurs vicieux, eſprits pervers,
Vils Eſclaves de l'opulence,
Je vous condamne ſans vengeance:
Cœurs éprouvés par les revers,
Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main ſans eſpoir vous encenſe;
Mes yeux ſur le mérite ouverts
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence,

Je

Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme Science:
Je vois que la ſombre Ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers!
Mes Dieux ſont les Rois que je ſers,
Ma Maîtreſſe eſt l'Indépendance,
Et mon Etude l'Inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des Mers
Avec l'Amour as. pris naiſſance,
Déeſſe, répands dans mes Vers
Ce tour, cette noble cadence
Et cette molle négligence
Dont tu ſais embellir tes airs!
Amant de la ſimple Nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main auſſi libre que ſure
Néglige les loix du compas,
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime,
Le ſouris de la volupté?
Inſpirez-moi, Divins Pénates,
Vous-mêmes guidez mes travaux,
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes Rivaux.

Et que mes Chants toujours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une Sageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs;
Que toujours ma Muſe fertile
Imite, en variant ſon ſtile,
Le vol inconſtant des Zéphirs;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau vole à mon ſecours,
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la Lyre,
Et le Lut badin des Amours:
Soutien-moi, prête-moi tes aîles,
Guide mon vol audacieux
Juſqu'à ces voûtes éternelles
Où l'Aſtre qui parcourt les Cieux,
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes Ouvrages:
L'Eſprit de l'Etre Créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur;
Mais ne croi pas que vil Flateur
Je deshonore mes ſuffrages
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le ſavez, Dieux domeſtiques,
Mon ſtile n'eſt point infecté
Par le fiel amer des Critiques,
Ni par le nectar apprêté

Des

Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la Vérité,
J'adreſſe au Prince des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime, & l'équité.
Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos Vers François
Ces ſons nombreux, cette harmonie,
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui ſeul, avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſques au ſublime
Vola vers l'Immortalité.
Que la Renommée & l'Hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau, la flamme à la main,
Chaſſe du Temple de la Gloire
Les Deſtructeurs du Genre humain,
Et ſous les yeux de la Victoire
Ebranle leur Trône incertain.
Tels ſont les accens de ſa Lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorſque Bacchus & la Satyre,
Dans un vin petillant & frais
Trempent la pointe de ſes traits!

En vain, de ſa gloire ennemie,
La Haine répand en tout lieu,
Que ſa Muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De Duffé, La Fare, & Chaulieu:
Malgré les arrêts de l'Envie,
S'il revenoit dans ſa patrie,
Il en feroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans:
Les graces qui font leur partage,
Les ſauvent des rides du tems.
Moins la roſe compte d'inſtans,
Plus elle s'aſſure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Répons-moi, célébre V***,
Qu'eſt devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere,
Qui marquoit tes premiers écrits,
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joye enfant des Ris,
Le vin ſaillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les ſecrets de Cythere?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des ſeize Tyrans de Paris,
Et la généreuſe clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors, la ſublime Eloquence
Te pénétroit de ſes chaleurs:
Les graces & la véhémence

Se

Se marioient dans tes couleurs;
Et par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui ſe répandoit ſur tes Vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.
Tandis que ma Muſe volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaiſir l'engage,
Et donne tout au ſentiment;
L'ombre deſcend, le jour s'efface,
Le char du Soleil qui s'enfuit,
Se joue en vain ſur la ſurface
De l'onde qui le reproduit.
L'heure impatience le ſuit,
Vole, le preſſe, & dans ſa place
Fait ſuccéder l'obſcure nuit.
Que dans ma retraite éclairée
Par la préſence & le concours
Des Dieux enfans de Cythérée,
Les plaiſirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne ſacrée
S'enivrent avec les Amours!
Que mon toit ſoit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet azyle favorable,
Endorme les ſoucis rongeurs!
Sur ces demeures ſolitaires

Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déjà Morphée au teint vermeil,
Abaiſſe ſes aîles légeres,
D'où la molleſſe & le ſommeil
Vont deſcendre ſur mes paupieres.
Puiſſé-je après deux nuits entieres
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout ſon appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrieres
Du Temple brillant du Soleil!
Vous, dont la main m'eſt toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'Enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favoriſe un Amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez ſon bandeau,
Et repouſſez le téméraire.
Mais ſi, plus ſenſible à mes vœux,
Il vous apprend que cette Belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux;
Alors, d'une offrande éternelle
Flattez cet Enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'inſtant ſes beaux cheveux.

L'A-

L'AMOUR

PUNI ET JUSTIFIE'.

Loin de ces Prisons redoutables,
Où Pluton aux Ombres coupables
Fait sentir son juste courroux,
Il est dans les Enfers des azyles plus doux.
Des Myrthes toujours verds y forment des ombrages,
Qui n'ont rien de l'horreur de l'éternelle nuit:
Des Fleuves y coulent sans bruit:
Des Pavots languissans couronnent leurs rivages.
On voit parmi les fleurs qui parent ce séjour,
Hyacinthe, Narcisse, & tant d'autres encore,
Qui, mortels autrefois, de l'Empire d'Amour
Ont passé dans celui de Flore.
Ces Beautés dont les noms fameux
Rempliſſent la Fable & l'Histoire,
Malgré l'eau du Léthé conservent la mémoire
De leurs malheurs & de leurs feux.
L'Ambitieuse imprudente
Qui voulut voir Jupiter
Armé de la foudre tonnante,
Rappelle ce plaisir qui lui coûta si cher.
La Maîtresse de Céphale,
Plaignant toujours son Vainqueur,
Chérit la fleche fatale,
Dont il lui perça le cœur.

Héro d'une main tremblante
Tient la lampe étincelante
Qui lui ſervit ſeulement
A voir périr ſon Amant.
Ariane roule en colere
Ce fil, triſte inſtrument d'un perfide attentat:
Infortunée, hélas! d'avoir trahi ſon Pere
Pour ne rendre heureux qu'un Ingrat.
Phedre interdite & confuſe,
Baigne trop tard de ſes pleurs
L'Ecrit où ſa main accuſe
Ses criminelles ardeurs.
Moins coupables cent fois, & plus à plaindre qu'elle,
Et Didon & Thisbé vont ſe frapper le ſein:
D'un perfide ennemi l'une a le fer en main,
L'autre celui d'un Amant trop fidelle.
De leurs douleurs l'Amour voulut être témoin;
Car dans nos maux le Traître admire ſon ouvrage.
Il cachoit ſon carquois, ſon flambeau, d'un nuage.
Vaine adreſſe! inutile ſoin!
Le voilà découvert. La Cohorte rebelle
Le menace. Il veut fuir.
Il ne bat que d'une aîle.
Il tombe. On le ſaiſit. Il verſe en vain des pleurs.
Attaché ſur un Myrthe, une fureur nouvelle
Lui va de mille morts préſenter les horreurs.
Tendre Amour! de ton ſein l'une approche l'épée
Par qui ſa trame fut coupée:
L'autre offre à tes regards les débris enflammés
Du bucher où ſes jours ont été conſumés.

Myr-

Myrrha, de qui les Dieux ont endurci les larmes,
Et fait pour t'accabler de redoutables armes,
Tes cris ont attiré ta Mere dans ces lieux.
Vient-elle à ton secours? Non. Que l'Audacieux,
Dit Vénus, éprouve ma rage.
Des filets de Vulcain, des ris malins des Dieux,
Je n'ai pas oublié l'outrage.
Un buisson épineux offre aux yeux de Cypris
De longs bouquets de roses
De leurs boutons à peine écloses.
Elle en arme sa main; elle approche son Fils.
Arrêtez, Déesse irritée,
S'écrie avec transport la Troupe épouvantée;
Lorsque nous respirions le jour,
Le Sort fit nos malheurs, ce n'étoit pas l'Amour.

ODE.

L'AMOUR TOUJOURS VAINQUEUR.

CRuelle Mere des Amours!
Toi, que j'ai si long-temps servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix mes derniers jours.
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices;
C'est trop gémir dans ta prison:
Brise les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent,
Les fruits tardifs de ma raison.

Déjà m'échappe le bel âge
Qui convient à tes Favoris,
Et des ans le ſenſible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſſein de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que puis-je encore deſirer?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flame.
Que je ne ſaurois inſpirer!

Quand on ſait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux de deux Amans
Savent s'entendre & ſe répondre;
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour;
De quels tranſports l'ame eſt ravie
Dans ces momens délicieux,
Un mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux?

Mais l'amorce de tes promeſſes
N'eut que trop l'art de m'éblouïr;
Réſerve toutes tes careſſes
A l'heureux âge d'en jouïr.
Serre de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Iſmene;
Vole où t'appellent leurs plaiſirs;
Fai-les mourir, fai-les revivre;
Et que ta faveur les enivre
D'un torrent d'amoureux plaiſirs.

Pour

Pour moi, dans un champêtre azyle,
Où l'Arou de ſes claires eaux
Baigne le pied de nos côtaux,
Je cherche un bonheur plus tranquile.
Sur des fleurs mollement couché,
Avec un eſprit détaché
Des biens que le Courtiſan brigue;
Sur moi le Pere du repos,
Le Sommeil, d'une main prodigue,
Verſera ſes plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prez les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs,
Que verſe la naiſſante Aurore.
Je verrai tantôt mes guérets
Dorés par la blonde Cérès;
Dans leur temps, les dons de Pomone
Feront plier mes eſpaliers;
Et mes vignobles en Automne
Rempliront mes vaſtes celliers.

Mais, quel trouble & quelles allarmes
Viennent me ſaiſir malgré moi?
Pourquoi, Céphiſe, hélas! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes?
Dans mon ſein je les ſens couler;
Je rougis, je ne puis parler,
Un cruel ennui me dévore.
Ah, Vénus! ton Fils eſt vainqueur.
Oui, Céphiſe, je brûle encore;
Tu regnes toujours ſur mon cœur.

Quel-

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.
Charmes ſecrets, divins tréſors,
N'êtes-vous alors qu'un menſonge?
Une autre fois, avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main:
J'embraſſe une ombre fugitive;
Et te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du ſommeil.

L'ART DE SOUMETTRE LES COEURS.

PRofitez, riante Jeuneſſe,
Du temps de faire votre cour:
Dépêchez-vous, l'heure vous preſſe,
Le temps qui fuit, eſt ſans retour.
Il n'eſt qu'un Printemps dans l'année:
La nuit ſuit de près le matin;
Et Flore, dans une journée,
Des Roſes dont elle eſt ornée,
Commence & finit le deſtin.

C'eſt en vain que le Berger chante;
Que ſa flûte rend de doux ſons;
Qu'il veut de l'objet qui l'enchante,
Fléchir le cœur par ſes chanſons.

Chan-

Chantez pour vaincre une Volage,
Berger ; vous chanterez en vain.
Preſſez, preſſez un Cœur ſauvage :
L'Amant chantant trace l'ouvrage ;
L'Amant preſſant le met à fin.

L'AMOUR SECONDE' PAR LE CAPRICE.

FABLE.

UN Chroniqueur dit, que jadis les Belles
N'étoient qu'orgueil, que mépris, que rigueurs.
Or maintenant plus douces ſont les mœurs.
Lors il falloit des ardeurs éternelles
Pour les toucher ; toutes étoient cruelles.
Si qu'une IRIS n'auroit à ſon Amant
Oſé donner un baiſer ſeulement,
Sans un arrêt de la Cour de CITHERE.
Voyez combien AMOUR avoit à faire !
Qu'arriva-t-il ? Droit au Ciel il vola.
„ Pere des Dieux, *dit-il*, tenez, voilà
„ Mon arc, mes traits ; trop rude eſt l'exercice :
„ Je ne puis ſeul les Amans gouverner."
A ce propos, JUPIN de lui donner
Un Lieutenant. Qui fut-ce ? Le CAPRICE,
Dont

Dont bien nous prit. Le Sexe, dès ce jour,
Perdit fierté, ſcrupule, humeur ſévere.
Il n'eſt Amant ſi peu digne de plaire,
Qui n'ait pour ſoi le CAPRICE ou L'AMOUR.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

CErtain Enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connoît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris;
Mais bien ſouvent ſuivi par la triſteſſe,
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, Fils craintif de l'Eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes deſſeins,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime.
Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs.
De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
C'eſt le ſeul Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

LE COURTISAN

DETROMPE'

DU

MONDE.

N'Eſpérons plus, mon Ame, aux promeſſes du
Monde;
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, laſſons-nous de les ſuivre.
C'eſt Dieu qui nous fait vivre;
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour ſatisfaire à nos lâches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le temps de nos
vies,
A ſouffrir des mépris & plier les genoux.
Ce qu'ils peuvent, n'eſt rien: ils ſont, comme nous
ſommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere,
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont

Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de Foudres de la Guerre.
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de Flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que leur Fortune
Faisoit leurs Serviteurs.

FIN.